



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

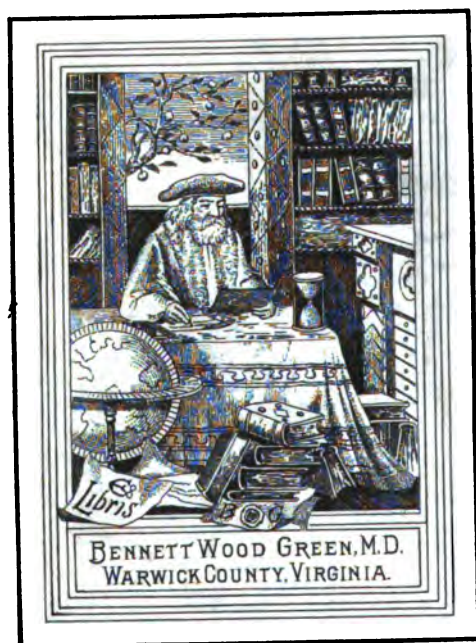
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

University of Virginia Library  
GN23 .v83 1835 V.2  
ALD Historia natural del jenero h

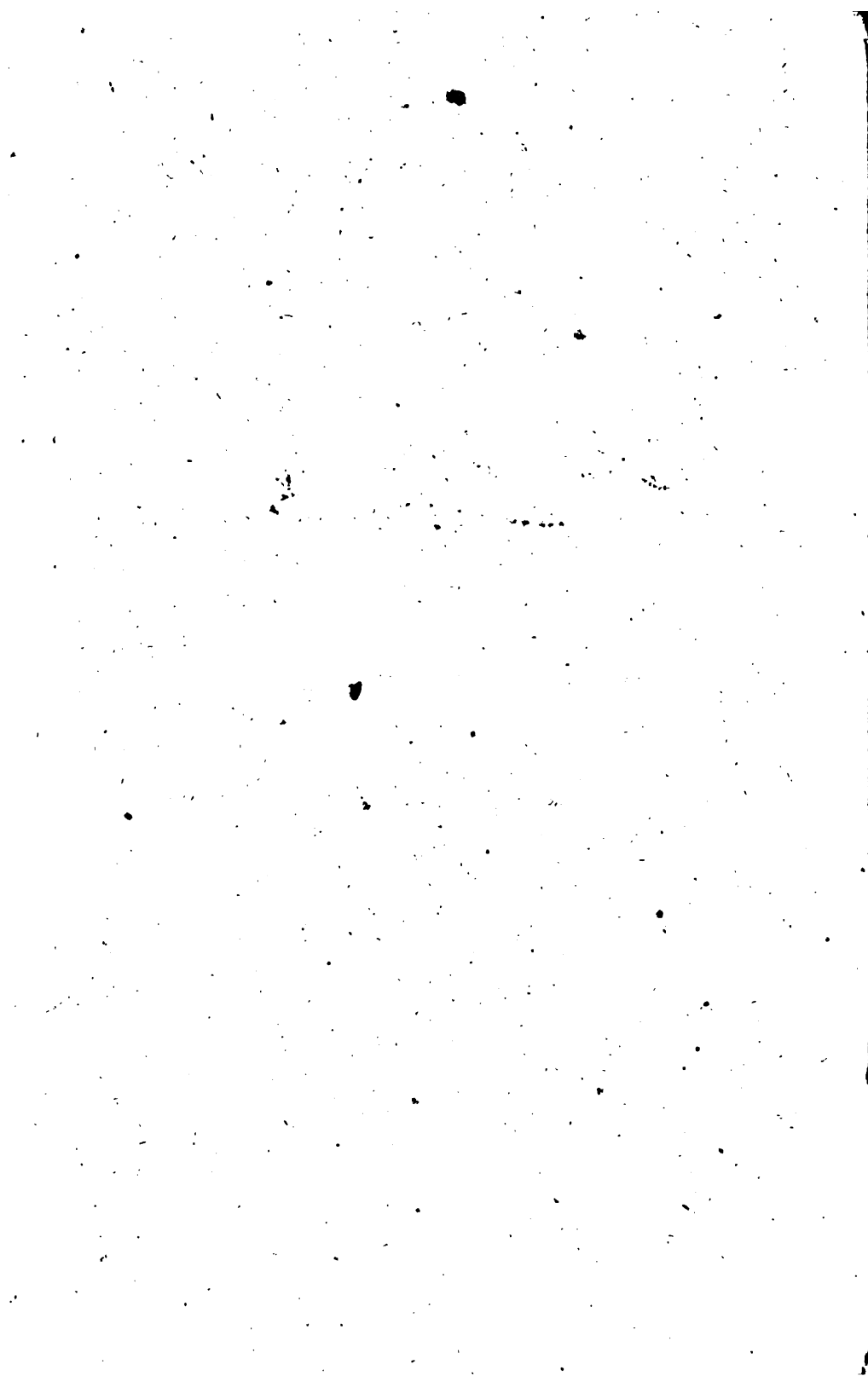


UX 000 501 689

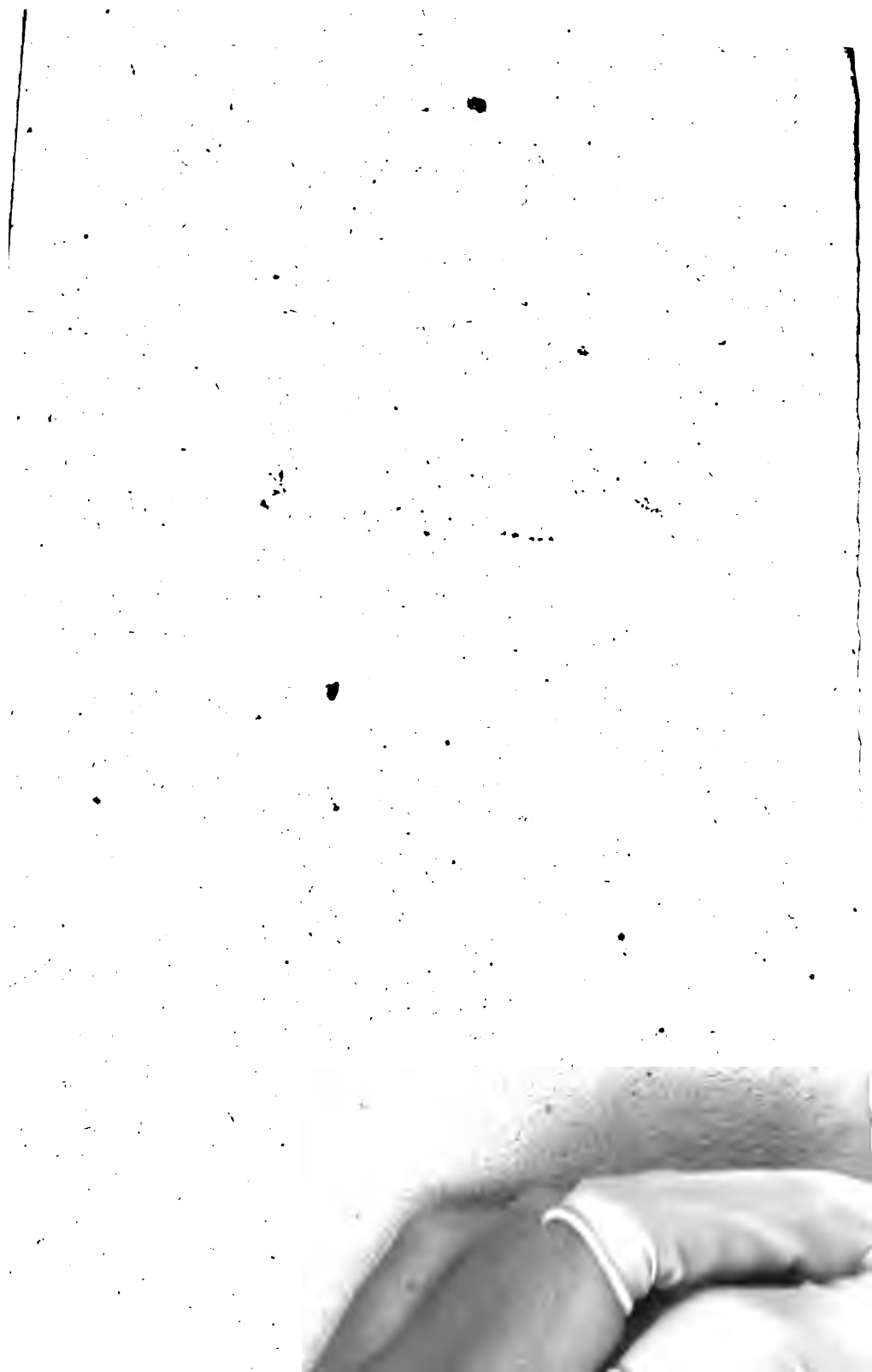








**HISTORIA NATURAL**  
**DEL**  
**JÉNERO HUMANO.**



HISTORIA NATURAL

JÉNERA HUMANO





**HISTORIA NATURAL**  
**DEL**  
**HOMBRE HUMANO.**

AUMENTADA Y ENTERAMENTE REVISADA ;

CON LAMINAS,

POR J. J. VIREY,

Doctor en medicina de la Facultad de París, socio numerario de la Real Academia de Medicina, Profesor de Historia natural en el Real Ateneo de París, individuo de varias academias y sociedades literarias, así en Francia como en el extranjero, etc.

PUESTA EN CASTELLANO.

Por D. Antonio Bergues de las Casas.

**TOMO II.**

Con licencia.

BARCELONA,  
IMPR. DE A. BERGNES, CALLE DE ESCUDELLERS n.º 36.  
1835.

GN  
23  
Y83  
1835  
40697  
v. 2

# HISTORIA NATURAL

DEL

## JÉNERO HUMANO.

---

### QUINTA CASTA.

*De los negros.*

---

PERPETUASE el Negro bajo todos los climas con su color tiznado, su estampa y sus caracteres, y jamás cambia esencialmente, mientras no emparenta con otras castas (1). Es mas propenso á los achaques

(1) Siendo las quijadas de los negros mas prolongadas que las de los blancos, necesitaban aquellos músculos masticadores mas pujantes, segun lo notó Samuel Tomas Sæmmerring, *uber die Korperliche*, etc., Maguncia, 1784, en 8º. La nuca es menos escavada en el negro que en el blanco, á causa del aplanamiento del occipucio y del retroceso del agujero occipital; los huesos zigomáticos son muy fuertes. Tienen las caderas menos abultadas que los blancos (Pechlin, *De habitu et colore Æthiopum*, 1677. Kilon, en 12º., páj. 23); el cutis sedoso ú aceitoso y blando (*idem*, páj. 54); las cicatrices que en él se hacen aparecen blanquecinas (*idem*, páj. 83). Vense pueblos negros, cuyos dientes anteriores son naturalmente afilados como entre los animales carniceros. (Pablo Erd. Isert, *Voyage en Guinée*, páj.

de los sentidos que á las puras contemplaciones del espíritu; toda su existencia se cifra en los impulsos de sus apetitos corporales; aficionado á los ejercicios agradables, como son la danza, los juegos y la pantomima, siente mas que piensa. Su intelijencia no es por lo comun tan gallarda como la de los blancos, segun llevamos ya indicado, y su conformacion se aproxima un tanto á la del orangutan. Harto conocidos son ya los Negros por sus labios hocicudos, su pelo lanudo, la nariz ancha y aplas-

209.) El pelo de la barba no asoma en los mas de los negros hasta la edad de veinte y cuatro años, arrojo que parece sobrado tardío para una casta tan lasciva (Desmarchais, *Voyages*, tomo II, páj. 131). Los negros tienen tambien el húmero proporcionalmente mas largo que los blancos.

Volney fué el primero que sostuvo qué los Ejiptios eran negros; de igual dictamen fueron Bruce y Heeren; pero Brown, que viajó por el Darfur, ha refutado la opinion de Volney, fundándose en que las momias presentan todos los caracteres de la estirpe blanca, segun tambien lo ha demostrado Blumenbach.

Los actuales Coptos son, al parecer, los verdaderos descendientes de los antiguos Ejiptios; y, con efecto, son considerados como los mas antiguos habitantes de Egipto: estos pueblos tienen la tez asolanada de los Arabes, cabello ensortijado y negro, mas no lanoso; y hablan un idioma análogo al árabe ó siríaco, y no monosilábico, como la mayor parte de las lenguas de los negros.

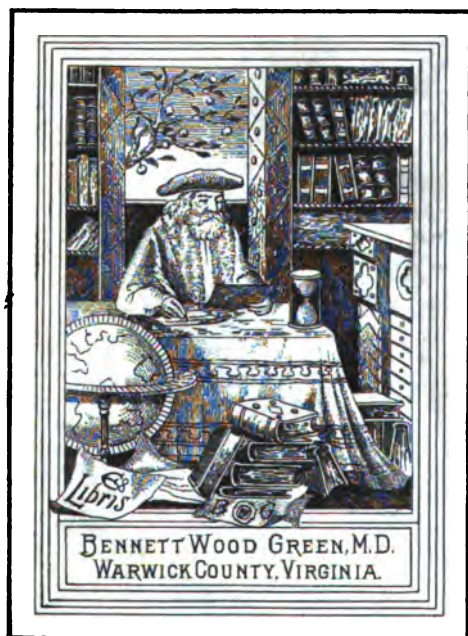
Fuera de esto, tambien observó Brown que los negros se estienden mas por el norte de la parte occidental de Africa, que por el septentrion de la oriental. Los naturales del Fezan son tiznados, sin ser negros, y los Ejiptios, situados bajo la misma latitud, son de color aceitunado; pero los Fezaneses entroncan con esclavas negras, cosa que jamás se advierte entre los Ejiptios.



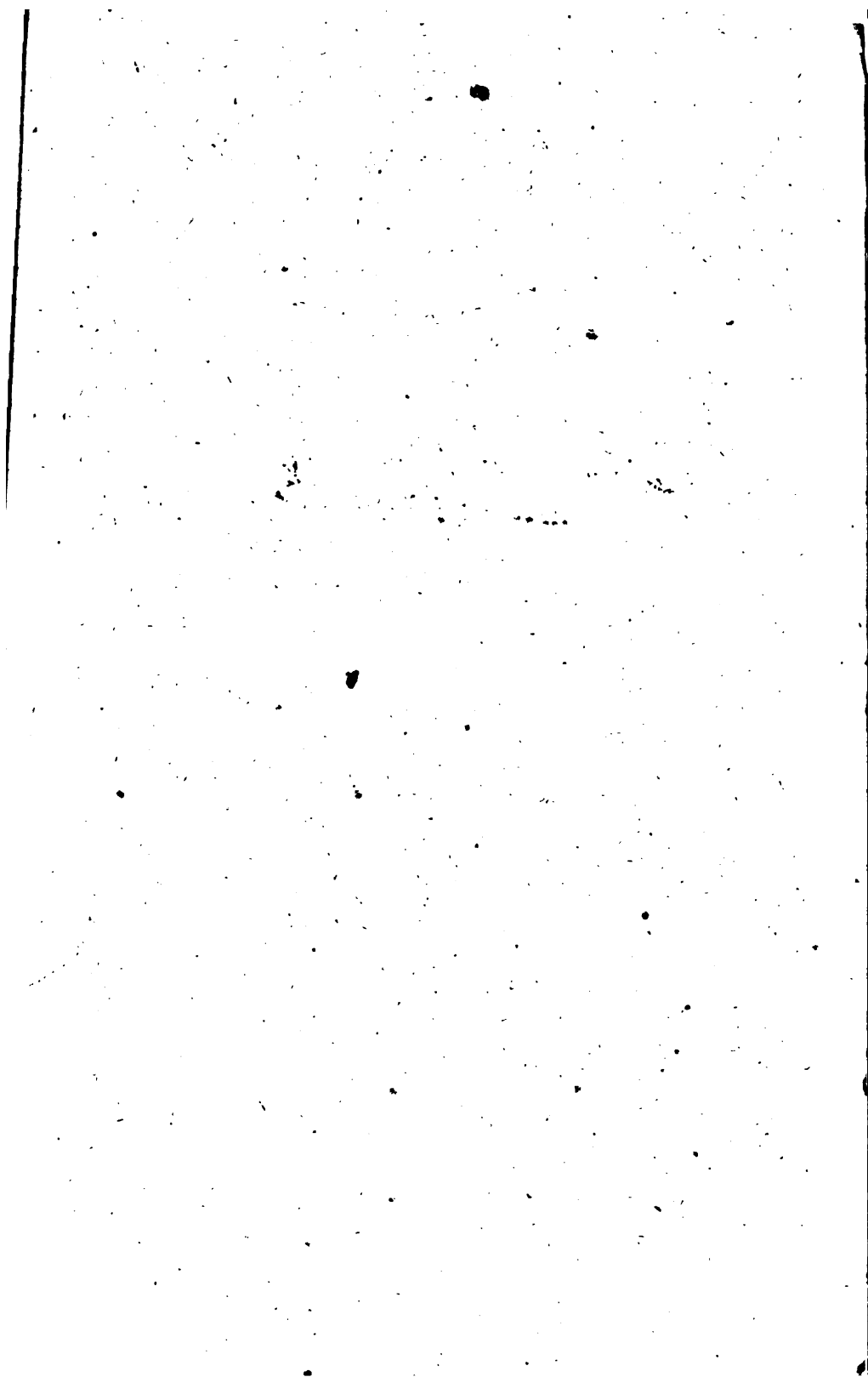
tada, la barba hundida, los ojos redondos y al nivel de la cabeza, que los daría al golpe á conocer, aunque fuesen blancos al par de los Europeos. Su frente es baja y ovalada, su cabeza comprimida hacia las sienes, y sus dientes estan salidos y colocados sesgamente (1). Vense entre ellos muchos patizambos; son poco pantorrilludos, sus rodillas encorvadas, el andar derrengado, el cuerpo y el cuello tendidos hacia delante, al paso que las caderas les sobresalen por detrás. Todos estos caracteres manifiestan verdaderamente un descenso hacia la forma del mono, el cual no solo se deja conocer en lo fisico sino tambien en lo moral. El Negro es naturalmente mímico y remedador como el mono, reconoce la superioridad intelectual del blanco, se aviene á la esclavitud, y es muy indolente y desidioso. Sus hábitos pregonan la flojedad innata de su alma. Es tambien muy digno de notarse que el vuelo y la in-

(1) La forma del estómago del negro viene tambien á redondearse mas en la parte que llaman pequeño fondo, como entre los monos, que en el hombre blanco, segun observó Sæmmerring (*Remarques sur l'estomac humain*): asi pues, el estómago del negro es mas esférico, y se alza de un modo mas señalado sobre la inosculacion del esófago que en el Europeo. De ahí es que por este órgano esencial, el negro se hermana mas con el mono que el blanco (Sæmmerring, *Splanchnol.*, § 31).

Esta indicacion no se encuentra en el *Account of regular gradation in man*, London, 1793, en 4º., de Carlos White; ni en la nueva edicion adicionada por Sam. Stanhope, presidente de Nueva Jersey; ni tampoco en las *Lectures on physiology, zoology and the natural history of man*, London, 1819, en 8º., por William Lawrence.

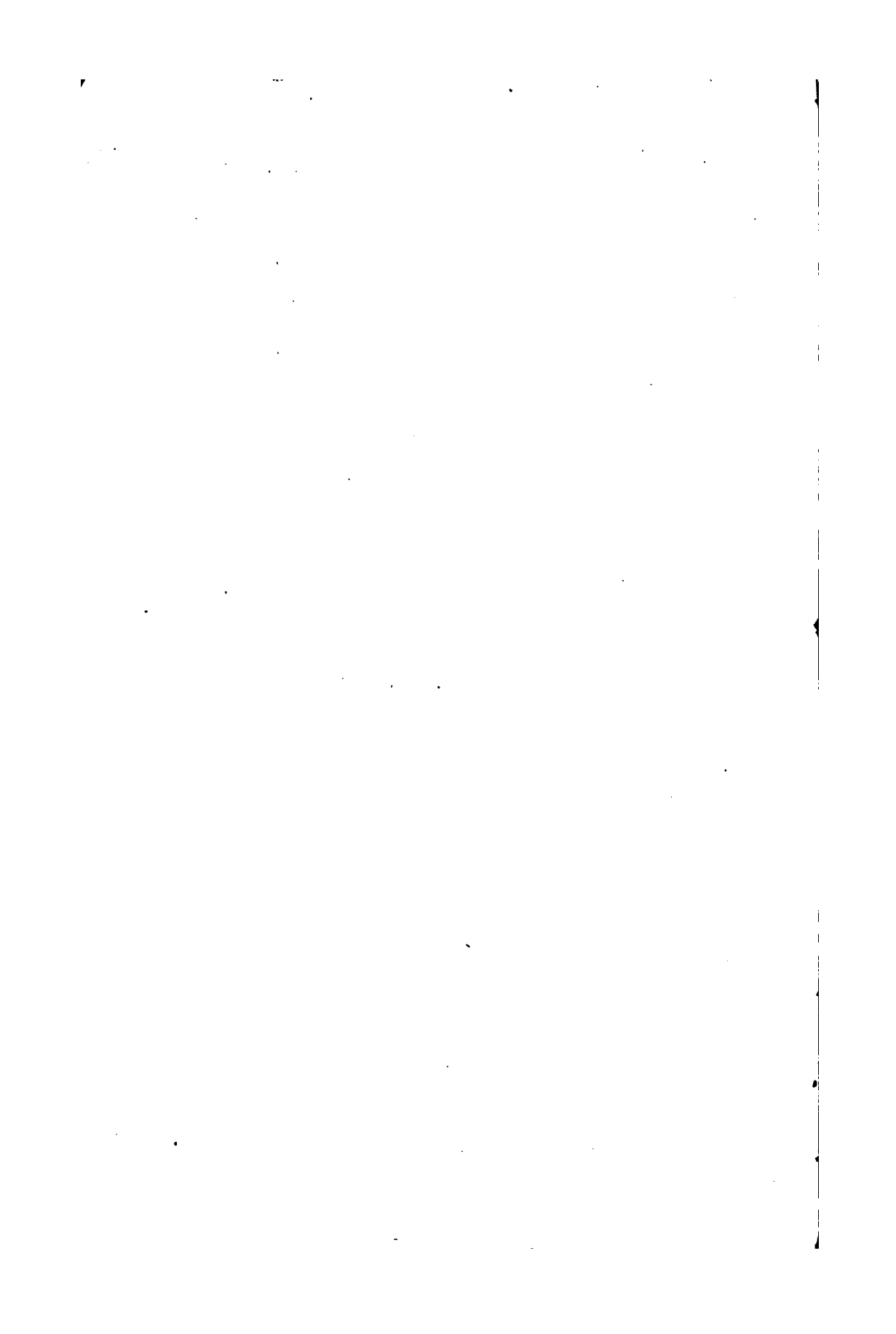






**HISTORIA NATURAL**  
**DEL**  
**JÉNERO HUMANO.**





# HISTORIA NATURAL

DEL

## HOMBRE HUMANO.

AUMENTADA Y ENTERAMENTE REVISTIDA;

CON LAMINAS,

POR J. J. VIREY,

Doctor en medicina de la Facultad de Paris, socio numerario de la Real Academia de Medicina, Profesor de Historia natural en el Real Ateneo de Paris, individuo de varias academias y sociedades literarias, asi en Francia como en el extranjero, etc.

PUESTA EN CASTELLANO.

Por D. Antonio Bergues de las Casas.

TOMO II:

Con licencia.

BARCELONA,

IMPR. DE A. BERGNES, CALLE DE ESCUDELLERS n.º 36.  
1835.

formar una transición entre el negro brillante de los Negros y el amarillo empañado de los Hotentotes; el cutis de las mujeres es en extremo suave, compensando su negrura ojos rasgados y expresivos, dientes que compiten con la blancura de la nieve, un talle suelto y agraciado y formas finas y agradables; los hombres no son feos, y son mas frecuentes entre ellos que entre los demás Cafres la nariz y los labios europeos (1). Estos pueblos no son tan cono-

(1) La estatura de los Cafres es de cinco pies una pulgada á cinco pies cinco pulgadas; las mujeres son muy bajas; la tez de estos pueblos es de color de herrumbre; el pelo de la barba es escaso y á salpicones; su cabello es negro, lanoso, áspero y espeso. Según Alberti, las mujeres tienen las ninfas menos prolongadas que las Hotentotas.

Los Cafres se alimentan de lacticiños, mijo, maíz y zandias; tambien comen carne, aunque poca; embriáganse con una bebida de harina de mijo. Los hombres son robustos, especialmente de los brazos, pero no ejercitan sus fuerzas, ni saben nadar. Duermen profundamente, pero poco; cúbreanse de pieles de buey; las mujeres se entallan líneas en las espaldas, brazos y pecho; crían á sus hijos hasta la edad de dos años, y los castigan cuando son rebeldes. La circuncisión no se verifica hasta que son púberes; y con ella reciben un manto en prenda de virilidad. Los mozos no comen á la mesa hasta que logran dicho manto. Dicen algunos viajeros que estos pueblos no suelen vivir mas de sesenta años. Estos salvajes, que son pastores y cazadores, estan dotados de finísimo oído y de delicado olfato. Su religion es la idolatría. Las mujeres corren con la labranza, y son respetadas y consultadas por sus maridos, aunque escluidas de las deliberaciones públicas. El marido no está obligado á guardar la fidelidad conyugal, pero esto no quita que la exija con rigor de parte de su esposa. Cuando las mujeres tienen el menstruo se las tacha de impuras; y tambien son tenidas por tales.

cidos como los Negros, porque los barcos negreros frecuentan menos sus costas, en razon de que el Cafre es revoltoso y terco en la esclavitud. Puede-se muy bien avasallar bajo el imperio de la domesticidad, pero nunca ha doblegado la cerviz á la servidumbre: así es que los Europeos suelen traer pocos Cafres á sus colonias, al paso que los infelices Negros se ven oprimidos por los blancos, porque son mas mansos y apacibles y de índole menos revoltosa; de donde concluimos que mejor le estuviera ser malvado al que ha de tratar con tiranos. La costa occidental de la isla de Madagascar está poblada de pueblos Cafres: todas estas diversas naciones son polígamas.

Esta gran familia de pastores trafica en ganado mayor, pieles, marfil, oro en polvo, etc. Los Cafres viajan en caravanas ó rancherías, pastorean por los pingües pastos de África, levantan chozas en cada territorio, viven de la leche de sus rebaños, de queso y carne acécinada, desprecian la labranza, y llevan siempre consigo sus azagayas, que lanzan á gran distancia con mucho tino y pujanza. Entre los Betjuanes, es mucho mayor el número de mujeres que el de varones, de donde forzosamente nace la poligamia. Estos pueblos se llevan prisioneras las mujeres de sus enemigos, las cuales venden por media docena de yuntas; cada mujer construye una mientras crían á sus hijos, cumpliendo con el deber mas sagrado de su sexo.

La letra R es desconocida en los idiomas de los Cafres y Negros.

choza, y el marido que visita á sus mujeres va habitando alternativamente todos los albergues. Por otra parte, son las hembras en extremo secundas, y madres ya á los trece años. Cada tribu obedece á un gobierno aristocrático con un caudillo al frente. Su vejez es muy anticipada, y la barba escasa. Algunos de ellos son antropófagos, y comen con ansia la carne de sus enemigos. Son mucho mas inteligentes que los Negros, pero no por ser menos supersticiosos y crédulos son menos ignorantes é idólatras, motivo porque los Árabes y los Moros les dieron el nombre de *kafr*, que significa infiel. Sin embargo, muchos de estos bárbaros abrazan el islamismo, porque son muy fatalistas. Aunque aficionados á la danza y á las diversiones, no imitan á los Negros, que echan en olvido todos sus infortunios al menor son de un instrumento de música. Esta facilidad con que el Negro olvida su desventurada suerte es un beneficio que la naturaleza concede á todos los entes desvalidos. El hombre se acostumbra al infortunio lo mismo que al deleite, y ambos andando el tiempo le son indiferentes.

#### SEXTA CASTA. — NEGRUZA.

##### *Hotentotes y Papúes.*

Distínguese esta casta de la negra, ó de la de los Negros y Cafres (1), por el hocico, que es aun mas

(1) El Negro verdadero tiene la tez de azabache; el Cafre es amarillento cobrizo, y tiene el pelo lanudo y largo. El Diemenés y el Nuevo Caledonio, bien asi como el Papú, tienen la tez



sobresaliente, la faz triangular y que remata en punta, un ángulo facial de 75 grados, un cutis de color moreno negruzco ó de tierra de sombras; por los ojos desviados y siempre medio cerrados, la nariz completamente aplastada y en extremo ancha, los labios mas abultados aun que los del Negro; por el pelo semejante á bedijas de borra; por los juanetes muy salidos, y una frente tan aplanada que casi no se percibe. En la mayor parte de los cráneos de Hotentotes que hemos tenido á la vista, adviértese desde luego que el occipucio se desvía, rematando en punta, de suerte que el cráneo va estrechándose notablemente en la parte posterior, al contrario de lo que se echa de ver en los cráneos de Europeos y Calmucos. La cabeza de los mas de los Africanos del interior y de la Cafrería es así mismo muy pequeña, con el occipucio puntiagudo; y los Bosjesmanes que observó Lichtenstein tienen muy aplastada la coronilla; esta mengua de la capacidad occipital es el carácter mas sobresaliente en todos estos Hotentotes. El cráneo de los Papúes tiene el occipucio mas ancho y es mas fuerte que el de los

de color de hollín y el cabello ensortijado. Los Hotentotes ofrecen el color castaño de los Mogoles meridionales, y el pelo lanudo. Forster, que estudió el cráneo de los Mallicoleses, observó que es mas deprimido que el de todos los demás pueblos; sus facciones son ásperas y toscas; anchos los huesos de los carrillos y de la faz; el pelo lanudo, las orejas y la nariz horadadas, los miembros muy delgados y endebles, y el vientre apretado por una cuerda; en toda su fisonomía se aparece la mas rematada irracionalidad (Forster, *Observaciones sobre la especie humana*, tomo v del *segundo Viaje* de Cook).

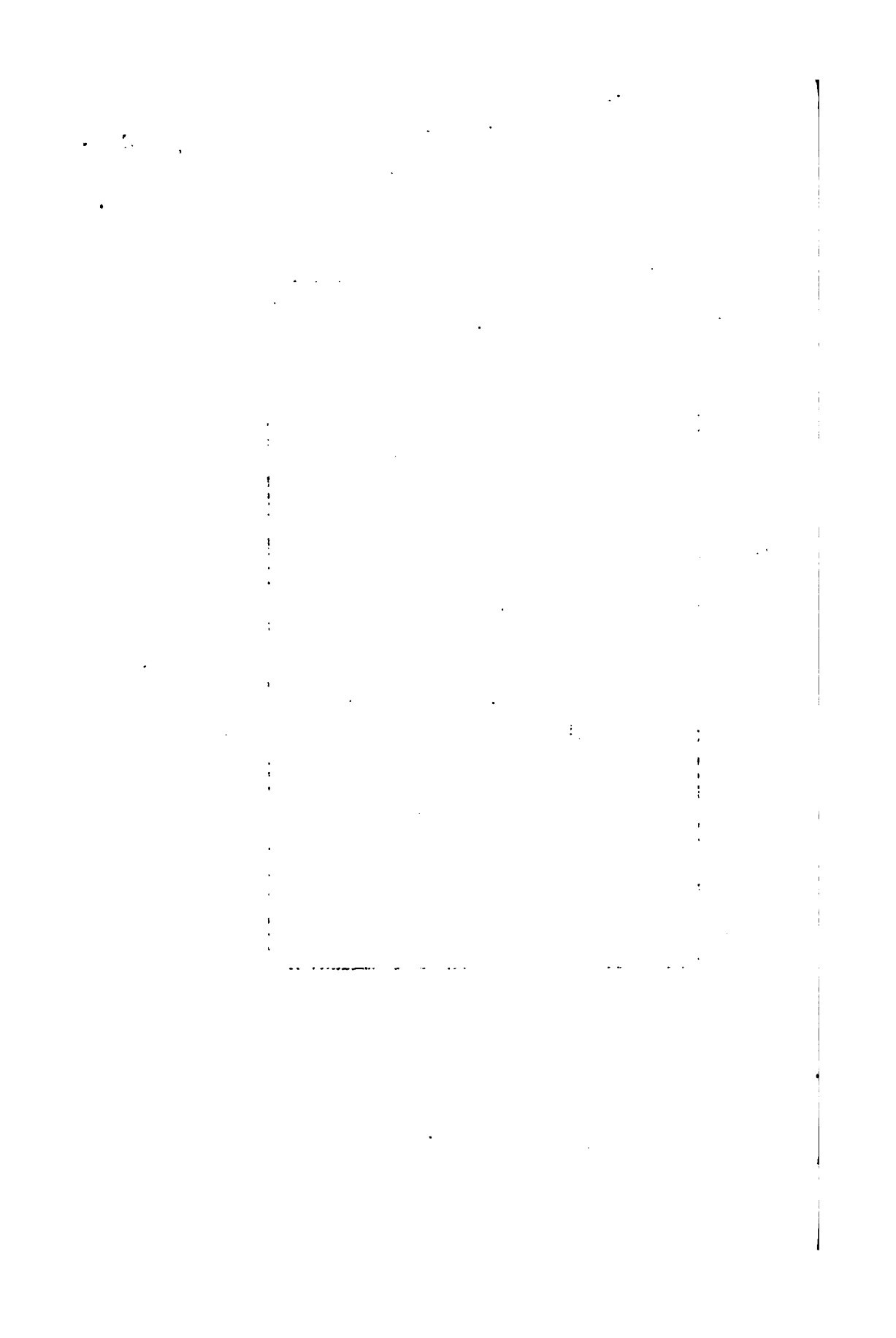
Hotentotes, aunque tambien tiene la frente muy baja y escasa la hoyuela occipital. Su índole, bien así como la de los Hotentotes, es negada hasta lo sumo, é incapaz su entendimiento del menor concepto; son en extremo holgazanes é indolentes, pero aunque medrosos, riñen entre sí con denodado encono. Son estremadamente cándidos y sencillos, y su corazon es harto bondadoso para envalentonarlos á un intento malvado. Déjanse oprimir por flojedad de índole, pero nunca son esclavos provechosos, porque prefieren la muerte al trabajo largo y penoso, y son tan indiferentes y apáticos respecto de las tareas domésticas, como propensos á todos los placeres sensuales, á la danza, la glotonería, la embriaguez, el sueño, etc. Dirian que no tienen de hombre mas que el cuerpo; apenas forman el menor concepto de un Sér supremo; todas sus aprehensiones son parto inmediato de los sentidos; su entendimiento no es de mayor quilate que el instinto del orangutan, y de ahí es que traen una vida de todo punto irracional. Esta casta cuenta dos variedades ó familias principales en el hemisferio austral donde, al parecer, está exclusivamente vinculada.

1°. El vástago hotentote se estiende por toda la punta meridional de África desde Cabo-Negro hasta el cabo de Buena-Esperanza; y desde este punto hasta Monomotapa. Comprende los Namaqueses, los Hesisagueses, los Gonaqueses, Chamoqueses, Goriqueses, Gasiqueses, Sonqueses, los habitantes de la Tierra Natal, los Huzuanos y otros pueblos semejantes, que viven en estado montaraz ó se ali-



*P. Adanson.*

1. *Mujer malaya de la Isla S<sup>ta</sup> Cristina*  
2. *Hotentote.* 3. *Mallicoles.*



mentan de sus rebaños. Los que viven al levante del cabo de Buena-Esperanza manifiestan prendas físicas y morales harto superiores á las de los moradores de poniente, aunque sucede diametralmente lo contrario respecto de los animales (1). Vense entre los Hotentotes algunas tribus en extremo bravías, conocidas por los Holandeses con el nombre de *Boshmanes* ó *Bosjesmanes*; las cuales permanecen en los bosques y en las cuevas, asaltan repentinamente los llanos, viven del robo y de raíces silvestres, á penas conocen el uso del habla, y andan tan desnudos como los animales de las selvas. La estrechada miseria en que yacen les induce á desamparar en las cuevas ó en espantosos desiertos á los ancianos de su tribu (2). Los demás Hotentotes se gobiernan sin ley y sin rey y sin regla fija; pero como son mansos y bondadosos, viven en buena paz y compañía; de donde resulta que las leyes y los gobiernos son tanto mas perfectos y justicieros, cuanto mas capaces los hombres de dañarse unos á otros, y de ahí es que casi podemos deslindar la maldad y la corrupcion de los pueblos por la multitud de sus leyes y de sus trabas sociales.

La complexion de los Hotentotes es sumamente floja ó linfática; sus articulaciones aparecen menaguadas; tienen invencible antipatía al trabajo; el iris de sus ojos es castaño, sus párpados son lineales como los de los Chinos, su vista es en extremo perspicaz, y muy cabales todos sus sentidos; pero.

(1) *Levaillant, Deuxième Voyage*, tomo II, páj. 5.

(2) *Tünbergo, Voyage*, tomo I, páj. 240.

prefieren la ociosidad á todos los placeres, pues, segun ellos, harto trabaja el que piensa, y el trabajo es el azote de la vida (1).

Algunos Hotentotes toman dos mujeres á la vez, y aunque el adulterio sea reputado entre ellos por crimen capital, vense muchas mujeres que tienen un suplente de su marido (2). La Hotentota que pare dos mellizos y no puede criarlos, sacrifica el mas endeble ó la hembra, bien así como arroja á los hijos que le nacen estropeados (3).

No puede darse jente mas ruda y desaseada que estos Hotentotes; siempre andan untados con sebo y hollin, ó cuajados de boñiga, llevando, á guisa de brazaletes, correjuelas de cuero sin curtir y que se pudren sobre su cuerpo. Comen sin lavar los intestinos de los animales, y depositan la leche en odres grasientos y sucios; en fin, para redondear este cuadro, dirémos que siempre son asquerosos, y permanecen todo el dia estólidamente sentados sobre la arena con traza indolente y con la pipa en la boca. El tabaco es para el Hotentote un renglon de primera necesidad; fuma desde el amanecer hasta la noche, lo mismo que sus mujeres. Estas tienen los pechos abultados y pendientes cual alforjas, y dan de mamar á sus hijos sobre sus espaldas. Tienen los labios de la vagina tan anchos y prolongados como dos marmellas de buey, teniendo algunas

(1) Peter Kolbe, *Descrip. du cap de Bonne Espérance*, trad. fr. Véase tambien Boeving, *Relation des Hottentots*.

(2) Tunbergo, *Voyage*, tomo 1, páj. 239.

(3) *Idem*, tomo 1, páj. 240.

de ellas la costumbre de festonearse esta piel; y otras, y entre ellas las Huzuanas, ofrecen aquellas lupias mantecosas que ya llevamos descritas. Algunos viajeros afirman que los Hotentotes tienen la costumbre de cercenar un testículo á sus hijos para que se habiliten en la carrera. Este hecho se halla actualmente desmentido (1); aunque parece cierto, segun Barrow, que los Bosjesmanes, antes de dar á correr, se introducen los testículos en la cavidad abdominal. Puede asegurarse que los Hotentotes no conocen religion, aunque parece que tributan cierto respeto á sus ídolos y temen á los espíritus malignos, de quienes les hablan sus agoreros, los cuales derraman la orina sobre los recién-casados en señal de fecundidad. El habla de los Hotentotes es un clocleo muy parecido al del pavo.

2º. La otra familia ó variedad de esta casta es la de los Papúes de Nueva-Guinea, de los salvajes de Australasia y Nueva-Caledonia. Á pesar de la halagüeña pintura que hacen algunos viajeros ingleses de los moradores de Nueva-Holanda, fuerza es confesar que son los hombres mas feos y los que mas se aproximan al orangutan; su cabeza abultada y prolongada desde la barba al occipucio, su cabello áspero y crespo, sus ojos pequeños y zahareños casi juntos, su nariz ancha y arremangada, con la ternilla horadada y cuajada de huesos y plumas, su boca descomunal, sus anchas espaldas, su vientre abotagado, sus largos muslos y sus piernas cence-

(1) Levaillant, *Deuxième Voyage*, tomo II, pág. 5.

ñas y rasas, tan delgadas como los brazos y las manos, un escroto abultadísimo y disforme en los varones; pechos flojos y colgantes en las mujeres, que tienen cortada la última falange del meñique izquierdo, y las partes sexuales extraordinariamente pobladas; un vello lanoso y espeso, corto y recio, que viste las espaldas de los niños de ambos sexos, y una piel de color pardo atabacado: tal es el retrato de estos infelices pueblos. Si á esto añadimos que el desamparo y el hambre les incitan no pocas veces á devorar con ansia cadáveres medio podridos, y á tragarse sin ningun aderezo cualquier especie de mariscos, raíces y peces; y si consideramos el escandaloso desenfreno de que hacen gala las mujeres, y aun las muchachas mas tiernas, que ya se ven inficionadas del mal venéreo, y la desastrada vida que traen en los huecos de los árboles, en las cuevas ó en las chozas, donde solo pueden entrar á gatas, fuerza será que lamentemos el infortunio de estos pueblos. Con todo, estos mismos hombres son diestros en la caza y en la pesca; dirijen con asombroso tino sus livianas canoas de corteza trabada con juncos, y en las cuales caben á penas tres personas; sus armas son la maza, el arco y la lanza que desembrazan con sumo acierto á mas de trescientos pasos; las mujeres se pintan el cuerpo de encarnado vivo con el jugo de una especie de lirio(1), y los hombres, que, no por ser tan infelices son menos vanidosos, se cuajan tambien de colorines.

(1) *Xanthorrhoea hastilis* de Smith.



Los naturales de Nueva-Guinea yacen, al parecer, en el escalon ínfimo del jénero humano. Á pesar de los ejemplos de civilizacion que de mas de cincuenta años á esta parte estan viendo en los Europeos que frecuentan su pais, son sus hábitos los mismos que en la época de su descubrimiento. Su cutis es achocolatado; sus facciones son muy parecidas á las del Negro africano, pero su pelo es menos lanudo, esceptuando tan solo los isleños de Van-Diemen, que por este distintivo se acercan mas completamente á la casta africana. Los naturales de Nueva-Holanda solo se parecen, en cuanto á la forma del cuerpo, á los de Nueva-Guinea, que es la tierra mas inmediata; de donde inferimos que una de ellas fué poblada por la otra.

Los Papúes, aunque no muy valientes, son aficionados á la guerra, viven en rancherías, y se sustentan con el meollo de palma, frutas y especias. Van tiznados como los Cafres, tienen el pelo crespo, el rostro seco y desmirriado; son agrestes y alevosos, aunque trabajadores: tambien se encuentran albinos entre ellos (1). Jeneralmente hablando, esta misma casta negra de pelo lanudo está mezclada con las castas malayas blancas, en el interior de las islas Molucas, Formosa, Borneo, Timor, lo mismo que en Nueva-Guinea, Nueva-Holanda y Nueva-Zelandia; de donde se ha derramado por casi todas las tierras del mar Indico y del océano Pacifico. Los hombres son casi lampiños, poco enamorados, y por lo mas feroces y antropófagos. Los naturales negros

(1) Arjensola, *Conquista de Molucas*, tomo 1, lib. II.

de Nueva-Holanda son infelices á lo sumo, y andan en cuadrillas por la playa, recojiendo los mariscos, crustáceos y peces que el mar arroja á la orilla : esto y algunas frutas acedas y raices silvestres constituyen su único alimento. Andan enteramente desnudos, y tienen los ojos medio cerrados, á causa de la multitud de mosquitos que les fatigan y atormentan. Son buenos nadadores, pero no amaestrados en construir como los Malayos piraguas y embarcaciones ligeras.

El interior de algunas islas del Archipiélago Malayo está habitado por una casta de salvajes de pelo lanudo y rizado : tales son los *Oran-caboo* y los *Oran-Gorgoo* de Sumatra, los *Idaanes* ó *Morootes* y *Benjos* de Borneo, los *Negros del monte* de Filipinas, Molucas y Azores. Quizás son estos pueblos los solariegos de estas islas, que desde la invasion de los Malayos se han mantenido ocultos en los bosques y montañas, y que, arrollados hácia levante, se han guarecido en las tierras de los Papúes y en Nueva-Holanda, y aun en las Nuevas-Hébridas y en Nueva-Caledonia.

Tal vez son oriundos los Papúes de Madagascar, pues todavía los hay en el centro de esta isla, y es muy probable que los archipiélagos orientales fueron poblados por los antiguos Malgaches, facilitando su derrotero los monzones que reinan entre aquella isla y los archipiélagos índicos. Esta emigracion es muy posible : con todo, los Papúes se diferencian bajo muchos respectos de los Negros africanos.

Los antiguos moradores de la Cochinchina llamados *Moyes*, que desde la invasion de los actuales dueños del pais, viven en las ásperas montañas contiguas á Camboya, son unos verdaderos salvajes muy bravíos y tiznados, y cuyas facciones ofrecen mucha semejanza con las de los Cafres. Los Alforas y los Haraforas son otros pueblos negros que todavía se hallan en el interior de las islas Molucas y de Nueva-Guinea. Estos hombres son muy idiotas, parecen incapaces de reflexion, odian el trabajo, permanecen todo el dia acurrucados cual monos, constrúyense chozas de ramaje, donde entran á gatas y permanecen echados, pues no permite otra postura lo bajo del techo. Si se les viste, permanecen inmóviles hasta que se les desnuda. En una palabra, son tan negados que no tienen usos ni costumbres. No conocen mas arma que la azagaya, la cual arrojan con mucha destreza; pero no es dañina, puesto que en vez de hierro es su punta de hueso, piedra ó espina.

Los naturales de Nueva-Holanda estan desparrramados por este anchurosísimo continente, menos poblado aun que el Labrador y la Tierra de Fuego: sus áridas y frias riberas no pueden halagar al navegante, por la escasez de bastimentos nacida de la menguada poblacion y de la endeblez de sus moradores. Quizás no hay en toda la tierra hombres mas bravíos que los habitantes de la Nueva-Gales meridional, los cuales andan absolutamente desnudos, y son aun mas estúpidos que selváticos, puesto que no quieren cubrirse las carnes ni buscar guarida;

véseles espuestos al hambre mas asoladora, arrastrando por el suelo sus miembros macilentos y su asquerosa porqueria, y lidiando entre sí por los alimentos mas hediondos : de ahí es que las mujeres acuden con frecuencia al aborto, por no poder criar á sus hijos. Sin embargo, hasta ahora han sido infructuosos cuantos esfuerzos se han hecho para mejorar la miserable vida que llevan estos salvajes, porque es invencible su apego á la desidia é independencia : son muy denodados, y en sus encuentros espresan el furor que les arrebatá, dando espantosos ahullidos y revolcándose por el suelo con horribles contorsiones. Huraños, inquietos, volubles, torpes, descompuestos é insubordinados, no apetecen mas distincion que la del valor y la fuerza; sus sentidos son sutilisimos, y notable su destreza. Sus únicos anhelos y pasatiempos son la embriaguez, la lujuria y la guerra (1). Los naturales de Nueva-Caledonia y del cabo Austral de la Tierra de Diemen son mas valerosos y malvados que los de Nueva-Guinea, porque habitan un clima mas ríjido, y aun suelen mostrarse antropófagos; pero aunque parezcan mas diestros y activos que los Hotentotes, no les llevan gran ventaja en punto á industria. Su pelo, aunque muy crespo, no es tan ovillado como el de los Hotentotes, y tienen la costumbre de empolvárselo con tierra rojiza ó cal de conchas de ostras. En muchas islas del archipiélago Indico, estan mezclados estos pueblos con los Malayos, quienes los reputan por de casta muy inferior á la suya, de

(1) Turnbull, *Voyage*, páj. 42-52.

donde se deja inferir el ínfimo predicamento en que los colocó naturaleza, ya que en tan poco los tienen los Indios mas bárbaros. En las montañas mas centrales de las islas del archipiélago Indico, se encuentran aun en el dia pueblos negros de casta papúa, los cuales es probable sean los mas antiguos habitantes de aquellas islas conquistadas por los Malayos. Vense todavía en la costa opuesta de la península de Malaca, en las tierras del rajá de Queda, en Penang, en Perak y en el reino de Siam, reliquias lastimosas de aquellas mismas tribus negras, que viven cual salvajes, sin leyes, sin gobierno ni religion, maltratados por los demás habitantes que los consideran cual escoria del jénero humano (1).

En prueba de que los Hotentotes se diferencian casi en todo de las demás castas, baste decir que estos bárbaros, con solo el rastro que estampan los caminantes sobre la arena, distinguen inmediatamente las huellas de Hotentotes ó de Europeos. Hase observado que jeneralmente es infecundo el trato del Europeo con la mujer de Nueva-Holanda.

(1) Vese por todas partes la misma casta, con costumbres idénticas, aunque se notan dialectos diferentes y hábitos peculiares de algunas tribus. Lleva vida errante y vagabunda. Tales son tambien los naturales del archipiélago de los Papúes, de Nueva Irlanda, Nueva Bretaña, Salomon, y de algunas islas inmediatas, que tienen la cabeza poblada de lana en vez de pelo; pues no se observan mas diferencias que las que pueden dimanar de la diversidad de climas, suelo y alimento. Sin embargo, como las islas de los Papúes son mucho mas fértiles en vegetales que la Nueva Holanda, sus moradores son mas bellos y mejor formados.

Estos bravos prefieren su vida contingente y desdichada, aunque independiente, á la mas halagüeña y civilizada que se les ofrece, aun despues de haberla experimentado, como sucede en todos los pueblos montaraces.

Nos faltan datos circunstanciados sobre una *nación roja* del interior de África, de la cual se supone que descendian los antiguos Guanches, afortunados moradores de las islas Canarias antes de la conquista. En efecto, aquellos Guanches no eran de casta negra, segun es patente por sus momias.

---

---

## SECCION TERCERA.

### HISTORIA NATURAL DE LA ESPECIE NEGRA EN PARTICULAR.

---

Considerados los Negros bajo todos los respectos imaginables, presentan indudablemente los caracteres de una casta distinta de la blanca. Casi todos los autores confiesan esta verdad, puesto que se funda en hechos anatómicos é incontrastables. Lo que en historia natural deslinda una especie de una casta es la permanencia de las formas características (1), á pesar del influjo contrapuesto de los climas, alimentos y otros agentes externos; al paso que las castas no son mas que modificaciones variables de una especie única y fundamental. Todos los hechos que

(1) No es por demás probar que la conformacion de los negros era en lo antiguo igual á la que ofrecen en nuestros tiempos. Véanse las esculturas antiguas de Cailo, *Recueil d' antiquités étrusques, égyptiennes, grecques, romaines et gauloises* (Suplemento, tomo VII, Paris, 1767, en 4º, lámina LI, n.º. 1 y 2, páj. 200, y lámina LXXXI, n.º. 3 y 4). La figura del negro que representa está perfectamente caracterizada, y está retratada con suma puntualidad la violenta contraccion de las caderas, que hace parecer á los negros cual si fuesen derrengados.

reunimos se abocan para demostrar la perseverancia indeleble de los caracteres fisicos y morales del Negro, bajo todos los climas y en las circunstancias mas encontradas : no cabe pues negar en historia natural que constituya, no solo una casta, sino tambien una verdadera especie, distinta de cuantas castas humanas se ven dispersas sobre la faz de la tierra.

El color de los Negros se atribuye ya desde los tiempos mas remotos á la luz y al calor de la zona tórrida. Hase supuesto que los habitantes de la tierra se ponian tanto mas atezados cuanto mas se acercaban á la línea ecuatorial. Hásenos mostrado el Aleman mas atezado que el Danés y el Sueco, el Francés mas moreno que el Aleman ó el Inglés, el Italiano y el Español mas que el Francés, el Marroquí mas que el Español, y por último, el Moro y el Abisinio casi tan tiznados como los moradores de Guinea (1).

Por mas terminante que parezca esta observacion, no concluye, puesto que la contraestán otras mas importantes. Este empañamiento de color sigue entre otras naciones un orden absolutamente opuesto, ya que, segun aquella explicacion, debieran ser negros todos los pueblos de la zona tórrida, de color

(1) Los Españoles nacidos en Chile, de padres europeos, permanecen blancos, y aun mas que en Europa, al paso que los Chilenos son cobrizos ó rojizos, mas bien que aceitunados como los mulatos. (Frezier, *Voyage*, páj. 63.) Los negros que no emparentan con otra casta permanecen tambien negros (*Idem*); pero en el Brasil y en las islas ó colonias de los Europeos, tienen estos la tez aplomada, amarillenta ó de criollo.



mas ó menos atezado los de las zonas templadas, y muy blancos los de las zonas frias ó heladas : sin embargo, los hechos comprueban cuán infundada es dicha suposicion. En efecto, los pueblos inmediatos al polo ártico, tales como los Lapones, Samojedos, Esquimales, Groenlandeses, Chuchis, etc., son muy atezados, mientras que otros pueblos mas cercanos á los trópicos, como los Ingleses, Franceses, Españoles, etc., son mucho mas blancos. Fuera de esto, no todos los hombres tienen igual color bajo el mismo paralelo y en igual grado de calor: el Noruego y el Islandés son estremadamente blancos, mientras que el Labradorero, el Iroqués en América, el Tártaro Kirguis, el Baskir, el Bureto y el Kamtschadal son mucho mas atezados. Junto á las blancas Circasianas y las hermosísimas Mingrelianas, vemos al feo y tiznado Calmuco y al atezado Tártaro-Negai. Los Japoneses tienen la tez mas prieta que los Españoles, no obstante hallarse situados bajo la misma latitud y gozar de temple semejante. Aunque sea el frio tan intenso en el estrecho de Magallanes como en el mar Báltico, mucho distan los Patagones de la blancura de los Daneses. Encuéntrense en la tierra de Diemen, hácia el cabo meridional de Nueva-Holanda, hombres tan tiznados como los Hotentotes, á pesar de ser su clima tan frio por lo menos como el de Inglaterra. La Nueva-Zelándia, situada casi bajo la misma latitud meridional, está poblada de hombres en extremo atezados, á pesar de que los moradores de las islas tienen generalmente la tez mas clara que los de dilatados

van tiznándose en términos, que al cabo de ocho dias ya son enteramente negros, así en los países frios como en los climas cálidos, ya se les esponga á la luz ó se les encierre en paraje oscuro. ¿Porqué no permanecen blancos en los países frios y cuando no los baña el sol? Si la negrura de su cutis procede de una causa puramente ocasional y esterna, ¿porqué es hereditaria en todos los lugares, y constante en todas las jeneraciones?

Fuera de lo dicho, el color tiznado del Negro no se reduce meramente al cutis; puesto que los antiguos anatómicos ya observaron, lo mismo que nosotros, que la sangre de esta especie de hombres es mas oscura que la del blanco, y que sus músculos ó su carne son de un encarnado pardusco. El cerebro, que en el hombre blanco es gris ó ceniciento hácia el exterior ó en su porcion cortical, es negruzco en el Negro (1); su medula oblongada presenta un color amarillento gris, y sus cuerpos estriados son pardos (2). Ya en tiempo de Herodoto afirmaron algunos observadores (3) que el esperma de los Negros era del mismo color tiznado; aunque Aristóteles reconoció formalmente que es de color blanco (4). Su bñlis es asimismo de un viso mas oscuro que la del blanco. Así pues, el Negro es negro, no solo en

(1) Meckel, *Mem. acad. de Berlin*, tomo XIII, páj. 69, año 1757.

(2) *Idem*, páj. 70.

(3) *Histor.*, *Talia*, n.º. 104.

(4) *Lib. II*, *Gener. animal.*, cap. II.

el exterior, sino tambien en todas sus partes, y hasta en las mas internas y recónditas.

Pruébalo aun mas que todo eso su propia conformacion, que se aleja de la nuestra por los caracteres mas esenciales. Además del cabello crespo y lanudo del Negro y su distinta fisonomía, como son sus ojos redondizos, su frente combada y sumida, su nariz aplastada, sus labios abultados, su hocico, su andar derrengado, sus piernas encorvadas; todos ofrecen en sus partes internas estrañezas mas pasmosas aun que las esternas recién-citadas. Los sabios anatómicos alemanes Scëmmerring y Ebel han probado que el cerebro del negro era comparativamente mas estrecho que el del blanco, y que sus nervios eran mas gruesos en el primero que en el segundo. Otros naturalistas han observado que el rostro del negro se abultaba tanto mas cuanto se achicaba su cráneo, de donde resulta la diferencia de un noveno escedente entre la capacidad del cráneo del blanco y la del cráneo del negro, segun experimentos que tambien hemos hecho. Palisot de Beauvois, que ha viajado por África, y yo, al comparar las cantidades de líquidos que pueden contener los cráneos de los blancos y de los negros, advertimos que en los de los últimos cabian nueve onzas menos que en los cráneos de los Europeos.

El cráneo de los Negros es recio, tiene las suturas muy cerradas, y resiste mejor los golpes que el de los Europeos; pero su encéfalo tiene proporcionalmente los hemisferios menos abultados, y las circunvoluciones cerebrales menos redobladas y

hondas que el del hombre blanco, grandes tubérculos cuadrijéminos, una pequeña sobresalencia anular, un cerebelo harto considerable en proporcion, una ancha abertura occipital y una gruesa medula oblongada y espinal, suma disposicion á las sensaciones y escitaciones nerviosas, claro indicio de ser su animalidad superior á la del blanco.

Ya dijo Herodoto que los cráneos de los Etiópes eran mas macizos que los de los Persas, y que esta diferencia se atribuia á la costumbre que tenian estos últimos de llevar la cabeza resguardada con la tiara, al paso que el Etiópe la llevaba siempre descubierta. Es evidente que todos los huesos del negro son mas macizos, contienen mas fosfato cálcareo, y son mas blancos que los de la casta caucásica. Fernandez Oviedo refiere que lo mismo sucede respecto de los cráneos de los Caribes, comparados con los de los Españoles. Estos pueblos, de cráneo doble y casi ebúrneo, estan dotados de escasa intelijencia, á causa sin duda de la anticipacion en el ahuesamiento, que se opone al cabal medro del encéfalo. La dureza de los huesos, de los demás tejidos y del encéfalo indica jeneralmente alcances intelectuales correspondientes á los del irracional, cuya pubertad es tan anticipada.

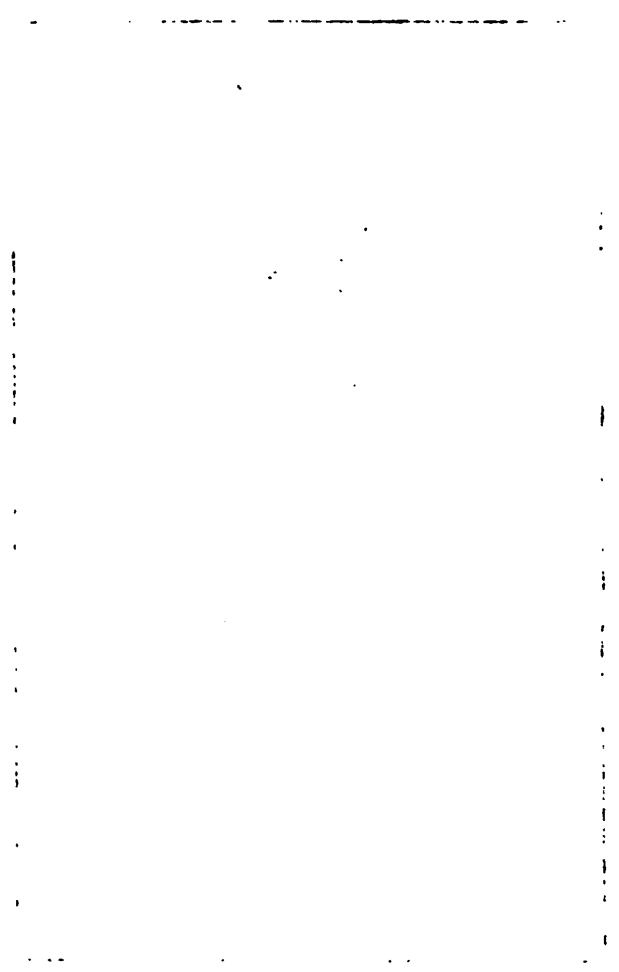
Estas advertencias sobre las proporciones existentes entre el cráneo y el rostro del negro, y entre la magnitud comparativa de su cerebro y de sus nervios, nos ofrecen consideraciones de sumo bulto y trascendencia. En efecto, quanto mas se esplaya un órgano, mayor es su pujanza ó actividad; apocáu-



P. H. H. H.

ESPECIES

- |                       |                    |     |
|-----------------------|--------------------|-----|
| 1. Blanca             | ángulo facial..... | 90° |
| 2. Negra Eboí.....    |                    | 75° |
| 3. Orango (Mono)..... |                    | 65° |



dose esta con el escaso tamaño. Dedúcese pues de lo espuesto que si el cerebro se achica, abultándose los nervios que de él salen, deberá el negro ser menos propenso á ejercitar su entendimiento que á saciar sus anhelos físicos, al paso que sucederá lo contrario en el hombre blanco. El negro tiene los órganos del olfato y del gusto mas acicalados que el blanco; así es que estos sentidos alcanzarán sobre su moralidad mayor predominio que sobre nosotros; por donde será el negro mas propenso á los deleites sensuales, y nosotros mas que él á los del entendimiento. Vemos que en nosotros sobresale la frente y se encoje la boca, cual si fuese nuestro destino pensar mas bien que comer; en el negro, al contrario, húndese la frente y sobrepuja la boca, cual si hubiese nacido para comer mas bien que para pensar. Esta observacion es especialmente aplicable á los cuadrúpedos, en quienes vemos que se abalauza el hocico como en ademan de rastrear alimento, descompasándosele la boca al tenor de su voracidad; y su cerebro es tan menguado y deprimido, que no es maravilla que en tales entes descienda el pensamiento al segundo lugar. Lo propio estamos viendo todos los dias entre nosotros mismos. Esos hombres tan aficionados á los placeres de la mesa, esos comilones, esos golosos y glotones que solo viven al parecer para saciar sus vergonzosos anhelos, yacen de todo punto embrutecidos; sus pensamientos se vinculan en la comida, y como siempre estan diciendo son inhábiles para recaptar. De los tales dijo ya Caton el antiguo estas me-

morables palabras : «¿Para qué puede servir un hombre que es todo vientre desde la boca hasta las partes naturales?» Es indudable que los órganos del pensamiento van menguando cuanto mas se fortalecen los de la nutricion. De ahí es que los hombres dotados de esclarecido entendimiento y de descolantes facultades intelectuales tienen el estómago en extremo débil y delicado.

Por la misma razon , solo á espensas de las facultades intelectuales pueden acabarse los miembros y los sentidos. Dirian que el cerebro del negro se vació en gran parte con sus nervios, tal es la intensa actividad de sus sentidos y la movilidad de sus fibras : todo en él son sensaciones. Nadie ignora que el negro está dotado de vista perspicaz, de olfato sutil en extremo (1) y de oído finísimo y sumamente sensible á la música ; su gusto es de los mas sensuales ; casi todos son golosos, experimentan el amor con todos sus arrebatos y enajenamientos ; y por último, en agilidad, maña y facultades remedadoras para todo lo relativo al cuerpo , descuellan patentemente sobre todos los demás hombres de la tierra. Véseles sobresalir mas especialmente en la danza, la esgrima, el nadar y la equitacion ; ejecutan suertes y juegos maravillosos ; trepan y saltan en la maroma ; voltean con tan asombrosa maestría, que en esta parte solo pueden igualarles los monos, sus compatriotas, y quizás sus antiguos hermanos, segun el orden de la naturaleza. Las negras, en sus danzas, agitan todas las partes de su cuerpo hasta cae r

(1) J. Dan. Metzger, *Die Physiolog.*, etc.



tendidas de cansancio. Los negros divisan á un hombre ó una nave en alta mar á tan gran distancia que con dificultad podria verlos un Europeo con su antejo de larga vista. Olfatean de muy lejos una serpiente, y muchas veces siguen cual los perros por el rastro á los animales que van cazando. Su oído es tan fino que perciben el mas mínimo rumor; los negros cimarrones ó huidos á los montes olfatean y oyen de muy lejos á los blancos que los persiguen. Su tacto está dotado de maravillosa finura; pero como sienten muchísimo, piensan poco; toda su vida se reduce á impresiones, á las cuales se entregan con arrebatado frenesí. No alcanza á enfrenar los disparos de sus pasiones la zozobra de los mas atroces castigos, ni aun la misma muerte. ¡Cuántos de estos infelices se han espuesto á los mas graves riesgos y han sufrido las mas bárbaras penas, solo por ver un solo instante á su amada! No bien se escapan de los latigazos de sus dueños con las carnes magulladas, estremécense de placer al herir sus oídos el *tamtam*, que es su tamboril, ú otra música destemplada. Una cancion monótona compuesta de repente de algunas palabras entonadas á lo que *salliere* los trae contentos y divertidos por espacio de muchos dias, sin que jamás se cansen de repetirla; dirán que el ritmo del canto mitiga sus pesares y les infunde fuerzas nuevas. Un solo momento de placer borra de su memoria un año entero de afanes y privaciones. Entregados á sus impulsos actuales, nada son á sus ojos lo pasado ni lo venidero; de ahí lo momentáneo de sus pesadumbres, pues se conna-

turalizan con la desventura, y aun se les hace tolerable cuando logran un instante de placer; llevados mas bien de sus sentidos y de sus arranques que de la razon, en todo son estremados, y se muestran cual corderos cuando se ven avasallados, y tigres cuando ejercen predominio. Aunque capaces de sacrificar su vida por las personas á quienes aman, sonlo tambien, cuando obedecen á los impulsos de su venganza, de asesinar á los amos, despanzurrar á las amas y desollar á sus hijuelos. Nada puede darse mas terrible que su desesperacion, pero nada mas sublime que su sacrificio. Estos escesos son tanto mas pasajeros cuanto mas arrebatados; de ahí viene la facilidad con que los Negros pasan instantaneamente de unas á otras sensaciones, porque su ímpetu se opone á su duracion. Para estos hombres la necesidad es el único freno y la fuerza su ley, puesto que así lo disponen su complexion y la naturaleza de su clima.

Si bien los negros tienen entre sí menor número de relaciones morales, como son las del entendimiento, la reflexion y las opiniones religiosas y políticas, nos llevan conocida ventaja en las relaciones físicas; comunicanse mejor sus afectos, de los cuales se penetran mucho mas que nosotros: mas fácilmente conmovidos entre sí, calan en un momento los sentimientos ajenos, y abrazan su partido sin demora; ríndelos todo cuanto lastima sus sentidos, pero hálales indiferentes cuanto pertenece á la razon; así es que las negras son desaladas en amor, porque mas que otras naciones experimentan todo

su impetuoso frenesí : tienen muy anchos los órganos sensuales , bien así como los negros los tienen proporcionalmente voluminosos ; pues las partes de la jeneracion adquieren jeneralmente mayor medro , cuanto mas menguadas son las facultades del entendimiento (1).

Siendo la flaqueza de alma otro resultado de esta complexion , nace el negro naturalmente medroso ; y su mismo apocamiento enjendra la arteria , el embuste y la traicion , vicios reinantes en los esclavos y en las índoles pusilánimes. No pudiendo obrar desembozadamente con sus propias fuerzas , acuden á tramas y maquinaciones. Roban , porque sus logros son poquísimos ; son envidiosos y ruines en la adversidad , y soberbios é insolentes en la prosperidad , abortos tambien de su espíritu servil. Son apasionados al boato , á la presuncion , al juego y á la gula ; andan desalados por los trajes brillantes , y cuando la suerte los favorece , estreman el lujo hasta el remate de la extravagancia. Estos vicios son comunes á la mayor parte de los meridionales y á las almas mezquinas. Los Africanos son en extremo supersticiosos ; verdaderamente hablando , no conocen religion , predominales el temor más pueril de los espíritus malignos , de los brujos y agoreros ; limítase su culto á la ridícula adoracion de ciertos muñequillos , llamados hechizos ó *gris-gris* , ó de algunos animales , tales como serpientes , cocodrilos , lagartos , pájaros , etc. Algunas tribus negras practican la circuncision como los Árabes , y se jactan de profe-

(1) V. Jefferson , *Notas sobre Virginia* , etc.

sar el islamismo sin conocerlo. El argumento mas eficaz para hacer mudar de religion á un habitante del Senegal es una redomita de aguardiente. Es de todo punto imposible convencer á un negro con pruebas que no impresionen sus sentidos; repetirá lo que se le diga, pero nunca se hará cargo de su concepto; sus alcances, ceñidos á lo mas obvio, no tratan de volar con el pensamiento á lo venidero, y es sobrada indolente su índole para que semejante aprension le traiga inquieto y acongojado.

Esta indiferencia natural es otro resultado de la complexion del negro; pues si bien se advierte en casi todos los hombres incultos, descuella mas en el negro que en otro alguno. Con efecto, la civilizacion, que aviva nuestros anhelos y multiplica nuestras urjencias, nos infunde aquel perpétuo desasosiego, aquellos arranques de la ambicion que nos estimula á sobreponernos al prójimo, y nos inclina á menospreciar nuestro presente destino. El bravo anhela poquísimo, y sus urjencias no trascienden fuera de lo mas rigurosamente indispensable. El Africano estrema todavía mas su insensibilidad é imprevision. Los buques negreros que hacen el tráfico de esclavos no echan nunca en olvido los instrumentos de música, para borrar de su memoria el infeliz estado á que se ven reducidos. Poco halagaria por cierto la música á un Europeo que se viese ahorrado en la bodega, maltratado y peor comido, y espuesto á acabar sus dias en la esclavitud y la miseria. Lo venidero es para el negro de ningun valor, y con tal de no verse reducido á la desesperacion,

tolera con indiferencia todos los quebrantos que le aquejan: ¡feliz indolencia, puesto que descarga á los desgraciados de los tristes pensamientos de su infortunio! No de otra suerte estamos viendo todos los dias que el vino y el aguardiente borran de la memoria de nuestros infelices hermanos la desventura que los acosa, mientras el acaudalado y poderoso procura encallecer su corazon, para contemplar con ojo enjuto el turbion de sus desdichas.

Hase ventilado en estos últimos tiempos la interesante cuestion del grado de intelijencia que poseen los negros; algunos autores la han exajerado en demasía, cuando otros la han rebajado sobradamente. Para apurar la verdad, será del caso separar esta cuestion de todo respecto con la esclavitud ó la libertad de los negros; puesto que aun cuando hubiesen nacido idiotas, no seria esto bastante á avasallarlos, ya que los puestos y destinos de las sociedades humanas no guardan la menor relacion con el grado de intelijencia de cada individuo, y ya que pueden tambien los soberanos dejenerar en idiotas ó dementes, sin perder por eso sus dictados y derechos hereditarios. ¡Cuántos grandes serian ínfimos si se clasificasen los hombres según su talento y su mérito!

Los parciales de los negros, rebosando en afectos de hermandad, honoríficos para su corazon, se han empeñado en realzar el númen del negro, aferrados en que su capacidad es igual á la del blanco, pero que la falta de educacion y el estado de estolidez en que se hallan encenagados los infelices esclavos,

bajo el látigo de los colonos, atajan necesariamente el medro de su inteligencia. Colocad, dicen, á los negros, cuando jóvenes, en nuestras universidades y colejos, con todos los medios que franquean á nuestros hijos la fortuna y la educacion liberal, y luego podréis juzgar si es verdad lo que decimos. Otros autores han recojido varios ejemplares de negros, nacidos naturalmente poetas, filósofos, músicos y artistas mas ó menos eminentes. Blumenbach asegura haber leído poesías latinas é inglesas compuestas por negros, y que no hubieran tenido á mengua en prohibirlas los literatos europeos mas sobresalientes (1).

Brissot vió en la América septentrional negros libres que ejercian con mucho aplauso la profesion que requiere mayor inteligencia y saber, como es la medicina; y uno entre otros que de repente, con solo la fuerza de su cabeza resolvia los cálculos mas complicados. El célebre obispo Gregorio compuso un *Tratado sobre la literatura de los negros* (2), y entre las muchas pruebas que trae de sus tareas en todas las carreras del saber, cita tambien varias negras, notándose entre ellas Filis Weathley, la cual, trasladada de África á América á la tierna edad de siete años, y llevada despues á Inglaterra, aprendió en muy breve tiempo la lengua inglesa y la latina, y publicó á los diez y nueve años una coleccion de poesías inglesas muy estimadas. El doc-

(1) *Magaz. für physik und nat. hist.*, Gotha, tomo iv, Band III, páj. 5 y 8; y *Götting. Magaz.*, tomo iv, páj. 421.

(2) *Traité sur la littérature des nègres*, Paris, 1808, en 8º.

tor Beattie (1) y Clarkson sostienen que el negro en nada es inferior al blanco. El sueco Wadstroem, que los observó en las costas de África, los reconoce capaces de dirigir las manufacturas de añil, sal, jabon, hierro, etc. Sus virtudes sociales, añade el Dr. Trotter, son cuando menos tantas y tan apreciiables como las nuestras; acreditándolo con actos de hospitalidad y de cariño para con los mismos blancos que les tiranizan.

Aunque parezca sobrada sinrazon deslindar los alcances del entendimiento, y mas aun respecto de aquellos infelices, que de su propia autoridad condenan los hombres á la esclavitud, so pretesto de su inferior intelijencia, debemos, como naturalistas, desentrañar tan importante problema. Hume (2), Meiners y otros muchos han sentado que la casta negra era muy inferior á la blanca en cuanto á las facultades intelectuales; en esta parte concuerdan con las observaciones de los anatómicos ya citados (3), y tambien con las nuestras, puesto que en cuantos cráneos de negros hemos escudriñado, hemos visto que la capacidad de su cerebro es jeneralmente menor que en los blancos. Blumenbach reconoció que los cráneos de casta calmuca ó mogola, y aun los de casta americana, aunque mas estrechos que los de los Europeos (4), eran aun mas capaces que los de los Africanos (5).

(1) *Essay on truth*, etc.

(2) *Essays*, XXI, páj. 222, nota M.

(3) *Sœmmerring*, Cuvier, Gall y Spurzheim.

(4) V. sus *Decad. cranior. divers. gentium*.

(5) Los negros son considerados como muy inferiores á nues-

Pero aun prescindiendo de este hecho tan testimoniado, y cuyo sello está de manifiesto en la frente sumida del negro, consultemos la historia de su especie en todo el globo.

¿Cuáles son las ideas religiosas á que con sus propias fuerzas ha podido remontarse en orden á la naturaleza de las cosas? Estos son en efecto los medios mas seguros para aquilatar la capacidad intelectual. Vémosle casi en todas partes postrado ante sus toscos muñequillos, ora adorando una oulebra ó una piedra, ora un marisco ó una pluma, etc., sin encumbrarse siquiera á los conceptos teológicos de los antiguos Ejiptios ó de otros pueblos adoradores de animales como emblemas de la divinidad.

En cuanto á instituciones políticas, hanse limitado los Negros africanos al gobierno de familias y á la autoridad absoluta, estado que por cierto no requiere gran combinacion.

Por lo tocante á la industria social, jamás por sí solos se encumbraron en esta parte á la menor novedad: no han levantado, cual los Ejiptios, edificios grandiosos y magníficas ciudades; á pesar del ardoroso clima en que viven, no saben guarecerse de los rayos del sol con livianas telas, y sus únicas guaridas son tosquísimas chozas y la sombra de las palmas. Viven ajenos de las artes y de los inventos que pudieran embelesar sus ocios en su productivo suelo. Ni aun conocen el juego ingenioso del ajedrez, tra especie, en el *Voyage en Amérique* de Chastelux, y tambien por Jefferson, en las *Notes on the Virginia State*, London, 1787, páj. 270.



inventado por los Indios, ni los divertidos cuentos de los Árabes, partos de una fantasía fecunda é ingeniosa. Colocados junto á los Moros y los Abisinios, pueblos oriundos de casta blanca; vense por ellos menospreciados los negros por negados y zompos; así es que siempre salen engañados en las permutas mercantiles; los arrollan y avasallan ante sus mismos compatriotas, sin ocurrirles jamás el acertado medio de mancomunarse ó disciplinarse en ejércitos, para resistir á sus opresores; siempre andan vencidos y humillados, siempre se ven en la dura precision de ir cediendo el terreno á los Moros. Su tosco ingenio no sabe labrar otras armas que la flecha y la azagaya, endebles defensas contra el acero, el bronce y el salitre.

Sus idiomas escasísimos y monosilábicos carecen de términos para expresar especies abstractas. Sus conceptos no trascienden fuera del visible materialismo; no conocen su propia historia ni la escritura en caracteres jeroglíficos; sin embargo algunas de sus tribus usan los caracteres arábigos que les enseñaron sus conquistadores; sus idiomas no ofrecen casi ninguna combinacion gramatical.

Su música es destemplada, y á pesar de su estremada afición á este arte encantador, se reduce entre ellos á algunas entonaciones descompasadas, ajenas de toda modulacion expresiva. Á pesar de la agudeza de sus sentidos, no estan dotados de la atencion que los emplea, ni de la reflexion que compara los objetos para inferir sus semejanzas y observar sus proporciones.

Los casos particulares de inteligencia descollante entre los Negros ( como son los citados por los autores ) no probarán mas que escepciones; mientras por sí mismos no se civilizen los Negros, como ya por sí sola se civilizó la casta blanca. No carece el Africano de tiempo y espacio; y vemos con todo que ha permanecido tosco y salvaje, cuando todos los demás pueblos de la tierra se han lanzado, cual mas cual menos, á la noble carrera de la perfeccion social. Ninguna causa política ó moral puede atajar los arranques del Negro africano, como enfrena los de los Chinos; el clima de África ha franqueado en el antiguo Egipto bastante medro intelectual : fuerza es pues concluir que la perpétua medianía del entendimiento de los Negros nace tan solo de su conformacion; puesto que en las islas del mar del Sur, donde viven mezclados con la casta malaya, tan tosca y montaraz como la propia, son aun inferiores á esta sin ser esclavos (1).

Los autores que intentan explicar esta inferioridad, suponiendo que la especie humana ha dejenerado en África, á causa del calor escesivo y los perniciosos alimentos, verán, así en África como en las colonias y otras partes, negros, que, si bien robustos, no descuellan ni por la dimension de su cerebro ni por sus facultades intelectuales.

Todo se auna pues para comprobar que no solamente forman los Negros una casta, sino tambien una especie distinta, como las creó naturaleza entre

(1) V. Forster, *Observ. sobre la especie humana*, en los *Viajes* de Cook.

todos los demás vivientes. Hase criado esmeradamente á los negros, háseles dado la misma educacion que á los blancos en nuestras escuelas y colejos, y con todo no han podido calar los conocimientos humanos tan profundamente como los últimos. Por otro lado, preciso es confesar que el predominio que ejerce el hombre sobre los animales, mas bien que por la pujanza del cuerpo, fuéle dado por sus luces (1); y en el dia se reconoce con evidencia que los pueblos mas hábiles é ilustrados alcanzan en igualdad de circunstancias incontrastable predominio sobre las demás naciones del globo: así es que solo á las ciencias-ó á los conocimientos debe su imperio la casta blanca, porque es la que mas ha descollado en todas partes en industria é inteligencia.

Los negros vienen á ser unos niños crecidos: no conocen ni leyes ni gobiernos permanentes. Cada uno vive á su antojo; el mas pudiente y despejado se constituye juez de la tribu y para en rey absoluto; pero su trono nada tiene de envidiable, pues aunque pueda oprimir á sus súbditos, esclavizarlos, venderlos, y aun darles muerte, no le manifiestan la menor adhesion, y no le obedecen sino por temor; en una palabra, como no forman estado alguno, no puede haber entre ellos obligaciones mú-

(1) En prueba de ello bastará decir que los Negros nunca han domesticado al elefante, como lo han logrado los Hindos y demás Asiáticos. El elefante africano, á pesar de ser mas pequeño y menos pujante que el asiático, conserva toda su primitiva libertad.

tuas. Siendo, como son, vanos y jactanciosos, gustan los atavíos y el afeite; crean jerarquías y precedencias, apetecen las fiestas y ceremonias, quieren presumir y presentarse con lucimiento; son en extremo zelosos de sus distinciones, y anhelan cautivar á la muchedumbre. De este vicio adolecen todos los hombres que no poseen otro mérito que el de sus riquezas ó su poderío; las guerras que unos á otros se hacen en África se zanja con el palo, la pica y la flecha, y muy á menudo queda concluida la paz el mismo día que se abrió la campaña. Los negros gustan de las pompas y aparatos bélicos; son baladrones, pero cuando llega el caso de acreditar sus jactancias, son en extremo medrosos y apocados, á menos que se vean reducidos á la desesperacion, ó les arrebatase el anhelo de venganza; pues en estos casos, antes que ceder, se dejan destrozar; estreman su ferocidad con un frenesí desconocido en nuestros climas templados; pero por fortuna son estos arranques fuegos fátuos. Por lo demás, no tienen en mucho las conquistas, porque es tan zompo é ignorante el vencedor como el vencido, y porque todos viven sumidos en la misma idiotez que antes.

Un negro que en su mocedad habia sido corredor de esclavos hizo en edad madura un viaje á Portugal. «Cuanto veía y oía, dice Rainal, enardeció su fantasía, enseñándole que podia granjearse nombradía á costa de sus semejantes. Restituido á sus hogares, tuvo en poco obedecer á jentes menos ilustradas que él: logró con sus amaños ascender á

la dignidad de caudillo de los Acanis, armándolos contra sus vecinos. Nada bastó á contener sus triunfos; extendió su imperio sobre mas de cien leguas de costa, cuyo centro era la ciudad de Anamabu. Despues de su muerte nadie osó sucederle, y como todos los móviles de su autoridad cedieron á un mismo tiempo, tomaron todas las cosas el mismo curso que antes de su llegada (1).»

Los pueblos de las costas de África, en donde se hacia el tráfico de esclavos, tienen diversos gobiernos. Encuéntanse entre ellos monarquías absolutas y aristocracias. El gobierno del reino de Achanti, situado al norte de la costa de Oro, es una aristocracia feroz, con un rey al frente, que no pocas veces ha de ceder al impulso de los grandes. Su capital ostenta una magnificencia bárbara, y cuéntanse en ella mas de cien mil habitantes (2). Entre los Fantis, otro pueblo aristocrático de las orillas del Zaira, se ven ejemplos de la mas atroz barbarie mezclada con espantosas supersticiones: aquí empalan víctimas humanas, allá degüellan individuos de ambos sexos, cuando fallece un grande, para aplacar la ira de las divinidades (3).

Así pues, vemos que los Negros del interior de África no se civilizan por sí solos. El poder ilimitado de los caudillos se estiende hasta sobre la vida; pero sus sentencias se cifraban mas bien en la esclavi-

(1) *Hist. philosoph. des deux Indes*, lib. xi.

(2) Bowdich, *Embajada al reino de Achanti*, Londres, 1819.

(3) Cap. John Adam, *Remarks from cape Palmas to the river Congo*, London, 1823, en 8°.

tud que en la muerte, por la granjería de sus esclavos (1). La misma imperfeccion de los Negros que se opone á que se plantee entre ellos un despotismo estable, cual es el que está oprimiendo á los Indios, es otro beneficio de la naturaleza, puesto que con tanta frecuencia emplean los hombres su encumbrado númen y todo su saber para fundar instituciones tiránicas, y entretejer un sinnúmero de leyes para avasallar mas aferradamente á los pueblos.

Los Negros no trabajan sino por necesidad ó á la fuerza, y solo es dable cautivarlos por medio del placer ó del temor. Se avienen á fruslerías, su industria es harto escasa, y aletargado su ingenio, porque solo les incita su sensualidad, ó los anhelos físicos. Siendo su índole mas bien tardía que activa, parecen mas bien propios para avasallados que para avasalladores. Tambien prueba la esperiencia que son muy contados los que saben mandar, porque son entonces tiránicos y caprichudos, y tanto mas zelosos de su autoridad, cuanto mas oprimidos se vieran. Este último carácter no es solamente propio de los Negros, puesto que ya ha probado la esperiencia que los esclavos mas dóciles y mañeros se truecan siempre en dueños perversos y tiránicos, porque intentan resarcirse á costa ajena de cuantas desdichas y humillaciones padecieron. Por esto se dijo del emperador romano Calígula que habia sido el mejor lacayo y el soberano mas perverso. Este carácter es mas bien forzosa consecuencia de la opresion que de la índole depravada, porque es propio

(2) Edwards, *History of the West Indies*, tomo 11.

de la servidumbre volcar y envilecer los corazones. Los desgraciados son sensibles, jenerosos y agasajadores entre sí, pero adustos y desapiadados para con los opulentos y venturosos, porque los miran como otros tantos enemigos. El negro desventurado partirá con su semejante el pan y el lecho; arros-trará los mayores riesgos para salvar la vida á un esclavo prófugo, y defenderá hasta la muerte al desconocido que supo enternecer su corazon: pero este mismo negro tan sensible será tal vez desapiadado y atroz para con su amo, porque tal es el instinto de los desgraciados; paréceles que la felicidad ajena labra su propia desventura. Fuera de esto, cuando el negro no yace sujeto á esta esclavitud que lo aja y envilece, muestra un corazon bondadoso, capaz de impulsos tiernos y delicados. Ni aun cuando se ve aherrrojado pierde todas sus virtudes: cuando ama, no se ciñe á demostraciones baladíes, comprueba con hechos su cariño, y es capaz de derramar toda su sangre para salvar á los que quiere (1). Rara vez es avariento; antes al contrario, parte con

(1) Por mucha diferencia que se note entre el Negro y el Europeo, en cuanto á la conformacion de la nariz y el color de la tez, no se echa de ver ninguna en los impulsos y afectos que constituyen el carácter de nuestro natural sensible (Mungo Park, *Viaje á Africa*).

Los negros Yolofes son altos y bien formados, su fisonomia es candorosa; son leales, mansos y honrados. Los Fulahes son despejados é industriosos; los Mandingas son graciosos, activos, joviales, curiosos, crédulos, sencillos y muy sensibles á la lisonja. Todos los negros son para con sus madres hijos tiernos y cariñosos; y las negras son de excelente indole.

sus amigos el fruto de sus tareas ; en una palabra, atesora todas las virtudes de los corazones sensibles. Naturalmente apacible, oficioso y leal, cuando no le exasperan crudos tratamientos, cobra aficion á sus amos, cuídalos con cariño, y defiende sus intereses; nada basta á entibiar su zelo, quiere tan entrañablemente á los hijos de sus amos como á los propios, y para salvarlos se arroja sin titubear al agua y al fuego. ¡Cuántos ejemplos pudiéramos citar del heroico denuedo y constante cariño de estos desventurados! ¡Cuántos dieron su vida por salvar la de sus amos, ó no quisieron sobrevivirles! El que se granjeó el cariño de un negro puede esperar de él los mayores sacrificios : muchos de estos desdichados están practicando el precepto mas arduo de la moral, cual es el de hacer bien á los opresores y confundir al ingrato con nuevos sacrificios. ¡Cuántos negros despedazados bajo el látigo del bárbaro colono acuden en el momento del peligro á salvar la vida de su dueño á costa de la propia! ¡Cuántos pagan los mayores castigos con intrépido rendimiento! Estos desgraciados saben perdonar el agravio y corresponder con magnanimidad á la dureza de alma. Colocados en la mas ínfima condicion, dan todavía á los poderosos de la tierra el ejemplo de las mas sublimes virtudes, mostrando que si bien la fortuna les niega sus dádivas, no son indignos de alcanzarlas. Satisfechos con haber obrado bien en este suelo, mueren pobres y desconocidos, no dejando á sus hijos mas herencia que el ejemplo de su vida, en vez del pan y la libertad que no pueden darles.



Tales son los hombres que tan oprimidos se ven por los Europeos, y á quienes calumnian aun en el dia, en que los universales progresos de la acendrada humanidad han pregonado entre varias naciones la abolicion del tráfico de estos infelices. Dicen los defensores de este odioso comercio que los negros son desidiosos; pero ¿con qué derecho los abrumais con unas faenas de que no alcanzan otro galardón que golpes y crudos tratamientos? y aunque sean destemplados y disolutos; ¿qué os importa á vosotros? ¿qué daño os resulta de estos escesos? Diréis que no tienen religion, que no conocen ley alguna; pero ¿bastan por ventura estos motivos para reducirlos á la esclavitud, para arrancarlos del seno de su patria y de los brazos de su familia, para aherrojarlos, trasladarlos á paises lejanos, obligarles á doblegarse bajo el látigo amenazador, á regar con el sudor de su rostro un suelo ardiente, y á cultivar para otros sin la menor recompensa la caña de azúcar, el café, el algodón y el añil? Vosotros sí que abusais de la fuerza para tiranizar al desvalido; el interés inventa sofismas y mas sofismas para sincerar el abuso del poder. Á penas es lícito en el dia alzar la voz en pro del desgraciado, y es casi reputado delincuente el que clama por el negro tras un poco de humanidad. Al solicitar el alivio de su desventura, no tratamos de abonar los horrendos crímenes á que le condujeron sus impulsos desenfrenados, aunque no fueron quizás mas que otras tantas represalias de los quebrantos que padeció; pero al menos ¿porqué no procuran los blancos

hacer tolerable la suerte de estos infelices? ¿Qué corazón el de aquellos hombres que al menor padecimiento levantan sus clamores hasta el cielo, y cierran los ojos cuando tan indignamente se está asesinando á millares de Africanos!

#### ARTICULO PRIMERO.

##### DE LA ESCLAVITUD DE LA ESPECIE HUMANA EN JENERAL.

Puesto que por toda la tierra y entre todos los hombres se echa de ver una diferencia tal de jerarquías y poderío, que los unos son dueños, y vasallos ó esclavos los otros(1); y puesto que la especie negra, mas que otra alguna, se ha rendido invariablemente ante las castas blancas, cuando se ha visto relacionada con ellas, no parecerá inoportuno averiguar si la servidumbre de los hombres y la de los irracionales concuerda con las miras de la naturaleza. Este problema pertenece al ámbito de la historia natural, y si se considera filosóficamente, es del juzgado de la política.

(1) Ya desde los tiempos mas remotos aplicaron los Orientales á la palabra *blanco* el concepto de libertad y superioridad, y á la palabra *negro* el de servidumbre, esclavitud y pechos. Por metáfora diéronse estos mismos epítetos á los países; y de ahí es que la Rusia Blanca, la Valaquia Blanca, denotaron que estas rejiones eran libres ó manumitidas. Los Hunos se dividían antiguamente en *blancos* y *negros*; y cuando los czares de la Rusia lograron sacudir el yugo de los Tártaros, confirióseles el título de *blancos*. Scherer, *Annales de la Petite Russie*, páj. 85, nota.

Los apolojistas de la esclavitud sostienen con Aristóteles (1) que hay *esclavos por naturaleza*, entes inferiores en facultades intelectuales, ó incapaces de gobernarse por sí solos, cual los niños, y condenados naturalmente por esta causa á vivir subordinados á sus padres ó tutores. Solon, en Atenas, y Rómulo, en Roma, concedieron á los padres el derecho de vida y muerte sobre sus hijos; la misma ley observaron los Persas, aunque Aristóteles la infama con el dictado de tiránica (2). Lo mismo sucedió entre otros pueblos cuya lejislacion fué tenida en mucho aprecio (3).

¿Con qué título, añaden ciertos publicistas, ejercemos el imperio sobre los irracionales, sino es con el que nos franquea nuestra superior intelijencia, que nos deparó naturaleza, cual conviene á los que nacieron para gobernar todos los vivientes? Si nuestro imperio es lejítimo, si el orden eterno dispuso que los desvalidos y los incapaces se avasallasen á los mas briosos y avisados, porque nacieron protectores, como la mujer al hombre, el jóven al mas anciano; no de otra suerte debe el negro, como menos intelijente que el blanco, humillarse ante este, bien así como el toro y el caballo, á pesar de su pujanza, son naturales vasallos del hombre: así lo dispuso el destino (4).

(1) *Política*, lib. I, cap. I.

(2) *Moral. nicom.*, lib. VIII, cap. XII.

(3) Dion. Pruseo, *Orat.* XV.

(4) Es muy singular que los perros de los negros, en las islas de Francia y Borbon, se conforman al carácter esclavo de sus

¿No fué la naturaleza la que, estrechando el cráneo del negro y del Hindo, avasalló la intelijencia de estos pueblos á la casta blanca dotada de mas alto númen y de cerebro mas dilatado? ¿Es posible que, á no mediar diversa estructura orgánica, hubiesen los Chinos (nacion compuesta de mas de doscientos millones de individuos) doblegado dócilmente la cerviz ante un puñado de Tártaros, y que predominasen los Europeos en todo lo restante del globo, como lo estamos viendo en la India, en África y en América?

¿Y no veis que entre muchas especies de irracionales, hácese obedecer los machos de las hembras y de sus hijuelos? ¿No descubrimos entre diversas repúblicas de insectos, guerreros ó defensores, y dueños al mismo tiempo, como entre las termitas (*termes futale*) y las hormigas amazonas, cuyas conquistas y victorias tan ingeniosamente describe Huber? ¿No vemos que sus ilotas ó prisioneras de guerra estan condenadas á alimentar á sus dominadoras, á levantarles edificios y á celar por su projenie? La naturaleza admite, ó mejor digamos, plantea la desigualdad de las castas y especies; subordina la oveja al lobo, así como coloca al hombre, cual modificador supremo, sobre el perro y demás vivientes. El mundo es una dilatada república, en donde cada uno tiene señalado su destino, y los vivientes se co-

dueños, y ceden siempre á los perros de los blancos. *Voyage á l'île de France, á l'île de Bourbon, par un officier du Roi.* (Bernardin de Saint-Pierre.) Amsterdam y Paris, 1773, tomo 1, páj. 195.

locan en él y se van coordinando segun su valor relativo y su pujanza recíproca, cual vemos, en una mezcla de elementos de gravedades heterojéneas, hundirse y elevarse cada uno de ellos al grado que le compete.

¿En qué se fundan pues, añaden los mismos filósofos, los apolojistas de una igualdad quimérica? Ciertó que si esta existiese, no subsistiera el mundo. Arrebatadnos el imperio que ejercemos sobre los irracionales, y veráse el hombre reducido á vivir en las selvas de raices y frutas bravías. Haced que desaparezca toda diferencia entre los individuos, repartid con igualdad todos los bienes; nadie querrá ya trabajar por otro; todo quedará aniquilado por falta de móvil, ya sea de riqueza, ya de distincion: porque ¿quién dirigirá todos sus conatos á sobreponerse á los demás, si no le es dable disfrutar las ventajas que le proporciona la superioridad de su industria y de su trabajo? Así pues, la igualdad cabal é invariable es de todo punto imposible, ó no promete mas que la inmovilidad del sepulcro. La próvida naturaleza dispuso que hubiese fuertes y desvalidos, para que aquellos resguardasen á los últimos, ó se valiesen de ellos para la utilidad comun. ¿Podrian los pueblos, y aun los particulares, encumbrarse á la cabal civilizacion, sin el auxilio de estos instrumentos animados, tales como el ganado y los hombres domesticados y esclavos? ¿Serian asequibles esos portentosos monumentos de Ejiptios y Romanos, sin millares de brazos esclavos? ¿Y no debe la Europa el esplendor y la grandeza de

su poderío á esas colonias, á esos trabajos de tantas naciones que beneficiamos en las diversas partes del mundo, para que el opulento ciudadano de Paris ó de Lóndres disfrute todos los logros y embelesos de la vida civilizada (1)?

Sin esclavos, dicen los mismos apolojistas de la desigualdad, no puede haber nobles desahogos ni empresas heroicas y gloriosas; sin la esclavitud, no cabe libertad física ni medro intelectual, circunstancias necesarias para formar, como en Esparta, Aténas, Roma, etc., filósofos, héroes, y ciudadanos ilustres.

Quizás aparezca injusta esta disposicion; pero ¿es menos injusto el leon que devora la inocente gazela,

(1) Con todo, en igualdad de circunstancias en cuanto á la fertilidad del suelo y situacion, véndense un tercio mas baratas las tierras en Virginia, donde estan cultivadas por esclavos, que en Pensilvania, donde no se tolera la esclavitud; otro tanto se observa en Maryland, donde las tierras bajas, cultivadas por esclavos, no pueden bajo este respecto entrar en competencia con las tierras de los territorios montuosos, que estan mejor cultivadas por hombres libres.

Storch, publicista ruso, asegura que todos los que en Rusia intentaron emplear esclavos en las manufacturas han padecido quebrantos de consideracion, y que los que los manumitieron alcanzaron cuantiosos lucros.

Cuando la Carolina tuvo que sostener en los mercados de Europa la competencia con los añiles y algodones de la India oriental, renunció al cultivo de estas producciones por negros esclavos. Contémpense la Polonia y la Rusia; cuán escasas estan de moradores en medio de su servidumbre; y cuán poblados los países libres, como la Suiza, los Estados Unidos, Inglaterra, etc.

ó el hombre que sacrifica al acosado toro que surca sus campos? ¿No es la naturaleza quien sancionó estas atrocidades?

Por lo dicho verán nuestros lectores que no escapeamos un ápice de las objeciones que pueden suscitarse contra la libertad del hombre.

Á ellas replicarémos que si bien la naturaleza ha debido establecer una gradería entre irracionales, siendo el hombre la criatura superior, dueña de sí misma y de las demás, hállase por escelencia independiente y soberana de su albedrío. No le cabe depender mas que de la Divinidad; logra sin duda predominio sobre los brutos; pero, así como solo Dios es superior á nosotros, asimismo no nació el hombre absolutamente subordinado ú esclavo como el irracional: no puede nacer inferior á ninguno de sus semejantes. En balde se alegan ciertas modificaciones del medro del cerebro: ¿son tan jenerales esas diferencias, que podamos constantemente achacar á los pueblos oprimidos de tener el cerebro menos capaz que sus tiranos? Los Romanos, cuando subyugaron á los Griegos, prestaban homenaje á su númen; hasta los Tártaros han reconocido las superiores luces de los Chinos, y los mismos vencedores acataron las leyes de los vencidos. ¿No nacieron en la India, tan repetidas veces conquistada, los mas de los conocimientos humanos, al paso que nada inventaron los pueblos tosquísimos de los climas septentrionales, cuya capacidad cerebral tanto se eucarece? Por cierto que el bravo rebelde é indómito del Canadá presentaba tambien la cabeza abul-

tada; pero la civilizacion asomaba apenas en los imperios de Méjico y del Perú, cuando fueron asolados por el hierro de los conquistadores. Hase notado que los animales dotados de cerebro mas capaz proporcionalmente á su estatura son todos pacíficos, y en prueba de ello bastará citar el mono, el castor, el elefante, los pájaros granívoros etc.; mientras que los leones, los tigres, los osos y las aves carniceras tienen tanto menos cerebro, cuanto mas feroces son sus disparos.

¿Qué absurdo puede compararse con el que supone que los siervos nacen tales (*servi nascuntur*), ó que los hijos nacen esclavos, aun cuando los padres voluntariamente lo fuesen? ¡Cuán bárbara debe de ser la rejion donde el seno materno yace traspasado de esclavitud! ¿Qué consideracion puede sincerar el crimen que prepara cadenas al inocente, porque las arrastran sus padres? Grocio supone que el hijo de esclavos debe á su dueño el salario de su sustento, y que no puede saldar este desembolso sin reintegrarle (1); pero ¿qué pactos ó qué transaccion hizo esta criatura? ¿debe tambien el precio de la sangre y la leche que le dió su madre? pues tambien eso es una parte de la posesion del dueño. ¡Sér inocente y desventurado! ¿pediste tú la vida? Paga si es forzoso con el trabajo tu alimento; pero, ¿qué leyes divinas ni humanas pueden retenerte todavía en las prisiones?

Diráse que la guerra ó el desamparo reducirán en breve á la condicion servil á esta criatura inde-

(1) *De jure pacis ac belli*, lib. II, cap. V.



pendiente; pero ¿será siempre la fuerza la única ley que prevalezca entre los hombres? En este caso, rechazará la fuerza á la fuerza, y la igualdad de peligros y suertes escluirá toda la prepotencia de los derechos civiles. El Espartano, cuando prisionero de guerra, se titula *cautivo*, mas no *esclavo*; y aunque vencido en el día, tal vez triunfe mañana: así pues, el abuso de la fuerza no revalida las transacciones forzadas, las cuales son nulas á causa de la violencia que las impuso. Este derecho de esclavitud que todos los antiguos hacian dimanar de la guerra, no se funda en autoridad legal, segun ya lo observaron Montesquieu (1) y Blackstone (2).

Demos que nazca el hombre sin bienes de fortuna; es claro que en este caso le será forzoso trabajar para vivir, puesto que para eso nació el hombre. Está en lo justo que alquile sus brazos: esta servidumbre es voluntaria, es la domesticidad de los modernos; pero jamás podrá detenerle un amo injusto. Los Judíos se obligaban á servir por espacio de siete años, ó quedaban libres por el jubileo: un ojo malparado, ó un diente roto por un dueño brutal, manumitían de hecho al esclavo.

Es cierto que hay entre los hombres desigualdades naturales, y que la sociedad las impone artificiales; pero todas se compensan unas á otras: el hombre robusto fué niño, y la naturaleza le dicta el respeto que requiere su desvalimiento; fué desgraciado, ó quizás lo sea con el tiempo, pues no es

(1) *Esprit des lois*, lib. xv, cap. 11 y sig.

(2) *Comment. on laws*, book 1, chap. xiv, etc.

tan constante la fortuna, que pueda el hombre mostrarse altanero é insolente en la prosperidad. Sea cual fuere la cuna en que nacimos, solo la casualidad nos colocó en ella, y esto basta para que no nos ensoberbezca, aun cuando fuere de púrpura. Díganos el esclavo Tamas-Kuli-Khan, que ascendió al trono de Persia, si vivió libre y venturoso en medio de las conspiraciones y asechanzas á que incesantemente se vió espuesto; confíenos Sixto Quinto si no compró á subido precio la tiara pontificia, con los cuarenta años de hipocresía y rendimiento que para alcanzarla se impuso: por lo que á mi hace, mas envidiable me parece la suerte del esclavo Epicteto que la de Neron sentado sobre el solio, colmado de oro y poderío, pero tizado con los crímenes mas horrendos que hacen eternamente execrable su memoria (1).

Por otra parte, el esclavo y el dueño llevan una vida tan contraria á la naturaleza, que forzosamente se pervierten uno á otro; este por el abuso caprichoso de sus voluntariedades, y aquel por su servil anhelo de cautivar las pasiones de su amo.

Donde reina el tráfico de esclavos, prevalece la corrupcion mas estremada; vemos en África al marido vender á su mujer, vemos á la mujer vender á

(1) Quizás no estan los bienes y los males tan desigualmente compensados como creemos, entre el dueño y el esclavo, el rico y el pobre; puesto que las zozobras acometen á los ricos y poderosos, y el que no logra libertad de cuerpo la alcanza mas á menudo de ánimo ( Teodoreto, *De Providentia*, operum, tomo IV, páj. 392, Paris, 1642, en folio).

su marido, el padre á su hijo, y la madre á su hija, llevados de vil codicia ó de enconoso impulso. No por otros motivos vende el Mingreliano á su propio hijo, y el hermano á su hermana: los Turcos y Orientales sacan de la Mingrelia sus mujeres mas hermosas, que, bajo sus agraciadas formas, encubren una índole astuta é interesada. Lo contrario sucede entre nosotros; pues siendo mayor la igualdad de los individuos, rara vez se estreman hasta lo vedado nuestros hechos ó pretensiones.

El cristianismo, que en esta parte concuerda con la filosofía (1), predica á la Divinidad igual para todos los hombres; y con razon dijo Séneca (2) que, cual mas cual menos, todos somos sirvientes unos de otros.

La palabra *esclavo* procede entre los modernos de *Slavus*, Esclavon, pueblo oriundo de la Tartaria ó antigua Escitia, á quien su vencedor Carlomagno condenó, segun Vosio y Menajio, á perpétuas prisiones. Los *servi* de los Romanos eran prisioneros de guerra, que conservaban vivos (*servus* de *servare*); llamábanles tambien *mancipia* (*cuasi manu capti*), cojidos á la mano (3). El orígen de la esclavitud entre los hombres dimana del cautiverio causado por la guerra; esta fué practicada por Nemrod, segun la Sagrada Escritura; Abraham poseia

(1) San Pablo, *Epist. ad Coloss.*, iv, 1, y *Ephes.*, vi, ix.

(2) *Epist. XLVII*, *servi sunt, imo homines; servi sunt, imo con-*  
*tubernales; servi sunt, imo amici; servi sunt, imo conservi.*

(3) *Jure gentium servi nostri sunt qui ab hostibus capiuntur*, dice Justiniano, lib. i, tit. v, 5, 1, é *Institut.*, lib. iii, iv.

Además de la servidumbre orijinada de la suerte de la guerra y de la violencia, habia otra voluntaria. Los antiguos Germanos, dice Tácito, eran tan aficionados al juego, que despues de haber perdido todo cuanto poseian, se jugaban su libertad y su persona (1). La esclavitud voluntaria fué autorizada en Roma por el Senado bajo el emperador Claudio, y prohibida despues por Leon.

Con el cristianismo se ablandaron las costumbres, y esta relijion consoladora que iguala los hombres ante la Divinidad, templó la esclavitud, cuyos rigores habian ya sido reprimidos por el emperador Adriano : con todo, los dejenerados Romanos vieron en nuestra nueva relijion el trastorno de su imperio y el alzamiento de sus esclavos.

Atribúyese sin fundamento al sistema feudal la abolicion de la esclavitud. Es cierto que despues que los bárbaros del norte hubieron volcado el romano Imperio, y sometido los moradores de tantas provincias á la servidumbre de la azada, arrebató el fanatismo relijioso muchos nobles guerreros á la conquista de Tierra Santa; y como para emprender tan largo viaje necesitaban dinero, cedieron las tierras á sus siervos, los cuales se libertaron de esta suerte; pero la servidumbre de manos muertas fué es-

(1) Los bravos americanos son tan apasionados al juego, que despues de haber perdido sus armas y vestido, juegan sus personas, á pesar de su estremado apego á la independecia (Charlevoix, *Nouv.-France*, tomo III, páj. 261-318; Lafiteau, *Mœurs des Sauvages*, tomo II, páj. 338; Ribas, *Triunfos*, páj. 13; Brickel, *Voyage*, páj. 335).

pecialmente abolida por el clero, que por este medio pudo contar con el apoyo de la totalidad de las naciones.

La manumision de los siervos, *pro amore Dei et mercede animæ*, en el artículo de la muerte, merecia el concepto de acto de relijion; y el pontífice Alejandro III declaró en una de sus bulas que la naturaleza no habia creado esclavos (1).

Cuando el Bajo Imperio yacia exhausto por las guerras y el lujo, promulgó Constantino tres decretos para la manumision de los esclavos (2), y lo mismo hicieron Justiniano y Teodosio, con la mira de poblar de nuevo el imperio con ciudadanos *ingenus* y *manumissi*; pero no bastó el cristianismo para abolir completamente la esclavitud, la cual subsistió durante toda la edad media (3).

Estaba escrito en los libros del destino que la casta humana blanca habia de arrojar sus prisiones, cuando el antiguo anatema pronunciado sobre la cabeza de los descendientes de Cam les prometia perpétua esclavitud.

#### ARTICULO SEGUNDO.

##### DEL TRAFICO DE NEGROS Y DE SU ABOLICION.

Ya desde el tiempo de los Fenices, y aun antes, se han visto comprados los negros, reducidos á la

(1) V. *Hist. anglicanæ scriptores*, de Raul de Diceton, Lond., 1652, en folio, tomo 1, páj. 580.

(2) Potgiesser, *De statu servorum*, lib. 11, cap. x1, § 2.

(3) Constantino promulgó una ley que manumitia á todos los esclavos que abrazaban el cristianismo.

esclavitud y agobiados con los trabajos mas improbos. Parece que los antiguos Ejipticos compraban eunucos negros para el servicio de sus casas, lo mismo que los Asirios y Persas; Tiro y Sidon hacian tambien el tráfico de esclavos, segun testimonio del profeta Joel (1). Los Cartajineses los emplearon en los afanes del comercio que traian con todo el universo conocido, y beneficiaron con ellos sus ricas minas. El famoso Peripleo de Hanon, navegante cartaginés encargado por su gobierno de explorar el África meridional, nos manifiesta claramente que los negros eran en aquella época remota lo que aun son en nuestros tiempos, miserables tribus que vivian sin ley ni gobierno en rústicas chozas, acudiendo á duras penas á su sustento, criando algun ganado, cultivando reducidos campos de mijo, y sujetos á reyezuelos tiránicos.

Las conquistas de los Griegos, y las que mas adelante hicieron en África los Romanos, trajeron á Europa oro y esclavos, seguros instrumentos del lujo y la ruina de los pueblos; bajo los emperadores, abundaron en Roma los *negros* ó *Etiopes*, y no disminuyó su número en Constantinopla, con el Bajo Imperio. Las invasiones de los Sarracenos, las irrupciones de los Moros y de los Árabes en el centro de África, al nacimiento del islamismo, derramaron por todos los dominios musulmanes los atezados pueblos de Etiopia, los cuales estaban encargados de los quehaceres domésticos, en clase de eunucos ó sirvientes. Dicese que á fines del siglo XIV, ó á

(1) Cap. III, § 3 y 6.

principios del XV, las naves portuguesas descubrieron algunas islas situadas cerca de las costas de África, y que de allí trajeron algunos esclavos, que mas adelante fueron empleados en la labranza, en el continente é islas Canarias. En 1481, levantaron los Portugueses en la costa africana la fortaleza llamada Elmina, y cuarenta años mas tarde, dió Alonso Gonzalez el atroz ejemplo de este comercio fijo de sangre humana, que ha subsistido hasta nuestros tiempos. La primera remesa de negros esclavos que desde África hicieron los Españoles á Santo Domingo, se verificó, segun Anderson (1), en 1508, de suerte que igual origen y principio traen el cultivo del azúcar y el tráfico de negros. En 1510, Fernando el Católico envió negros al Perú, poco tiempo despues de su conquista. El descubrimiento de América abrió, á fines del siglo décimoquinto, dilatadísimo campo á estas bárbaras especulaciones; y la caña de azúcar y el algodón, trasportados á aquellos climas lejanos, fueron allí cultivados por los infelices negros, á quienes arrancaron de su patria, para enriquecer á sus opresores, y fertilizar un suelo ardiente, que ni aun podian labrar los mismos naturales americanos; porque el habitante del Nijer y del Senegal aguanta mas fácilmente el calor que ningun otro pueblo de la tierra, por estar á él acostumbrado desde su niñez, y ser su complexion mas adecuada á los climas ardientes.

Ya se deja conocer cuán fácilmente los pueblos europeos impondrian la esclavitud á los infelices

(1) *History of Commerce*, tomo 1, páj. 336.

negros (1). Los blancos son naturalmente mas esforzados, emprendedores, sagaces é industriosos que los negros: idean sus proyectos de antemano, preven los obstáculos, sortean los fracasos, ejecutan sus planes con tino, los redondean sin acobardarse, logrando por maña lo que parece inasequible á la fuerza; emplean la violencia y el ardid, y por último, se aprovechan de las mismas nulidades de los pueblos que intentan avasallar. El negro vive ajeno de toda prevision, jamás se mete á proyectista para lo venidero, se vincula en lo presente, no cala los intentos de sus enemigos, y se deja predominar por sus sentidos y tiranizar por el temor. Aunque esté dotado de indole perspicaz, carece del ardimiento, maña y perseverancia tan necesarias para llevar á feliz término los designios que concibe el entendimiento. Vemos que por toda la tierra maniéstase la casta de los tiranos mas hábil y astuta para oprimir, que la muchedumbre de los débiles para resistir á sus asechanzas; y aun entre los animales, son los carniceros mas activos, robustos é industriosos que los mansos y sencillos herbívoros que les sirven de pábulo. El negro aparece cual niño medroso junto al blanco; anda en busca del placer cuando debiera pelear; prefiere la esclavitud y el reposo á una libertad que solo se compra con la vi-

(1) Los negros africanos aseguran que antes que á sus costas arribasen los blancos, vivian todos ellos en paz y armonía; pero que desde que asomaron los blancos, introdujose entre ellos la guerra, la discordia, con la espantosa comitiva de espadas, fusiles, pólvora, municiones, etc. (Smith, *Voyage*, páj. 286.)



jilancia y el valor. Por esta misma razon jamás podrán ser libres los hombres sensuales ó los pueblos entregados al deleite ; así es que todos los meridionales voluptuosos y apocados estan jimiendo bajo el despotismo , cuando los austeros moradores de los paises frios se muestran dignos de la independencia.

Los Europeos han hecho en África el tráfico de negros al norte y al sur del ecuador, en cinco puntos principales de la costa de Angola, en Cabinda, Loango, Malimbo , San Pablo de Loando, y San Felipe de Benguela. « Estos puntos , dice Raynal, suministran casi la tercera parte de los negros que se trasladan á América, y que seguramente no son los mas laboriosos y robustos.» Entre los pueblos negros de que en otro tiempo se hacia mucho tráfico , eran reputados los Mandingas por los mejores ó mas dóciles. Los Papaus eran tambien muy sufridos en el trabajo. Los Eboes ó Ibos son sumamente idiotas y de índole muy apocada , se aburren fácilmente, y al menor sinsaborcillo se quitan la vida. Los negros llamados Coromantines, del reino de Juida, son indómitos, montaraces y revoltosos (1).

(1) Los esclavos *Vangarens*, que conducen las caravanas, no son tan apreciados como los de Husa ; aquellos son corpulentos, zumpos, boquihendidos, tienen los labios sumamente gruesos, la nariz ancha y aplastada, los ojos hundidos, y sus alcances allá se van con los del irracional. Los esclavos de Husa son mañeros, delicados ; sus ojos son negros y expresivos, su nariz larga y bien formada, y su traza espedita y despejada. Estos esclavos logran mejor trato en Fez y Marruecos que en América, porque los musulmanes les dan la libertad despues de diez años de

La Costa de Oro es el pais que produce mejores esclavos y en mayor abundancia. Cómpranse á cambio, el cual se reduce á hierro, aguardiente, tabaco, pólvora, fusiles, sables, quincalla, navajas, hachas, podaderas, sierras, clavos, etc., y especialmente tejidos de lana rayados y entreverados de colores; tambien son los negros muy aficionados á las telas de algodón de la India y Europa, teñidas de encarnado, á los pañuelos, etc. En el Congo, los padres venden á sus hijos por un collar de coral ó algunas botellas de aguardiente. Los negros de ciertos territorios admiten en clase de moneda los *cauris*, especie de marisco (1) que se encuentra en las islas Maldivas; en otras costas, dan en cambio una especie de taparabo ú tejido de paja de un pie de ancho y de pie y medio de largo. Cuarenta de estos taparabos equivalen á una *pieza*, la cual cuesta ordinariamente cuarenta reales. Un negro costaba de treinta y seis á treinta y ocho piezas, ó sean setenta pesos fuertes, con inclusion de los regalos y derechos introducidos por la costumbre, y de las *adehalas* que exijian los reyezuelos del pais, los corredores de esclavos, las factorías europeas, etc. No ha mucho que un negro robusto y alto de cinco pies y seis pulgadas salia en la costa de Guinea á unos cien pesos fuertes, las mujeres jóvenes cuestan en Axim unos setenta y cinco pesos fuertes. En otro tiempo, servicio, mayormente si abrazaron el islamismo; sin embargo los Moros, que son mas crueles, procuran retenerlos en las cadenas y casarlos para vender á los hijos.

(1) *Cypræa moneta*, Lineo.

podian comprarse en Mozambique hasta dos y tres negros por un buen perro (1). Calcúlase en sesenta mil, cuando menos, el número de esclavos que los Europeos extraian anualmente de las costas africanas, lo que costaba á Europa unos noventa millones de reales. Extraíanse á veces en mas crecido número; así es que en 1768 se sacaron de África 104,100 esclavos, de que solos los Ingleses cargaron con mas de la mitad para sus islas, y para revender los mas malos á otros pueblos. En 1786, este tráfico arrebató al África mas de 100,000 negros, á causa de la mengua que habia sufrido durante la guerra de América; en aquel mismo año, embarcaron los Ingleses en ciento y treinta buques 42,000 de estos infelices (2).

Es harto cierto por desgracia que las colonias devoran á los negros, y que la reproduccion de estos desventurados no alcanza á reemplazar á los que perecen, ya sea que el clima se oponga á su multiplicacion, ó que escaseen las hembras respecto de los varones, ó ya, segun toda probabilidad, vayan consumiéndose lentamente por la servidumbre, las escaseces ó los trabajos que los agobian.

(1) Labillardière, *Relation d' un voyage á la recherche de La Pérouse*, París, año VIII, en 4º., tomo 1, páj. 79.

(2) La importacion anual de los negros era de 25.000 para Santo Domingo, y de unos 3.000 para las islas de Francia y de Bourbon. Estas últimas, cuyo clima es muy saludable, contaban una poblacion de 40.000 negros; y solo la parte francesa de Santo Domingo contenia unos 300.000. El Africa suministraba anualmente unos 74.000 negros, por valor de 440.000.000 de reales.

El tráfico de esclavos fué legalizado por la España en la época del ministerio del cardenal Jimenez y del emperador Carlos V, bajo el pontificado de Leon X; tambien lo fué mas adelante por Isabel de Inglaterra y Luis XIII de Francia. Todos estos soberanos acudieron á tan atroz disposicion, bajo el soñado pretexto de que los negros no eran cristianos, y que por lo mismo no eran acreedores á la libertad. Tomás Clarkson fué el primero que, en su *Ensayo sobre la esclavitud y el tráfico de la especie humana* (1), describió el velo que ocultaba las inauditas barbaridades que se estaban cometiendo en este tráfico. La circunstanciada relacion de dicho autor estremece el ánimo.

Figurémonos unas cuadrillas de sayones bien pertrechados, que con cadenas y mercancías desembarcan en las costas del Gambia ó en el Senegal, Gorea, Sierra Leona, etc. Aquellos lobos rapaces emprenden la marcha por entre pueblos sencillos y bondadosos, que abren sus pobres viviendas á los advenedizos, y parten con ellos sus escasos alimentos. Apenas establecidos en aquellas pacíficas moradas, fomentan contiendas entre los caudillos de las tribus; escitan á los reyezuelos á la guerra con los territorios comarcanos, para hacer prisioneros y vendérselos por algunas varas de tela, collares de abalorios, fusiles ó toneles de aguardiente. Estas expediciones se verifican ordinariamente á favor de la lobrete de la noche; los acometedores se arrojan

(1) *Essay on the slavery and commerce on the human species.*

de improviso sobre los pueblos (1); se internan mas de mil y doscientas millas, embriagan y aherrojan á los malaventurados; sobrecojen niños de ambos sexos é individuos que encuentran desviados; seducen á las mujeres, porque son otras tantas esclavas; acometen y saquean las poblaciones sobrado débiles para resistir á las armas de fuego; atizan mil reyertas para comprar á poca costa los cautivos; y ora arrebatan la madre para atraer al hijo, y ora al hijo para aprisionar á la desventurada madre. Cuando la caza ha sido afortunada, ó han logrado arrancar á sus familias con sus viles arterias las inocentes y desgraciadas víctimas de su rapacidad, las atan á una misma cadena, y les sujetan el cuello con una horquilla que, por lo largo y lo pesado de su mango, les imposibilita echar á correr. Estas cuadrillas, semejantes á las cadenas de galeotes, van llegando de dos y hasta trescientas leguas del interior para los negociantes de carne humana que las estan aguardando; estos desgraciados atraviesan espantosos desiertos, llevando en hombros el agua, la harina y las semillas ó raíces que les sirven de alimento (2).

(1) Cap. Lyon, *A narrative travel in northern Africa*, Lond., 1821, en 4º., pág. 255.

(2) Por espacio de mucho tiempo hizose un gran tráfico de esclavos de los que se conducian á las costas de doscientas cincuenta á trescientas leguas del interior de Africa. Para esto es preciso atravesar dilatadissimos desiertos; y aquellos infelices llegan á su destino, estenuados de cansancio, hambre y sed, y mermados en mas de la mitad. Estráense anualmente de Mozambique de 15 á 16 mil esclavos.

Los mas estimados por los tratantes son en Mozambique los

Llegado que han á la costa, vense estos infelices hacinados por cuadrillas ó cadenas en los buques negreros, y yacen aherrojados en la bodega en tan estrecho espacio, que les es de todo punto imposible volver el cuerpo al uno y otro lado sin incomodarse

Maqueses, que, como no tienen que hacer mas que un viaje de treinta leguas, son mas alegres, pero mas fementidos y traviesos que los otros negros, en términos de alzarse con frecuencia contra la tripulacion de los buques negreros. Llevan sobre las sienes una señal de figura oval, otra mas pequeña entre los ojos, y líneas festoneadas en las espaldas.

Los Monjavas, que son los negros mas comunes en Mozambique, se estampan estrellas por el cuerpo y en los carrillos, y barras horizontales bajo las sienes; estos negros son de índole apacible y melancólica; cobran cariño al amo que no los maltrata, y son mas airosos que los Maqueses, pero menos robustos. Como para llegar á Mozambique tienen que hacer un viaje de 250 leguas, aparecen ya estenuados, y mueren muchos en la travesía. Son en extremo aficionados á la música.

Los Maravis tienen las mismas costumbres que los anteriores, pero no son tan bien conformados, y su estatura es generalmente mas baja; escúlpense en el pecho y las espaldas barras trasversales; comen la carne de perro, gato, rata, etc.

Los Jambanes, que son bien complexionados, son tan jaques y perversos como los Maqueses. Su casta es harto conocida por una línea punteada que desde lo alto de la frente baja hasta la punta de la nariz.

Los Sofalas (de Sofala su pais) se parecen á los Jambanes, y tienen casi la misma índole; odian y menosprecian á los Monjavas y Maravis, que no osan acercárseles. Las mujeres de esta casta son reputadas las mas bellas, pero se horadan el medio del labio superior y los extremos del inferior; uso que es muy comun entre los esclavos de Mozambique. Los Sofalas se entallan unas líneas curvas que bajan desde la frente hasta las sienes, y varios puntos en los carrillos y diversas partes del cuerpo.

mutuamente. No ocupan verdaderamente mayor espacio del que deberán henchir en el sepulcro, y no respiran mas aire que el absolutamente necesario para conservar su dolorosa existencia. Agólpense hasta mil y quinientos de estos infelices en una sola embarcacion estrecha. Figurémonos por breve instante el denso y hediondo vapor de la traspiracion que forzosamente han de exhalar tantos cuerpos bacinados en el ambiente ponzoñoso y pestilente de aquellos pañoles, especialmente durante la noche, y cuando cierran las escotillas! Así es que aquellos infelices claman por todos lados que se ahogan; las mujeres desfallecen una tras otra, y cada dia sacan nuevos cadáveres de aquella bodega, donde apenas se respira, y el terror no conoce mas tregua que la muerte.

Distribúyenles con sobrada escasez habichuelas, batatas, arroz y agua; pronto se ven acometidos los mas de perniciosa disenteria; y para mayor desgracia, cada vez que han de ir al lugar escusado (1), es

Los Macondes, que son de bella figura y muy despejados, tienen las mismas costumbres que los Sofalas, y se entallan en los carrillos una linea punteada desde el ángulo del ojo hasta la sien.

El idioma de los Maquesees es áspero; el de los Monjatas dulce y acentuado.

Estráense además muchos esclavos del norte de Africa por el Fezan y el Bornú; los trataentes los traen en la mayor estenuacion y cual esqueletos, de resultas de las horribles privaciones que padecen al atravesar los desiertos con escasos víveres. Cap. Lyon, *A narrative travel*, etc. páj. 120 y 250.

(1) La disenteria pútrida es la atroz enfermedad que acaba son tantos negros en las traverías.

fuerza que con ellos se levante toda la cadena de sus desgraciados compañeros de infortunio, de suerte que ni de dia ni de noche tienen tregua ó descanso; levantándose y echándose sin cesar, no es maravilla que ahuyenten el sueño el lúgubre retiñido de las cadenas y los continuados pasos de tantas víctimas en sus estrechas viviendas. Si á esto agregamos los espantosos ahullidos que arranca el dolor, las urjencias de aquellos infelices retardadas á veces por sus mismos compañeros, y las deposiciones infectas que ensucian á los mas cercanos y á los que estan debajo, nadie estrañará por cierto que el mal vaya cundiendo, que se encone la calentura, y que el contagio, avivado por el estancamiento del aire, las suciedades y escrementos pútridos, dé por último nacimiento á una peste que arrebatara en breve tiempo gran parte de estos infelices. En vano el pobre moribundo que yace al lado de su compañero de infortunio, clama por algunas gotas de agua para restañar la sed que le devora; decídese por último á levantarse con la cadena; pero no pudiendo andar, empújale á latigazos; y fallece en el mismo sitio, no sé si de la enfermedad ó del apaleo.

Tal es el sumo horror que infunden estas atroces barbáries; tal la espantosa mortandad causada por el hacinamiento de tantos desgraciados, en medio de sus hediondos escrementos, de cadáveres y moribundos, de la ponzoñosa traspiracion de tantos hombres encadenados y que se creen pasto de blancos antropófagos, y que jadeando en tan reducido espacio y respirando su propia podredumbre, se ven



diariamente diezmados por el maligno contagio que entre ellos se desarrolla. Algunos médicos atribuyen á todas estas causas reunidas de infeccion el origen de la fiebre amarilla y del tifus náutico, que se encuentra especialmente en los climas cálidos, y cuyos funestos estragos pagan tan colmadamente todas las atrocidades de los blancos.

Y no se crea que en esta parte haya exajeracion, pues bastante lo dicen los hechos. Un buque negrero que carga en la costa de África mil doscientos ó mil quinientos esclavos, emplea cuarenta y cinco dias ó dos meses para llegar á las colonias de América; y en tan corto espacio pierde los dos tercios de su carga, llegando tan solo á su destino con tres ó cuatrocientos negros, tal es la mortandad que reina á su bordo. De ahí es que trae mas cuenta cargar menos esclavos á la vez, porque les cabe mejor asistencia, mas ambiente y libertad, y por lo mismo es menor el número de las víctimas.

Asustada la codicia de los traficantes de carne humana con la pérdida de tantos esclavos, se hizo cargo por fin de que le seria mas ventajoso conducir menos negros á la vez y tratarlos con mas blandura. Los medios mas eficaces de que echan mano para hacerles olvidar su desgraciada suerte consisten en conducirlos á la cubierta de la nave, para que respiren ambiente mas puro, y en agasajarlos de cuando en cuando con una música destemplada, haciéndoles danzar con las negras. Pero ¡pueden llamarse regocijos los que á latigazos se imponen á estos desgraciados! Separados para siempre de sus

mujeres, de sus hijos y de su patria, y persuadidos de que los blancos los compran para devorarlos, no es maravilla que se entreguen á horrorosa melancolía, acrecentada aun mas por los malos tratamientos y por las cadenas que lastiman sus miembros. Así es que no pocas veces se arrojan al mar al menor descuido de sus guardas; pero sus sayones requieren ahincadamente las prisiones por temor de alzamiento, y con la interesada mira de que no se quiten la vida. Por último, procuran distraerles por medio de ejercicios violentos, apaleando desapiadadamente á los melancólicos y tardíos; y de ahí es que desollados, exhalan alaridos lamentables y espantosos ahullidos que se repiten por toda la nave, y que durante la noche, y mas aun en alta mar, infunden á sus mismos verdugos entrañable y mortal melancolía.

Algunos autores han intentado disculpar la esclavitud de los negros, alegando que sus reyes los tiranizan, y que su vida es tan miserable y precaria, que mas cuenta les trae verse reducidos á la servidumbre: pero ¿ignoramos acaso que la dicha y la desventura son relativas, y que el hombre puede estar bien hallado con la indigencia y la miseria? ¿No dimana la felicidad, mas bien que de la riqueza, del gozo del corazón y de la independencia? Aunque el negro nos parezca miserable y desgraciado en su patria, vive en ella dichoso, cual el Lapon en su helado hogar y el Suizo en sus riscos.

Á su llegada á las colonias, vense rejistrados los negros por los colonos, regateados, trocados y ven-

didos como el ganado en nuestras ferias. Los compradores les van requiriendo y repasando la lengua, la boca, las partes naturales, el color de la tez y la firmeza de las encías, para conocer si estan sanos y corrientes de vientre y estómago ú de otra dolencia interna; hácenles correr, saltar y levantar fardos, para justipreciar su agilidad y sus brios. Las negras, que andan desnudas, se ven escudriñadas con la mas prolija detencion, y sus bárbaros vendedores sacan á pública subasta la juventud y las gracias de aquellas infelices. Pero es tal la consternacion que reina en aquellos horribles mercados de carne humana, que se han visto algunos de aquellos desventurados quedar muertos en el sitio; ¡hasta tal punto vuelca su fantasía la zozobra de hallarse en el matadero y de ser devorados por los blancos (1)! El precio de estos esclavos va diariamente en aumento, porque ha menguado la poblacion africana, y los naturales se aprovechan de la competencia de los Europeos para alcanzar mayor lucro; así es que los colonos, que tienen que comprar los esclavos á precios subidos, tendrán que aumentar el valor de los renglones coloniales.

Nótase entre el colono y el negro inmensa distancia. Los blancos son reputados en la India por de casta infinitamente superior á los negros; solo á aquellos pertenecen los bienes, la autoridad, la independencia; hasta los negros se han avenido á esta vulgaridad, consagrada además por las leyes en el

(1) Basta este solo hecho, dice Desmarchais, para probar que hay antropófagos en Africa.

*código negro* y el *código blanco*, que es una especie de contrato civil impuesto por los colonos á los esclavos. Tienen estos la obligacion de hacer cuanto se les manda, so pena de los mas atroces castigos: solo pueden disponer de un dia por semana para buscar su sustento y el de su familia si estan casados; pero rara vez se casan, por no tener que cargar con tan duras obligaciones, y de ahí es que la especie no se reproduce bastante para cubrir sus desfalcos. Si los colonos facilitasen los casamientos, haciendo mas tolerable la vida de sus esclavos, no se verian en la precision de comprar otros nuevos, y se enriquecerian en breve tiempo; pues las negras son estraordinariamente fecundas: pero la avaricia no se hace cargo de sus propios intereses, y es compañera inseparable de la inhumanidad.

Cada negro produce á su amo un peso fuerte diario, y mucho mas aun los carpinteros, cerrajeros, cocineros, etc., los cuales por esta razon son tratados con mas blandura. Suélenles bautizar á su llegada de África, y enséñanles los principales dogmas de la religion cristiana, recomendándoles sobre todo la obediencia, y amenazándoles con el infierno. Los protestantes los dejan vivir en su idolatría, porque si abrazasen el cristianismo, causaríales escrúpulo de conciencia retener en la esclavitud á sus *hermanos en Jesucristo* (1).

Segun Tusac (2), los negros de las Antillas comen

(1) *Flore des Antilles*.

(2) Ya es bien sabido que cuanto mas libres son los pueblos, mas maltratados son sus esclavos; y que cuanto mas sujetos es-

los domingos *calalu* (*hibiscus esculentus*, L.), bacalao, saladillo ú pescado fresco; beben aguardiente de azúcar, van por la noche á la *calenda*, que es su danza, y no recapacitan con el mas mínimo recuerdo su situacion. Sin embargo los negros *minas*, que creen en la resurreccion, se quitan á veces la vida, aunque es muy raro el suicidio entre los negros criollos, á no ser arrebatados por los zelos ó alguna pasion frenética. Los colonos que tratan á los negros con blaudura se ven jeneralmente menospreciados; mas no así los amos severos y ríjidos, á quienes temen (1). Los negros se envenenan á veces unos á otros.

Los hombres mas recomendables por su amor á la humanidad han proclamado en todos tiempos el horror con que miran la esclavitud de los negros y la barbárie de su tráfico. Los Cuáqueros fueron los primeros que censuraron este comercio en el año 1727, y los de Pensilvania dieron, en 1774, el ejemplo de su abolicion. Este triunfo, que alcanzó la relijion sobre el interés privado, no es debido al catolicismo, si es verdad que todavía se aferre en mantener en España y Portugal el servilismo y la inquisicion (2).

tan los pueblos al despotismo, menos distancia separa á los esclavos de sus amos. Hanse visto libertos mas poderosos que los hombres libres: así es que Augusto y Claudio mejoraron la suerte de los esclavos, al propio tiempo que oprimian á los ciudadanos romanos; Luis XI, que humilló el orgullo de los grandes, descargó al pueblo, etc.

(1) Tussac, *Flore des Antill.*, Disc. prelim., páj. 26.

(2) Esto se escribia en el año 1824, época de aciago recuor-

Sin embargo, la completa abolicion del tráfico de negros no quedó sentenciada terminantemente por el parlamento británico hasta los años 1807 y 1808.

¡Eterna sea la gloria de aquellos jenerosos oradores, que, desdeñando los ruines cálculos del interés privado, defendieron á todo trance los derechos inmutables de las naciones y de la humanidad! ¡Cómo se gozarian los manes del inmortal Franklin y del primer filántropo moderno, Bartolomé de las Casas, que pregonó con tanto ahinco, y arrojó incontrastablemente mil azares por la causa de los Americanos! En vano le achacan sus detractores la esclavitud de los negros, con la mira de librar á los desventurados Americanos: ¿es creible que á un amigo tan declarado de la humanidad le ocurriese jamás trasladar sobre otras cabezas el yugo de la opresion?

La abolicion del tráfico de negros fué promulgada por la Francia en 1815. Ya de hecho estaba prohibido tan odioso comercio durante la revolucion, en cuya época se decretó la manumision de los negros en las colonias; así es que la nacion francesa se adelantó á la Gran-Bretaña en hidalgo desprendimiento y sin reparar en las consecuencias.

En efecto, ya era de presumir que los negros oprimidos tendrian agravios que vengar, y que solo considerarian á sus amos como perseguidores y tiranos. Así es que á penas se vieron descargados de do, por la desenfrenada persecucion á que se vieron espuestos los hombres mas ilustrados. Gracias á la inmortal CASTIJA, desapareció aquel tiempo.

*Nota del Traductor.*

tan odioso yugo, parecidos á un resorte que impetuosamente se suelta, arrojáronse contra los blancos con el rabioso frenesí que infunden los climas ardientes á las fieras pasiones del odio y la venganza. Estos mismos hombres, que tan humillados se vieron por la deshonrosa esclavitud, no acertaron á alcanzar el señorío que enjendra la independencia. Embriagáronse de sangre, y empuñando el puñal y la tea, mostráronse insaciables de carnicería, á impulsos del temor de ser nuevamente subyugados por los blancos. Algunos autores dudan que el negro sea bastante animoso para merecer una libertad verdadera, ya que esta no cabe sin aquella entereza de carácter que no titubea en sacrificar sus pasiones al interés público y á la patria.

El negro es sobrado yerto para conservar su independencia, y demasiadamente arrebatado para moderar sus impulsos en el trance de su poderío. Jamás alcanza un justo medio: *si no teme, oprime; si no oprime, teme*. Rendido hasta lo sumo en la adversidad, es insolente en demasía en la prosperidad: el negro, cuando ejerce el mando, se convierte en verdugo de sus propios compatriotas; así es que ni aun entre las tribus africanas logra el negro la libertad, aunque por otra parte los menguados alcances de sus mandarines le libran felizmente de lo mas pesado del despotismo.

Por mas que desgraciadamente sean ciertas estas observaciones, no desahucemos para lo venidero á estos hombres, á quienes no pudo naturaleza alejar para siempre de la civilización. Si bien no son

iguales nuestros, ¿porqué hemos de suponer que otras circunstancias mas adecuadas no encenderán entre ellos la resplandeciente antorcha de la vida social, en cuanto lo consientan su complexion y capacidad? No desheredemos á ningun miembro de la gran familia humana de estas nobles y gloriosas esperanzas; alarguemos mas bien al desvalido una diestra protectora para ayudarle á alcanzar un escalon honroso en la gradería de la perfeccion. Solo con estos servicios mutuos consolidarán todos los pueblos de la tierra su deseada felicidad; y multiplicarán, con el trueque de los frutos del suelo y de los artefactos, las recíprocas prendas de su amistad, en vez de destruirse unos á otros con la guerra, ó de oprimirse mutuamente con atroces violencias que perpetúan las contiendas y eternizan las venganzas.

#### ARTICULO TERCERO.

##### DE LA CONFORMACION PARTICULAR DEL NEGRO; COMPARACION DE ESTE CON EL HOMBRE BLANCO Y EL ORANGUTAN.

Hasta aquí hemos considerado el negro bajo sus relaciones morales; pero ahora vamos á deslindar la causal de su color, que no es el ardor ni la luz de su clima, como se habia supuesto.

El Dr. Mitchill de Virginia (1) establece en primer punto que el grado de tizne del cutis de los negros corresponde con los de densidad y opacidad que el calor produce en sus tegumentos. Segun Barrera,

(1) *Philosoph. Transact.*, n.º. 474.



el ardor del clima condensa y concentra la bÍlis, la cual, derramándose por los tejidos, como en la ictericia, ateza y tizna mas ó menos á los meridionales; esta bÍlis, que, segun Santorini y Springer, es negra en los negros, amarillece la túnica albugínea de los ojos; y por último, segun el autor ya citado, tienen los negros las cápsulas atrabiliarias mas voluminosas é hinchadas que los blancos. Esta misma hipótesis defendió el físico Lecat (1).

Con todo, este último autor está muy lejos de admitir que el clima pueda variar totalmente el color del cutis, y mucho menos que pueda disponer de tan diversos modos las fisonomías con que se distinguen las especies humanas; y es indudable, añade, que el calor, el clima y el sol no ejercen el menor influjo en la fisonomía (2).

La antigua opinion de que el color negro procede principalmente del destemple y del jénero de vida, fué sostenida por Buffon, Pauw, Zimmermann, etc., que en esta parte siguieron el dictámen de los filósofos antiguos; pero esta misma opinion ha sido impugnada con hechos y poderosos argumentos por otros diversos autores, y especialmente por Rejinaldo Forster, que siguió al célebre Cook en sus via-

(1) Véase tambien Cassini, *Observation sur un homme blanc devenu noir*, en las *Mém. de l'académie des sciences*, 1702. Hist., páj. 29; y Abraham Baeck, en los *Vetenskap. acad. Handlingar*, 1748, s. ix.

(2) *Traité de la couleur de la peau humaine*, Amsterdam, 1765, en 8º, páj. 10.

jes (1); así es que los Moros no han ennegrecido, á pesar de hallarse establecidos en África desde tiempo inmemorial; y los negros que desde remotos siglos estan colocados fuera de África y los trópicos, no por eso se han blanqueado; los Banianos y bracmanes de la India, que habitan un clima tan ardiente como el de África, permanecen esencialmente blancos, aunque atezados, porque nunca entroncan con los negros; al paso que los Portugueses de Goa y de la India, que se mezclan con aquellos, bastardean con la tez casi tan tiznada como los mismos negros (2). En todas las rejiones de América, los oriundos de este nuevo continente conservan la tez cobriza (3). En las islas del mar del Sur, se encuentran hombres de casta atezada ó malaya, y negros que se perpetúan separadamente.

Blumenbach esplica el tinte de los negros, suponiendo que sus humores abundan en carbono, y que este queda segregado con el hidrógeno en el tejido de Malpighi; el oxígeno atmosférico se combina con el hidrógeno para formar el agua, la cual se disipa por la traspiracion, mientras que el carbono permanece depuesto debajo la dérmis (4).

(1) *Observ. d la trad. alemana de la Hist. nat. de Buffon*, etc.

(2) Eso mismo indujo á error al abate Demanet, *Afrique française*, tomo 11, *Dissert. sur les nègres*, páj. 226, en la cual sostiene, contra el dictámen de Lecat, que el calor y el lumínico son las únicas causas del color de los negros. Véase además Niebuhr, *Voyage en Arabie*, tomo 1, páj. 558.

(3) Lord Kaimes, *Sketches of the history on man*, tomo 1, páj. 13.

(4) *De gener. hum. variet. nat.*, 3ª. edic.

Meckel cree que el tizne de los negros dimana del color negro de la parte cortical del cerebro. Segun este anatómico, los nervios que se entroncan en la medula espinal, que es parda, y en el cerebro del negro, van repartiendo este humor negro por todo el cuerpo y hasta al cutis (1); pero ¿á qué causa atribuiremos el color tiznado de estos grandes centros nerviosos, que se echa de ver en el negro?

Es obvio que son insuficientes las razones que se deducen del clima ó del calor y de la luz, ya que estos agentes no producen iguales efectos sobre una multitud de vivientes que en África permanecen blancos ó de color claro.

Por otra parte, William Hunter, Stanhope Smith, Zimmermann y Buffon sostienen que una atmósfera siempre ardiente, y mas aun con aquellos vientos abrasadores, como el *samuel*, el *kampsin*, y el *harmatan*, que achicharran y aridecen los desiertos africanos ó australasios, desjuga, encoje y ennegrece todas las sustancias vegetales y animales, disipando la linfa que humedecia y empapaba todos los órganos. El frio produce efectos contrarios, puesto que ataja la traspiracion y aumenta la humedad del cuerpo, la cual blanquea el cutis y alarga y afina el pelo. De ahí es que los Daneses, los Alemanes é Ingleses son jeneralmente rubios; y por la misma razon visten por invierno librea blanca las liebres, las zorras, los osos y muchas aves del norte, y les pardea en verano. Bajo nuestro cielo.

(3) *Mem. acad. de Berlin*, tomo ix, páj. 101.

nubloso (1), y durante las largas noches de nuestros inviernos, toda la naturaleza se pone pálida y descolorida; y el hombre blanco se vuelve leuco-flegmático, ahilado, de temperamento linfático y desvalido. El sufrido Holandés aparece en Batavia cual ente impasible en medio de los disparados y atroces Malayos. Su tez blanca y rubia forma la mas estraña contraposicion con el cutis atabacado y aceitunado y el cabello negro y áspero de aquellos naturales: el uno es todo flema; los otros son todo bilis.

De ahí podemos concluir, añaden dichos autores, que los pueblos septentrionales de alta estatura, de cabello rubio y liso, y de ojos azules se estrellan cabalmente con los moradores de la zona tórrida, de corta estatura, de complexion seca y prieta, y de cabello crespo y negro como su tez. Los habitantes de las rejiones intermedias serán de color graduado entre los dos opuestos. Siguese de lo dicho que los septentrionales estarán colocados en un extremo de las castas humanas, y en el otro los negros (2). Así es que notamos que las naciones se alean mas y mas cuanto mas se acercan al ecuador, y que su cabello fogueado se acurruca como la lana; con todo es de advertir que la lana de los carneros se pone en África casi tan áspera y tiesa como la clin. No es pues maravilla, prosiguen los autores ya citados, que, hallándose los negros desnudos desde su niñez, y de continuo espuestos á los ardientes rayos del sol,

(1) Habla el Autor del clima de la Francia septentrional.

*Nota del Traductor,*

(2) Aristót., lib. 11, y *Meteor.*, c. 11. *Com.* Averroes,

y sin albergue, hayan adquirido con el largo discurso de los siglos el color tiznado que les distingue. Ya dijo Ovidio, hablando de la caída de Faetonte:

Inde etiam Æthiopes nigrum traxisse colorem  
Creditur.

Trasladémonos por un instante al árido y abrasado suelo de Guinea y Etiopia : verémos que el sol derrama incesantemente ondas de vivísima luz que ennegrece, descarna y tizna á los hombres, animales y plantas que se hallan espuestos á sus ardientes rayos. El cabello se contrae y ensortija ; la piel trasuda un aceite negruzco que ensucia la ropa ; el perro se pela, lo mismo que el mandril y el habuino, y solo muestra una piel atabacada ó violada como el hocico de dichos monos. El gato, el toro y el conejo se vuelven negros ; el carnero, en vez de lana blanca y fina, se encrespa con pelo leonado y áspero. La gallina se viste de plumas de un negro subido ; así es que en Mozambique se ven gallinas tiznadas ó de carne negra. Un tinte pardo oscurece todas las criaturas : las hojas de las yerbas se vuelven cárdenas y negras, en vez de halagar con aquel verde fresco y risueño que ostentan las de nuestros campos ; las plantas son menguadas, leñosas, torcidas y achaparradas por la sequía, y su leño adquiere solidez y tñtes denegridos, como el ébano, los *aspalathus*, los *sideroxylon*, los *clerodendron*, especies de maderas negras : no asoman por aquel suelo las yerbas tiernas de nuestras campiñas ; ven-

se tan solo tallos y matas correosas y aleñadas; sus frutos se ocultan jeneralmente, como el coco, en cáscaras leñosas y pardas. Casi todas las flores estan teñidas de colores subidos, y son violado-aplomasdas, ó de un rojo negro como la sangre reseca. Hasta las hojas estan manchadas de negro, como los tiznados tallos y el oscuro ramaje de los *capsicum*, *cestrum*, *strychnos*, *solanum*, *apocynum*, etc., que encubren frutos acedos, venenosos ó narcóticos; ¡tal es la sublimacion de sus principios, llevados al último grado de coccion y madurez por los ardientes rayos del sol y la luz del clima africano! Dé ahí es que muchas de sus plantas son tintorias en alto grado, como el añil, las *nerium*, *asclepias*, y otras apocíneas peligrosas.

El carnero y el perro pardean ó se tiznan en África. De ahí trae su oríjen aquella predisposicion á los derrames biliosos, como en la ictericia, las calenturas biliosas, y especialmente la fiebre amarilla ó tífus icterodes, que con tanta violencia acomete á los habitantes de los climas cálidos. Con todo los negros no adolecen de esta última enfermedad.

Estos hechos son incontrastables; los autores que mas retóricamente discurren sobre este punto nos pintan los negros enteramente desjugados, con el cabello torcido y encrespado por la estremada aridez, y una complexion carbonizada y calcinada por un clima que puede compararse á una calera (1). De

(1) Sir H. Davy observa que el calor radiante y los rayos del sol son absorbidos por las superficies negras, tales como la piel del negro (ó *rete mucosum*), que los convierten en calor sensi-

ahí es que, según los antiguos, eran los Trogloditas unos hombres negros, menguados, encojidos y medio tostados, que odiaban los rayos del sol y se ocultaban en hondas cuevas, mientras que

El astro triunfador campea  
Allá vertiendo desde su alta cumbre  
Tanto raudal, que con su intensa lumbre  
Al vil blasfemo sin cesar humea (1).

Sin embargo andan muy equivocados los conceptos que generalmente se han formado acerca de las particularidades del clima habitado por los mas de los negros. Los áridos desiertos de África son inhabitables, y solo se encuentran naciones en las tierras fertilizadas por los manantiales, especialmente en las márgenes de los rios, tales como el Senegal, el Gambia, el Nijer, el Zaira, etc., y en las cercanías de los bosques y pantanos. Ya se deja conocer cuán escesa será la evaporacion producida por el calor del clima en los terrenos bajos, húmedos y pantanosos, y cuán estériles deben ser las rejiones elevadas, como los Karros, y las arenosas soledades de Barca, Bileduljerid, etc.

Ni los negros mas tiznados, que son los de las  
ble. Everard Home, *Philos trans.*, 1821, parte 1, advierte que esta red mucosa negra debe guardar la dérmis contra la vibracion sobrado intensa de los rayos solares, puesto que los negros no parecen cual nosotros propensos á la insolacion.

(1) L'astre poursuivant sa carrière,  
Verse des torrens de lumière  
Sur ces obscurs blasphémateurs.

POMPIGNAN, *Od. á Rousseau*:

costas occidentales de África (mas cálidas que las orientales, porque las brisas de los trópicos atraviesan el continente africano de levante á poniente, y se caldean al pasar sobre un suelo tan ardiente); ni los pueblos de Angola y de Benin, ni otro alguno, deben su color tiznado á la estremada sequía, segun equivocadamente se ha supuesto. Al contrario, la escesiva humedad que experimentan remoja y ablanda incesantemente su complexion, en términos que todos los negros presentan mas ó menos un temperamento linfático, fofo y blandujo, y son entre ellos harto comunes las glándulas ingurjitadas; Mungo Park vió negros con lamparones tan abultados como los tienen los moradores de las gargantas del Vallés. Muchos de ellos tienen tambien las piernas rellenas de aguas, y el escroto hinchado de hidroceles; las mujeres adolecen con frecuencia de hidropesía, y sus pechos y todas sus partes se desencajan extraordinariamente de resultas de esta humedad predominante (1).

Esta misma humedad acompañada del calor es la principal causa de la pereza, indolencia y flojedad del negro, y la que al mismo tiempo promueve in-

(1) Los negros trasladados á las colonias de América, y los que en aquellas rejiones se multiplican, no tienen la constitucion tan robusta y pujante como los que viven en Africa: otro tanto puede decirse de los negros trasladados á Asia. Como aquellos paises son mas húmedos y menos cálidos que el suelo africano, destróncase en ellos forzosamente la complexion floja del negro. Joh. Ludov. Hahnemann, *Curiosum scrutinium nigredinis posterorum Cham, id est Æthiopum*, Kilonii, 1677, en 4º.



tesantemente la vejetacion mas lozana y abundante, razon porque no se ven estos pueblos en la necesidad de trabajar para vivir. Hé aquí porqué nunca se afanarán los negros, y pasarán millares de siglos sin perfeccionarse, y se mantendrán acurrucados y soñolientos á la sombra de un árbol, mientras ven crecer en torno la batata y el banano.

Dedúcese de lo dicho que no es la sequía la causa del color tiznado del negro; y aunque no podamos negar el influjo del calor y de la luz del sol, tampoco bastan estas causas para desentrañar toda su economía particular, puesto que su estructura, así interna como esterna, lo aproxima al orangutan, no menos que el hócicamiento de su boca y la estrechez de su cráneo. El negro tiene asimismo los músculos crotáfitos mucho más robustos que el blanco, á causa de la mayor dilatacion de sus quijares (1). Volney pregunta si el entumecimiento que el calor abulta en el rostro, atrayendo á él la sangre y los humores, ha podido ser bastante poderoso para producir aquel momo peculiar de los negros y sus desmedidos labios; pero, aun cuando admitiésemos esta esplicacion, todavía quedara en pie la dificultad de apurar porqué han adquirido tanto medro entre estos pueblos los huesos del rostro, y porqué está tan retirado su agujero occipital.

¿No tienen nuestros labriegos, añade Stanhope Smith, un rostro zafio y ruin, si se coteja con el de nuestros opulentos ciudadanos, criados de un modo

(1) Segun Sæmmerring, *ueber körperliche des negers*, etc.: Meiners, *Magazin hist. Gættingische*, band vi, parte iii.

mas liberal? En Irlanda y en Escocia, échase de ver fácilmente la gran diferencia que media entre los nobles y los siervos de los clanes ó tribus; ¿no se advierte igual diferencia en todas partes entre la plebe y los opulentos caudillos de las naciones? ¿Porqué pues no pueden los negros, tan mal comidos y tan torpes, tener el rostro aun mas disforme, especialmente cuando, por llevar una vida selvática, se entregan á toda clase de visajes y contorsiones? Vemos en prueba de lo dicho que los negros criados en las colonias para el servicio interior de las casas, como que estan mejor comidos y disciplinados, van adquiriendo un semblante mas noble y elevado. Con todo, si esta razon fuese fundada, deberia ser aplicable tambien á los demás salvajes, los cuales no tienen la conformacion del negro, aunque vivan en el mismo suelo que este, y aun del mismo modo, como en las islas del mar del Sur.

Ya nadie ignora que este tinte pardusco del negro reside en el tejido mucoso y reticular de Malpighi, colocado debajo la epidérmis. Esta epidérmis es una concrecion de la mucosidad malpighiana, la cual trasuda continuamente por los pequeños vasos del corion, y forma aquel jugo negruzco y aceitoso que barniza el cutis de los negros (1). En el negrito recién-nacido, no es este color mas que una degradacion amarillenta, que por grados se va tiznando al cabo de algunas semanas, que se remata,

(1) Meckel, *Mem. acad. de Berlin*, 1757, tomo XIII, páj. 64. John Hunter observó que la sangre era tanto mas parda cuanto mas tiznados eran los hombres; *On the blood*, páj. 147.

según el negro va creciendo, que adquiere un hermoso tinte negro y lustroso en la edad de la fuerza y pujanza del individuo, y que por último, se empaña y deslustra cuando el negro está agobiado por los años y va encaneciendo. El negro, en sus enfermedades, pierde el color y se vuelve cárdeno, así como el blanco se pone macilento, cuando siente alguna incomodidad. Aunque todas las castas negras no sean igualmente tiznadas, los individuos que entre ellas sobresalen por su negrura son más robustos, activos y esforzados que los otros; al paso que los parduscos ó de color castaño son flacos y menguados (1).

Las negras tienen el color menos oscuro que los negros. Los colonos europeos descubren á primera vista por la tez si el negro es sano y vigoroso, porque la menor indisposición altera la brillantez de su color de ébano. Las cicatrices pardean siempre, sin hermanarse con el tinte de lo restante del cuerpo.

Cuando los negros están acalorados, cubréseles la piel de un sudor aceitoso y negruzco, que mancha la ropa, y arroja comunmente un olor de puerro muy desagradable. Los Cafres no exhalan este olor, y los Senegaleses y Sofaleses no hieden tanto como los Yolofes, Fules, etc. Estos últimos despiden un

(1) Los Saltingues, pueblos africanos de Podor, hácia el Senegal, no son tan tiznados como los demás negros, sino cobrizos y casi rojos; los hijos de estos negros que llegan al Senegal y permanecen en este país durante algún tiempo se ponen más tiznados que sus padres. Saugnier, *Voyage au Sénégal*, parte II, páj. 207.

hedor tan intenso, que á veces se perciben sus efluvios en los parajes por donde pasaron un cuarto de hora antes; las mujeres no exhalan tan mal olor, y los negros mas robustos son los que mas hieden (1), pues los niños y los ancianos de la misma casta no arrojan casi ningun hedor.

Tambien hay hombres blancos que despiden exhalaciones bastante intensas; tales son los pelirojos cuando estan sudando. Los hombres mas robustos y varoniles arrojan un olor amoniacal, tan perceptible para las mujeres nerviosas, que les causa á veces retoques histéricos. Este olor de varon se disipa jeneralmente así que el hombre se entrega con exceso á la Vénus, por depender del reflujo del sémen en la economía animal. De ahí es que los irracionales tienen la carne de malísimo sabor en la temporada del zelo; y hasta parece dura y montaraz en todos tiempos la de toro, morueco, macho de cabrío, verraco, etc. Las mujeres exhalan tambien un olor de hembra, el cual influye en los hombres mas de lo que jeneralmente se cree. Dícese que un monje de Praga tenia el olfato tan sutil, que tan solo por estos efluvios distinguia una mujer casta de otra deshonestas. El estremado aseo, así en los hombres como en las mujeres, y el hábito de bañarse y mu-

(1) Segun Tunberg, el leon devora al Hotentote con preferencia al Europeo, porque aquel despide un humillo mas fuerte y tiene el cuerpo pringado de sebo. Fuera de esto, como el Hotentote no mezcla en sus alimentos sal ni especias, quizás tendrá la carne mas sosa que nosotros. *Voyage*, tomo 1, páj. 290.

dar á menudo de ropa blanca, disminuyen ó embottan estos olores jenitales; pero fuerza es confesar que el sobrado esmero y limpieza debilitan la actividad de los órganos de la reproduccion y destronan el cuerpo; de ahí es que nuestros señoritos adomados ó donceles no son tan ardientos en amor como los hombres de la plebe que no se alían tanto como aquellos. No es por demás advertir que el cilicio de los cenobitas y el tosco hábito de los capuchinos y otras órdenes religiosas esponen á los que los llevan á vehementes tentaciones, á causa de su calidad estimulante y del sudor de que están entrapados. Hase notado que los religiosos exhalan un olor de varon harto intenso, á causa del voto que hicieron de castidad, que les veda las funciones de hombre.

Por otro lado, no siempre dimanen de la potencia viril y del desaseo los efluvios que exhalan los hombres y los irracionales: nacen tambien del jénero de alimento, pues las especies que se sustentan de carne despiden exhalaciones mas intensas y desagradables que las frujívoras. Los temperamentos cálidos y melancólicos trasudan vapores muy ponzoñosos, y los pacientes biliosos los exhalan tan intensos que casi no cabe alternar con ellos en los aposentos. La traspiracion contrae el olor de los alimentos, cuando estos son muy cálidos, como por ejemplo, el ajo, la cebolla, el puerro, etc.

Los pueblos salvajes despiden, cuando sudan, un olor muy subido, especialmente en los países cálidos. Los Caribes despiden un hedor de pocilga; los

Hotentotes arrojan el de *asa-fætida* y carne mortecina; los Samojedos y Ostíacos, que viven de pescado, grasa rancia de ballena y becerro marino, exhalan el mismo hedor que las sustancias de que se alimentan (1).

Parece que la misma causa que tizna á los Etiopes les comunica la fuerte traspiracion que arrojan, la cual debe especialmente atribuirse á la acedia de sus líquidos; pues es indudable que los humores de los Lombres son mas dulces y acuosos en los países septentrionales que bajo los ardientes climas del ecuador. Con efecto, vemos en el norte, como en Suecia, Islandia y Dinamarca, hombres de temperamento flegmático y húmedo, y de tez blanquísima; cuando en los países templados, como la Francia, España é Italia, los vemos de complexion mas sanguínea y de tez mas subida y animada. Cuanto mas se acercan los hombres á los trópicos, mas biliosa es su complexion y amarilla su tez. Igual transicion se advierte en las estaciones del año: así es que el invierno, que corresponde á las frias rejiones del norte, da nacimiento á fluxiones humorales, á catarros, que arguyen la demasía de la linfa; la primavera, que se hermana con los países templados, ocasiona hemorragias y perineumonias, que dependen jeneralmente de la plétora de la sangre; el verano,

(1) Es cierto que cada casta exhala un olor particular; y los Peruanos las distinguen perfectamente por solo el olfato en medio de la noche: dicen aquellos naturales que el Europeo huele á *pezuña*; el Americano solariego á *pozco*, y el negro á *grajo*. Humboldt, *Essai polit. sur la Nouvelle Espagne*, tomo 1, lib. 11.

parecido á los países cálidos, produce calenturas ardientes, hepatitis, etc., etc., dimanadas de un exceso de humor bilioso. Por la misma progresion, vemos que las enfermedades de invierno acometen principalmente la cabeza, y dan una tez apagada ó blanquecina; las de la primavera acometen el pecho, y producen un color encarnado; las del verano descienden al empeine, y dan un color amarillento y cárdeno (1).

(1) El tinte oscuro del negro y el de tantos pueblos como habitan los climas cálidos se refieren palpablemente al mismo jénero de alteracion que llamamos *melanosis* (art. *Dégénération* del *Nouveau Dictionnaire d'Hist. nat.* . 2.<sup>a</sup> edicion), y que han sido especialmente estudiados por Breschet, en el *Journal de physiolog. expérimentale* de Magendis, tomo 1, páj. 354. En efecto, el fluido que se ha hallado en pequeños *kystos*, especialmente en los caballos blancos y otros animales albinos, se eleva al parecer del tejido de Malpighi, y ofrece notables analogías con el *pigmentum nigrum* que tiñe la coroida, la úvea y la placenta de algunos carnívoros; tambien parece corresponder con los vómitos prietos de la fiebre amarilla, con las escresciones albinas negras, en los cánceres del estómago ú de los intestinos, con el baño fuliginoso de la lengua y de los labios, en las fiebres adinámicas, con las hematemesis negras, en el melena, etc.

En todas estas circunstancias, no es la bilis la que se derrama ó brota al exterior, sino una sangre negra, descompuesta y arrequesonada: con efecto, los tumores melánicos analizados han producido fibrina teñida, una materia cólorida negruzca, con las mismas sales (el muriato y el sub-carbonato de sosa, el fosfato de cal, el óxido de hierro) y un poco de albúmina; en una palabra, los mismos principios que el cuajaron de sangre.

Así pues, el fluido de las melanosis ofrece las analogías mas señaladas con las materias de la sangre descompuesta en sus depósitos mórbidos. De ahí es que las contusiones de la piel no

Los septentrionales viven, como los niños, bajo el imperio de la flema; los Europeos templados viven, como los mozos, bajo el dominio de la sangre; y los meridionales, como los adultos, bajo el del hígado. El carácter bilioso predomina entre los pueblos de los países cálidos y secos; de ahí sus arrebatados arranques y su índole airada é impetuosa, segun se echa de ver en los Moros, Abisinios, Árabes, Gallas, Berberiscos, etc.; por esta misma causa, son estos pueblos feroces, implacables y vengativos.

Aunque los negros constituyen otra especie y muestran un temperamento linfático, no por esto estan menos sujetos al influjo del clima. Su sistema biliar y hepático está sumamente desarrollado; el encendimiento del humor bilioso es la causa principal de su mal olor, y se derrama por toda su economía (1).

presentan al principio mas que estravasaciones de sangre, y con todo la ennegrecen ó azulan, y en seguida, cuando se verifica la resolucion, amarillean.

Todos estos hechos prueban, al parecer, que el color de los negros y de los pueblos que viven bajo los trópicos debe mas bien atribuirse á una materia colorante particular á la sangre negra y carbónica, que no á la bilis, segun supusieron muchos é ilustres anatómicos.

(1) Merece por cierto toda nuestra consideracion la analogía que se nota entre la bilis y la piel, segun es de ver de las ictericias amarillas y negras. (Vide Santorini, *De cute*, páj. 3; Pechlin, *Æth.*, páj. 165; Barrera, *Dissert. sur la couleur des negres*, páj. 5; Blumenbach, *Gen. hum. var.*, páj. 126.) El calor desarrolla con pujanza el sistema hepático bilioso, segun Haen, *Prælect. in Boerhaave, Instit. Patholog.*, tomo II, páj. 155; Marsden, *Sumatra*, tomo I, páj. 80, etc.



El sistema biliar es tan acalorado entre todos los pueblos de la zona tórrida, que comunica á todas sus pasiones y dolencias un arranque ó ímpetu extraordinario. Las ardientes miradas del Africano, su rostro opaco, su semblante tenebroso y adusto, son claros indicios de la ferocidad de su alma; todas las pasiones hierven en su corazon. Harto conocida es ya la índole atroz de los Moros y Marroquíes; véseles levantar sus sanguinarias manos contra sus mismas esposas, sus queridas, sus hijos y cuanto mas aman. La venganza es para estos pueblos el deleite mas grato y apetecido; anhelan la sangre y la crueldad hasta en los logros del amor; su orgullo y altanería rayan en extravagancia; todos ellos muestran en sumo grado el carácter bilioso; su cutis es de color amarillo tostado, sus ojos estan teñidos de bÍlis; sus cariños y sus odios son frenéticos y furibundos; sus zelos arrebatados y sangrientos. Hasta las mujeres experimentan las pasiones mas ardientes y disparadas; el amor enjendra entre ellas los desvaríos mas rematados, y estreman el ansia del deleite hasta el punto del sumo enfurecimiento.

Tal estado de exasperacion no podia seguramente dispararse con tanto esceso, sin volcar la economía viviente; así es que los negros, colocados bajo un clima mas abrasador aun que los Moros y Marroquíes, no hubieran podido subsistir si la naturaleza no hubiese ablandado su temperamento, convirtiéndolo en flegmático, indolente y tardío. Los negros estan dotados del alma ardiente del Moro y del cuerpo tosco é insensible del siervo ruso; de

ahí dimanar las extravagantes contradicciones de la índole del Etiope; de ahí tanta pereza de cuerpo y tan disparados impulsos; de ahí tanta helidez é impetuosidad, tanta desidia y desesperación; el negro hermana entrambos extremos, porque consta de elementos contrapuestos.

El temperamento linfático alcanza en el negro mayor poderío que el bilioso; el primero está colocado en la parte exterior del cuerpo, para proteger la interior contra los arranques sobrado impetuosos que en breve la destruirían con sus redobladas accesiones. Este resguardo es otro beneficio de la pródiga naturaleza, especialmente en aquellos abrasados climas, donde todos los impulsos son tan estremadamente disparados.

No cabe duda en que la naturaleza llevada de tan benéficas miras humedeció también todos los órganos del negro, así internos como externos, con un humor negro y aceitoso que abriga todas las partes y entorpece sus impulsos. Hase notado que el foco de esta secreción se anida, no solo en el cutis del Etiope, sino también hacia la región del hígado; de donde se derrama por toda la máquina; por esta causa es la carne del negro, según ya llevamos dicho, de un tinte rojo-negrusco, color que se echa de ver más claramente en su sangre. Sus membranas, tendones y aponeuroses, cuyo tejido es, en el Europeo, blanco y brillante, son de color cárdeno; circunstancia que no fué completamente demostrada por ningún anatómico hasta Scemmering, y ni aun por los autores que han tratado de la anatomi-

mía de los negros, tales como Nic. Pechlin (1).

Los huesos del negro parecen mas blancos que los del Europeo, porque estan mas cargados de fosfato calcáreo y son mas macizos, y porque su porcion gelatinosa es de un color pardillo que realza aun mas la blancura de la tierra calcárea: lo contrario se advierte en los huesos de los Europeos, pues como estan menos cargados de fosfato de cal, contienen mayor porcion de jelatina, la cual amarillea con el ambiente.

Todos los humores del negro son de color mas subido que los nuestros; nótese en ellos aquel tinte negruzco que baña todo su cuerpo, y que hasta se advierte en su licor seminal. Todas las sustancias de que se alimenta se convierten en quilo pardusco, al paso que en el hombre blanco se trasforman en quilo blanquecino: así pues, el negro crea por sí mismo el color tiznado que le tiñe, y está tan lejos de deberlo á causas estrañas, que hasta su cerebro y sus nervios ofrecen interiormente el mismo tinte.

Este hecho basta por sí solo para dar al través con la opinion de que el color del negro dimana únicamente del influjo de la luz y del calor; pues aunque estos agentes puedan atezar un cutis blanco, no alcanzan á tiznar lo interior del cuerpo, los músculos, la sangre, el quilo, el cerebro, los nervios, y por último, todos los humores y todos los órganos. Dedúcese pues de cuanto llevamos espuesto ser esta calidad innata y radical.

(1) *De cute Æthiopum*.; y Albino, *Dissert. de sede et causa coloris Æthiopum*, etc. Lugd. Bat., 1737, en 4º.

¿No vemos diariamente, entre nosotros, hombres de casta blanca mas atezados que otros, y de pelo y ojos negros? La diseccion de estos mismos individuos presenta todas sus partes internas teñidas de un color mas subido que las de los hombres de temperamento mas blanco, como los pelirubios, los pelirojos, etc. Hase notado que las doncellas peli-negras tienen la membrana del hímen de tinte mas subido que las rubias, que la tienen de color de carne. Queda pues demostrado que estas diferencias no dimanen de la influencia de la luz, y sí de la naturaleza peculiar á cada cuerpo.

Lo mismo sucede en las demás castas humanas; pues los Mogoles y Calmucos, situados en rejiones aun mas frias que las nuestras, son mas atezados que nosotros, y de temperamento mas bilioso; asimismo, los hombres flegmáticos son mas blancos que los melancólicos, tanto en lo exterior como en lo interior, aunque todos habiten el mismo pais, aunque todos esten igualmente impresionados por el calor y la luz, y vivan de las mismas sustancias: el negro se diferencia pues radicalmente del Europeo.

Tambien entre los negros se notan temperamentos diversos, como se echan de ver en la casta blanca; pues los negros mas linfáticos son tambien menos tiznados que los biliosos; de suerte que la especie negra procede como la blanca en todas sus complexiones naturales.

## ARTICULO CUARTO.

DE LAS ENFERMEDADES Y DEJENERACIONES ORGANICAS DE LOS  
NEGROS

Además del color negro del cutis y de las partes internas del cuerpo, podemos ofrecer otras consideraciones que demuestran ser esta especie muy diferente de la nuestra, puesto que su configuracion no es igual á la de la especie blanca. Supongamos que, por una dejeneracion particular, sea el negro de color blanco de leche, como los *Dondos*, *Caquerlaques*, ó *Albinos*; á pesar de eso quedará su especie perfectamente caracterizada por la conformacion de su rostro, su hocico abultado, sus gruesos labios, su nariz chata, su pelo lanudo, el desvío del agujero occipital de su cabeza, su andar derrengado, y mas aun por su carácter descollante de animalidad, sus inclinaciones enteramente físicas, y la superioridad de sus sentidos materiales á su inteligencia.

Fuera de lo dicho, es de observar que adolece el negro de muchas enfermedades que en nada se parecen á las del blanco, lo que seguramente indica una diferencia radical. Así como las enfermedades contagiosas de una especie de animales no se comunican á otra especie, aunque inmediata, por ser muy diferente su complexion, asimismo vemos que el *pian* de los negros, que es entre ellos una enfermedad contagiosa, no acomete nunca á los blancos que los frecuentan. Hase probado que las negras que

adolecen de este mal no lo comunican á los niños blancos á quienes dan el pecho; sin embargo el *pian* se contrae de un negro á otro por solo la transpiracion ó el contacto, como las viruelas entre nosotros (1). Otra enfermedad peculiar tambien de los negros, especialmente en las islas de América, es la que llaman *dolór de estómago*: los negros del Congo son mas propensos que los otros á esta dolencia, la cual pone amarillo el cutis, en cuyo caso se dice que el negro tiepe el rostro *patata* (2); su lengua aparece blanquecina y cargada; el paciente se pone lánguido y apático, y cae en un entorpecimiento ú letargo que postra sus fuerzas y termina en una hidropesía incurable. Fastídiante todos los alimentos sanos y dulces, y anhela con ansia los acedos, ardientes, salados y ácidos, y aun una especie de tierra arcillosa; por último, hínchanse las piernas lo mismo que el vientre, llénase el pecho, y casi todos fenecen á los pocos meses. Esta dolencia viene á ser una especie de adinamia visceral ó caquexia y una postracion nerviosa de las fuerzas vitales (3).

(1) El *pian* es una especie de enfermedad eruptiva, ó cutánea, algo parecida á la venérea, por la sarna ponzoñosa con que cuaja la piel; sin embargo los negros solo la paderen una vez en la vida, como las viruelas; y viene á ser un mal humor que espelen del cuerpo, especialmente en la primera mocedad.

(2) Este es otro indicio de obstruccion mesentérica, dice Dazille, *Observ. sur les maladies des climats chauds*, Paris, 1785, en 8º., páj. 21. Véase tambien Nic. Fontana, *sur les maladies des Européens dans les pays chauds*, Stendal, 1790, en 4º., trad. fr., Paris, 1818, en 8º.

(3) V. Jorge Alberto Stubner, *De nigrítarum adfectionibus*,

Los demás achaques comunes entre los negros son los tumores, los diviesos, las fluxiones, las obstrucciones de las glándulas, la erisipela, la falsa perineumonia, las lombrices, el edema, las calenturas inflamatorias, como las gástricas biliosas, la hepatitis, la disentería y las obstrucciones viscerales. Sin embargo, no están propensos al tífus icterodes ó á la fatal fiebre amarilla que diezma tantos blancos en las colonias; aunque por otra parte las dolencias que padecen son, según Dazille (1) y Pouppe Desportes (2), mas graves y complicadas que las nuestras. Son entre ellos muy raras la gota, la piedra y las apoplejías, segun Chanyallon (3); sus dolencias dependen principalmente de la mala digestión (4); resisten mejor que los blancos á las evacuaciones abundantes; pero tambien son propensos á la hinchazon de los pies.

Galeno habia advertido que el pulso de los negros es casi siempre acelerado; que su piel es naturalmente muy enardecida, y que sus calenturas se encuentran con mayor violencia que las de los blancos. Con todo; los negros harto debilitados ya en las colonias presentan el pulso muy lento, á penas se

Wittemb., 1799, en 4.<sup>o</sup>, y las *Miscellanea physico-medica ex acad. Germ.*, 1748, en 4.<sup>o</sup>, tomo 1, n.<sup>o</sup> 2.

(1) *Obs. sur les maladies des nègres*, Paris, 1776, en 8.<sup>o</sup>.

(2) *Hist. des maladies de St. Domingue*, Paris, 1770, 2 vol. en 12.<sup>o</sup>.

(3) *Voyage à la Martinique*, Paris, 1761, en 4.<sup>o</sup>, páj. 78.

(4) Pouppe Desportes, *Maladies de St. Domingue*, tomo II, páj. 273.

## 112 CONFORMACION PARTICULAR DEL NEGRO.

percibe su estado febril; en una palabra, todo propende á la postracion, y sus crisis son casi nulas. Las heridas mas leves les acarrean á veces graves accidentes espasmódicos, tales como el tétano. Jeneralmente hablando, y segun ha probado Meyners en vista de los hechos mas constantes y auténticos, muestran los negros suma predisposicion á los trastornos convulsivos; la menor alteracion suscita en los mas una rabia epiléptica y una desesperacion tan arrebatada, que se matan á veces por los motivos mas leves. Sus fibras se ponen en breve tiempo secas y úridas. En las mas de sus dolencias, propenden los pulmones á conjestiones particulares y á una falsa perineumonia que es muy comun entre ellos (1). Sus disenterías se convierten en calenturas adinámicas; padecen menos que los blancos de achaques inflamatorios; sus crisis son mas arduas, y todo en ellos propende á la edematia.

Las enfermedades de los climas intertropicales se orijinan mas bien de estremada humedad que de calor: Pondicheri, situada á los 12° de latitud, sobre un terreno seco y arenisco, es mas saludable que Santo Domingo y otras colonias situadas desde los 17 á los 20° de latitud; porque estas islas son estremadamente húmedas, y cuanto mas pantanoso es un pais, como por ejemplo la Guayana, mas mortífero será para sus moradores. Si á estas causas agregamos los alimentos sobrado emolientes y mal digeridos, la constante esposicion á la humedad de

(1) Dazille, *Maladies des nègres*, páj. 115 y 132.



esos cuerpos enteramente desnudos, no solo de dia, sino tambien á veces de noche; el escesivo trabajo á que estan condenados en medio del calor que los estenúa; los escesos venéreos á que arrebatadamente se entregan durante la noche; y por último, la frecuente embriaguez de mal aguardiente de azúcar, no causará maravilla que la poblacion esclava fenezca en breve tiempo con las dolencias que la abruman, mayormente si á esto se agrega la poca asistencia que se les dedica. En efecto, tráeles á veces mas cuenta á los colonos inhumanos dejar morir á los negros que asistirlos en su enfermedad y correr la suerte de gastar en balde costosos medicamentos (1). Nadie estrañará por cierto que tras las trabajosas digestiones de alimentos mal sanos y pesados les sobrevengan diarreas ó disenterías pútridas y malignas (2).

Jeneralmente hablando, los negros no son propensos al cálculo ni á los achaques artríticos; su osamenta, que es recia y pronta, se cuaja en mas breve tiempo que la del blanco; y su cuerpo, que es esencialmente linfático, necesita á menudo remedios tónicos y corroborantes. Su sistema pulmonar no es de mucho tan activo como en los Europeos, y de ahí es que requieren menos aire puro que estos últimos. Quizás sea esta una de las causas del color negro y carbonizado de su sangre; por la misma razon pueden zambullirse en el agua mas

(1) Dazille, *Obs. sur les maladies des négres*, Paris 1776, en 6º., páj. 30.

(2) *Idem*, páj. 72.

tiempo que nosotros. Rara vez deben contrarestarse sus enfermedades con la sangría y los debilitantes, porque sus inflamaciones son muy leves, y adolecen jeneralmente de atonía y esfacelo. Los estimulantes solo son contra-indicados en la disposicion convulsiva ó tetánica que reclama los calmantes. El sistema intestinal es en ellos muy débil; de ahí su predisposicion á la caquexia, al dolor de estómago crónico, á la ictericia, á las obstrucciones del pancreas y del hígado, á la hinchazon del bazo, etc.

No cabe duda en que todos estos caracteres fisicos, todas estas dolencias é inclinaciones morales se desvían esencialmente de los de los blancos; fundándonos pues en tales hechos, parécenos muy natural inferir que el negro constituye una especie muy diversa de la nuestra.

La dejeneracion de los *Albinos* ó negros blancos no es peculiar de la especie negra. Los animales y vejetales de las rejiones polares ó de altas montañas propenden jeneralmente al color blanco; las plantas alpinas ostentan casi todas flores blancas ó pálidas; el pelaje de diversos cuadrúpedos, como la liebre, la rata, el raton, la ardilla, el armiño, el hediondo, el oso, el tejon, la zorra, la marta-zibelina, y aun el de muchos renjíferos, caballos, perros y gatos, se blanquea durante los rigurosos inviernos de Siberia, de Laponia y de los Altos Alpes. No por otra causa se emblanquecen diversas aves, como el halcon, el lagopo, el urogallo, el hortelano-nevado, el pinzon de las Ardenas, el cuervo, la corneja, el mirlo, la chova, el ánsar, el ánade, la gallina, la

codorniz, la perdiz, el palomo, el pavo real, el faisán, etc. Las yerbas de los países muy fríos se cuajan de un vello blanco y lacio, y sus hojas se salpican de blanco; las gramíneas y las cañas tienen las hojas rayadas de blanco; también se matizan de blanco otros muchos vegetales por medio del cultivo.

Iguales degeneraciones se manifiestan en el hombre, puesto que vemos negros blancos, ó *albinos*, llamados también *dondos*, *chacrelases*, etc., que son de un blanco apagado-pálido, con el iris del ojo encarnado y débil, ó incapaz de tolerar el resplandor del día; los negros-pios, ó manchados de blanco en diversas partes del cuerpo, se parecen á las manchas de las hojas y de los pétalos de diversos vegetales cultivados.

El cabello de los albinos ó cenicientos es blanquizco y sedoso cual la estopa. Iguales caracteres se notan en los blanquecinos de nuestra casta blanca ordinaria; entes flojos y menguados, de cutis sumamente pálido, de pelo blanco, sedoso y plateado, de ojos encarnados y que aborrecen la luz (1), como

(1) Blumenbach, *De oculis leucæthiopum et iridis motu. Comment.* Gotinga, tomo VII, páj. 29. Ya en tiempo de Aristóteles se había observado que el color del iris de los ojos sigue el de la piel. En efecto, la coroida de los individuos blanquecinos carece del *pigmentum nigrum*, motivo porque aparece la redecilla roja de los vasos de esta membrana del ojo. También pierde el color en los ancianos que encanecen, y está moteada en los individuos que tienen manchas blancas. Cuanto menos negros son los ojos, mas les ofende la luz, y mas propios para ver en el crepúsculo. Simon Porcio, *De oculor. coloribus*, Florencia, 1550, en 4.º, páj. 34.

los conejos blancos; tienen el oído duro é insensible; son jeneralmente incapaces de trabajo físico y moral, y carecen de robustez y valor. Hállanse ordinariamente en las heladas rejiones de la Europa septentrional, donde, por ser los hombres jeneralmente rubios y de tez blanquísima, propenden mas que otros á esta especie de desmedro; encuéntranse tambien en las frias montañas de los Alpes y de Suiza. Las hembras, por ser de complexion naturalmente mas débil, son asimismo mas propensas que los varones á esta triste degeneracion.

La ancianidad y las pesadumbres blanquean el pelo, y desde muy temprano encanecen los individuos estenuados por el pesar y el trabajo mental; vense tambien negros salpicados de blanco, y otros con mechones de cabellos canos en medio de una cabellera negra, á semejanza de nuestros animales domésticos, como el perro, el gato, el conejo, el caballo, la gallina, la paloma, etc., que con frecuencia presentan manchas blancas sobre un campo de otro color. Vense tambien elefantes blancos ó blanquecinos.

Ahora pues, así las manchas blancas parciales, como lo descolorido y la blancura total de nacimiento ú adquirida, efecto del frío riguroso, de la ancianidad ó de otras causas, constituyen, segun se ha observado, una degeneracion esencial en los animales y vegetales; ese estado solo es capaz de producciones menguadas, afeminadas, ó poco fecundas, y faltas de facultades activas; asimismo, las yerbas ahiladas, descoloridas, y que nacieron en la

oscuridad, son insípidas, acuosas, inodoras, incapaces de florecer y de sazonar sus frutos. Las flores blancas presentan jeneralmente un tejido blando como las liliáceas, olores insubsistentes, y un sabor nulo ú soso. En Hungría, casi todos los bueyes son blancos, más no así los toros, de donde podemos inferir que la castracion debilita y emblanquece á estos animales. El jabalí es naturalmente negro; pero domesticado y quebrantado por la vida poltrona y oscura de la pocilga, vemos que el cerdo adquiere á veces el color blanco; nuestros ganados, nuestras castas domésticas, deben á la esclavitud y á su existencia violentada y dejenerada sus manchas blancas y su estado opilado; bien así como se ahilan nuestras legumbres enternecidas y debilitadas por el cultivo y la oscuridad. Es cierto con todo que estas plantas adquieren por lo comun mayor volúmen y humedad, así como nuestros animales domésticos alcanzan una gordura supérflua muy análoga á la hinchazon y á la leucoflegmacia.

Esta palidez depende en el hombre, y especialmente en los animales hembras, de la falta de secrecion de la materia colorante de la redecilla mucosa situada ordinariamente debajo la epidérmis, y que traspassa su color á los individuos negros ó de color oscuro. En efecto, si herimos un caballo ó un perro de color, y quitamos la epidérmis ó red mucosa subyacente, verémos brotar pelo blanco en la cicatriz, porque ya no queda la redecilla mucosa y colorida que le comunicaba su tinte. No de otra suerte, con motivo de la ríjida frialdad de los in-

viernos ó de la flojedad de la piel en la ancianidad, en la estenuacion ó en el pesar, vemos que el pelo y el vello permanecen constantemente blancos, porque ya no reciben el nutrimento aceitoso y colorante de la red mucosa que descubrió Malpighi. Sin duda alguna hay tambien en las hojas y flores de los vegetales otra materia colorante análoga, segun lo indican las manchas blancas y el abilamiento.

Los animales blancos son jeneralmente sencillos y bondadosos, ó *cándidos*, al paso que los negros son arrebatados y perversos; así como las plantas de color blanco son desabridas, al paso que las negras son á menudo ponzoñasas.

Esta blancura contra naturaleza es siempre enfermedad é innata, aunque á penas se propaga, porque los individuos opilados son de complexion tan débil y apocada que rarísima vez se reproducen. En el exámen anatómico que se ha hecho de estos albinos, no se ha hallado la red mucosa y subcutánea de Malpighi, que es el asiento del color del cutis; de suerte que el corion y la epidérmis no presentaban mas que la blancura deslucida y apagada que les compete. Estos individuos carecen por la misma causa de aquel tinte negro que baña la membrana coroida del ojo y comunica al iris su agraciado matiz; así es que los albinos ó blanquizcos tienen los ojos encarnados como los conejos ó palomos blancos que se hallan en el mismo caso. Este encarnado depende del entrelazamiento de los vasos sanguíneos, el cual se ramifica sobre la coroida y aparece descubierto; pero como la carencia de esta tinta ne-

gra deja penetrar en demasía la luz del sol, de ahí es que todos los blanquecinos, dñndos, albinos, etc., no pueden tolerar el esplendor del día, y ven mucho mejor durante el crepúsculo, y aun por la noche, cuando esta no es sobrado oscura; así es que todos ellos son nictálopes, ó ven de noche: de ahí trae su oríjen la fábula de los hombres nocturnos ó caquerlaques (1). Lineo, que no pudo acopiar en su tiempo noticias bastante averiguadas, los consideró como una especie particular de hombres, fundándose en que, en lugar de voz articulada, despedían un silbido, en que no salían sino de noche, rebuscando su sustento, robando á guisa de salteadores, y estaban dotados de escasísimos alcances. Estos infelices eran en su concepto animales intermedios entre el mono y el hombre, cual los faunos, los sátiros licenciosos, y los duendes fantásticos que creó la risueña imaginación de los antiguos, convirtiéndolos en divinidades campestres.

Los hombres, cuyo iris es azulado y ceniciento, participan un tanto de la naturaleza de los blanquecinos, por la estremada blancura de su cutis, ofuscándoles también, aunque en menor grado, la luz sobrado intensa. No es así con los hombres de iris negro y de cutis moreno. Al paso que los hombres van envejeciendo, destíñese su iris, y sus ojos se lastiman con el resplandor del sol. Los negros, co-

(1) Lionel Wafer vió Americanos albinos en el istmo de Darien (*Voyages de Dampier, Descript. de l'isthme de Darien*, por Wafer, tomo III), como los negros albinos de los Portugueses, y los caquerlaques de los Holandeses.

mo que estan destinados por la naturaleza á sufrir todo el centelleo solar, tienen el iris empapado en una tinta pardo-oscuro, y hasta su conyuntiva aparece mas pardusca que la de los Europeos. Alcanzan menor horizonte que los blancos, y sus ojos casi redondos presentan mucha analogía con los de los monos. En efecto, la membrana parpadeante ó *plica lunaris* del ángulo mayor del ojo está tan salida como la del orangutan (1).

Otra de las particularidades naturales de los albinos es lo fino, sedoso, blanco y casi plateado de su cabello. Su cutis es sumamente blando y suave al tacto, y cubierto de un vello estremadamente sutil y delicado. Nótanse en parte estos caracteres en los individuos muy rubios de cutis macilento, como se ven en nuestros países, aunque parecen mas comunes en los confines frios del norte y entre los moradores de las montañas mas elevadas. Estos individuos son estremadamente flojos, los mas son pequeños, flacos y sedentarios, fatigales el menor movimiento y les promueve copioso sudor; son asimismo muy apocados, achacosos, casi incapaces de pensar y reflexionar, y escasamente dotados de facultades enjendradoras; así es que la mayor parte son impropios para la reproduccion.

Los pueblos negros, dice Burckhardt (2), estan persuadidos de que la blancura del cutis es efecto de enfermedad ó síntoma de flaqueza, segun se lo

(1) Sam. Tom. Soëmmerring, *Icones oculi humani*, Francof. ad Mæn., 1804, en 1.<sup>o</sup>, páj. 5.

(2) *Reise von Nubien*.



muestra la experiencia en sus albinos ó negros blancos, y de ahí es que tienen en poco á los blancos, y algunos viajeros añaden que representan al diablo de este color (1).

Hase observado que los individuos de color mas subido, de tez morena y pelo negro, tienen el temperamento mas cálido y mas amoroso que los cuerpos blancos y flojos, cuyo carácter impotente, frío y afeminado participa de la naturaleza de los albinos.

## ARTICULO QUINTO.

## DE LAS NEGRAS.

Los negros son por lo comun muy ardientes en amor, y las negras se abandonan en esta parte á los excesos mas desenfrenados, y que felizmente ignoramos en nuestros climas bonancibles (2). Sus órganos sexuales son mucho mas abultados que los de los blancos. La estremada lujuria de las negras les granjea la preferencia de los blancos en la India; la repugnancia que estos experimentan al principio

(1) Los Hotentotes Bushuanas (Betjuanes de Lichtenstein) no creyeron que existiesen hombres blancos hasta que hubieron visto á los Holandeses. Creian aquellas pobres jentes que todo el globo estaba cubierto de negros, y que los hombres mas hermosos eran los Hotentotes.

(2) *Hist. génér. des Voyages*, tomo VIII, páj. 96; Labat, *Ethiop.*, tomo II: Tomas Rhoe, en la *Colecc. de Melch. Thevenot*, y los mas de los viajeros al suelo africano, aseguran que los negros prefieren las mujeres blancas á las de su propio color; lo que seria otro testimonio de la superioridad de nuestra casta.

queda en breve desvanecida por el hábito, y la negra se complace en cautivar el cariño de su amo, aunque por otra parte es fiel y casta en el matrimonio. «Los que han escudriñado, dice Raynal, las causas de esta afición con las negras, tan comun entre los Europeos, las han explicado con la naturaleza del clima, que bajo la zona tórrida arrebatada invenciblemente al amor; con la facilidad de satisfacer sin embarazo y molestia esta inclinacion insuperable; con cierto atractivo que se halla en las negras cuando el hábito ha familiarizado la vista con su color, y sobre todo con su ardoroso temperamento que les da la facultad de infundir y abarcar los arrebatos mas disparados. De ahí es que se vengan plenamente de la bochornosa dependencia de su condicion, por medio de las desenfrenadas pasiones á que incitan sus amos; y nuestras cortesanas europeas no han calado mas hondamente que las esclavas negras el arte de volcar y destruir las fortunas mas colmadas. Sin embargo, las Africanas llevan notable ventaja á las Europeas por lo tocante á passion verdadera para con los hombres que las compran, etc. (1)»

Nada puede darse mas asqueroso y mas repugnante que el atavío de las Hotentotas: su cuerpo está cuajado de una mezcla de sebo y hollín ó boñiga; su traje consiste en un pellejo y en brazaletes de intestinos de animales medio podridos: todas ellas viven en el mayor desaseo, arrojando un he-

(1) *Hist. philos.*, lib. ix, c. xxix.

dor intolerable con su traspiracion y la hediondez de sus menstruos; sus formas son horribles, su nariz extraordinariamente aplastada, su boca es salida á modo de hocico, su cutis mugriento y atabacado; en vez de cabello tienen la cabeza cubierta de borra desaliñada y poblada de asquerosa comezon, que estas desdichadas hembras engullen sin reparo; su lenguaje consiste en una especie de cloleo parecido al del pavo; su carácter es absolutamente lelo y desidiioso: tales son las Hotentotas, segun nos las pintan los viajeros. Si á esta descripcion agregamos unos pechos caidos á guisa de alforjas, y á los cuales estan aferrados unos niños tan puercos como sus madres; si consideramos que en el parto ellas mismas rompen con los dientes el cordon umbilical, y engullen á veces las parias; y que en todos tiempos estan beodas por el abuso del tabaco y bebidas fermentadas, desde luego volcarémos estas mujeres al infimo escalon de la humana belleza.

Las mujeres cafres son mas robustas y bien trazadas que las negras; su índole es tambien mas ardiente y perseverante. Las negras yolofas y mandingas, aunque no tan bien formadas y con los pechos caidos y una traspiracion que huele á puerro, no son sin embargo mal parecidas cuando mozas. Su cutis es blando y sedoso como el raso (1), son estremadamente lascivas, y sus pasiones desenfrenadas; dirian que estan abrigando en su seno todo el ardor del África: no es pues maravilla que con tanta

(1) Biet, *Voyage dans la France équinoxiale*, pág. 352.

facilidad seduzcan á los blancos, embriagándoles con el arrebatado delirio de la concupiscencia (1). La corrupcion de costumbres ha llegado á su colmo en muchos parajes del suelo africano, y ya se ha dicho que la pubertad es allí sumamente anticipada. En el Darfur, entréganse los naturales al incesto mas desenfrenado (2). La vida disoluta es en algunos territorios la prueba mas indudable del mérito de las muchachas, y por consecuencia inmediata, mírase la castidad como un testimonio de fealdad ú otro defecto. Harto conocidas son las costumbres lésbicas de *κλειτορᾶζειν*, que Séneca, San Agustin y otros echan en rostro á Safo y á sus parecidas; lo que abona, al parecer, el cercen del clítoris en los paises meridionales.

En Asia, en la América meridional, y hasta en África, abandónanse muchas mujeres á los negros, por ser estos mas potentes en amor y mas reciamente complexionados que los blancos (3). Ocioso parece repetir la narracion de las escenas eróticas que las Otaitianas ofrecieron á los Europeos. Aquella isla venia á ser la moderna Citeres de los navegantes; y por cierto que no es este el único ejemplo de disolucion que nos ofrecen las zonas ardientes del globo terrestre.

(1) Sparrmann, *Voy. au cap de Bonne Espérance*; Chanvallon, *Martinique*, páj 61, etc.

(2) W. G. Browne, *Voyage au Darfour*, tomo II, páj. 70, trad. fr.

(3) Saar, *Ostindische Kriegsdienste*, páj. 45; y Jefferson, *Notes sur la Virginie*, páj. 139.

Las negras blancas ó albinas no son propias para la jeneracion (1); como tampoco lo son las mujeres blanquecinas de casta blanca, que tienen los ojos encarnados, incapaces de arrostrar la luz del dia, el pelo y el vello blancos y sedosos, y una constitucion endeble y floja como los conejos blancos. Las morenas y pelinegras son jeneralmente robustas y potentes en amor. La rosilla del pezon (2) y las ninfas de la membrana del himen son pálidas en las albinas, y teñidas en las morenas.

Las mujeres del mediodía de Europa son mucho mas voluptuosas que las del norte. La Portuguesa pequeña y vivaracha es mas sensual que la Española é Italiana: estas lo son mas que nuestras Francesas, las cuales adolecen en ciertas ocasiones de mas afectacion que ternura; las Alemanas permanecen jeneralmente frias, y si bien las Rusas muestran mas ardor para el deleite, fuerza es atribuirlo á la corrupcion moral de este pueblo, de quien se dijo que *se pudrió antes de llegar á sazón*; y á la costumbre de vivir continuamente en estancias muy abrigadas y de vestirse de pieles, las cuales producen en parte el efecto de los climas mas meridionales. El verano infunde á la mujer mas cariño que el invierno; hanse

(1) Labat, *Afr. occid.*, tomo v, páj. 140, refiere que una albinosa ó dondosa, ó mujer blanca nacida de padres negros, engendró hijos enteramente negros. Así es que la naturaleza vuelve por sus derechos. Ya es bien sabido que los negros se ponen amarillos en la senectud, cuando encanecen, y que el iris de sus ojos se destiñe.

(2) Stisser, *Hebammenb.*, páj. 3.

visto mujeres frias y estériles en Europa, que se volvieron fecundas despues de haber pasado los trópicos (1); y aun aquellas que tienen el menstuo desarreglado conciben en los paises cálidos mas fácilmente que bajo el cielo frio y nubloso de la Béljica (2). De ahí es que pudiendo ser la mujer en aquellos ardientes climas una conquista mas fácil, debieron nacer allí los zelos, enfermedad harto solariega en las rejiones intertropicales; de ahí traen su origen los serrallos, los eunucos, los cintos de virjinidad, los anillos ligatorios, la costura de las partes sexuales de la mujer, y por último, el testimonio del desfloramiento en las bodas. Para escitar aun mas el ardor del hombre, restréganse las Ejiptias las partes sexuales con aromas estimulantes, como el ámbar, la algalia y el almizcle (3). De ahí nació el refran turco que en sustancia dice así: «Toma una blanca para el halago de los ojos, pero para el deleite toma una Ejiptia, ó mejor una Negra (4).»

Á pesar de eso, son las negras madres escelentes, las mas tienen abundante leche; y ya en tiempo de Juvenal, eran celebradas las Ejiptias por la estremada magnitud de sus pechos :

In Meroe crasso majorem infante papillam.

En Sofala, se han visto negras mozas todavía te-

(1) Piso, *Hist. nat Ind.*, lib. 1, páj. 12.

(2) Denys, *Amt der Vroedvrouw*, páj. 792.

(3) Prósop. Alpino, *Med. Egypt.*, lib. III, cap. xv, páj. 107, 2.<sup>a</sup> edic.

(4) Volney, *Voyage*, tomo 1, páj. 100.

ner bastante leche sin ser aun madres (1): así es que en todos los países húmedos y hondos, son las mujeres muy buenas nodrizas, lo mismo que las hembras de los animales domésticos, y crían mucho tiempo á sus hijos. Por esta razón los blancos de las colonias dan á criar sus hijos á las negras. Las Mandingas logran fama de tiernas y cariñosas nodrizas, prenda mas comun en las mujeres de índole sencilla y natural que entre nuestras Europeas vivas y civilizadas; estas no aciertan á hermanar los deberes de la naturaleza con los deleites del siglo y de la sociedad; y por otra parte el desvelo que acarrear la lactancia y la niñez ajaria en breve término esa lozanía que tanto las engrie.

Las negras son muy fecundas: quizás deba atribuirse este efecto á su temperamento flegmático, nacido tambien del influjo nervioso; pero como su complexion es estremadamente húmeda, no es maravilla que temple hasta cierto punto la sobradavolencia de su sensibilidad sexual (2). Sin embargo, la impetuosidad de su sistema nervioso causa á veces violentos vaivenes en el órgano uterino, especialmente cuando padecen alguna pesadumbre, ó se entregan á sus desenfrenadas pasiones, en cuyo caso es muy frecuente el aborto. Por otra parte, el calor del clima, que atropella el jiro de la sangre, los trabajosos afanes que las aquejan de continuo, ocasionan á menudo el desprendimiento del feto; y por

(1) Bikker, *Zoograph.* páj. 70.

(2) Labat, *Etiop. occid.*, tomo 1, páj. 209, asegura que las negras son muy propensas al amor, y en extremo fecundas.

no haber atendido á estas causas, se achaca á veces á estas desventuradas el abuso de abortivos. Harto cierto es por otra parte que el recelo de cargar con una familia crecida, el odio que infunden los amos crueles, los zelos de los negros, y la aprension de marchitar su hermosura, inducen con frecuencia las negras á sacrificar el fruto de sus entrañas. Conocen al efecto una multitud de medios, y echan mano especialmente de plantas en extremo emenagogas Merian afirma que se valen en Surinam de la hermosa flor de ponciana (*poinciana pulcherrima*, L.). Las negras que con tan criminales medios procuran conservar la hermosura que les granjea el cariño de sus amos, saben tambien vengarse de ellos cuando las menosprecian ó abandonan. El Africano es sumamente zeloso, y su amo debe desconfiar de él en todos tiempos si le ha seducido la mujer; pues todos ellos son muy duchos en el arte de envenenar, y los tormentos mas atroces no son capaces de hacerles confesar su delito. Conocen las propiedades de una multitud de plantas ponzoñosas, y por no errar el golpe las ensayan á veces en sus mujeres é hijos: ¡tan arrebatado es el deseo de venganza que los ensajena!

Los colonos inhumanos exasperan á veces los negros, en términos de echar mano estos infelices de armas vedadas. No parece sino que el deseo de acabar con los tiranos opresores está grabado en el corazon del hombre; y por mas anchurosa que sea la moral para con los déspotas de la tierra, rara vez se desentiende del inocente tiranizado contra todo



derecho y toda justicia. Los negros de frente men-  
guada, de ojos hundidos, de mirar soslayado y ore-  
jas grandes son comunmente reputados por de ín-  
dole feroz (1). Cuando tratan de vengarse, especial-  
mente á impulsos de los zelos, menosprecian los  
peligros y arrostran los mas horribles suplicios, cual  
es el de la hoguera con que se castiga á los negros  
atosigadores; aunque por otra parte se anticiparje-  
neralmente al castigo, quitándose voluntariamente  
la vida.

Aunque la lujuria, que es estremada en las mas  
de las negras, sea jeneralmente contraria á la mul-  
tiplicacion de la especie, favorece sin duda su fe-  
cundidad su mismo jénero de vida sencillo y como  
irracional; pues se ha observado que cuanto mas se  
civilizan los hombres y las mujeres, perfeccionando  
sus facultades intelectuales ó sensitivas, menos ap-  
tos se muestran para la propagacion; porque casi  
todas las fuerzas de la vida se desvían hácia el cele-  
bro y los sentidos, con desman de las partes sen-  
suales. De ahí es que los negros se multiplican en  
estremo cuando no se ven atosigados por la esclavi-  
tud. Por otra parte, muchas tribus negras son po-  
ligamas, y los caudillos toman cuantas mujeres se  
les antoja: la mayor parte de negros africanos pue-  
den caprichosamente repudiar sus mujeres y com-  
prar concubinas á medida de su gusto. La mujer  
adúltera cojida en fragante puede ser castigada de

(1) Pouppe Desportes, *Maladies de St. Domingue*, tomo II,  
páj. 269.

muerte, aunque por lo comun las partes se avienen amistosamente: las negras son por lo jeneral fieles á sus maridos y poco zelosas entre sí.

Las negras, que traen una vida afanada y trabajan como los hombres, paren con suma facilidad, porque tienen los huesos del bacinete mas separados que las Europeas, participando de la naturaleza del irracional, de donde procede el desahogado ensanche de sus partes sexuales.

Dos son las causas que principalmente contribuyen á facilitar el parto de las negras; en primer lugar, el ensanche de sus caderas y la abertura de su bacinete; y en segundo, el menor volúmen de la cabeza del negrillo. Entre las Europeas, es el parto trabajoso y arriesgado por causas opuestas. La educacion afeminada que se les da, nuestra perfeccion social, la fogosidad del sistema nervioso y cerebral de la mujer, se oponen mas de lo que jeneralmente se conceptúa al desahogo de la naturaleza en los órganos sexuales y al cabal medro de su bacinete. Nuestras labriegas, sencillas, idiotas y toscas, paren con la mayor facilidad; al paso que los riesgos del parto van en aumento en las ciudades mas opulentas, porque las mujeres se apoltronan, y foguean su sensibilidad, vinculando en las facultades persadoras cuanta pujanza les cupo. Por otra parte, los niños blancos tienen naturalmente la cabeza mas abultada que los negrillos; de ahí es que el Supremo Autor de la naturaleza dejó abiertas las partes que llamamos *fontanelas*, para que el cerebro pueda estrecharse al salir de la cavidad del bacinete; pero en

el negrilla es la fontanela mucho menor que en el blanco, cerrándose en mas breve espacio, y desaparece por último en los cuadrúpedos. Ya es bien sabido que la vida puramente irracional es favorable á la multiplicacion de la especie y facilita el parto; así es que el número de los nacimientos es proporcionalmente menor en las ciudades populosas que en los lugares y aldeas.

Ya hemos dicho que las negras tienen los pechos largos y caídos, motivo porque crían mucho tiempo á sus hijos, los cuales se aferran con sus madres, en términos de poder esta trabajar sin necesidad de sostenerlos. Este hábito es comun á todos los monos, que se agarran de su madre por la espalda ó las caderas, y no la impiden trepar á los árboles. Las negras se cargan á veces sus pechos al hombro para ofrecerlos al negrilla que traen aferrado.

Algunos Etiopes castran á sus hijos cuando niños, y los venden á los Turcos, Marroquíes y Persas en clase de eunucos, para guardar los serrallos; prefieren siempre los mas feos, para que no inciten á las mujeres. Por otra parte estos eunucos negros son muy leales con sus amos, y se convierten en espías vijilantes y severos de las mujeres, sobre las cuales ejercen suma autoridad, en términos de lastimarlas y azotarlas. Los capones que solo fueron privados de sus testículos experimentan á veces irritaciones amorosas, y entran en ereccion; así es que los Turcos solo compran eunucos enteramente privados de todo órgano exterior de jeneracion.

Los negros, que andan casi siempre desnudos é

incesantemente espuestos á los abrasadores rayos del sol y á la intemperie, tienen el corion ó el cutis mas denso y aceitoso que nosotros; de ahí es que las enfermedades eruptivas ó cutáneas suelen serles fatales, porque se desahogan con suma dificultad. Las viruelas arrebatan anualmente una multitud de negros, así en África como en las colonias europeas, y hacen horrorosos estragos en todos los pueblos salvajes y en los moradores del norte que tienen la dérmis compacta, porque, no pudiendo la enfermedad desahogarse por lo exterior, se ve rechazada hasta los órganos internos mas esenciales. Entre los negros situados al norte de la línea, en África, nunca se declaran las viruelas antes de la pubertad ó los catorce años; de donde inferimos que para contraer esta enfermedad y otras muchas es preciso que el cutis sobrado fofo adquiera cierto grado de irritabilidad. Así como los ojos del buho son harto sensibles á débiles rayos de luz para ver distintamente los objetos durante la noche, cuando nosotros solo podemos verlos de dia, no de otra suerte muéstrase el cutis de los Europeos bastante sensible á la ponzoña de las viruelas para que esta se esplaye desde la niñez, cuando en los negros no puede verificarlo hasta la época de la pubertad. Los negros nacidos en África al sur de la línea ecuatorial no padecen jamás las viruelas, segun afirman algunos autores; pero son propensos al *pian*, úlcera ponzoñosa y maligna y de naturaleza escorbútica, que se encona aunmas en el mar, y jamás puede curarse completamente. Si éste efecto es jeneral entre estas castas de

negros, es claro que su temperamento debe de ser atrabiliario y melancólico ; puesto que está en la esencia de este temperamento el no contraer las enfermedades inflamatorias y cutáneas, y el ser sobrado propenso á los achaques crónicos, tales como las úlceras, el escorbuto, etc.

Los negros, bien así como todos los pueblos que andan desnudos, tienen la estravagante costumbre de cincelarse el cutis y estampar en él diversas líneas y mamarrachos. Por otra parte el calor y la estremada sequedad abren á veces su cutis, sajándolo con grietas en todas direcciones, á semejanza de la áspera corteza de los árboles; de ahí es que para precaver este inconveniente suelen los negros untarse el cuerpo con aceite ó grasa, ablandando de esta suerte su tosca epidérmis ó sobrepiel.

El uso de estas pinturas ó señales, tan jeneral entre todas las naciones salvajes de la tierra, es el único medio que conocen para distinguir los empleos y dignidades de los individuos. Entre nosotros, señálanse las jerarquías, las dignidades, empleos y haberes con la diversidad de trajes, condecoraciones exteriores, con adornos de varias naturalezas y colores particulares; pero los bravos, á quienes el esceseivo calor obliga á andar desnudos, no podrian reconocerse mutuamente, á no llevar impresas en su misma piel esas distinciones sobrepuestas. Por medio de sus cinceladas reconocen los salvajes á sus caudillos y guerreros: estas pinturas vienen á ser un testimonio incontestable de su prudencia en el consejo, ó de su denuedo en las refriegas, y anun-

cian el puesto que orgullosamente ocupan en su pequeña sociedad, reemplazando entre ellos nuestras libreas, uniformes y títulos de nobleza.

Segun ya llevamos dicho, el negro es jeneralmente vanidoso, y muy propenso á engreirse de todos los atributos superficiales que denotan un carácter débil y menguado. La negra, que naturalmente aspira al mismo objeto, es mas disculpable que el negro, puesto que nació para agradar y seducir los corazones. La naturaleza le deparó el arte de la afectacion y el deseo innato de cautivar con entrañables arranques á los dueños irracionales que la oprimen. Dotada de cortas facultades intelectuales, es su corazon mas amoroso, y mas tierna su alma; si carece de fuerza y robustez, sóbranle las gracias y los embelesantes afectos del corazon.

La naturaleza que humilló al negro ante el blanco, equilibró este desfalco con otros logros. Nosotros contamos mas fruiciones intelectuales; el Africano posee mas logros sensuales: nuestros mas gratos deleites se cifran en encumbrarnos con el pensamiento á la esencia de los entes, y en empaparnos con el embeleso de la vida social; los negros solo alcanzan los logros que mas anhelan, idolatrando los objetos materiales. Nosotros apeteecemos la gloria, el señorío, los haberes; los negros anhelan la indolencia y la vida oscura, porque paréceles la riqueza sobrado cara á costa de su natural desidia. Mejor hallados con el desamparo que con el trabajo, solo se dedican á sus tareas en el último apuro. El Europeo anhela bienes de fortuna, nombradía, mil objetos de

hujo y comodidad; corre toda la vida tras nuevas fruiciones, pero jamás está satisfecho: el negro, al contrario, vejeta donde se halla, antepone la privación al alcance, y en lugar de ir tras lo que no tiene, prefiere la desnudez en que nació. Esnos necesario el movimiento, pero al negro el reposo; nuestros placeres son para ellos pesadumbres y sinsabores, y la insensibilidad, que para nosotros es el tormento mas intolerable, constituye para ellos el logro mas peregrino.

El Europeo estudia los cielos, mide la carrera de los astros, recorre toda la tierra, trae de la India el oro, los diamantes y las especias, y el azúcar de América; el flemático Hotentote, echado al suelo, fuma la pipa, come y duerme; nuestra agitacion es á sus ojos locura y dolor intolerable; créenos acosados en todas partes por el duende de la necesidad. Lo que en Europa causa mas estruendo y arroja mas esplendor es por nosotros apreciado; pero en las playas africanas tiénese en mas la idiotez y la desidia. No solo depende esta diferencia de la diversa organizacion del blanco y del negro, sino tambien de la naturaleza de los climas, puesto que vemos que el calor postra toda la pujanza del cuerpo y del entendimiento, y nos halaga con el reposo; cuando el frio acrecienta la tirantez de las fibras, enardece el arrojo, y arrebatá á los hombres con movimiento perpétuo. Así es que el encierro, que es la mayor pesadumbre que puede caber á un Europeo, conviértese para el negro en asilo de paz, donde disfruta en plena libertad el entrañable deleite de la holganza.

### 136 CONFORMACION PARTICULAR DEL NEGRO.

Por lo dicho queda plenamente demostrado que la inteligencia del negro es menos activa que la nuestra, á causa de la estrechez de sus órganos cerebrales. Hasta los bravos de la Florida y los Caribes reducen á la esclavitud á los negros que roban de los colonos europeos, y por toda la tierra, el negro que vive en la vecindad de otra casta humana queda en breve avasallado (1); pero ninguna de las otras castas se ha visto esclava del negro jamás, pues no está en el orden de la naturaleza el que el menos inteligente ejerza el predominio. Este hecho solo basta para demostrar la inferioridad constante de su especie entre el jénero humano. Por otra parte el negro se entrega brutalmente á la disolucion mas desenfrenada; su alma se halla, por decirlo así, mas sumida en la materia, mas anegada en la irracionalidad y mas arrebatada por los anhelos físicos. Es ordinariamente comilon (2), y abandónase en África á la poligamia y á la lujuria, obstáculo casi invencible para que se introduzca el cristianismo en aquellas rejiones y en las análogas.

Si el hombre es principalmente tal por sus facultades intelectuales, parece incontrastable que bajo este respecto es el negro menos hombre que nosotros; acercaráse mas á la vida de los irracionales,

(1) Asi es que en Nueva Zelandia, los negros ó *Cuquies* se hallan reducidos á la esclavitud, y son devorados por los *Rongatendas*, de casta malaya. (R. Cruise, *Relat. of New Zealand*, 1823.)

(2) Desmarchais, *Voyages*, Paris, 1730, en 12º, tomo 1, páj. 333.



puesto que le vemos mas dócil á los impulsos rastroeros de la gula, de las partes sexuales y de todos sus sentidos, que á los mas nobles de la razon. Adora á sus muñequillos, porque los teme, no porque los ama (1). Esta mengua es aun mas palpable en los Hotentotes, y por todo el ámbito de la tierra no hay hombres mas idiotas, mas incapaces y mas yertos. Si comparamos el Hotentote con los monos mas perfectos, verénos entre ellos muy poca distancia; su organizacion viene á ser idéntica, segun se patentiza en su hocico jesterero, la estrechez de su cerebro, el desvío del agujero occipital, la inflexion del espinazo, la posicion oblicua de su bacinete, la menor curvatura del estómago, las rodillas medio doblegadas, la separacion de los dedos del pie, y la posicion sesga de la planta (2), cual se advierte en los monos. El Hotentote habla con suma dificultad, y cloclea casi como el pavo, lo que es otra analogía manifesta con el orangutan, que arroja un clocleo sordo, á causa de las bolsas ternillosas de su larinje, en las cuales se sume la voz.

Hasta los negros reconocen este parentesco, que tal puede casi llamarse su semejanza con los monos, puesto que, segun afirman todos los viajeros, los reputan por negros bravos y holgazanes. En efecto,

(1) *Idem*, páj. 337.

(2) Hasta los mismos Hotentotes reconocen que su calcaño es mas levantado que el de los blancos, pues, segun Barrow, adivinan por la huella estampada en la arena si pasó un Europeo ó un Hotentote, porque el pie de este último es mas parecido al del joco.

si consideramos la estremada semejanza de los monos con los Hotentotes y Papúes, semejanza tal que Galeno equivocó la anatomía del *píteco* por la del hombre; si atendemos á las señales de inteligencia que manifiesta el orangutan, hasta qué punto sus costumbres, sus acciones y hábitos se hermanan con los del negro, y á la educacion de que es capaz, casi será forzoso confesar que el negro mas imperfecto está muy inmediato al mono mas cabal. Lejos de ní la pretension de que pertenezcan á un mismo género, por mas que las hembras del orangutan padezcan la evacuacion menstrua, lleven el feto en el vientre de siete á nueve meses, y se encariñen tanto con los hombres como los monos con las mujeres. No cabe duda en que es mucha la distancia que separa el mono del Hotentote; y aunque sea menor la que media entre este y el Cafre, entre el Cafre y el Malayo, y entre el Malayo y el Europeo, es incontrastable la transicion. Esta se ha reconocido por todos los naturalistas, puesto que han clasificado el mono inmediatamente despues de la especie humana, siguiendo el ejemplo del sapientísimo Lineo (1).

(1) Los casos que citan diversos autores de la union del orangutan con la mujer, por mas repetidos, no ofrecen ningun carácter auténtico, ni tampoco son verosímiles; pues hay patente diferencia entre los órganos sexuales de la especie humana, el tiempo de la jectacion, etc., y los de la especie de los orangutanes mas inmediatos. No harémos á los negros, cual algunos autores ingleses, el agravio de suponerlos oriundos del ayuntamiento de los jocos (*simia troglodytes*) con la especie humana atezada, porque esto nos parece de todo punto imposible, por las razones ya dichas.

## ARTICULO SEXTO.

DE LAS MEZCLAS DE LAS CASTAS, Ó MESTIZOS DE CASTAS DIVERSAS.

1º. *De los Criollos.* — El Europeo que se establece entre los trópicos y se casa, enjendra hijos *criollos*. Así se llaman todos los blancos nacidos en ambas Indias y oriundos de extranjeros. Dase también el nombre de *criollos* á los negros nacidos en las colonias, donde fueron sus padres trasladados por los Europeos; porque esta palabra denota el nacimiento en las Indias de individuos oriundos de otros países, y aun de los mismos irracionales. Con todo, aplícase principalmente á los Europeos, y esta voz se deriva de *creare*, enjendrar.

El criollo blanco aparece jeneralmente bien trazado y de estatura gallarda; su complexion tira mas bien á flaca que á recia, es mas delicada que robusta, y cenceña mas bien que rechoncha. Es vivo, ardiente, disparado, altanero, y ordinariamente imperioso, porque como nació en medio de una turba de esclavos negros siempre dispuestos á anticipar sus deseos, á cumplir sus órdenes y á obedecer todos sus caprichos, contrae forzosamente el hábito de creerse formado para mandar y ser obedecido. No dirán sino que considera á los demás hombres como á otros tantos esclavos nacidos para servirle. Este despotismo y esta afectada superioridad le hacen malquisto en Europa, donde nuestras costumbres rechazan esta arrogancia, y nivelan los sujetos de iguales haberes. Con todo, este mismo orgullo

aleja comunmente á los criollos de toda accion vil y rastrera; é infundiéndoles á veces castiza jenerosidad, les comunica valor y desprendimiento, aunque, si cabe decirlo, siguen tambien en esta parte los impulsos de la ostentacion. Menospreciando el abatimiento y humillacion de sus esclavos, tendríanse por tan despreciables como estos si contrajesen sus viciosos desbarros; y de ahí es que se arrojan á escesos contrarios. La sujecion les parece intolerable, y á veces quebrantan sin reparo los venerables vínculos de las leyes y de la razon; su índole arrebatada compite con la inconstancia de sus caprichos, abortos del calor del clima y de la saciedad de unos deseos harto fácilmente satisfechos. Sin embargo los criollos de los paises frios de la América septentrional no se desnivelan apenas de los demás Europeos,

El ardor del clima que habitan enardece la estremada sensibilidad de sus órganos, y les da una fantasía que los atropella de logro en logro. Los mas de ellos parecen nacidos para cantar los dulces embalesos del amor, cual Parny y Bertin, ó los amables epicureos de la Isla de Francia. Su valor es impetuoso, pero momentáneo; solo viven á saltos y carreras; sus miembros son flexibles y delicados. La movilidad de sus fibras y los impulsos de sus nervios los arrastran á todo jénero de deleites con indecible frenesí; sacrificanse completamente á los placeres, y viven ajenos del dia de mañana. Muestran suma perspicacia y desenvoltura; pero su natural inconstancia los desvía jeneralmente de estu-

ñios tenaces y de una disciplina severa tan necesaria para la milicia; todos sus arranques son estremados: sus cariños, ajenos de aquellas delicadas reinsistencias de amor moral y de blanda sensibilidad, que prometen y dan tan embelesantes fruiciones, se arrojan de un bote de la indiferencia á la postrer fineza, y no anhelan por lo comun mas que lo físico del amor.

No menos escesivas y desenfrenadas aparecen sus demás inclinaciones. Las bebidas espirituosas, los funestos placeres de la mesa, el juego, la ambicion, la venganza, los zelos, avasallan alternativamente su corazon, los vuelcan en las mayores desventuras, y emponzoñan con harta frecuencia todo el resto de su vida; en una palabra, ajenos casi siempre de la moderacion, déjanse arrebatarse por los impulsos de sus sentidos.

Este sistema nervioso tan exasperado dimana de su misma complexion enardecida por el calor del clima. Los moradores de Europa tienen los órganos de los sentidos empapados de humores y sangre y envueltos en un tejido celular esponjoso y henchido, todo lo cual cuaja los nervios y los embota para el contacto de los cuerpos esternos. En las rejiones meridionales, al contrario, evaporanse los líquidos por el calor, los cuerpos pierden su gordura, siéntase el tejido celular, y los nervios permanecen mas desnudos, mas espuestos á las impresiones esternas, y por lo mismo quedan mas hondamente impresionados. No es pues maravilla que los arranques y las sensaciones sean tanto mas impetuosos cuanto

menos envueltos y humedecidos estan los nervios, y mas desjugados son los cuerpos. Esta estremada sensibilidad es la principal causa de escesiva movilidad ó de perpétua inconstancia; pues ya se deja conocer que las sensaciones sobrado intensas acosan de suyo y obligan á continua variacion.

Los hombres son comunmente mas secos en los climas ardientes que en los paises frios; así es que todos los Europeos que pasan á las colonias meridionales de las Indias padecen mas ó menos, segun su complexion, una connaturalizacion efectuada por medio de cierta enfermedad inflamatoria. Con efecto, vemos que en nuestras rejiones se establece constantemente un equilibrio natural entre los sólidos y los líquidos de nuestro cuerpo; mas no así en los paises cálidos, donde los líquidos se dilatan por el calor, mientras que los sólidos se estrechan y encojen; así que, rómpese el equilibrio, el cuerpo no puede contener los humores, sobreviene un sumo hervidero, un entumecimiento, acelerado especialmente por las bebidas acedas, irritantes y espirituosas, cuyos escesos son harto comunes en aquellos paises. De allí trae tambien su origen la plétora biliosa que en ellos predomina. En aquellos destem-  
ples, solo la sangría y la dieta alcanzan á mermar los humores y á restablecer el necesario equilibrio. Esta es la principal causa de aquella palidez y de aquel tinte cárdeno y aplomado de todos los criollos. Lo atezado y amarillento de su cutis no es solamente efecto del sol, puesto que ni aun las partes del cuerpo que nunca estan descubiertas presentan la

frescura, la brillantez y la blanda gordura de los miembros de los Europeos. Estos solo pueden conaturalizarse á costa de esta demasía de líquidos que constituye su cuerpo pletórico, robusto y caluroso. Así es que los criollos que vienen á Europa se hallan débiles, delicados y friolentos, hasta que su cuerpo se ha granjeado un temperamento análogo al clima de esta parte del mundo; y cuando se restituyen á sus hogares, tienen que desaguar este rebosamiento de humores harto contrario á la naturaleza de un clima cálido.

Prueba la merma de la sangre y de los demás líquidos la falta ó escasez del menstuo en las criollas, á menos que esta escrescion menstrual fluya con sobrado esceso, á causa del encrespamiento espasmódico del órgano uterino. De ahí dimana su estremada indolencia, su debilidad y apocamiento. Pero como el sistema nervioso adquiere en ellas mayor pujanza aun que en los hombres, á causa de la blandura de sus fibras, no parecerá extraño que padezcan los arranques é impulsos mas estremados. Sus zelos se convierten en rabioso furor; aborrecen toda clase de trabajo, apetecen el ocio, pero sus anhelos son desenfrenados. Desaladas por la danza y por todos los ejercicios voluptuosos, parece que ni aun la helada vejez entibia sus ardientes deseos. El amor es para ellas la urgencia mas imperiosa. Conduélense de las ajenas desdichas, pero son estremadamente crueles y vengativas para con sus esclavos; imponen á los negros los mas espantosos castigos por causas harto livianas, y son tanto mas inexorables por

cuanto no lastiman sus ojos los tormentos, ni hieren sus oídos los incesantes alaridos de aquellos desventurados. Son en extremo desaforadas y despóticas en el cumplimiento de todos sus caprichos, triste é inevitable consecuencia de su debilidad é inacción. Igualmente arrebatados son su sensibilidad moral y sus afectos jenerosos, y estreman á veces la virtud hasta el entusiasmo mas sublime.

Las criollas son púberes mas pronto que las Europeas, á causa del calor del clima que da vivo impulso á sus órganos. Esta misma sensibilidad las espone á veces á frecuentes y peligrosas hemorragias uterinas, especialmente cuando abusan de las fruiciones del cariño, ó de alimentos acedos y especiados, y de bebidas irritantes, vicios sobrado comunes en los climas cálidos. Las criollas son tambien muy propensas al aborto, y dan pòquisima leche; de ahí es que toman las nodrizas entre las negras, las cuales no fajan nunca las criaturas. Estas no salen jamás cojas, dislocadas, jorobadas ni estropeadas, porque desde su nacimiento disfrutan la mas plena libertad. Dicese que las criollas son en extremo fecundas, y que á veces tienen de diez á doce hijos; bien que esto nos parece exagerado, porque los habitantes de los paises cálidos son rara vez tan fecundos como los de las rejiones frias. Vemos que en Francia son mas crecidas las familias en las provincias septentrionales que en las del mediodía. Por otra parte, estráganse las costumbres cuanto mas ardientes son los climas, y bien sabido es que cuanto mas se vician estas, menor debe ser la



multiplicacion de la especie. Sin embargo, la abundancia de alimentos, la vehemencia del amor, lo fértil y bonancible del clima, facilitan en aquellas rejiones el esplayamiento de todo jérmén de vida, mas que en los países templados.

Este mismo temperamento de la atmósfera y del suelo influye tambien necesariamente en las dolencias y en la salud de sus moradores. Los criollos americanos viven casi enteramente ajenos de las enfermedades causadas por la abundancia ó la plétora de los líquidos, las apoplejías, las pleuresías, los catarros ó fluxiones, y hasta de la gota y el mal de piedra; pero en contra estan propensos á los achaques resultantes de la actividad de la fibra y de la movilidad de los nervios. Su vejez es mas anticipada, pero menos achacosa que entre nosotros. Su vida, desgastada durante una mocedad turbulenta y revuelta, los deja vejetar tranquilamente en sus postreros dias. Destroncados ya desde muy temprano por los escesos venéreos, arrastran su desmoronada existencia en la inaccion y en una flaqueza, tanto mas cuerda y dichosa cuanto mas desvalida.

2º. *De los mulatos y mestizos, ó de las castas.* La palabra mulato, *mulattus*, es derivada de *mulus*. Este nombre se aplica á los individuos de la especie humana enjendrados de una cepa blanca ó europea con otra negra. Harto comun es esta mezcla en las colonias, la cual reúne estas dos especies de hombres, pues los blancos reparan rara vez en abusar de sus negras esclavas, y estas se rinden tanto mas fácilmente á la seduccion, por cuanto confian ali-

jerar con esto las cadenas de la servidumbre. Ya se deja discurrir con qué maña y astucia procurará el débil conquistar á su señor, puesto que en esos estados de estremada desigualdad, donde los unos poseen todos los bienes, y nada los otros, conviértese el dueño en objeto constante y víctima de todos los géneros de seducción, halagos y lisonjas. Su autoridad, á la cual se rinden cuantos le rodean, desencanta las fruiciones sencillas é innatas de la naturaleza. ¿ Pueden estar seguros de ser amados por su sola persona los reyes cuya autoridad no conoce límites? El déspota de Oriente, que á peso de oro compra en un bazar una jóven tierna é inocente de Cachemira ó de Jeorjia, puede en su serrallo exigir de ella la sumision mas absoluta á sus caprichos : pero con todo eso, vive equivocado; pues sin su cariño no goza mas que de un cadáver.

Estos abusos son sobrado comunes ya en las colonias, y estan clamando por su enfrenamiento con leyes sabias y severas, tanto mas urgentes, por cuanto vienen á ser el manantial de un sinnúmero de descarríos civiles (1); pues así pueden llamarse los trastornos y las ruinas de las fortunas y los anticipados escesos del deleite, ya que nadie mejor que las negras conoce el arte de estimular la concupiscencia : al ardor de la sangre africana (2) agregan

(1) Multiplicanse estraordinariamente en Bengala los hijos de media casta, en términos, que, segun lord Valentia, causarán inevitablemente la pérdida de las colonias inglesas.

(2) Así es que de la palabra *Africa*, se derivan *afer*, *afre*, *fervor*, *fervidus*, etc., que en muchos idiomas equivalen á *ardor*, *arrebato*, etc. Su raiz es *πῦρ*, *fyr*, fuego.

las sutilezas mas esmeradas de la disolucion, con la mirá de afianzar su conquista y granjearse mas y mas dádivas para alcanzar su independendencia.

De estas uniones ilegítimas nacen una multitud de bastardos, abandonados los mas por sus padres, sin haberes ni educacion; estos individuos de que todas las colonias estan plagadas, no poseen ni la cabal intelijencia de los blancos, ni la dócil y laboriosa sumision de los negros. Forman, por decirlo así, una casta ambigua, sin puesto, sin estado fijo; mas propensos á la rebelion que al trabajo, aborrecidos y menospreciados por los negros, porque quieren usurpar sobre estos los derechos de los blancos, sin título lejítimo, y desdeñados de los blancos de casta pura, por considerarlos inferiores, son ya mas espuestos que provechosos á todas las colonias europeas. Distingueseles con el epíteto de *hombres de color*.

Bien distinta se manifiesta la naturaleza de las castas, ó mas bien digamos, de la especie blanca y de la negra. Felipe Fermin vió (1) en la colonia de Surinam una mujer blanca que parió dos mellizos, el uno blanco y el otro mulato. Parsons cita otro hecho semejante ocurrido en Jamaica (2). Estos casos, además de probar con toda evidencia la superfetacion, patentizan que ya en el seno materno obra el influjo de las castas, y así es que aunque los

(1) *Instruction importante au peuple sur l'économie animale*, La Haya, 1767, en 8º., parte II.

(2) *De motu musculari*, páj. 70. Se probó que la mujer, que estaba casada con un blanco, habia tenido trato con un negro.

negrillos no sean negros al nacer, adviértese este color en las partes genitales de ambos sexos, como si estas fuesen mas esencialmente negras que lo restante del cuerpo.

En las diferentes mezclas de los troncos y de las especies humanas, puédense deslindar cuatro descendencias ó jeneraciones. La primera resulta de las mezclas simples, como por ejemplo, de un blanco europeo con una negra, que producen el verdadero *mulato*, el qual participa igualmente de ambas especies en el color, en la conformacion, en el pelo medio crespo, en el hocico algo salido, en los hábitos, en el carácter físico y moral, etc. Un mulato y una mulata enjendran individuos semejantes á ellos mismos, que forman una casta y son conocidos con el nombre de *cascos*, voz de jenerada sin duda de la palabra *casta*.

Los blancos con los Indios asiáticos producen en la India oriental individuos mixtos, á quienes llaman mas particularmente *mestizos*. Estos son tan perjudiciales por su número en aquellas rejiones como lo son los mulatos en las Antillas y continente americano. Los rubios producen mulatos menos negros y de carnes mas blandas que los individuos morenos.

Con los Americanos solariegos, producen los blancos *mestizos*, ó *mest-indios*, que por lo jeneral son de constitucion endeble.

El negro con el Americano Caribe procrea individuos robustos, de tez negro-cobrizo, y á quienes llaman *zambos* ó *lobos*. En Méjico son tambien co-

pocidos con el nombre de *chinos*. Llamán también zambos á los descendientes de un negro y de una mulata, ó de un negro y de una china (1). Parece que la mezcla del Negro con el Europeo produce en todas partes una casta de hombres mas robusta y emprendedora que la mezcla del blanco con el Americano castizo. Los mulatos son jeneralmente parlanchines, todas sus pasiones son arrebatadas, etc. Dase en Banca el nombre de *teco* á los descendientes de un Chino y de una Malaya.

En la India oriental, llámase *buganés* al mestizo de un Indio con una Negra, ó por la inversa : estos individuos son mas atezados y endeblés que los mulatos de sangre europea.

Todas estas mezclas simples pueden perpetuarse, ya sea entre sí, ya con otras castas, y formar linaje.

La union de un blanco con una Hotentota produce un mestizo llamado *baster*, el cual tiene el cutis de color cetrino ajado. Pero participa mas de la naturaleza del blanco que de la del Hotentote ; porque es mas activo, mas valiente y emprendedor que este último. Sin embargo, hase notado que la sobresalencia de los juanetes forma en ellos un carácter jenérico, que no desaparece hasta la cuarta generacion.

La union de una Hotentota con un Negro da un producto superior á los *basteres*, en quanto á estatura ; su tez negra está desleida en el fondo aceitunado del cutis de la madre, y es menos subida que la

(1) Humboldt, *Essai politique sur la Nouv-Espagne*, tomq 1, páj. 130, lib. 11, cap. vii.

del negro. También ha probado la experiencia que una Hotentota es mas fecunda con un blanco ó un negro que con un Hotentote.(1).

La segunda jeneracion comprende los productos de las mezclas precedentes combinados con un tronco primitivo. Así es que en estos segundos linajes contribuye una de las dos sangres con dos tercios, y la otra solo con uno, lo cual varía los productos en la misma proporcion.

Llábase *zambo-prieto* el descendiente de un negro y de una zamba, ó bien por la inversa.

Un blanco con una mulata da *tercerones* ó *moriscos*, y, segun otros, *cuarterones*.

Con un mestizo indio asiático, produce el blanco un *castizo*.

Con un mestizo americano, da el blanco un *cuatralbo* ú *castizo*.

Un negro con una mulata produce un *zambo* ú *cabra*.

Un Caribe con una zamba produce un *zambaigo*.

El solariego americano con un mestizo produce un *trasalbo*.

El Caribe con una mulata produce *mulatos subidos*.

En la tercera jeneracion, los productos se aproximan mas á uno de los troncos puros ó primitivos, porque vierten sus individuos tres cuartas partes de una sangre contra una cuarta parte de la otra.

El blanco con el terceron produce un *cuarteron*, llamado equivocadamente *albino*.

(1) Levaillant, *Premier voyage en Afrique*.

Con el castizo indio, produce el blanco un *pos-tizo*.

Con el cuatralbo, produce el blanco un *octavon*.

Complicanse aun mas dichas mezclas, cuando estas castas, ya tan mezcladas, se unen todavía entre sí.

Así es que un terceron con un mulato enjendra lo que llamamos *saltoatrás*; porque, como vuelve hácia el negro, salta efectivamente hácia atrás. Por esta misma causa, dicese que saltan atrás todas las mezclas cuyos hijos tienen el color mas oscuro que su madre ó su padre.

Un mestizo con un cuarteron da nacimiento á un *coyote*

Un cabra con un zambo produce un *jibero*.

Un mulato con un zambaigo produce un *cam-bujo*.

En esta segunda division del tercer linaje, los productos participan cuando menos de siete ú ocho sangres diferentes; y segun van multiplicándose estas complicaciones, van tambien desapareciendo todos los caracteres descollantes de las castas ó entronques fundamentales, modificándose unas con otras, en términos que sus productos no conservan ya ningun rastro característico. Los tercerones y cuarterones, que son otras tantas mezclas del mulato con el blanco, tienen el cutis mas ó menos atezado. Las mujeres tienen los labios de la boca de color violado, lo mismo que los de la vagina; y los cuarterones conservan el escroto tizado del negro, porque, jeneralmente hablando, el tinte negro es

mas tenaz y persistente en los órganos sexuales y nutritivos que en las demás partes.

En la cuarta jeneracion :

La casta blanca unida al cuarteron forma un *quinteron*.

Con un octavon caribe , produce un *puchuelo*.

Con un coyote , da un *harnizo*.

El mulato con un cambujo da un *albarazado*.

Con un albarazado , produce el blanco un *barcino*.

La tabla siguiente da los resultados de las mezclas de las castas :

PADRES.	PRODUCTOS Ó CASTAS.	GRADOS DE MEZCLAS.
Blanco y negro. . . .	Mulato. . . . .	$\frac{1}{2}$ blanco $\frac{1}{2}$ negro.
Blanco y mulato. . . .	Terceron saltoatrás. . .	$\frac{3}{4}$ blanco $\frac{1}{4}$ negro.
Negro y mulato. . . .	Cabra ó zambo. . . .	$\frac{3}{4}$ negro $\frac{1}{4}$ blanco.
Blanco y terceron. . .	Cuarteron. . . . .	$\frac{2}{3}$ blanco $\frac{1}{3}$ negro.
Negro y terceron. . . .	Cuarteron saltoatrás. .	$\frac{2}{3}$ negro $\frac{1}{3}$ blanco.
Blanco y cuarteron. . .	Quinteron. . . . .	$\frac{4}{5}$ blanco $\frac{1}{5}$ negro.
Negro y cuarteron. . .	Quinteron saltoatrás. .	$\frac{4}{5}$ negro $\frac{1}{5}$ blanco.

Hasta ahora no se han descrito todas las demás mezclas que se pueden verificar, ya porque sean menos reparables, ya porque no se haya clavado en ellas la debida atencion. Pero ya se deja conocer que estas variedades pueden multiplicarse en progresion jeométrica y componer una multitud de modificaciones; cada una de las cuales conservará mas ó menos sus rasgos primitivos, segun las diferentes afinidades que ofrezca con su tronco fundamental.

Todos estos términos que se han impuesto á las



Diversas mezclas de las castas se hallan comunmente confundidos y mal aplicados en los autores y viajeros. Según algunos observadores, entre ellos Don Antonio de Ulloa y Twiss, cada una de estas mezclas se perpetúa en su propio linaje, y para á la tercera jeneracion en su casta primitiva, desapareciendo ú afinándose sucesivamente entre sí las sangres extrañas.

Si este hecho fuese cierto, seria otra prueba de que la naturaleza propende á recobrar sus formas primitivas, porque no transije con nuestras conexiones adúlteras que repugnan á sus sabios fines, y no bien cesamos de violentarla, cuando vuelve denodadamente por los derechos de sus castas fundamentales.

Con esto tendríamos una prueba manifiesta de que no solamente se dan en el jénero humano castas esenciales, sino tambien especies distintas y efectivas; no siendo en este caso las modificaciones de los climas, de los alimentos, hábitos, etc., mas que causas superficiales y absolutamente incapaces de explicar la constitucion íntima del negro en lo que se diferencia del blanco. Sin embargo todo lo dicho no pasa de mera suposicion, puesto que este punto no está debidamente probado.

Las diversas castas mezcladas que se ven en casi todas las colonias estan consideradas por los blancos como la hez del jénero humano, porque solo ven en ellas otros tantos bastardos ó frutos de enlaces ilícitos, desechados por la sociedad civilizada, y desheredados por las leyes. Sin embargo estos indi-

viduos son jeneralmente robustos y bien conformados, ájiles y nervudos, circunstancia que saca verdadero el dictámen sentado por Buffon y Vandermonde, de que el cruzamiento de las castas perfecciona los individuos.

En estas mezclas de castas, la forma de la cabeza se asemeja casi siempre á la del padre mas bien que á la de la madre (1), observacion importante que tambien hicieron respecto de los mulos de los animales los célebres Daubenton y Jos. Ad. Bachmann.

Con todo, para alcanzar esta última perfeccion de la especie, no es necesario apelar á mezclas de castas muy diversas y desviadas; pues basta echar mano de familias diferentes y de un mismo tronco. Un Europeo, por ejemplo, enlazado con una Europea de un pais vecino ú de familia diversa, puede procrear hijos tan bien trazados como un blanco con una negra.

De resultas de estas mezclas entre diferentes pueblos, tan comunes en Europa y en otras partes, casi han desaparecido completamente los caracteres nacionales mas sobresalientes. Las emigraciones de los pueblos del norte al mediodía, las conquistas, las colonias, las revoluciones de los imperios, han multiplicado al infinito los cruzamientos de los linajes. Así es que la sangre turca y persa se ha hermoseado con la mezcla de las naciones del Cáucaso, tales como las Mingrelianas, las Circasianas, etc.}

(1) Hacquet, *De armentis*, obs. ad tab. 41, *decad.*, V. *Cranior*, Blumenbach.

pero las naciones modernas, sobrado confundidas entre sí en la antigua Europa, y estragadas además por el lujo, no son ya en el día tan robustas y descollantes como sus mayores. Por otra parte, ha probado la esperiencia que las costumbres se vician y pervierten en razon de las mismas mezclas. Y si bien se jeneralizan las luces, derrámanse por la misma causa las enfermedades, segun lo demuestran las pestes, las viruelas y los achaques venéreos, que uno tras otro han invadido el universo.

---

---

## **LIBRO TERCERO.**

---

### **SECCION PRIMERA.**

#### **CONSIDERACIONES SOBRE LAS ESTIRPES HUMANAS.**

---

##### **ARTICULO PRIMERO.**

###### **ORIGEN Y CAUSAS DE LAS VARIETADES HUMANAS.**

YA se habrá visto, por lo que llevamos espuesto en orden á las diversas estirpes ó castas y linajes humanos, que sus variedades no dependen únicamente del clima, y que hay troncos fundamentales y primitivos. Con todo, las luces de la historia natural no bastan por sí solas para decidir si estas estirpes fueron creadas ó procedieron de un solo hombre. Si la creacion de los irracionales precedió á la del hombre, segun al parecer lo indican los huesos fósiles de los animales perdidos, entre los cuales no se encuentran todavía esqueletos humanos; si es el hombre la cumbre ó remate de la potestad creadora, y el que últimamente fué formado, como señor que habia de ser de todos los vivientes; casi pudiera creerse

que, en el orden de su formacion, los monos precedieron al negro, y este al blanco. Mas para fundar esta suposicion, seria forzoso ir á parar á las épocas mas remotas de nuestro orbe, y rastrear por los monumentos subsistentes algunos vestijios del jénero humano; con todo, estas indagaciones solo ascienden, cuando mas, entre los pueblos, á la época de un diluvio ó grandes inundaciones, de que por otra parte ofrece nuestro globo los mas claros testimonios. Segun la antigua y venerada narracion del Génesis y la dispersion de los tres hijos de Noé, podemos considerar á Japet como tronco primitivo de la estirpe blanca, ó árabe-índica, céltica y caucásica; hasta los antiguos Griegos y Romanos conocieron este nombre (1). Sem será en este caso el tronco de la numerosísima casta ó linaje amarillo y aceitunado, ó chino, calmuco-mogol y lapon. Como los Americanos parecen una rama derivada de estas grandes familias, podremos considerarlos por descendientes de Sem. Cam, maldecido por su padre, que le predijo seria esclavo de los descendientes de sus hermanos, será la cepa de las estirpes negra y hotentota. Los Malayos, que componen nuestra cuarta estirpe, parecen una mezcla de las jeneraciones de Sem y de Cam. Así pues, en este conjunto va comprendido todo el jénero humano bajo tres troncos primitivos principales (2).

(1) *Audax Japeti genus*: Horac., lib. 1. oda III; Hes., *Θιογ.*

(2) El *Génesis*.— Strabo, *Geogr.*, lib. III y IV; Pomponio Mela, *De Situ orb.*; Agatárquides (V. *Bibliot. de Focio*), consideran el Oriente y el Asia como la cuna de todas las nacio-

Cada uno de los seis troncos humanos, ó mas bien, cada gran linaje, parece que tuvo en el principio sus focos primitivos, desde donde se fueron tendiendo todos con el auge sucesivo de poblacion. Todavía pueden reconocerse estos focos propagadores por la hermosura y perfeccion corpórea de cada familia que los puebla; y como el jénero humano se dispersó por colonias, se deja suponer que fué siguiendo los continentes antes de esponerse en un océano desconocido y á la veleidad de las olas. Así es que las familias humanas plantearon, al parecer, sus focos primitivos cerca de las alturas del globo, desde donde se derramaron como los rios de las montañas por todos los ámbitos de la tierra y las riberas del mar. Con efecto, la especie mas floreciente, mas libre y fecunda es la que mora en las montañas, las cuales vienen á ser la patria primitiva del jénero humano y el comun receptáculo de las jeneraciones; del seno de las montañas salen las colonias y los conquistadores que bajan al fértil llano, cual el águila y sus aguiluchos se lanzan de lo alto de los peñascos á la inocente presa de los campos.

Cada uno de estos focos propagadores es el centro de una lengua madre, de la cual han derivado

nes del mundo.— Los Ejiptos se suponian solariegos, segun Diodoro Sículo, *Bibliot.*, lib. 1; Herodoto, lib. 11.

Pallas, *sobre la formacion de las montañas*, Petersburgo, 1777, en 4º.; Bailly, *Lettres sur l'origine des sciences*, Paris, 1780, en 8º.; y Lineo, creen que el páramo del Asia fué la morada primitiva del jénero humano.

idiomas ó dialectos diferentes. Así es que el punto céntrico y primitivo de la familia blanca colocada en el Cáucaso ha derramado los idiomas sanscriticos por todos los países donde se han establecido los pueblos blancos. Si la Francia, Italia y España no hablan en el día una lengua de origen teutónico, es porque prevalecieron la pelásjica y la latina, las cuales modificaron la primera. Antes de las conquistas de los Romanos y la introducción de la lengua latina en la Europa austral, el idioma de los Celtas y de los Iberos era muy parecido al de los Helvecios, Jermános y otros pueblos teutones, según lo han demostrado Pelloutier, Cluverio, Gesnero, etc. Otro tanto sucede con la familia esclavona, cuyo idioma prevalece desde el golfo de Venecia hasta los confines de Rusia, aunque de él se derivan muchísimos dialectos. Ya es bien sabido que las lenguas del Oriente, como las de los Árabes, Fenices, Persas, Hebreos, etc., no son mas que diversos idiomas de una lengua madre; que es la aramea. No solamente todas estas grandes familias humanas se hermanan en cuanto á la traza del cuerpo é idioma, sino que hasta las costumbres, los usos y las ideas relijiosas tambien denotan al parecer un mismo origen, por mas que circunstancias contrapuestas hayan ido agolpando novedades reparables. Parécenos pues probable que cada estirpe humana ofrece puntos ó focos de donde salieron las diversas familias que vemos en el día dispersas por toda la faz de la tierra.

1º. La casta blanca, ó la jeneracion de Japet, pre-

sería cuatro puntos principales de jeneracion. En Europa, el foco de la familia céltica son la Suecia y las montañas del norte, llamadas en lo antiguo *oficina del jénero humano*, segun Saxo el gramático (1). Estas rejiones derramaron á temporadas crecidos enjambres de hombres sobre la Europa austral; tales fueron, entre otros, los Cimbrios, los Godos, los Suevos, los Teutones, los Alanos, los Francos, los Normandos, los Daneses, los Sajones, etc. De ahí descienden, al parecer, casi todos los Europeos rubios. El segundo foco de estirpe blanca está situado en el vertiente occidental de la cordillera del Cáucaso, entre el mar Negro y el Caspio: de allí emigraron todos los pueblos de la Moscovia, de la Ukrania, Polonia y Turquía, y por último todas las jeneraciones escitas, esclavonas, vándalas, sármatas, ilíricas, los Hunos y los Tártaros, que sucesivamente inundaron la Europa oriental.

El tercer foco se halla en las montañas de la Armenia, de donde, al parecer, se derramaron en lo antiguo las familias árabes, israelitas, siríacas, persas, y posteriormente los Moros, los Berberiscos y los Marroquíes; estos últimos pueblos se han atezado en el árido y ardiente suelo africano.

Por último, las familias índicas y mogolas salieron probablemente de las montañas del Korazan, provincia de Persia (la antigua Bactriana); las cuales son continuacion del Cáucaso y el vertiente oriental de su cordillera. Las familias índicas se han ido

(1) Véase tambien la *Atlántica* de Rudbeck.



tendiendo por el Gánjes, el Malabar y la costa de Coromandel.

2º. La *estirpe atezada, amarilla, ó el vástago de Sem*, arranca de tres centros principales; el foco de las nacioncillas polares de Samojedos, Tongusos, Jacutes y Ostíacos está situado en las dilatadas montañas que median entre el Lena y el Jenisey. Este linaje ha estendido sus ramas hácia el Oriente, hasta Kamtschatká y las rejiones habitadas por los Jugres y los Chuchis; y hácia el occidente, ha poblado la Laponia, la Groenlandia, el Labrador y el pais de los Esquimales, en el Nuevo-Mundo.

El segundo arranque estriba en el dilatado páramo de la Tartaria ó el Cobi y en los montes Akais, que de tiempo inmemorial son la cuna de las rancherías calmuco-mogolas y eleutas, las cuales estenden sus dilatadas ramas por los ámbitos del Asia septentrional, y, segun toda probabilidad, hasta las costas del noroeste de la América septentrional.

El tercer foco se halla en las montañas del Tibet, de donde descienden todos los Mogoles orientales y meridionales, tales como los Chinos, los Siameses, Japoneses, Coreanos, etc.

La estirpe americana cuenta dos focos principales de poblacion. El Perú y parte de la América meridional recibieron sus habitantes de la cordillera de los Andes, montes elevadísimos que quizás poblaron tambien el Yucatan, Méjico, la Luisiana y la California, por el ístmo de Panamá. El segundo centro de poblacion procede de las Cordilleras, que envia-

ron colonias al Brasil, al Paraguay, á Chile y á las tierras Magallánicas.

En las islas de la Sonda, las Molucas y Filipinas, debemos rastrear el primitivo tronco de la estirpe malaya que ha derramado sus numerosísimas colonias por todas las islas del mar del Sur, hasta Nueva-Zelandia y Madagascar. El Archipiélago Indico se reduce á cumbres de las mas altas montañas de un dilatado continente, cuyos valles yacen anegados por las aguas, de resultas, segun toda probabilidad, de los vaivenes trastornadores de que todas estas islas estan todavía mostrando testimonios terminantes en sus humaredas volcánicas.

En África, asoman tres cepas distintas y tres centros principales de la *especie humana negra*. Los linajes de los negros propiamente dichos descienden de las quebradísimas y calurosas montañas de Kong y de la Nigrizia, y pueblan todas las costas occidentales de África. Los linajes cafres traen su origen de los montes de la Luna y de toda la cordillera del centro de África, ó de la abrasada Etiopia. La estirpe hotentota tiene su arranque principal en los montes del pais de los Namaqueses. Por último, los Papúes de Nueva-Guinea y los naturales de Nueva-Holanda descienden probablemente de alguna cordillera de los montes Azules ú otros, que sin duda se irán descubriendo por el interior de aquel nuevo continente, cuando los Europeos lleguen á engolfarse en sus soledades.

Advertimos á nuestros lectores que los sitios en donde colocamos el centro de las familias humanas

presentan sus caracteres físicos y morales de un modo mas reparable y señalado que otra parte alguna; en términos que cuanto mas se alejan de su foco, mas se borran y adulteran. No son pues los climas, los alimentos, ni el jénero de vida, los que únicamente estampan en los diversos pueblos sus tipos esenciales y primitivos; antes al contrario; cabe en su constitución primitiva el bastardear por varias modificaciones, ó trastrocarse de results de las mezclas; pero no bien cesan estas causas, recobra desaladamente el imperio que se le usurpó. Las influencias del calor y de la luz son tal vez bastante eficaces para alterar el color del cutis; la humedad puede entumecer los cuerpos, y descarnarlos la sequía; la abundancia, la escasez, las cualidades de los alimentos, pueden atribuir mas ó menos pujanza y corpulencia á los individuos; el jénero de vida puede alterar los hábitos, esplayar ciertas facultades y acabar con otras: pero nadie podrá explicar de qué modo todas estas causas alcanzarán á achicar el cráneo del Yokofe, alargar su hocico, y teñir de negro su sangre, sus humores y su cerebro (1). Los caracteres de las estirpes que no pasan de superficiales ó externos, varían á lo infinito: pero las formas esenciales y fundamentales, como que dependen de la estructura y armazón interna de los individuos, permanecen inalterables. No se crea que

(1) «El sol tizna nuestro rostro, pero, ¡oh desdicha! no restituye á nuestro cabello encanecido por los años su primitiva negrura». *Sentencia arábiga de Almotanaby.*

Por donde se ve que el sol no ennegrece el pelo.

el Mandinga sea de estirpe blanca en lo interior de su cuerpo y de estirpe negra en su superficie; todo negrea de suyo en el negro, segun lo demostró Sœmmerring por medio de la anatomía (1). Las variaciones que sufrimos por los cuerpos estraños, en nada influyen sobre nuestra complexion, porque esta las rechaza, y antes de alterarse se anonada. Los Morós, por ejemplo, son sumamente átezados, á causa de los ardorosos rayos del sol; y con todo, las muchachas de Mequinez, que nunca salen de sus serrallos, tienen el cutis tan blanco y delicado como una Francesa. ¿Qué Papú se pondrá blanco, por mas que desde su nacimiento se le aparte de los rayos de la luz? ¿quién podrá variar las proporciones de su cráneo y de su rostro? ¿quién estampará en su estructura ósea, nerviosa y cerebral los caracteres de la cabeza del Europeo?

Todos los pueblos mogoles y calmucos ofrecen un temperamento atrabiliario y seco; todas las familias célticas y caucásicas tienen la complexion sanguínea; todas las naciones africanas de estirpe negra son de índole mas ó menos flegmática, especialmente los Hoteutotes y los naturales de Nueva-Holanda; todos los pueblecillos lapones, samojedos y kamtschadales presentan el jénero nervioso en estado espasmódico y casi convulso; todos los solariegos americanos muestran una complexion biliosa y melancólica. Por cierto, que ni el clima ni el alimento alcanzan á enjendrar estas naturalezas primi-

(1) *Ueber körperliche de negers*, etc., Maguncia, 1789, en 8º. Véase tambien Meiners, *sobre los negros*, en aleman.

tivas, puesto que cada estirpe vive de distinta manera y bajo infinita variedad de temples.

## ARTICULO SEGUNDO.

## INFLUJO DE LOS CLIMAS SOBRE EL HOMBRE.

Los mares, las montañas y las diversas clases de peñascos y minerales han dividido y zanjado el globo; de donde ha resultado una gran diversidad de temples y moradas, aun bajo climas semejantes; así es que los diferentes grados de frialdad del ambiente, las cualidades de las aguas, las revoluciones de la atmósfera, han obligado á nuestra especie á modificar sus hábitos, y han facilitado el nacimiento de ciertas familias de plantas y de vivientes que nos abastecen. Ora se ha visto el hombre forzado á arrostrar las olas, ora ha abrazado, cual cazador, la vida selvática de los montes, ora ha variado el jénero de cultivo, ó ha entablado un comercio lejano. No es pues maravilla que de tan encontradas diversidades hayan nacido las costumbres mas opuestas, las propensiones mas caprichosas, el orijen de muchas enfermedades, tales como los lamparones de las Molucas, el pian de los Negros, la proctaljia de los Brasileños, las obstrucciones elefantíacas de los territorios húmedos y cálidos, la plica polaca, el *tarbo* de los Ejipcios, las lepras, la peste, el cólera-morbo, la fiebre amarilla, las viruelas, el venéreo, y otras mil dolencias oriijnadas en ciertos climas de la na-

turaliza particular de los templos, de las aguas ó del ambiente.

Continuamente estamos respirando un aire mas ó menos puro, mas ó menos cuajado de exhalaciones; nuestra traspiracion, ora acrecentada, ora disminuida; nuestra sangre diversamente oxijenada; nuestros sistemas absorbente, cutáneo y exhalante mas ó menos escitados; los vaivenes que en nosotros promueven las mudanzas repentinas de temple; los descarríos de las estaciones, el enrarecimiento del aire en las montañas, y la densidad del de los valles cuajados de niebla, modifican á lo sumo nuestra complexion. De ahí nace la gran diferencia que se advierte entre el morador lelo de las gargantas del Vallés y el seco Cántabro, ó el ágil miguelete de los Pirineos; entre el flegmático Holandés y el vivaracho y travieso Provençal. El Árabe Beduino, desjugado en sus áridos arenales, como las yerbas espinosas y salobres que en ellos crecen, forma la contraposicion mas estremada con el macizo y grandioso musulman del Cairo, cerca de las pantanosas riberas del Nilo, cubiertas de sandías y pepinos; el primero es árido y bilioso, el segundo linfático y pastoso.

Así pues, cada rejion estampa en los hombres un carácter particular, aunque superficial, perdiéndose este en los individuos que se trasladan á otros países, porque forzosamente han de tomar el mas adecuado á los mismos. Además de las modificaciones peculiares en cada terreno á todas las estirpes humanas, nótanse otras jenerales en todo el globo y

en todas las castas. Estas son de tres jéneros: 1º. el influjo del calor y del frio; 2º. el de la humedad y sequedad, de los sitios bajos ó elevados, fértiles ó áridos, del ambiente estancado ú ventoso, etc.; y 3º. y último, las que proceden de la mezcla de estas dos primeras especies de influjo.

El frio estremado acorta la estatura, estrecha los miembros, entorpece los músculos, apoltrona y alarga al hombre, y le desapropia de toda su pujanza corporal y mental.

Si por un momento nos trasladamos hácia los polos, en el Espitzberg, la Groenlandia, el Kamtschatká, la Laponia, etc., veremos la tierra escasamente vestida de musgo, de yerbas ahiladas, de brezos enanos, de chaparros y de abedules desmembrados por la escesiva frialdad que hielan los extremos de las ramas que se alargan en demasía; así es que los árboles decaen en arbustos, y estos en menuda maleza, que se acumula y ovilla, entretejiendo sus cortas ramas como para guarecerse de la estremada frialdad; los abetos y los pinos se visten de hojas desmirriadas, tupidas y resinosas, para mejor resistir la frialdad de los inviernos; los hombres de estas rejiones polares, los Lapones, Samojedos, Ostiácos, Chuchis, Coriácos, Jucagres, Esquimales, Kamtschadales, etc., son pequeños y achaparrados, encojidos á manera de bola por la estremada rigidez de aquellos climas; su estatura alcanza escasamente cuatro pies; su cutis arrugado está tiznado y como tabacoso por la frialdad que de continuo le lastima. Los animales domésticos son allí mas men-

guados que en nuestros países; el caballo, por ejemplo, es mas pequeño que nuestro asno, en Escocia, Northwales, Suecia, Oeland y Esmolanda; el toro y la vaca son tambien allí de cortísima alzada, blancos y sin hastas.

La frialdad moderada condensa la fibra, entona el brio muscular, escita el apetito, enardece el desnudo, enjendra cierta temeridad de índole y una pujanza de alma que no da tregua al cuerpo, el cual, como musculoso, propende de suyo al movimiento. Estos medros de las facultades corpóreas favorecen la multiplicacion, de donde, andando los tiempos, resultan emigraciones y colonias, las cuales no es dable plantear sino á costa de trabajos y fatigas y con indómito teson. Todos estos caracteres son aplicables á los habitantes de la Europa boreal y á los del centro del Asia tambien septentrional. Estos pueblos son jeneralmente robustos, gallardos, jaques, traviesos, belicosos, comilones, propensos á la embriaguez, muy fecundos y vividores.

Con efecto, los pueblos de estirpe goda y teutónica son los que en todos tiempos mas arrebatados se han visto por el duelo y la guerra. Los Germanos, dice Tácito, miran el reposo como un estado violento; anhelan incesantemente las lides, y prefieren alcanzar á costa de su sangre los logros que pacíficamente les ofrece la labranza (1). ¿Quién pudiera

(1) Los *Berserkes* eran aventureros osados, unos salvajes rabiosos y furibundos, que pasaban su vida en medio de los encuentros y las batallas; viviendo de rapiña y carnicería, devorando á menudo la carne cruda, desafiando al primero que les



domar la rabia frenética y la feroz pujanza de aquellos Iberos y Cántabros, que no doblegaron la cerviz ante los Romanos y los Moros, cuando vemos á las madres degollar á sus propios hijos antes de verles parar en esclavos, y los hijos matar á sus padres, para librarles de la afrentosa servidumbre? Tanto vale desarmar á un Ibero como cortarle las manos (1); y Silio Itálico asegura que los Cántabros no podían vivir sin armas y sin guerra.

Todos estos pueblos propagaron ese espíritu guerrero que todavía se echa de ver en los códigos de los Visigodos, Burguiñones, Lombardos, etc. Dotados de cuerpo robusto y de alma esforzada, no anhelaban mas que guerra y matanza, sacrificando á estos impulsos el honor, la riqueza, las leyes, la religión y las preocupaciones. Todo concurría á enardecer en tales pueblos este arranque único y dominador. Encallecidos desde la niñez al frío, á la fatiga, á la caza, al hambre y demás privaciones; ejercitados en el manejo de las armas; hechos á los peligros y á los encuentros; nacidos en medio de las batallas, y familiarizadas sus mujeres con el al-

venia á mano, violando las mujeres, apoderándose de todo á la fuerza, y no conociendo otro imperio que el del poder. Hasta insultaban á sus dioses, como Ayaz provocaba á Júpiter; no adoraban mas que su espada (Saxo Gramat., lib. 1; Tom. Bartolino, *De caus. contempt. mort.*, lib. 1, cap. vi), la cual pasaba de padre á hijo, especialmente las de los héroes. Los Escitas honraban sus armas, cual los feroces Escandinavos, bien así como los Turcos juran todavía por su victorioso alfanje.

(1) Tito-Livio, lib. xxxix, dec. xvii.

boroto y los azares de los campamentos, el único crimen digno de castigo era la cobardía, la única virtud el denuedo. El victorioso tenía siempre razón, y culpa el vencido; los desvalidos perdían entre ellos todo derecho á lo que no habían sabido defender; la victoria era en su concepto la manifestación de la justicia ó el juicio del mismo Dios, que siempre estaba de parte del triunfador; en una palabra, la fuerza era el único derecho (1). Las historias del norte están atestadas de narraciones de lides; y por lo común los mas valientes, como menos astutos y malvados y menos débiles y cobardes, eran honrados como mas francos (2).

Es muy del caso advertir que las naciones de estirpe caucásica ó blanca son, entre todos los pueblos de la tierra, las que mas han descollado por su altivo menosprecio de la muerte. Nadie ignora el soberbio desden con que miraban la existencia los antiguos Escandinavos, Daneses, Suevos, Sajones, etc.

Prodiga gens animæ et properare facillima mortem.  
Impatiens ævi, spernit novisse senectam,  
Et fati modus in dextra est.

SILIO ITALICO, lib. I.

Quitábanse con frecuencia la vida por no morir vergonzosamente en el lecho; en efecto, el suicidio

(1) Tácito, *Histor.*, lib. IV, cap. XVII; Pelloutier, *Hist. des Celtes*, tomo I, páj. 415; Mallet, *Introduction á l'hist. de Danemarck*, lib. IV, páj. 130.

(2) Montesquieu, *Esprit des lois*, lib. XXVIII, cap. XXVII. Véanse también Beaumanoir, Basnage, Duclos, sobre el duelo.

era tenido en sumo aprecio entre las castas godas (1). De ahí es que las luchas de los gladiadores trajeron su origen de las naciones de estirpe celtocaucaásica, tales como los Etruscos de la Campania (2). Así es que los príncipes celtas y germanos tenían siempre consigo guardias helvecias, que juraban morir por su caudillo y no sobrevivirle (3).

Bajo un temple mas bonancible, en el cual mutuamente se contrarestan el calor y el frio, como en el mediodía de Europa, y desde los 35 hasta los 55° de latitud septentrional, manifiéstase la especie humana, mas que en otras partes, galana, cabal, inteligente é industriosa. El equilibrio entre las prendas corporales entonadas por un frio templado, y las facultades del entendimiento estimuladas por un plácido calor, comunica á los hombres toda la pujanza fisica y moral que les compete. El esceso del calor y del frio afea el cuerpo y anubla el entendimiento; pero las temperaturas intermedias perfeccionan y avivan las cualidades de entrambos. En efecto, vemos que desde la España, la Italia, la Grecia y demás países meridionales, hasta el mar Báltico, está la Europa poblada de naciones indus-

(1) Tambien entre los Hérules, segun Procopio, *Hist. Gothor.*, lib. II, cap. XIV.

(2) José Micali, *P Italia avanti i Romani*, tomo I, cap. XVI, páj. 196; Tertuliano, *De Spectac.*; y Ateneo, *Deipnos.*, lib. IV, cap. XIV; Just. Lipsio, *in Saturn.*, lib. I, cap. VI.

(3) Cesar, *Bell. gall.*, lib. III, cap. XX; Tácito, *Mor. German.*, cap. XIV; y Ant. Gosselin, *Hist. Gall. veter.*, cap. LXV; *De solduriis et leudibus*, etc. De *soldurii* deriva la voz *soldado*.

triosas, emprendedoras, valientes é ilustradas, que cultivan las artes, las ciencias y el comercio, y entre las cuales ha llegado la civilizacion al estado mas cabal. Aunque las tinieblas de la barbárie han enlóbreguido repetidas veces estas rejiones, casi puede asegurarse que no pueden arraigar en ellas. Hasta los Turcos, nacion escítica y tártara, se han perfeccionado en parte y perdido su índole feroz, desde que han sentado sus reales en las apacibles riberas del Ponto-Euxino. El Asia nos muestra la Persia, el Korazan, la China y el Japon habitados por las naciones mas civilizadas de esta dilatadísima parte del mundo, si bien no se han encumbrado con mucho á la perfeccion de la gran familia europea.

La multiplicacion de los habitantes de un pais es la prueba mas constante de su prosperidad (1), y de que son debidamente acatados el trabajo y la propiedad. Un siervo, que depende en todo de su señor, cesa de trabajar no bien dejan de forzarle, porque no trabaja para sí; de ahí es que la esclavitud y el feudalismo acaban con la poblacion. La Suiza, la Holanda y los Estados-Unidos de América han adquirido una poblacion que va en aumento, á pesar de la aridez del suelo, como en lo antiguo la Grecia libre, porque disfrútase en aquellos paises la libertad que apadrina á la industria. ¿No se acrecentó extraordinariamente la poblacion de Francia en medio de las mas mortíferas guerras civiles y estrañas y de

(1) Adam Smith, *Riqueza de las naciones*, lib. 1, cap. viii.

la revolucion mas sangrienta que recuerdan los anales históricos? Una nobleza opulenta acota en sus dilatados dominios provincias enteras, las cuales, subdivididas y mejor cultivadas por manos industriosas, proporcionaran subsistencia á miles de miles de familias.

La cantidad de poblacion reunida en un terreno dado constituye mas que otra circunstancia los progresos en la carrera de la civilizacion. Así es que todos los paises donde se agolpa una gran masa de pueblo descuellan en civilizacion é industria, aunque por otra parte asoma en los mismos una propension al desenfreno y al despotismo, á causa de la estremada desproporcion de fortunas. En aquellos sitios arraigan en breve todos los extremos de opulencia y desamparo, de donde traen su origen cuantos escesos caben en vicios y en virtudes, todos los medros imaginables de la habilidad para el bien y para el mal. Tales son las costumbres de las ciudades populosas que asoman sobre la tierra.

Síguese de lo dicho que no deben estudiarse las costumbres de las naciones ni entre las clases ínfimas ni entre las mas altas, porque estas situaciones estremadas colocan el corazon humano en un estado violento; las clases medianas son las que mas fácilmente obedecen á sus impulsos naturales.

De ahí es que la civilizacion, harto refinada en el mediodía, aborta la doblez, el ardid y la índole servil, cuando la estrenada barbárie solo se complace en mañas feroces y en una independencia irracional. Con todo, el hombre desvalido y menesteroso

sostiene y defiende á su semejante, por simpatía y necesidad, cuando vemos que el opulento, envidioso de sus iguales, asesta sus conatos á su vuelco y aniquilacion.

Las tribus salvajes y las rancherías de las rejiones heladas obedecen á usos y costumbres; los pueblos civilizados de los paises templados son los únicos que establecen leyes, porque como arraigó entre ellos, bajo los nombres de rico y pobre, la desigualdad de clases, son necesarias vallas mas poderosas que las costumbres para contrarestar los choques de jerarquías tan encontradas. Los pueblos que moran en los extremos del globo, como que han de forcejear sin descanso con una naturaleza esquiva, para satisfacer sus primeras necesidades, permanecen constantemente en su estado de rematada barbárie.

Recorramos todo el universo, y verémos que los climas estremados de calor y de frio mantienen las naciones en un estado permanente de insensatez y barbárie, al paso que las rejiones intermedias abrigan los arranques de las facultades físicas é intelectuales del hombre. Así es que la civilizacion no ha calado hasta ahora por la zona ardiente, y no se ha espaciado hasta el círculo polar; vémosla reinar tan solo en las zonas templadas de Europa, Asia y América, y en las riberas africanas que señalan los lindes del Mediterráneo. El Asia templada vió nacer la civilizacion en Samarcanda y Bokhara, ó la antigua Sogdiana; encuéntrase todavía entre los Persas, los Chinos y los Japoneses; pero en vano la buscaré-

mos en las rejiones sobrado ardientes ó frias de esta dilatada parte del mundo; la América septentrional ve florecer los Estados-Unidos, y algun dia la civilizacion europea derramará tambien sus luces sobre el continente de la Australasia: pero el corazon del África abrasada será el eterno asiento de una vida inculta y selvática, así como las áridas y heladas llanuras de la alta Tartaria. Vemos reinar en la India, en Siam y en todas las partes mas meridionales de Asia, gobiernos tiránicos y opresores; los hombres, postrados por el ardor del clima bajo la esclavitud mas afrentosa, no alcanzan lo que es patria; la libertad es para ellos mas gravosa que la servidumbre; toda su política se reduce á gobernar por el terror del acero (1). Serviles para con sus dueños, insolentes con sus inferiores, son tan incapaces de ser libres, que reusarian, cual los antiguos Capadocios (2), la independendencia, si les fuese ofrecida: ¡tan rematada es la estolidez, y tanto encarna la bajeza que en todos los imperios despóticos produce en las almas la obediencia absoluta (3)! El dictado de *humkiar*, ó matador, es el mas noble con que se engalana su alteza turca, y la gloria del miramolin de Marruecos y de los demás déspotas se cifra en disponer á su antojo de la vida de los hombres.

(1) La Loubère, *Voyage à Siam*, tomo 1, páj. 405.

(2) Arriani, *Peripl. maris Erythraei*; y Filostrato, *Vita Apollonii*, lib. viii.

(3) Ricaut, *Present state of the othoman empire*, cap. iii — v; Thornton y Eton, etc.

Hay en Asia menos naciones enteramente civilizadas que en Europa, porque aquella parte del mundo es ó sobrado ardiente ó demasiado fria, cuando la otra es casi templada en todas partes. La razon física de estas diferencias se esplica con la estremada elevacion del centro de Asia y la hondura suma de sus partes meridionales; de suerte que es, ó intensamente fria en el primer caso, ó sumamente cálida en el segundo. No hay en ella casi ningun temple intermedio, y de ahí nace un choque perpétuo entre los hábitos, los usos y costumbres de los Asiáticos del norte y del mediodía; porque los unos conocen apenas los primeros elementos de la civilizacion, y los otros no muestran de ella mas que la hez. Por otra parte, la naturaleza de las relijiones y de los gobiernos asiáticos contraresta con mil trabas la industria social, y obliga á estos pueblos á permanecer en el estado de imperfeccion y reposo que necesariamente trae consigo la doble carga del despotismo y la supersticion.

De ahí es que los Chinos, cuando la invasion de los Tártaros, preferian dejarse cortar la cabeza antes que raparse el pelo, conforme á aquella máxima que prohíbe alterar en lo mas mínimo lo que ya se halla establecido por los mayores (1). Sin embargo, son tan diferentes las costumbres de estos pueblos en el norte y el mediodía, que ya dijo su

(1) *Mém. concernant l'histoire, les sciences, etc. des Chinois*, tomo iv, Paris, 1779, en 4<sup>o</sup>, pág. 287.



emperador Kang-hi: «las jentes del mediodía son mujeres en cotejo de las del norte, y las mujeres del norte son hombres en cotejo de los habitantes del mediodía.» Cuando la corte residía en las provincias meridionales, el lujo y la asenminación destruyeron las costumbres, en términos de trasformar los hombres en mujeres (1); cuando las colonias de Chinos establecidas en la Tartaria produjeron en breve hombres tan robustos y feroces como los Manchúes (2).

Por otro lado, la mayor parte de los terrenos hondos, hornagueros y negros, donde el arroz y otras gramíneas acuáticas alcanzan prodijiosa altura, están jeneralmente inundados de aguas encharcadas y hediondas, y cuajados de hoyadas y pantanos fangosos que exhalan, especialmente en verano y en los climas cálidos, epidemias mortíferas; tales son el escorbuto que reina en torno del Báltico, las calenturas intermitentes de Holanda, la peste de Egipto, y la fiebre amarilla de América, en los sitios bajos y pantanosos, en Veracruz y en las bocas del Orinoco, cerca de la línea equinoctial. También es de advertir que el ambiente húmedo, las aguas mal sanas y el frecuente alimento de pescado blandujo debilitan los órganos asimilativos, entumescen el tejido celular, rehinchen el sistema linfático, quebrantan, opilan y amarillean el cuer-

(1) *Mém. concernant l'histoire, les sciences, etc., des Chinois, Observat. de physique de l'empereur Kang-hi*, tomo IV, páj. 169.

(2) Duhalde, *Descript. de la Chine*, tomo IV; *Voyage au Nord*, tomo VIII, etc.

po, infunden hábitos de afeminacion y flojedad, aunque tambien los infunden de constancia y uniformidad en todas las acciones de la vida. Estos pueblos, tardíos y aficionados jeneralmente á los placeres de la mesa y á los ordinarios recreos, se multiplican en extremo, y perseveran siglos enteros en el carril de sus faenas: así es que el Holandés se enriquece por su índole económica y hacendosa; y vemos que el Egipto, la Asiria y la India nada pierden de su poblacion, á pesar de sus gobiernos despóticos y opresores; otro tanto puede decirse de la China, que está cuajada de habitantes.

La situacion de los pueblos en las costas de los mares mediterráneos y de las islas reunidas en archipiélagos multiplica los cambios y las comunicaciones, y estimula y mantiene la industria; de ahí es que los pueblos europeos que descuellan en la carrera de la civilizacion, fueron los ribereños del Mediterráneo, especialmente en el Archipiélago Griego y en las costas europeas; así como todas las orillas del Báltico y de nuestros mares del norte produjeron en lo antiguo naciones mercantiles é industriosas, mientras que el centro de Europa estaba sumido en la barbarie, y vivian sus pueblos cerradamente aislados. Los Malayos dispersos por los numerosos archipiélagos de la India sostienen un comercio activo en todas partes; y ya es bien sabido que las naciones marítimas de Europa y América deben casi todas sus inmensas riquezas comerciales al archipiélago de las Antillas y á su bien montada marina.

En el Nuevo Mundo, bien así como en todas las demás partes del globo, las rejiones frias son otros tantos focos de libertad; porque siendo las almas de mejor temple, muestran no menos pujanza que el cuerpo. Intimamente convencido de su dignidad personal y capaz de los mayores esfuerzos y sacrificios para que esta sea debidamente acatada, el hombre aspira constantemente á la independenciam; nada puede doblegar su orgullosa cerviz al yugo de la servidumbre. En los climas cálidos, donde reinan costumbres afeminadas, y donde parece que la desidia y la holganza constituyen la felicidad suprema, muéstrase el hombre rendido á la autoridad absoluta. Así es que en América vemos acrecentarse el predominio despótico con el calor del clima, y perder los hombres sus brios y pujanza cuanto mayores los adquiere el sol, y mas fértil se vuelve la tierra. De abí es que en la Florida, la autoridad de los Caciques fué acatada como permanente, y aun cual hereditaria, y sus vasallos solo se acercaban á ellos con las demostraciones mas evidentes de temor y veneracion (1). Entre los Nachez. habia un linaje noble que gozaba de las dignidades hereditarias y llevaba el nombre de *respectable*, cuando el pueblo se veia menospreciado con el epíteto de *hediondo*: los caudillos son reputados hijos del sol y venerados como tales; ejercen el derecho de vida y muerte; y sacrificanse sobre su tumba sus muje-

(1) Cardenas, *Ensayo cronolój. á la Hist. de Florida*, páj 46; Lemoine de Morgues, *Jones Floridæ*, en las Colecc. de Debry, tomo 1, páj. 4; Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.*, III, 467.

res y sus domésticos, siendo estos tan sandios que lo tienen por mucha honra (1).

Conforme va recreciendo el calor y nos acercamos á la línea ecuatorial, pierden los hombres su pujanza y vigor (2); pero su espíritu se enardece, traspasa los límites naturales, y enjendra especies monstruosas. Los medros de la fantasía estan, al parecer, en razon del calor de los climas; vese casi apagada entre los pueblos del norte, sensata entre las naciones de los países templados, pero enardecida y disparada en las rejiones mas ardientes, donde el cuerpo es mas flaco y menguado. De ahí nacen aquel imperio tiránico de las relijiones y aquel pavoroso despotismo que aun subsisten entre los Marroquies, los Sirios, los Ejipcios, los habitantes de la Persia meridional, del Gran Mogol, de Guzarate, Visapur, Malabar, Ceilan, Madure, Bisnagar, Senjaur, Coromandel, Bengala, Ava, Pegú, Siam, Aracan, Camboya, Tonquin y la China. Otro tanto se advierte en las islas Molucas, las de la Sonda, etc. El ardiente suelo africano está poblado de naciones agobiadas bajo el doble yugo de la supersticion y la tiranía. Por el centro de Etiopia se aparecen los bárbaros reinos de Anciços, Monoemuji, etc.; entre los trópicos se hallaban en otro tiempo

(1) Dumont, *Hist. de la Louisiane*, I, 175; Charlevoix, *Nouv. Fr.*, III, 419; *Lettres édif.*, XX, 106.

(2) Coulomb observó que en la Martinica, cuya temperatura no baja de 20 grados, no pueden los hombres llevar á cabo la mitad de las tareas diarias que ejecutan en nuestros climas. *Mém. de l'Institut*, tomo II, páj. 380.

establecidos los dilatados imperios del Perú y Méjico, en el Nuevo Mundo; dirían que los gobiernos van recargando mas y mas su férreo yugo cuanto mas cálidos son los climas (1). La Rusia en esta parte no constituye escepcion, porque no es mas que un cúmulo inmenso de provincias flojamente enlazadas á la metrópoli.

Cada estirpe humana no se impresiona igualmente por el calor ó la frialdad de los climas, segun se echa de ver con los negros. Gmelin, Lentilio y Linceo, hablando de los Siberianos, Curlandeses y Lapones, aseguran que los medicamentos mas heroicos, los purgantes drásticos ó arrolladores, que serian para los meridionales los venenos mas ejecutivos, obran apenas en sus cuerpos encallecidos. Un leve rasguño basta para escitar en los Indios convulsiones universales; en estos, el pulso es vivo y acelerado, y muy lento en los septentrionales. Los experimentos hechos por John Davy sobre el temple del cuerpo humano en diversos climas, prueban que el de los habitantes de los trópicos no es en nada inferior al de los Europeos, y que quizás es

(1) La diversa condicion política de los hombres segun los climas es ya opinion muy antigua establecida por Hipócrates, confirmada por Tolomeo el astrónomo, por Vitruvio y los mas de los antiguos, sostenida por Bodino, Chardino, Bernier, Montesquieu, Volney y otros modernos.

Quidquid ad Eoos tractus, mundique teporem  
Labitur, emollit gentes clementia cœli.  
Omnis in arctoïis populus quicumque pruinis  
Nascitur, indomitus bellis et mortis amator.

LUCANO, *Farsalia*, lib. VIII.

algo superior. Así es que en Europa tenemos de 36 á 37° centígrados, y en Ceilan pasan de 38 (1).

El negro resiste mas fácilmente que el blanco al ardor intenso del sol, aunque este se halle conaturalizado con los países mas cálidos. El Etíope, por su constitucion natural, no puede conservar la salud sino á fuerza de calórico; y el temple frio le es tan contrario como lo es el caliente al septentrional.

Las diferencias ocasionadas en las estirpes humanas por la sequía ó la humedad del terreno son de dos especies, pues dependen del calor y del frio.

El montañés, el natural de los Alpes, el miguelote de los Pirineos, el Cántabro, ó el Ligurio, el Marso de los Apeninos, el Tiroliano cazador, etc., son pequeños, jeneralmente flacos y enjutos, y tan trepadores como la cabra por los peñascos. Pero si bajamos al llano, hallaremos naturalezas diametralmente encontradas.

Los países secos dan mayor rijidez á la fibra, poniéndola delicada, móvil é irritable, porque la desjugan y la sensibilizan. Los naturales de países secos son bajos, enjutos, laboriosos, activos, tenaces, valientes, esforzados, capaces de las empresas mas arriesgadas; tales son los caracteres de todos los montañeses, como los de Escocia, Auvernia y Córcega, los Árabes, los Drusos, los Albaneses, los moradores de los Alpes y de los Pirineos, las rancherías errantes del Asia septentrional, los Armenios, las

(1) *Account of the interior of Ceylan*, by John Davy; y *Annal. chim. et physiq.*, abril, 1823, páj. 433.

diversas naciones del Cáucaso (1), de las montañas de Abisinia, del Tibet, de las Cordilleras, de los Andes, etc. (2). Cuando al calor se agrega la sequedad, son los hombres naturalmente despejados y dispuestos para todo, para el comercio, las artes y la industria: tales fueron los Griegos, en medio de las áridas rocas del Archipiélago; tales son aun en el dia los Árabes, los Armenios, y la mayor parte de los Moros.

La humedad ablanda las fibras, alarga las membranas, dilata todas las partes y afloja el cuerpo, é igualmente entorpece é imposibilita el espíritu. Los habitantes de terrenos hondos, donde el ambiente

(1) Julio Klaproth, en una memoria (*Nouv. annales de voyages*, noviembre, 1822, páj. 243), prueba la identidad de los Osetas, pueblo del Cáucaso, con los Alanos de la edad media. Forma parte del gran tronco de las naciones indo-germánicas que se extiende desde Ceilan hasta la Islandia. Estos Escitas que, bajo Madiés, invadieron el Asia Superior, 633 años antes de Jesucristo, dominaron en ella por espacio de veinte y ocho años.

(2) Iguales terrenos acarrear por todas partes iguales costumbres; los moradores de las Landas ó Dunas, cerca de Burdeos, tienen que llevar una vida casi trashumante, con sus largos zascos, como los Arabes montados en sus camellos. Los Landeses andan cubiertos de zaleas, son pequeños, enjutos, de tez macilenta y descolorida; su temperamento nervioso indica la tension, el eretismo, la propension espasmódica; su vejez es anticipada, y la juventud presenta ya el rostro arrugado; como todos ellos se casan en edad temprana, son sus hijos enclenques y menguados. Son avarientos, supersticiosos, ardientes para con las mujeres, ensimesmados, taciturnos; y con todo eso encubren bajo rústico continente una índole jenerosa y leal.

está cuajado de vapores, de niebla y humedad malsana, son recios, altos, pesados, pacíficos; hondadosos y sencillos; uncidos al carro de la costumbre, solo á viva fuerza cabe desatascarlos de su estrechísimo carril; estos hombres estan muy bien hallados con su existencia, propensos á la avaricia y dados á la gula. Estos caracteres son los que jeneralmente descuellan entre los moradores de los valles, de las gargantas de las montañas, de las orillas de los lagos, de las llanuras abrigadas, y por último de todos los sitios hondos y pantanosos. Aunque la Holanda, la Flandes, los Países Bajos y la Champaña hayan producido hombres célebres, merecen jeneralmente el concepto de menos agudos que los de otros países. Los Suizos de los valles se diferencian esencialmente de los montañeses en punto á actividad, maña, pujanza y númen. Los antiguos Griegos habian ya observado que los Beocios eran pesados, comilones y torpes, porque vivian sumidos en un ambiente denso y nubloso; en vez de que los Atenenses eran ingeniosos, despejados, volubles, hábiles é instruidos, porque habitaban un terreno árido y peñascoso, y respiraban un aire mas puro. Los Gascones estan jeneralmente dotados de talento y travesura, porque viven en un país bastante seco y cálido. Los habitantes de la Auvernia son activos y robustos, lo mismo que los Saboyardos; cuando los moradores de Maine, Turena y Berri son mas propensos al reposo. Otro tanto puede decirse de los pesados Milanese en cotejo de los Piamonteses.



Cuando al calor se agrega la humedad, quebrántanse las naturalezas, en términos de serles molesto y trabajoso el menor movimiento; imposibilitados para los afanes, se apoltronan de suyo: tales son los habitantes de la India, de la costa de Coromandel, de Bengala y Ava, los colonos de las islas americanas, y los Europeos establecidos en Nueva España, en el Perú, en la Guayana, etc. Estos hombres son tan rematadamente yertos, que conceptúan la inacción incesante como la reina de las diehas; toda su existencia es contemplativa; y no cabe duda en qué si su entendimiento no se viese agobiado por el excesivo calor y la humedad, alcanzarían con tan largas meditaciones muchas verdades intelectuales. Los bracmanes de la India se han internado hondamente en las ciencias recónditas, y de ahí es que á ellos debemos el juego del ajedrez.

Las cualidades del ambiente se dan siempre la mano con las del terreno: así es que los sitios secos y elevados gozan por lo comun de ambientillo sutil, ajitado ú ventoso; y los sitios hondos y húmedos yacen cuajados de un aire denso é inmoble.

#### ARTICULO TERCERO.

##### DE LOS CRETINES Y DEL CRETINISMO.

Las estrechas gargantas de las montañas, sus sinuosidades hondas y encajonadas presentan un estado atmosférico particular. Estos valles, resguardados por todas partes contra los vientos, abriga-

munmente un ambiente estancado ú condensado por los vapores acuosos y las nieblas que de continuo se elevan de aquellas calientes y encharcadas honduras. En efecto, jamás se ve barrida aquella atmósfera por los vientos; los rayos del sol, concentrados en sus cavidades, mantienen allí una humedad constante que ablanda y humedece cuanto asoma: de ahí es que las plantas son altas y blandas, los cuadrúpedos pesados y macizos, los hombres rechonchos y recargados de flúidos, con el tejido celular y las glándulas henchidas de linfa pálida y estancada. De ahí nacen los lamparones y los achaques escrofulosos acrecentados por la pésima calidad de las aguas encharcadas. El calor es á veces tan vehemente en verano en aquellos valles, que causa el delirio, el frenesí ó la meningitis á diversos individuos que tienen que trasladarse á las heladas cumbres de las montañas, donde desaparecen estas dolencias. Los cretines y los que padecen el achaque de lamparones en las gargantas de todas las montañas elevadas no traspasan estas dolencias á sus hijos, cuando estos se trasladan á parajes menos ahogados y húmedos, ó hácia la cumbre de las montañas.

Los sitios hondos y pantanosos adolecen de aquellas nieblas estancadas que tanto debilitan y aflojan la organizacion, especialmente en los climas frios. Tal es la Holanda, tales son las costas de los mares del norte de Europa, azotadas por los vientos húmedos de poniente y mediodía, que ablandan los cuerpos y enlanguidecen los sentidos y las funciones vitales.

Parece que la humedad estremada, juntamente con el frio y el estancamiento de un ambiente pesado, es la única causa de los lamparones ó del cretinismo (1). Los cretines son sumamente idiotas y de órganos en extremo flojos; las glándulas del cuello van obstruyéndose estraordinariamente y cuelgan en lamparones. Estos individuos son cárdenos, aunque rubios, y jeneralmente lánguidos y de complexion muy floja; las mujeres son mas propensas que los hombres á esta enfermedad. Sus miembros estan pendientes y menguados, su cutis es sumamente blando, su fisonomía fea é idiota, y su mirar alelado; no aciertan á hablar, ni tampoco pueden estar de pie, y van viviendo postradamente acurrucados ó tendidos. No pueden pasar sin ajeno auxilio, es preciso cuidarlos, vestirlos y darles la comida; en una palabra, á estos desventurados apenas les cupo el discernimiento del irracional.

Vense muchos de estos individuos en las gargantas del Vallés, donde son venerados como acendrados cristianos favorecidos del cielo; opinion que por lo menos hace mas tolerable la vida de aquellos infelices. Estos por otra parte son en extremo lascivos y glotones. Su cerebro está escasamente esplayado, segun observacion de Malacarne, y su cerebelo

(1) Will. Coxe, en sus *Cartas sobre la Suiza*, supone que las mismas aguas que obstruyen los vasos y dan nacimiento á los lamparones, acarrean tambien en el cerebro la obstruccion mental y la estolidez. Fuera de esto, los cretines se entregan desafiadamente á los torpes deleites de los sentidos, de donde nace tambien una idiotes rematada é incurable.

contiene pocas laminillas (1). Esta dolencia no se propaga, y la predisposicion se trae desde el nacimiento.

Hallándose estos desgraciados en todas las gargantas de las altas cordilleras, tales como los Alpes, los Pirineos, el Cáucaso, los montes Carpatos, el Ural, el Tubet, el Butan, y hasta en las montañas de la isla de Sumatra, en las Cordilleras y en los Andes, segun lo observó Barton en América; claro está que no debe escudriñarse la causa en la naturaleza particular de las aguas y del suelo. Bastante poderosas son, á nuestro ver, las causas que de esta dolencia llevamos ya indicadas, las cuales obran mas ó menos sobre todos los habitantes de estos valles, segun la naturaleza de los individuos: de ahí es que los temperamentos húmedos y blandos, tales como los niños y las mujeres, son mucho mas propensos que los otros á los lamparones y al cretinismo.

Los anatómicos que con mas detencion han observado estos individuos, aseguran que su cráneo remata ordinariamente en punta (2), como el de algunos bonzos japoneses é idiotas; su cráneo está aplanado por detrás; las suturas lambdoideas de los

(1) Malacarne contó hasta 780 laminillas en el cerebelo de los hombres dotados de cabal juicio, y menos de la mitad de dicho número en el de los idiotas y cretines; este número de láminas ú hojillas va en disminucion progresiva desde el hombre hasta los roedores. (Tiedemann, *Icones cerebr. simiar.*)

(2) V. las figuras de Vesalio, *De corpor. humani fabrica*, Basil., 1543, fol., lib. 1, cap. III, *Fig. diversæ incolarum Stiriac et Alpium*, páj. 19. Los Esclavones pelinegros no suelen ser propensos á lamparones.

huesos temporales son muy anchas; los agujeros rasgados en la base del cráneo cerca de la apófisis basilar del occipital y la porción petrosa del temporal permanecen casi ciegos, lo que comprime los pares del nervio vago, de los glosos-farinjios y el accesorio de Willis. Los senos laterales de la duramadre parecen mas dilatados que de ordinario; la tienda del cerebelo es mas densa, y de ahí es que el cerebelo está en ellos mucho mas comprimido y estrechado que en los hombres bien constituidos, lo cual debe inhabilitar sus funciones. Sin embargo, estos cretines muestran la lujuria mas asquerosa, lo cual es otra prueba de que esta disposicion depende escasamente de los vicios del cerebelo, á pesar de la contraria opinion de varios anatómicos. En muchos cretines, vese la medula oblongada comprimida tambien por el soslayo de la apófisis basilar en sus articulaciones con los huesos inmediatos y las vértebras del cuello; de donde se sigue una compresion muy perjudicial á las funciones de este cordón medular (1). Se ha notado que los individuos en quienes no se ha desarrollado el cretinismo antes de la edad de diez años, permanecen exentos mas adelante de esta cruel enfermedad; el mejor medio de precaverla se reduce, segun Saussure (2), á respirar el ambiente sutil y puro de las cumbres.

No solo se nota esta degeneracion humana en los valles húmedos y gargantas de los Alpes; vese tam-

(1) Vincenzo Malacarne, *Opuscoli scelti sulle scienze*, etc., tomo XII, Milano, 1789, en 4º., parte III, páj. 148.

(2) *Voyages aux Alpes*, § 1036.

bien, segun Benjamin Smith Barton, en muchos territorios de la América septentrional, en el Connecticut, entre los Oneidas, en Pensilvania, en Scioto, y por último, en todos los sitios cercanos á lagos y marjales, como en las orillas de los lagos Erié y Ontario, en Montreal, en el San Lorenzo (1); lo mismo que en el Vallés, la Saboya, el pais de Vaud; el Derbyshire, el Tirol y la Carintia (2). En el estado de Nueva York, los carneros y demás ganado estan igualmente espuestos á estos lamparones (3), y en los montes Alleghanys, entre los Creeks, sobre diez personas se ve una al menos que adolece de paperas; sin embargo rara vez en América acompaña la idiotez al broncocele, cuando vemos, segun Saussure, que en los Alpes son casi inseparables. La América meridional ofrece tambien varios ejemplos de lamparones; en el Perú, Guatemala y Santa Fe, segun Garcilaso de la Vega, y entre los bravos de las Cordilleras, segun Clavijero (4), Tomas Gage, Mutis, etc. Encuéntranse además en otros muchos puntos del globo. Staunton los vió en los valles de la Tartaria (5). Tambien los hay, y de descomunal tamaño, en las montañas del Butan, del Nepaul, y hasta en el Indostan, segun Saunders;

(1) *A memoir concerning the disease of goitre*, Filadelfia, 1800, en 8°.

(2) Jose Gautieri, *Tyrolens.*, *Carinthior.*, *Stiriorumque struma*, Vindob., 1794.

(3) Barton, *idem*, páj. 12.

(4) *Hist. del reino de Méjico*, tomo II.

(5) *Embajada á la China*, tomo II, cap. III.

hanse visto asimismo en algunas rejiones de Bamba, en África (1), en las orillas del Nijer, donde ciertamente no pueden ser efecto de las aguas frías, segun se ha creido. Otro tanto puede decirse de los papudos de la isla de Sumatra, segun Marsden. Por último, obsérvase esta dolencia en los Pirineos, los Apeninos, y todas las dilatadas cordilleras, donde el ambiente es demasiadamente húmedo y nubloso.

*Bæotum crasso jurassés in aere natum.*

La causa de este achaque se atribuye únicamente á la escesiva humedad de una atmósfera que afloja todos los órganos, apoltronando y destroncando la máquina (2); por otra parte los lamparones son mas frecuentes entre las mujeres, los niños, y en todas las complexiones blandas, blancas ó rubias, de ojos cenicientos y deslucidos, que en los temperamentos morenos, enjutos y de opuesta naturaleza. El hundimiento del cerebro y la estrechez de las estrechidades cerebro-espinales, segun lo comprobó Ackermann (3), resultan además de la imperfecta elaboracion de alimentos toscos y grasos, que deslien ciertos ácidos en las primeras vias, y ablandan los huesos, lo mismo que en los raquíticos; y con efecto, hállase entre la raquítis y el cretinismo cierta analogía que ya columbró Boerhaave. De ahí nacen

(1) Mungo Park, *Voyag.*, tomo II, paj. 29.

(2) Hipócrates, *De aerib., aquis et locis*; Foderé, *Traité du goître et du crétinisme*, Paris, año VIII, en 8º.

(3) *Ueber die Kretinen*, etc., Gotha, 1791, en 8º.

la lelez y la disformidad. Los cretines jóvenes descuellan á menudo, bien así como los raquíticos, por una tempranada de injeniosidad y brillantez (1), seguida de idiotez incurable. Esta dolencia no es hereditaria; sin embargo los padres que la padecen engendran hijos cretines, cuando permanecen espuestos á las mismas causas degenerativas, mientras que se desvanece la enfermedad si se cruzan los linajes.

Puede juzgarse que un niño será papudo, si se presenta abotagado, grueso, tardío en sus movimientos, amodorrado y dormilon, con la cabeza cónica, el rostro aplanado, las sienes hundidas, el pescuezo llano, el mirar atontado, el pecho angosto y los pies anchos y embotados. Su andar es vacilante, sus brazos estan pendientes, y de su boca medio abierta mana un espumajo asqueroso; aunque su pubertad es tardía, sus partes genitales son muy abultadas, y es estremada su lujuria; torpes, voraces, tan insensibles casi al dolor como al placer, y dotados de sentidos muy obtusos, estos entes desgraciados perecerian en breve de hambre y abandono, en medio de sus escrementos, si su misma lelez no escitase ajena compasion. Los mas de ellos, mudos de nacimiento, solo se espresan por medio de ciertos alaridos y gañidos tan estravagantes como sus jesticulaciones. Es de notar que la palabra *cretin* es derivada de *cristiano*, porque estos hombres sencillos se han tenido en todos tiempos por sagrados. Igual vulgaridad reina entre los salvajes en favor de

(1) Foderé, cap. 11, páj. 132. Andree, *De cretinismo*. Berol., 1815, en 4º.



los dementes (1). Los mahometanos devotos veneran á los locos no rematados y á los mentecatos, especialmente á los derviches, santones, morabitos y otros fanáticos; porque logran la libertad que solo ellos gozan en Oriente, de hacer cuanto se les antoja, y hasta de gozar de las mujeres ajenas, que con eso se creen favorecidas por la divinidad: tales son las prerogativas de estos idiotas, que casi serian envidiables en otros climas.

Humboldt vió en Nueva-Granada, siguiendo el curso del Magdalena, y en el páramo de Bogotá, que está situado á siete mil pies de elevacion, y en terrenos muy secos y azotados por vientos impetuosos, cretines con buches enormes, á pesar de que beben agua muy pura y jamás la de nieve. Es tambien muy singular que estos buchazos se propaguen entre los habitantes de los sitios mas frios y elevados y en unas rejiones tan cercanas á la línea equinoccial (2); sin embargo quizás dimane este efecto de la naturaleza grasa de los alimentos.

#### ARTICULO CUARTO.

##### DE LA ESTATURA HUMANA, Ó DE LOS JIGANTES Y ENANOS.

I. Todos los pueblos han tenido en mucho aprecio el ajigantamiento del cuerpo, considerándolo como claro indicio de fuerza y pujanza en las lides,

(1) En las islas Sandwich, segun Cook, *Tercer Viaje*.

(2) Humboldt, *Observ.*, páj. 116 del *Journal de Physiol.* de Magendie, tomo IV, y segun Caldas, *Semanario de Santa Fe*, tomo I, páj. 260, etc.

la caza y otras acciones de la vida; de ahí es que los salvajes, y mas aun las mujeres, apetecen los hombres de alta estatura y de robusta corpulencia; los conceptos que formamos de la grandeza moral derivan seguramente de esta opinion en órden á la alta estatura que se concede á los héroes y á los guerreros ilustres, aunque con frecuencia nos equivocamos, puesto que Timur-Leng era de ordinaria estatura, y Alejandro el Grande, el mismo Napoleon, y otros muchos conquistadores, eran harto menguados bajo este respecto.

Las mas altas estaturas se hallan jeneralmente entre las naciones que habitan en terrenos moderadamente frios y húmedos. En Europa, la Polonia, la Livonia, la Ukrania, la parte meridional de Suecia y Dinamarca, la Prusia, la Sajonia y los condados del norte de Inglaterra, son los paises que mas abundan de hombres altos y bien formados, disminuyendo estos harto visiblemente conforme vamos bajando á las rejiones meridionales (1). Los antiguos Germanos y Galos eran, segun Tito-Livio, Plinio, Vitruvio, y otros autores, mas altos y mas rubios que los Italianos y Romanos.

En Asia, sigue igual rumbo el crecimiento. Los autores chinos y los viajeros representan los habi-

(1) En Dinamarca é Irlanda, donde los hombres alcanzan alta estatura, son tambien de buena talla los perros, caballos y otros animales domésticos; lo mismo se advierte en el Asia Menor, la Persia y otras rejiones templadas, de suerte que la causa parece aquí jeneral y depender de la naturaleza de los climas.

tales de la China septentrional mas altos y recios que los de la meridional. Los naturales de las islas de los Ladrones alcanzan jeneralmente, segun Cowley, la estatura de siete pies ingleses (1). Los Tibe-tanos y demás naciones del Asia superior, y que con todo no estan espuestos al frio estremado de Siberia, ofrecen cuerpos sumamente altos y robustos.

Otro tanto sucede en la América septentrional; las tribus de los Akansas, los bravos apellidados *Testas-Grandes*, esceden en estatura á todos los demás naturales de esta parte del mundo. Cuando la guerra de la independenciam de los Estados-Unidos, envi6se desde Paris un cargamento de sombreros para los naturales de aquellas rejiones; pero aunque eran aquellos bastante holgados para las cabezas parisienses, resultaron demasiadamente estrechos para las abultadas testas de aquellos salvajes, á quienes se supone una estatura de seis pies ingleses y diez pulgadas (2).

En la América del Sur que se adelanta hácia el polo austral, encuéntrase en Chile y la Patagonia, y cerca de la Tierra de Fuego, un clima correspondiente al que produce hombres de alta estatura; así es que los Chilenos, y mas aun los Patagones, se conceptúan los mas altos y robustos de la humana especie. Magallanes y los viajeros que le siguieron han exajerado en demasía la alta estatura de los Patagones. Por otra parte, la ferocidad de estos bravos, y las rapiñas que ejercen en una tierra estéril y deso-

(1) *Voyage de Dampier*, tomo 1.

(2) Frank, *Abhandlungen*, etc., tomo II, páj. 305.

lada, infundieron tal pavor á los primeros marinos, que no es maravilla que los pintasen cual gigantes. Tales fueron al principio Pigafetta, Magallanes, Loiso, Sarmiento y Nadal, navegantes españoles; los ingleses Candish, Hawkins, Knivet; los holandeses Sebald de Noort, Lemaire, Spilberg; las tripulaciones de algunas naves mercantes de Marsella y San Maló, y Frezier (1), que, desde Chile, ideó la descripción de los Patagones. Sin embargo, las noticias posteriores desmintieron estas relaciones exageradas; Francisco Drake sostuvo que estos pueblos son de menor estatura que los Ingleses. Winter, Narborough y Lhermite, almirante holandés, supusieron que los Españoles habian exagerado la alta estatura de los Patagones, con la mira de alejar de aquellas costas á los demás Europeos (2). Sin embargo, en 1764, el comodoro Byron midió muchos Patagones, y halló algunos de siete pies ingleses de alto, y corpulentos en proporción; los mas pequeños llegaban cuando menos á seis pies ingleses y seis pulgadas (siete pies de Búrgos); los capitanes Wallis y Carteret midieron tambien algunos en 1767, y hallaron que su estatura variaba entre cinco pies diez pulgadas y seis pies ingleses (3). Lagiraudais (4) asegura que los menos altos median cinco pies franceses y siete pulgadas (seis pies y medio de Búrgos).

(1) *Voyage au Chili*, parte II.

(2) Véase tambien Froger, *Voyage de Gennes*, páj. 103.

(3) Debrosses, *Hist. des navig. austr.*, tomo II, lib. V, páj. 230.

(4) *Suite du Voyage de Pernetty aux iles Malonines*, tomo II, páj. 124.

y que eran tan corpulentos, que su estatura aparecía menos ajigantada.

Todos estos Patagones eran muy ateizados, tenían el pelo negro, el rostro sumamente ancho, y la boca muy hendida y con gruesos dientes; andan casi enteramente desnudos ó semicubiertos de pieles de guanaco (1) y zorrilla, con botines ó polainas; sus mujeres, que son menos ateizadas, se arrancan las cejas, y los hombres no les piden celos: estos pueblos comen de ordinario la carne cruda, montan á menudo, y no son nada crueles.

En la tierra de Van-Diemen, situada bajo un paralelo austral moderadamente frio, y en la isla de Maria, presentan los naturales la ordinaria estatura de los Europeos, con la cabeza muy abultada; pero en Nueva-Holanda, donde es mas subido el temple, es ya mas corta la talla (2).

Así pues, podemos sentar como principio innegable, que desde los sitios donde la frialdad es bastante moderada para no impedir los libres medros y crecimiento del hombre, hasta los climas inmediatos á la línea ecuatorial, va disminuyendo visiblemente la estatura humana. Obsérvase ya este hecho, al bajar desde Suecia al mediodía de Europa, hasta el extremo de Italia, y al atravesar en seguida las islas del Mediterráneo y el Egipto, hasta la Nubia, la Abisinia, etc., donde suponian los antiguos que moraban los trogloditas, sus pigmeos ú hombrezuelos enjutos y encojidos por los ardores del

(1) *Camelus Hæma*, Lin.

(2) Peron, *Voyage*, tomo 1.

sol; cuyo resplandor aborrecian. También vemos que el color dorado del cabello, la blancura del cutis, y lo blando y húmedo del sonrosado de los pueblos septentrionales se tiznan, desjugan y encalecen sucesivamente en la especie humana, conforme vamos descendiendo por esta misma escala de los climas meridionales.

Aunque estos pueblos septentrionales, dotados de bellas proporciones, hayan realizado con su emigración la estatura de los Europeos mas meridionales, como lo verificaron los Francos en la Galia; y aunque la sangre normanda se deje todavía conocer en Francia por su tez encarnada y el cabello rubio, es con todo de presumir que la estatura ha disminuido de resultas de la civilización y de un jénero de vida harto diverso del que traian los antiguos (1).

Nadie estrañará que todos los autores latinos enarezcan la suma admiración que les causó la alta estatura de los antiguos Germanos (2). No menos maravilloso pareció el sepulcro que encerraba los restos ajigantados del rey Childerico I, hallado en Turnay en 1653. Este rey era franco de nación (3). La estatura de los Galos, que en lo antiguo era muy

(1) V. Hermanni Conringii, *De Germanicorum corporum habitus antiqui ac novi, causis, dissertatio*, 2.<sup>a</sup> edic., Helmstadt, 1652, en 4.<sup>o</sup>; y Burggravio, *De habitu Germanor. ejusq. caus.*, páj. 8, etc.

(2) Pomponio Mela, *De situ orbis*, lib. III, cap. III; Cesar, *Bell. gall.*, lib. IV; Columela, lib. III, cap. VIII; Vegecio, *Re milit.*; Vitruvio, *Arquitect.*; Quintiliano, *Declam.*, 3; Josefo, *Bello judaico*, lib. II, cap. XVI; Juvenal, *sat. v.*, etc.

(3) *Hist. de France*, por Velly, 1763, tomo I, páj. 51.

saventajada, ha sido descrita por Polibio, César, Plinio y Amiano Marcelino. Los Romanos eran de menor talla (1).

Cuanto mas se internaban estos por el septentrion, mas ajigantados y feroces hallaban á los pueblos; los Caledonios ó Escoceses eran aun mas altos que los Bretones é Ingleses (2); y los primeros historiadores de Dinamarca y de Islandia creyeron, en vista de los monumentos antiguos, que la Escandinavia estaba en tiempos remotos poblada de gigantes (3).

Sin embargo, aunque en el dia los Alemanes, Prusianos, Daneses, Polacos y Rusos presenten cuerpos mas altos y complexiones mas rubias y blandas que los Franceses, Italianos y Españoles, no pueden con todo entrar en cotejo con la escelsa estatura que se atribuia á sus mayores. No cabe duda en que las emigraciones y las conquistas de los pueblos del norte, desde el tercer siglo hasta el sexto, y mas tarde, las frecuentes invasiones de los Normandos, con el establecimiento del imperio de Carlomagno, y los trastornos que padecieron los pueblos por espacio de tantos siglos, debieron forzosamente mezclar las estirpes y alterar la estatura nacional, no menos que los hábitos y costumbres de todas las naciones europeas. La sangre sarracena ó mora se mezcló con la goda en el suelo ibero;

(1) Cesar, *Bell. Gall.*, lib. II, cap. XXX.

(2) Tácito, in *Agricola*.

(3) Saxo gramatico, *Proem. hist. Danicæ*; Arngrim Jonas, *Island. descript.*, cap. IV.

los Vándalos se arrojaron á las playas africanas, despues de haber atravesado la Europa; nuestras cruzadas llevaron al Oriente á los sucesores de los Gálatos, que en tiempos anteriores se establecieron en aquella parte del mundo. Así es que todos los pueblos estan en el dia mas ó menos compuestos de las reliquias de otros pueblos.

Es cierto que nuestros labriegos tostados por el ardor del sol parecen jeneralmente de estatura mas menguada que los vecinos de las ciudades, que gozan un temple mas suave. Hase notado igualmente que los moradores de los paises arbolados ó selvosos son mas altos, mas rubios y ahilados que los de otros terrenos situados en igual paralelo, pero rastos y espuestos al influjo del ambiente y del sol; así es que los antiguos pueblos de la Selva Negra, ó Hercinia, eran muy altos y de tez blanquísima, caracteres que aun se advierten en algunos sitios arbolados de Suabia y Franconia y en las selvas de Lituania (1).

Los sencillos pastores, los pueblos trashumantes, los Etlíopes que gozaban tan dilatada vida, ó los Macrobios, de que habla Herodoto, á pesar del ardoroso clima que habitaban, eran altos y robustos; estos pueblos vivian de leche y frutas, lo mismo que los antiguos Jermanos, cuyas virtudes, intrepidez y majestuosa estatura atrajeron la admiracion

(1) Hase observado en Francia que los reclutas de mas alta estatura son de los territorios mejor cultivados y arbolados; y los de menor talla pertenecen á los que estan cubiertos de viñedos.



de los Romanos. Tales eran tambien los Guanches, antiguos moradores de las islas Fortunadas (Canarias), y los de la Taprobana (Ceilan), que, segun se cuenta, vivian cuando menos un siglo, merced á los alimentos naturales y sencillos con que subsistian, y que son los mas adecuados para moderar el ardor de la vida y el impulso de las pasiones.

La mas alta estatura humana debidamente comprobada es la de un negro del Congo, medido por Vanderbroeck (1), y que alcanzaba diez pies y seis pulgadas. Los habitantes mas medrados de las islas de Otaiti é inmediatas son de alta y bella estatura (2); síguese de lo dicho que no todos los habitantes de los paises cálidos son pequeños, ni altos todos los de los paises medianamente frios, y que solo la humedad favorece en todos los climas los medros en altura y demás dimensiones.

Watkinson (3) refiere que el célebre Berkeley, obispo de Cloyne, quiso probar en un niño huérfano, llamado Macgrath, si era dable que un individuo alcanzase la estraordinaria estatura que se concede á Goliath, á Og, rey de Basan, y á otros gigantes

(1) *Voyage*, páj. 413. Lacaille cita tambien en su *Journal historique*, páj. 143, un Hotentote de seis pies y siete pulgadas de alto.

(2) En muchas islas del Océano Pacífico, en las Sandwich, Owhyhee, etc., se ven hombres de mas de seis pies, y muy bien proporcionados, especialmente entre las castas dominantes que se alimentan mejor que las otras; sus mujeres son tambien muy gruesas.

(3) *Phylosophical survey of Ireland*, Lond., 1777, en 8º., páj. 107.

citados por la Biblia. Á los diez y seis años, tenía ya este niño siete pies de alto, cosa que llamó la admiracion jeneral, pues fué conducido este individuo por muchos puntos de Europa, y en todos fué celebrado como una maravilla. El *London-Chronicle* de 1760, páj. 506, le da siete pies ocho pulgadas (medida inglesa). Pero sus órganos eran tan endebles y desproporcionados, que á los veinte años murió de ancianidad en la mas rematada idiotez. Aunque no se haga mencion de los medios de que echó mano el obispo Berkeley para fomentar en tanto grado los medros de este individuo, es muy cierto que las bebidas y los alimentos húmedos y jelatinosos son los que mas los facilitan.

Es tambien muy digno de notar que bajo iguales paralelos, los pueblos œnopotas ó vinosos son de estatura mas corta y de índole mas ardiente que sus vecinos, acostumbrados á los lacticinios, á la cerveza, etc. Vese palpablemente la verdad de esta observacion en la alta Alemania, pues los Sajones y naturales de la Frisia, etc., son mucho mas altos y rubios que los Austriacos y los ribereños del Rin, que cultivan la vid (1). Los Turcos, que solo beben agua, son jeneralmente mas altos y robustos que los Griegos mejor medrados, que beben vino. Quizás deba atribuirse al uso de los licores, de los alcoholes, y especialmente del vino, la menguada estatura de los descendientes de los Francos, Burguiñones, Godos y Lombardos, que invadieron an-

(1) Véase Adriano Turnebo, *De vino*.

tiguamente la Francia, la Italia y la España, y que ya no presentan en el día aquel cuerpo blanco, rubio y de siete pies de alto, según Sidonio Apolinario (1).

Hic Burgundio septipes frequenter.  
Flexo poplite supplicat quiete.

El Génesis, cap. vi, vers. 4, representa los primeros humanos de estatura ajigantada y mas vividores que los hombres de nuestros tiempos. Los antiguos Padres de la Iglesia (2) consideraron los gigantes como frutos de la union de los ángeles con los hombres (3).

Tambien habia, según dicen, varios pueblos de estatura gigante; tales como los de Refaim, los crueles Cananeos, los de Emim, los antiguos Moabitas y los gigantes de Enac ó Enacim, que eran tan altos que los demás hombres parecian cual langostas en su presencia (4). Og, rey de Basan, tenia el lecho de nueve codos de largo, ó de mas de diez y siete pies (5). Goliath tenia seis codos y un palmo de alto (6), que equivalen á mas de doce pies.

(1) Esta medida equivale á unos siete pies de Burgos.

*Nota del Trad.*

(2) Lactancio, lib. ii, cap. xiv; Atenágoras, *Apologet.*; Clemente de Alejandria, *Stromat.*, lib. iii; Tertuliano, *De idololat.*, cap. ix; San Cipriano, *De Discipl. et hab. virg.*; San Ambrosio, *De Noe et arca*, cap. iv.

(3) V. Filo, *De gigant.*; Josefo, *Antig. jud.*; Origenes, *Ap. Gennad.*; Eusebio, *Præp. evang.*; San Crisóstomo, *Caten.*; San Cirilo de Alejandria, lib. ix, etc.

(4) Los *Números*, xiii, 33.

(5) *Deuteronom.*, iii, 2,

(6) *Reyes*, i, cap. xvii, v. 4.

Con todo, sin ánimo de recordar las historias fabulosas de los Titanes ó hijos de la tierra, que cantaron Hesíodo y los demás poetas de la antigüedad, ni el esqueleto de Anteo, segun lo vió Sartorio cerca de Tanger, y que segun Plutarco, media sesenta codos; ni el esqueleto de Orion, de cuarenta y seis codos, que, segun Plinio, fué hallado en Candia; ni tampoco el de Orestes, de siete codos ó catorce pies y tres pulgadas; ni el del supuesto rey Teutoboco, descrito en 1613 por el cirujano Habi-cot, y que debia de tener veinte y nueve pies de alto; ni el gigante Ferragut, que media doce codos, mas robusto que cuarenta Españoles, y que, segun nuestras crónicas, fué muerto por el famoso Rolan, nieto de Carlomagno, darémos á todos estos cuentos el crédito que merecen en historia natural. El mismo Carlomagno, segun su secretario Eguinaldo, era de estatura ordinaria.

Entremos ya en hechos mas positivos, puesto que la version de la Biblia, por los Setenta, traduce las palabras *nophel* y *giboor* (en plural, *nephilim* y *gibborim*) por hombres violentos, crueles y malvados, tales como Nemrod, en vez de traducirlas por la voz gigantes. De igual dictámen son San Crisóstomo, Teodoreto, etc.; y cuando Dios amenaza á Israel con la avenida de pueblos septentrionales, pín-talos mas bien como hombres bárbaros, belicosos y crueles, que como verdaderos gigantes (1).

(1) *Sapient.*, 11; Isaías, cap. xiv, 41, 49; Jeremías, cap. xxxiv, 6, 13, 15, etc.; Ezequiel, viii, 48; Daniel, xi; Zacarias, 11, etc.

Delrio vió en Ruan, en 1572, un Piamontés de mas de diez pies de alto (1). Julio Escaligero observó en Milan un gigante tendido sobre dos camas unidas por los cabos. La Gaceta de Francia refiere que cerca de Salisbury se halló un esqueleto humano de diez pies y once pulgadas (2). Gaspar Bauhin (3) habla de un Suizo de mas de nueve pies de alto, y tambien se ha citado un Frison de igual estatura (4). Háblase asimismo de un Sueco que fué guardia de la persona con el rey de Prusia Guillermo I, y que tenia nueve pies y diez pulgadas (5). Diemberbroek cita en su *Anatomia* otro individuo de igual talla; y Uffenbach vió un esqueleto de una mujer de iguales dimensiones (6).

Hase visto que algunos niños, al salir de una enfermedad violenta, como, por ejemplo, las viruelas, se alargan casi de repente en pocas semanas, verificándolo mas bien por las estremidades que por el tronco. Una calentura puede escitar un crecimiento rápido y estraordinario (7), porque aumenta la circulacion de la sangre. Cítase una muchacha que, habiendo perdido el menstruo de resultas de

(1) Plinio cita el gigante Gabaro, que se vió en Roma, bajo el emperador Claudio, y que alcanzaba nueve pies y nueve pulgadas.

(2) Año 1719, 21 de setiembre, art. *Londres*.

(3) *De Hermaphroditorum natura*, páj. 78.

(4) Van der Linden, *Physiol. reformat*, páj. 242.

(5) Stoller, *Wachstum des Menschen*, páj. 18.

(6) *Itiner.*, tomo III, páj. 546.

(7) Buffon, *Hist. nat. del Hombre*.

una calentura, adquirió una talla ajigantada (1). Ya es bien sabido que el cercen de la facultad prolífica, ó la castracion, como que pone el cuerpo en estado blando y laxo, permite á los individuos adquirir mayor medro y gordura.

La mayor parte de los gigantes son fofos, tardíos y endeble; su vida es corta, y su salud delicada (2). Sus conceptos intelectuales son sumamente lánguidos; carecen jeneralmente de entereza y denuedo porque es suma la dificultad con que arrastran su enorme mole; de ahí es que ningun hombre muy alto suele ser grande. Estos individuos son jeneralmente menos robustos, activos y vigorosos, así en lo físico como en lo moral, que los hombres de corta estatura; su pulso no da á lo sumo mas que cincuenta y cinco latidos en cada minuto; y por último, corcóvanse muy temprano como los viejos.

Quizá se nos pregunte si es imposible que en lo antiguo hayan existido linajes de hombres gigantes. La tierra, mas jóven y mas fértil en otro tiempo, dicen los defensores de esta opinion, los Torrubia, Lecat, etc., producía animales mas pujantes y especies mas colosales que las que actualmente vemos. Los glosopetros fósiles, que son dientes de peces escuales, son tres ó cuatro veces mayores que los mismos dientes de nuestros actuales tiburones mas desmedidos, segun observacion de Fabio Colum-

(1) Wierio, *Observ.*, páj. 40.

(2) Daniel Major, *Diss. de ærumnis gigantum in negotio sanitatis*. Kilonii, 1676.

na (1); y ¿no muestran los huesos fósiles del megaterio, del paleoterio, etc., descritos por Cuvier, y los de la mayor parte de los elefantes que se hallaron sepultados en diversos climas, unos individuos portentosos al lado de los mayores de nuestros tiempos? ¿Vemos aun en el día, como antiguamente, ballenas de ciento y setenta pies de largo? Fuerza es pues confesar que estas especies colosales han menguado, no sólo en estatura, sino también en número, y que quizás pueden extinguirse y para siempre desaparecer de la faz de la tierra. Bajo este supuesto pudo decir Virjilio que el labriego admirará algún día los descomunales huesos de los primeros humanos sepultados bajo sus barbechos:

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepultis.

VIRGIL., *Geórg.*, I.

Cierto que antes que nosotros nació la opinion de que los hombres y todas las producciones del globo iban á menos. Segun los antiguos Epicureos, la tierra es ya sobrado vieja y no enjendra animales de pujanza:

Jamque adeo fracta est ætas, effœtaque tellus,

Vix animalia parva creat, quæ cuncta creavit

Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu.

LUCREC., *Rer. nat.*, lib. II.

Entre las razones que produce Haller contra la existencia de los gigantes de la antigüedad, alega que unos hombres de quince á veinte pies de alto

(1) *De glossopetris diss.*

dejarían de guardar relación con el trigo y los frutos que nos sustentan y el caballo que nos trae; que los árboles serían demasiadamente menguados para nuestros edificios, etc. Con todo, estas inducciones no tienen mucha fuerza, porque no prueban que todas las demás criaturas organizadas no fuesen tan ajigantadas como el hombre. No vemos que sea físicamente imposible la existencia de jigantes ó de linajes de hombres de siete á ocho pies, ó tal vez mas, aunque esto parezca en el día harto dudoso. Citarémos con todo un hecho reciente y muy notable.

En la tierra de Edel, hácia el río de los Cisnes, Luis Freycinet (1) encontró huellas humanas de extraordinaria magnitud. Ya quinientos años antes de nosotros, dice dicho viajero, hizo Vlaming otra observación semejante: « Observamos en la ribera inmediata varios pasos de personas de extraordinaria dimension. » Hanse visto además otros pasos y huellas enormes en la ensenada de Henrique Freycinet y en las orillas del río de los Cisnes (2), y hasta se han divisado de lejos varios jigantes en la península Peron, en la tierra de Endracht (3). Es verdad que Freycinet admite que estos hombres fueron vistos de muy lejos, y que su aparente estatura ajigantada procedió de una ilusión de óptica, ó de los vapores

(1) *Voyag. de découv. aux terres australes*, Paris, 1815, en 4º., páj. 178.

(2) *Idem*, páj. 204.

(3) *Idem*; Véase también Peron, *Voyage aux terres australes*, tomo II, páj. 201.



acuosos, tan ordinarios bajo los trópicos, y que abultan extraordinariamente los objetos.

Es fácil probar que el género humano, si es que haya podido menguar en algunas edades y bajo ciertos climas, ya sea por degeneración, ya por vicio de las costumbres, no ha disminuido visiblemente de estatura desde más de cuarenta siglos á esta parte. Norden observa que los sarcófagos de los antiguos Egipcios, en la pirámide más encumbrada, no indican bajo ningún aspecto una estatura más alta que la nuestra. Otro tanto se advierte en las monias que se han medido en las catacumbas é hipogeos ó subterráneos de Egipto (1). Ponderen en buen hora los poetas la estatura ajigantada y las prendas sobrenaturales de sus héroes, tales como nos pinta Homero al fogoso Diomedes, hijo de Tideo, ó al arrojado Ayaz, ó al valiente Hector, lanzando contra el enemigo un enorme peñasco. Los ancianos que ensalzan continuamente los tiempos que fueron, porque se hallan quebrantados por la edad, sostienen que los hombres de otros días eran más robustos y valientes, como dice Juvenal :

Nam genus hoc, vivo jam decrescebat Homero :  
Terra malos homines nunc educat atque pusillos.

(1) Norden, *Viaje á Egipto y Nubia*; Copenhague, 1755, fol., fig., tomo 1, parte iv, páj. 75. Lo mismo puede decirse de las estatuas antiguas que el tiempo ha respetado. Las que no ofrecen una estatura colosal, sino común, son de nuestro tamaño; si bien es verdad que para hacerlas aparecer más sueltas y desprendidas de sus pedestales, debieron los artistas realzar un tanto su altura.

Sin embargo Homero, al hablar de la estatura de un hombre alto y bien formado, no le da mas que cuatro codos de elevacion y uno de ancho; ya es sabido que el codo griego y romano correspondia á un pie y medio. Vitruvio establece que la mas alta estatura del hombre es de seis pies romanos (ó seis pies y cinco pulgadas de Búrgos); de ahí es que Aristóteles da á los lechos seis pies de longitud, y afirma que la altura de las puertas de los edificios antiguos no es mayor que en las de los nuestros; por último, todavía subsisten anillos y diversas armaduras de los antiguos, por donde se deja conocer que su estatura no diferia de la nuestra (1). Riolan prueba además que las dosis de los purgantes, como la del eléboro negro que receta Hipócrates con el vino, son las que convienen á un hombre de regular robustez, puesto que no pasan de cinco óbolos, que equivalen á una dracma (2).

La estatura actual y mediana del hombre es de cinco pies y tres ó cuatro pulgadas; la mitad de su altura se halla mas arriba de los huesos pubis, cuando es adulto y bien proporcionado, porque en los niños es mas largo el tronco y mas cortas las piernas. Si partimos en dos cada mitad de la altura humana, la superior se hallará hácia el medio del esternon, y la inferior en la rodilla. Los dos brazos estendidos en cruz ofrecen desde uno á otro extremo la dimension de la estatura; si cortamos en cua-

(1) Gorleo, *Dactyliotheca*; Montfaucon, *Antiquité expliquée*, etc.

2) V. su *Jigantomachia*, etc.

tro partes esta longitud, cada cuarto se hallará en el codo, y la mitad en medio del pecho. El centro comun de estas longitudes cae al ombligo. Tambien se puede trazar un círculo que pase por las estremidades de los brazos y de las piernas tendidas; otro círculo concéntrico la mitad menor pasará por las rodillas y los codos; de suerte que en un cuerpo bien constituido todas estas proporciones deben ser regulares.

II. Tampoco hay pueblos enteros de enanos, por mas que los antiguos los hayan colocado en las regiones mas áridas del ardiente suelo africano. Los antiguos Trogloditas, de que hablan los autores griegos (1), son parto de su fantasía; pues el pais que se suponía habitado por estos enanos está poblado de hombres de regular estatura: tal es la region de los Habeches ó la Abisinia (2), de donde sacan los Turcos soldados ájiles y robustos. Los supuestos pigmeos de los antiguos no eran, segun indicios muy fundados, mas que monos (3).

(1) Aristóteles, *Hist. animal.*, lib. viii, cap. xii.

(2) Ludolfo, *Comment. Æthiop.*, páj. 72; Salt, *Voyage en Abyssinie*.

(3) La mentirosa Grecia creó pigmeos que vivian en incesante guerra contra las grullas y se valian de perdices para uncirlas á sus carros (Ateneo, *Deipnosoph.*, lib. ix); requerian segures y podaderas para segar el trigo, que para ellos era arbolado (Filostrato, en Ateneo, lib. ii). Aristóteles admite la existencia de estos pueblos, que, segun él, vivian en cuevas ó madrigueras; Plinio los coloca en la Tracia, de donde dice fueron arrojados por las grullas (*Hist. nat.*, lib. iv, cap. xi), ó hácia la Seleucia y Antioquia, y especialmente en Etiopia,

El montañés de los Alpes y de los Pirineos, los Ligurios, los Marsos de los Apeninos, los Tirolianos cazadores, etc., son hombres pequeños, enjutos de carnes, nerviosos y ágiles como los Cántabros. Pero si bajamos á las llanuras bajas y húmedas, echaremos de ver una naturaleza muy opuesta.

Los pueblos de los países secos y áridos son por la misma causa mucho mas pequeños que sus vecinos de los valles bajos y húmedos, extremos muy manifestos en Suiza y en todos los países montañosos. Esta observacion es asimismo aplicable á los animales y plantas de los mismos sitios, puesto que esta ley puede llamarse jeneral.

Los enanos que con harta frecuencia se encuentran entre todas las naciones no constituyen casta distinta; pues hasta ahora nadie ha probado lo que escribió el naturalista Commerson sobre los *Quimos*, especies de pigmeos de largos brazos, que, segun dicho autor, se encuentran en las montañas de

hácia las fuentes del Nilo; tambien los habia, segun dicho autor, en la India oriental, en los montes de los Prasios, y por último, mas arriba de los manantiales del Gáojes; estos eran conocidos con el nombre de *Spithamios*, porque nunca pasaba su estatura de tres palmos, *spithama*. (Plinio, *Hist. nat.*, lib. v, cap. xxix; lib. vi, cap. xix, y lib. vii, cap. ii, etc.) Estrabon, que fué mas juicioso, dice que la existencia de los pigmeos se fundó probablemente en la menguada estatura de los animales que viven en las rejiones acosadas de escesivos destemples; aunque por otro lado es muy cierto, añade el referido autor, que hasta ahora no ha habido hombre fidedigno que asegure haberlos visto. (*Geogr.*, lib. xvii.)

Madagascar (1); antes al contrario, Rochon y otros observadores no vieron mas que unos pocos individuos dejenerados que bajo ningun aspecto constituian casta.

La conformacion de los enanos es comunmente muy irregular; porque tienen la cabeza muy desproporcionada, bien así como los niños y la mayor parte de hombres de corta estatura, el entendimiento torpe, el cuerpo mal proporcionado, los miembros torcidos ó raquíticos; son de ordinario impotentes, ya entre sí, segun resulta de los esperimientos que antiguamente hicieron los príncipes de la tierra (2), ya con otros individuos de comun estatura (3). El coito los quebranta y enflaquece en muy breve término y los conduce al sepulcro: así sucedió con el famoso Bebe, enano de Estanislao, rey de Polonia. Vese pues por lo dicho que la pródiga naturaleza desalojó las monstruosidades de su seno, concediéndoles cortísima vida.

Hase observado que las naciones mas altas, bellas y robustas producen tantos enanos como las otras; así es que se han visto no pocos entre los Polacos y

(1) En las orillas del Hachita (América sept.), se ha hallado en un cementerio gran número de esqueletos de hombres adultos, segun se ha probado por sus dientes, y que jeneralmente no tenian mas de *cuatro pies de alto*.

Entre las islas de Banda, hácia Amboina, hay una que se supone poblada de pigmeos, cuya estatura no pasa de cuatro palmos. (Arjensola, *Conquista de las Molucas*, tomo 1, lib. 11.)

(2) Luis Guyon, *Leçons diverses*, tomo 1, lib. v, cap. vi, páj. 799.

(3) *Journal de médecine*, tomo xii, páj. 166.

los Lituanios, hecho que ya fué observado por Sejismundo de Herbestein (1); tambien los vió este autor en la Samojicia, á pesar de que el pueblo es allí de muy alta estatura (2). Sin embargo, bajo los climas rigurosos, vense á veces lisiadas las funciones reproductivas de animales y vegetales, á causa del frio estremado; de ahí nacen aquellos embriones imperfectos que abortan muchas especies. En estos casos, no adquiriendo el individuo los cabales medros, permanece como esbozado y en la niñez; tales son los *homunciones* de los Latinos, los *piccoluomini* de los Italianos, y los *maniquetes* de los Flamencos, que sirven de solaz á los príncipes y á los grandes.

Fabricio de Hilden vió un enano cuya estatura no pasaba de cuarenta pulgadas; las *Transacciones filosóficas*, núm. 495, citan otro de treinta y ocho pulgadas y cuarenta y tres libras de peso. Gaspar Bauhin habla tambien de un enano de treinta y seis pulgadas (3); y el *antiguo Diario de Medicina* cita otros de solas veinte y ocho pulgadas (4). Cardano afirma haber visto uno de dos pies de alto, y Maillet, cónsul de Francia en el Cairo, dice haber visto algunos que no pasaban de diez y ocho pulgadas (5). Birch, en su *Coleccion* (6), cita uno de diez y seis

(1) *De Moscovia*.

(2) Escaligero, *De subtilitate, exercit.*, 263.

(3) *Philosoph. transact.*, n.º. 261.

(4) Tomo XII, páj. 167.

(5) V. Tellamed, tomo II, páj. 194.

(6) Tomo IV, páj. 500.

pulgadas, y que á pesar de eso tenia ya treinta y siete años : este enano es el mas pequeño que se ha conocido. Nicolas Ferry ó Bebe, enano del rey de Polonia, Estanislao, duque de Lorena, era el doble mayor, puesto que tenia treinta y tres pulgadas. Hemos visto el esqueleto de este último, cuyas piernas y espinazo presentaban las señales mas evidentes de raquitismo; así es que la mayor parte de esas menguadas estaturas son causadas por alguna enfermedad del feto, ó por la atrofia que causa su desmedro (1).

En 1818, vimos una enana nacida en Alemania y de edad de ocho á nueve años, la cual llegaba apenas á diez y ocho pulgadas, siendo su estatura y su peso iguales á los de un niño recién-nacido; esta criatura era muy viva y juguetona; pero sus potencias igualaban á penas á las de un niño de tres ó cuatro años; su pulso daba unos noventa latidos por cada minuto; no empezó á andar ni á hablar hasta la edad de cuatro años; su primera denticion se verificó á los dos : esta niña vino al mundo despues del término ordinario del parto; su madre tenia cinco pies de alto, y su padre cinco pies y cinco pulgadas. En un parto anterior, esta misma mujer habia dado á luz un enano de algunas pulgadas de largo, pero, aunque nacido despues del término comun, murió á los pocos dias.

(1) Luis Guyon, *Leçons diverses*, tomo I, lib. v, cap vi, páj. 799; y el *Journal de Médecine*, tomo xii, páj. 169, aseguran, fundándose en la experiencia, que estos enanos no pueden reproducirse entre sí.

Parece que la causa que produce estos individuos de tan corta estatura debe atribuirse á la estrechez del útero de ciertas mujeres y al escaso alimento que alcanza aquella parte.

En efecto, mujeres hay que abortan, porque su matriz es de suyo sobrado estrecha ó estremadamente irritable; de ahí nacen tambien aquellos estreñimientos espasmódicos que desalojan el feto antes del término regular. Cuando no se verifica el aborto en estos casos, puede el embrión permanecer endeble, enflaquecido y mal alimentado en todas sus dimensiones, ó, lo que es lo mismo, pueden nacer verdaderos enanos.

De estos hechos podemos concluir que el jénero humano no ha disminuido visiblemente en estatura ni degenerado, desde cuarenta siglos á esta parte.

Aunque es verdad que hay naciones de mas ó menos estatura, y se ven entre ellas individuos altos é individuos enanos, parécenos problemática la existencia de castas gigantes y enanas (1). La estatura mas jeneral en el jénero humano es entre cinco y seis pies, menos hácia los polos, donde queda entre cuatro y cinco.

#### ARTICULO QUINTO.

##### DE LAS VARIEDADES DE LA ESTATURA Y DE SUS EFECTOS.

La especie humana ofrece muchísimas desproporciones de estatura: Vense individuos de tronco alto

(1) Cristiano Fed. Jampert, *De causis incrementum corporis animalis limitantibus*, Halle, 1754, en 4°.



y grueso con miembros cortos y cabeza abultada; tales son las proporciones del cuerpo en la niñez.

Otros, al contrario, presentan brazos y piernas de desmedida lonjitud, con el tronco corto y la cabeza pequeña; tales son muchos jóvenes desvaidos, altazos y endebles, á quienes se da el nombre de gambaluas, porque son muy análogos al avestruz y á la grulla.

Vense tambien jentes de brazos largos y caidos y de piernas cortas y zambas, como los monos jibones ó zambos; otros, al contrario, llevan, al parecer en zancos un cuerpo menguado y brazos cortos, bien así como el kangaró, y casi dirian que mas bien dan brincos descompasados que no andan.

Tambien hay individuos de cuello largo con las espaldas rebajadas ó hundidas, lo mismo que los ánsares ó el cisne de Leda; otros son lomianchos y recojidos en su baja gordura, de suerte que su cabeza aparece hundida debajo de sus anchos hombros, bien así como en el toro, indicio de fuerza, y á veces fatal pronóstico de constitucion apopléctica.

Harto conocidos son el pecho encojido y angostado, y los hombros á guisa de alas de los tísicos; los individuos robustos presentan una caja cuadrada, en la cual se franquean holgadamente sus anchos pulmones; sus complexiones son cálidas y lujuriosas, ordinariamente irascibles y propensas á las aneurismas del corazon y de los vasos mayores.

Jeneralmente hablando, los individuos mas recojidos son de proporciones mas anchas y recias que

los individuos demasiadamente altos, quienes por lo comun son endeblés y desvaidos. Dirian que la misma cantidad de materia se halla en unos distribuida diversamente que en otros; con todo el resultado es muy distinto.

El hombre de corta estatura tiene el pulso más atropellado que el de elevada talla; porque volviendo la sangre con mas prontitud al corazon, los vivientes chicos ejercen todas sus funciones con mayor actividad que los grandes. Esto es evidente; si cotejamos el raton con el elefante, el morúeco con el toro, el gorrion con el ánsar, etc. Así pues, los medros se acabarán antes, la pubertad será mas anticipada, la jeneracion mas frecuente, el individuo quedará desainado ú consumido en menos tiempo, ó, en otras palabras, será su vejez mas temprana: su vida descollará en jeneral con mayor pujanza, pero tambien será mas corta, segun lo acredita la esperiencia, que en las especies grandes; fuera de lo dicho, las enfermedades de los individuos de corta estatura son por lo comun violentas, agudas, intensamente inflamatorias, y sus períodos aparecen igualmente mas ejecutivos.

Contrarios efectos se echan de ver en los individuos de estatura alta, desvaida y floja, cuya languidez ó indolencia asoma en todos sus movimientos. Es muy cierto que esa estraordinaria prolongacion de las fibras indica estremada flojedad y humedad, puesto que sin estas circunstancias no adquiriera el cuerpo tanta estension. Por otra parte, la sangre que recorre unos miembros tan distantes del cen-

to, vuelve mas lánguidamente al corazon; así es que el número de pulsaciones es mucho menos frecuente en los jigantes que en los enanos. Tambien es de advertir que el calor animal es muy débil en los individuos altos, porque se halla en demasía desparramado. Siguese de ahí que los tales ejercerán todas las operaciones de la vida con lentitud y flojedad; y mientras que los hombres pequeños manifiestan sobrada desenvoltura, vemos que los altos no piensan y no se animan hasta una hora despues que recibieron la primera impresion; de ahí dimanan la índole desidiosa y la sencillez y el candor que distinguen á los hombres altos y gruesos. Los antiguos emperadores romanos formaron una guardia de Helvecios y Germanos de altísima estatura; porque sin duda habian notado que estos hombres rubios y de descomunal talla y corpulencia eran de excelente pasta, incapaces de dar oido á la traicion, y fielmente adictos al que les paga y no les escasea el mantenimiento. Por otra parte, su bella presencia y sus robustos hombros realzan con mayor gala la pompa militar, brillan en las paradas, é imponen respeto á la muchedumbre. Con todo ya ha probado la esperiencia que las estaturas medianas muestran en las batallas mayor pujanza y ardimiento; porque esos cuerpos desmesurados de los septentrionales se derriten como la nieve, segun ya decian César y Vercjio, en los climas cálidos, cuando se les manda la menor evolucion militar.

Fuera de esto, los individuos de alta estatura tienen la pubertad tardía, como el amor; y como ve-

jetan mas que viven, gustan del reposo y el sueño y permanecen ajenos de todo impulso arrebatado, dilatan ordinariamente su vida mas que los hombres pequeños. Tampoco despuntan sus enfermedades con un carácter tan agudo é inflamatorio; bien que por otra parte suelen acosarlos mas que á los otros dolencias crónicas de trabajosa curacion y de crisis desconcertada.

Así como las yerbas blandas y pálidas adquieren mayor longitud en la sombra, permaneciendo caquéticas y ahiladas, mientras que las plantas secas y leñosas, nacidas bajo los ardientes rayos del sol y al aire libre, son pequeñas, achaparradas, pero sabrosas, y subidas de olor y matices; no de otro modo los individuos criados con mimo en las ciudades permanecen mas flojos, mas altos y pálidos que los atezados y enjutos campesinos. Vense por lo mismo, si bien de mediana estatura, corpulentas y vivarachas aldeanas que venden en los mercados sus hortalizas á endebles y pálidas señoritas, flojas en el andar y cenceñas en su talle; nótese igualmente que en los países donde se coje espirituoso vino, son mas pequeños sus habitantes que donde es comun bebida una sosa y refrigerante cerveza, que engruesa y relaja el cuerpo, al par que favorece su prolongacion.

En las fértiles llanuras, pueden sus sedentarios y golosos moradores ofrecernos con el tiempo individuos de desmedido tronco, en su parte abdominal sobre todo, robando, por decirlo así, el necesario jugo á los brazos y piernas, que quedan compara-

tivamente muy cortos. Notabilísimos son estos en Flandes ó en los países bajos y marítimos, y buena prueba de ello nos ofrecen los cuadros de Teniers, Wouwermans, y otros célebres pintores de esas provincias, harto diferentes por cierto de los de otros pintores italianos, en cuyos personajes se echan de ver mas nobles proporciones. Así es como los montañeses, avezados á duro ejercicio y á la sobriedad por la naturaleza misma de su país, presentan, como Filopémen, un conjunto de piernas y brazos, sin asomo de vientre. Viven aquellos propensos á debilidades, á la flema y anasarca, y estos á achaques espasmódicos; á aquellos amenazan la hidropesía, la parálisis y la apoplejía, mientras amagan á estos los ataques nerviosos, resultado de una escesiva escitacion muscular. Son sin embargo mas sanas estas últimas constituciones, y mírense sino los habitantes de los Alpes y de los Pirineos, los lijerísimos Bascos y los cazadores del Tirol.

En verdad, parece que esos robustos miembros que brotan de endeble cuerpo presenten menos conjunto y unidad vital que los gruesos troncos con pequeños miembros: son los individuos de esta clase mas pletóricos, y dirán que respiran mas alma y vida que aquellos descomunales y desmadejados entes.

Una espalda encorvada que sostenga larguísimo cuello y liviana cabeza, presentando el individuo anchurosas caderas y abultados extremos inferiores, ofrece el talle de una mujer, ó bien nos dice afeminada debilidad; así es que los hombres de tamaño conformacion muestran muy poca enerjía y menos

carácter y arrojo. Anchas espaldas, por el contrario, y, bajo corta cerviz, abultada cabeza, no ofreciendo el individuo mas que estrechas nalgas y delgadas piernas, evidencian que los órganos estreman su pujanza en las partes superiores del cuerpo, y por lo mismo acreditan mas ardiente é impetuoso carácter, y alma mas descollante que los precedentes; siendo patente asimismo que propenden mas comunmente hácia la liviandad y la ira, y son víctimas tambien con mas frecuencia de la apoplejía y de aneurismas en el corazon y en la aorta.

Un bello talle, ó sea, iguales medros por todos los órganos, constituirian el perfecto estado de salud y fuerzas, cual lo alcanzaban los antiguos con sus ejercicios gimnásticos y el *pentatletismo*, ó sean las cinco especies de juegos, cuyo efecto fuera equilibrar los mienibros. Una célebre estatua de Policeto presentaba, bajo la imájen de un *dorifora* (lancero griego), el *cánon*, ó sea la norma de las mas adecuadas proporciones del cuerpo humano en su perfeccion fundamental. Á la verdad que nuestro traje con todas sus compresiones y ataduras, hijo, por decirlo así, de nuestro haragan jénero de vida, nunca ofrecerá las armónicas dimensiones que nos admiran en las antiguas estatuas de Apolo, Antinoo, Laocoonte y el Gladiador combatiente. Solo bajo los templados y dichosos climas de la Grecia, donde no se arropa recargadamente el cuerpo, es dable manejar mas libremente sus miembros, ajustarse las formas musculares en los primores castizos de la naturaleza; y hasta las mujeres conservan aun hoy

dia aquel embeleso de las Helenas y Aspasia.

Sin esas proporciones do campean la garbosa pujanza y agilidad, seria soñada la belleza como en los delirios de todo amaute. No todos los célebres pintores de la antigüedad las conocieron. Nota Plinio en las obras de Parrasio cortísimo el tronco respecto de los miembros; Eufranor abultaba en demasía las cabezas y las articulaciones; Asclepiodoro fué, á juicio de Apéles, el primero que atinadamente midió las verdaderas proporciones del cuerpo humano en sus medros cabales.

Aunque no podamos con toda certeza señalar las proporciones de sus dibujos, sabemos sin embargo por Vitruvio las mas jeneralmente admitidas (1). Correspondíanle al cuerpo humano ocho larguras de la cabeza, incluyendo la longitud de esta, la cual cojia desde la coronilla hasta la barba. Compartíase dicha altura en cuatro partes iguales, y hubo quien concediese á los brazos estendidos en cruz la misma dimension; así es como colocaran muchos la estampa del hombre en pie dentro de un cuadro perfecto, presentándole tendido, desviados los brazos y piernas en forma de cruz de San Andrés, en un círculo cuyo centro es el ombligo. Á los mismos principios se han avenido todos los autores modernos que tratan de las proporciones del cuerpo humano, y en prueba de ello véanse Alberto Durer, Leonardo de Vinci, Juan Cousin, Gerardo Audran, y muchísimos otros. Segun Vitruvio, seis medidas

(1) Vitruv. Pollio, *De architectura*, lib. III.

del pie del individuo formaban su total altura; proporcion que adopta Winckelmann, sin embargo de no hallarse puntual en las estátuas antiguas, como nota Salvajio (1). Divídese asimismo la cabeza en cuatro partes iguales; á saber, hasta los ojos, la nariz, la boca y lo inferior de la barba.

Desde esta hasta el pezon del pecho debe caber la longitud del rostro; otras dos iguales hasta bajo la sínfisis del pubis; los muslos por último y las piernas, hasta los dedos del pie en su estremidad, componen las cuatro longitudes restantes.

El pie de Hércules tiene la longitud de un rostro y un quinto; desde los dedos del mismo hasta la choquezuela, encuéntrase duplicada su estension, y cuadruplicada hasta el ombligo; cuéntanse hasta el pezon de su pecho cinco pies, y seis hasta su boca, por manera que faltan tres partes de cabeza para completar la altura del cuerpo. Entre uno y otro pezon, cabe á lo largo un pie en el hombre, y una cabeza en la mujer.

Esta es por lo regular media cabeza mas baja que aquel; sus caderas son anchas, y algo estrechas sus espaldas. En el hombre, componen la anchura de su espalda dos cabezas y dos quintos, y la de su bacinete dos y media; empero en la mujer, tienen igual anchura las espaldas y caderas, á saber, una cabeza y tres partes.

En los niños, es en gran manera desproporcionado el talle, y cuanto mas jóven, abulta mas la ca-

(1) *Anatomic du gladiateur combattant*, Paris, 1812, en fol., páj. 53.



beza. Á sus tres años , puede ya alcanzar la mitad de la altura á que debe llegar con el tiempo; y sin embargo solo ofrece cinco rostros en su proporcion. Su pecho y hacinete componen únicamente cada uno la dimension de un rostro; sus espaldas , estrechas aun en uno y otro sexo, tienen de ancho uno y un quinto; cortísimos son sus pies y manos, y rollizas sus formas , á la manera de los anjelitos que nos rasguea el pincel de los artistas.

Menos elevadas son por lo regular las proporciones del tallo, en las complexiones melancólicas y biliosas, de ajustada y recia fibra, que en las linfáticas y sanguíneas, de hebra mas húmeda y lácia.

Desjugándose y encalleciéndose el cuerpo, al paso que va entrando en años, sucede que á la niñez cupo esponjosa encarnadura; su grandioso sistema celular ataja á la vista la forma de sus músculos; sus articulaciones son rollizas y pringadas, y en tanto se desnivela con el adulto en sus proporciones, en cuanto es mas jóven, puesto que se ensancha desmedidamente su cráneo. Sobrado pequeños aun los huesos de su rostro, los de la quijada inferior sobre todo, prestan á su liviana fisonomía aquella forma risueña y torneada de carrillos rechonchos; sobresale abultadamente su vientre, efecto de la grande actividad del sistema nutritivo en la edad creciente; los brazos y piernas, lo propio que las partes jenitales, son á proporcion del cuerpo bastante pequeños. Muéstranse rollizos, gruesos y lacios todos los contornos, y su piel es finísima, blanca y delicada. Diseñábalos con maestría Albano, y

pintábalos con fino gusto Rubens. Al tenor de los medros menguan perceptiblemente la humedad y gordura; prolóngase su fisonomía, y aparecen taas palpables sus rasgos, como es de notar en los mozelos y en los retratos de Cupido.

Alárgause por lo mismo en la pubertad los miembros, ensánchase el pecho, y sombréanle por distintas partes rubios pelos; espláyaue en el hombre los músculos, y tórnase espresiva, osada y amornsa á un tiempo su mirada. Hínchanse á la mujer los pechos, que se adelantan en semi-esferas; tornéanse todos sus contornos, y en su cariñosa y encojida mirada asoma la vergüenza. Descuellan, con el primer entrañable de la hermosura, airosa y gallarda traza, blandos y arqueados derrames, y finísima piel; el tejido celular suaviza los ángulos y cuaja los claros de los músculos; sus movimientos son livianos y sueltos; y su cabeza y tronco, algo pequeños en comparacion de los miembros, empapan su fisonomía de indecible embeleso: mírense el Apolo pítico y la Vénus de Médicis. Un temperamento sanguíneo y pletórico da al rostro un colorido de rosa en la bonancible primavera de la vida, á la que caracterizan ensortijados cabellos castaños, y cierto garbo espedito, con gozosa y pródiga esperanza.

La edad viril, temporada de la pujanza, de esclacidas empresas y árdulos trabajos, descubre los músculos cabales; cuádrase y robustécese el cuerpo; ensánchase las espaldas; campean grandiosos rasgos; sobresalen en la fisonomía la majestad y nobleza; el ademan es de quien manda, de quien con-

ña en su poderío. Debe su complexion ser biliosa ó de un atleta; veráse al individuo de color subido, velludo, de negros y rizados cabellos, de tiesas y cerradas fibras, tal como el Hércules Farnesio. Aparecerán sus movimientos menos prontos que los de la juventud; veránse las proporciones de los miembros mas regulares ó *canónicas*, y hundido el tejido celular, franqueará los vuelos musculares. Ya no ofrecerá la mujer aquellos delicados rasgos, la rosa virjinal de la juventud: sucederánse á ellos matronales formas, como las de Juno ú Cibeles; abultadas de garganta y pechos, mas anchas las caderas, y mas surcado el bajo vientre; todo estampará ya en ella el carácter materno. Á los cuarenta robustécense ordinariamente las mujeres con la cesacion del menstuo; empero á los hombres recárganseles regularmente el vientre y cuerpo, en los linfáticos y sanguíneos sobre todo.

En la vejez, cuando se arquea el cuerpo bajo el peso de los años, ofrece complexion seca y ternilloso. Ajado su tejido celular, asoman músculos áridos, fibras arrugadas y venas varicosas.

Amarillece y se agosta la tez, puesto que no circula ya la sangre por la red capilar de la piel. Vese el rostro cóncavo y surcado de arrugas, lácios los carrillos, hundido el pecho, y torpes los movimientos. Desapacible, melancólico y avariento el individuo, concéntranse en sí mismos los órganos de la vida; receloso y pensativo por su temperamento, la debilidad de sus potencias, el hastío de los placeres, la austeridad misma, todo estampa ya la ruina

del cuerpo. Ámase entonces la soledad, la gravedad y el reposo, y búscase el silencio y los sombríos colores; muéstrase temeroso, ríjido censor de los jóvenes, y desconfiado en las empresas: solo se apetece la niñez, puesto que se tocan los estremos. Altéranse entonces notablemente las proporciones del cuerpo: desprendiéndose los cabellos que se encanecen y caen, adelántase la frente, encórvase ó pégase á su tronco la nariz, desaparecen los dientes, y prolóngase de tal suerte la quijada inferior, que no pocas veces llega á encajar la superior besando en seguida la nariz. Los músculos del rostro, ya sobrado débiles, no pueden cerrar bien la boca; tiembla la cabeza sobre el cuello; es mal seguro el paso; descárnanse brazos y piernas; hínchanse con frecuencia y pónense edematosos los pies; vense disformes ó cubiertos de callos los dedos de pies y manos, y las articulaciones, regularmente tiesas, se entorpecen y se anudan. No le faltan sus rasgos á la estacion de la caduquez, poco reparables por cierto en la verde senectud de Sileno y Laocoonte, pero sobresalientes en la de S. Jerónimo, si miramos los cuadros de Carracho, del Dominiquin y de Ribera.

---

---

## SECCION SEGUNDA.

---

### ARTICULO PRIMERO.

#### ALIMENTOS DEL HOMBRE, Y SUS EFECTOS SEGUN LA DIVERSIDAD DE CLIMAS.

Los que han tratado esta materia contentáronse jeneralmente con decir que podia mantenerse el hombre de vegetales como de animales, sin internarse en la averiguacion de los efectos que acarrearban en punto á la perfeccion fisica y moral de nuestra naturaleza. Principalmente bajo este nuevo aspecto tenemos que insistir, puesto que de los mismos verémos brotar modificaciones peculiares de la sensibilidad, y predisposicion eficaz á cierto jénero de enfermedades que se rozan con nuestra perfeccion.

Cuando afirmamos ser el hombre omnívoro, no pretenderémos por cierto decir que pueda sustentarse de arcilla, como no dudan asegurarlo Gumilla y el baron de Humboldt de los Otómacos y otros pueblos salvajes, que, en estériles playas (1), engullénsela á veces á falta de víveres, á la manera que

(1) Véase nuestro artículo *geophages* en el *Nouv. Dictionn. d'Hist. nat.*, 2.<sup>a</sup> edic.

en nuestros países lo practican por necesidad los lobos en invierno. Tampoco hablaremos de aquella clase de jentes que, por peligroso ensayo de sus fuerzas, tragan guijarros y otras materias incapaces de nutrición. Desde el Esquimal, empero, y el Kamtschadal, que, á par de sus perros, en la misma mesa engullen pescado crudo y corrompido, y beben aceite rancio de ballena, hasta el melindroso Asiático, que se alimenta de azucarados frutos y aromáticos vegetales, y busca refrijerio en fragantes sorbetes; ¡cuántas variedades, y qué distintas especies de alimentos se verían merecer aceptación entre tan diferentes castas humanas! Indudable es pues que nuestra especie puede casi acostumbrarse á todo, mas que sean venenos, puesto que en Laponia, tráganse sin peligro, como quien come espárragos, tiernos brotes de acónito. Rey entre todos los vivientes, debía el hombre ejercer su dominio sobre todos: dirán que cata toda la naturaleza; y ese sinnúmero de gustos ensancha, por decirlo así, el dominio de sus sensaciones y pensamientos, aguzando su espíritu, y obligándole á buscarlo ú observarlo todo.

Esta inmensa variedad del sentido del gusto bácele menos impetuoso y disparado para con un solo objeto. Ruje y enfurécese, por ejemplo, el animal carnívoro en pos de la carne y de la sangre; ningún sabor encuentran los herbívoros mas que en la yerba y los vegetales: son reducidísimas sus comparaciones, y podría decirse que estan formados de un solo elemento. Muy al contrario del hombre, que lo abarca todo, y que prefiere aun, segun verémos,

para alimento las sustancias mas compuestas de los dos reinos, al parecer, como si el cuerpo del primado de los vivientes no debiese conservarse mas que por medio de delicadísimos materiales, los menos simples y mas perfectos de la naturaleza. Enséñasele con esto á conocerlo todo, puesto que su conservacion es para él nuevo objeto de instruccion, cuando por otra parte la ceguedad de su instinto arrebató al irracional hácia su pasto.

Por la conformacion interna de sus entrañas, y por sus órganos de masticacion, parece el hombre el término medio entre los herbívoros y los carnívoros: sus dientes y la forma de su estómago son análogos á los de los monos, en gran manera frujívoros, como no tardaremos en manifestarlo.

En primer lugar; en el hombre la conformacion de las quijadas y los músculos crotáfílos y maseteros, que levantan la inferior, son menos pujantes y abultados que en los animales carnívoros: éranle pues necesarios menos esfuerzos para la masticacion. En él no se adelanta tanto el rostro en hocico como en los cuadrúpedos, y es mas pequeña su boca; la articulacion de su quijada inferior, lo propio que en los frujívoros, granívoros y herbívoros, ofrece un jinglino menos apretado que en los carnívoros, á quienes era fuerza desgarrar carnes ahebradas y ternillosas: por esto es en nosotros mas capaz de distintos y contrapuestos movimientos, y puede, no solo sajar, si que tambien moler en distintas direcciones materias vegetales. El arco zigomático de los músculos erectores es en el hombre

casi recto horizontalmente, cuando aparece convexo en los carnívoros, quienes necesitaban mas-esforzado apoyo: así es que en el hombre deja menos espacio al músculo crotáfito que en estos, cuya fosa temporal puede muy bien albergar aquel robusto músculo (*temporo-maxilar*). Fáltanos á nosotros el hueso incisivo ú intermaxilar superior de los cuadrúpedos, ya les sirva para ensanchar la boca, ya para clavar sus dientes incisivos superiores, caso que los tengan.

Estos son en el hombre análogos á los de los monos; con todo, algunos de estos cuadrúmanos semicarnívoros tienen mas largos los colmillos; tales son los babuinos (*cynomolgus*); véñeseles como á nosotros cuatro incisivos superiores y otros tantos inferiores, dos colmillos y diez muelas en cada quijada, componiendo su total treinta y dos dientes; los tíes, empero, y los monos de América tienen dos muelas mas en cada quijada, de suerte que compone su total treinta y seis (1).

(1) Poseen los carnívoros seis incisivos en cada quijada, dos colmillos, de diez á doce muelas unos, y otros de ocho á diez, ó sea, de treinta y cuatro á cuarenta y dos dientes. Los animales roedores, como el raton, el castor y la liebre, tienen únicamente dos incisivos superiores y otros tantos inferiores; fáltanles los colmillos, y solo les cupieron de tres á cuatro ú cinco muelas á los dos lados de una quijada, es decir, de diez y seis á veinte y dos dientes. Los rumiantes sin cuernos, como los camellos y cervatillos, presentan dos incisivos superiores y seis inferiores, uno ú dos colmillos á los dos lados de una quijada, de diez á doce muelas en cada una; total, de treinta y cuatro á treinta y seis; á los cornudos fáltanles incisivos superiores;



En nosotros, solo las pequeñas muelas estan armadas de tubérculos ó puntas (1), y con los colmillos componen la parte carnívora, mientras las muelas aplanadas constituyen la herbívora de nuestro destino de catar todas las producciones de la tierra. Augusto Brébissonet ha dicho que era el hombre herbívoro ú frujívoro como doce, y carnívoro como ocho: esta proporcion sin embargo, aunque deducida del sistema dentario, sufre sus variaciones segun los climas. Es innegable que el Mogol, abasteciéndose bajo el yerto horizonte de la Siberia de

tienen empero ocho inferiores; tampoco se les encuentran colmillos, si se exceptúa el ciervo, que los tiene en la quijada superior; véanseles doce muelas de cerco liso en cada quijada: total, treinta y dos dientes. Los solípedos ó pati-enteros, tambien herbívoros, muestran seis incisivos en cada quijada, dos colmillos en la superior solamente, y doce muelas en ambas.

(1) Si les faltan incisivos superiores á los herbívoros, y colmillos á los roedores, tambien poseen en su defecto mayor número de muelas.

Todos estos tienen liso cerco con una huella de ésmalte para moler las yerbas y otras particulas vegetales. En los rumiantes ó perfectos herbívoros y los pati-enteros, forman esas láminas duras una media luna ó líneas serpeantes para mascar perfectamente los tronchitos herbosos, lo que se consigue con tanta mayor facilidad por cuanto tienen las quijadas un movimiento lateral ú horizontal combinado con el perpendicular. Al mascar el perro la grama para provocar el vómito, métela hasta lo mas hondo de la boca, á fin de triturlarla con sus últimas muelas, puesto que las anteriores rematan en punta, para con ella poder desgarrar la carne y quebrantar los huesos. Esta conformacion angular y afilada de las muelas en los carnívoros es especialmente tricúspide y notabilísima en los gatos, que son los animales mas carniceros por cierto entre los cuadrúpedos.

cruda carne de caballo, tiene agudísimos y desviados los dientes, cuando el Cafre, alimentándose de frutas y yerbas, á guisa de los monos sus antiguos compatriotas, y viviendo bajo ardoroso cielo á la sombra de las palmeras y plátanos de la zona tórrida, preséntalos anchos, uniformes, anivelados y bellísimos (1).

Así es que en los abrasados soplos del verano anteponemos los vegetales á la nutritiva y no pocas veces corrompida carne, cuando, por el contrario, la buscamos en invierno, al sentir un frio estremado que provoca el apetito y exige vigorosa reparacion vital.

Lo restante de nuestra estructura no nos constituye menos herbívoros ó carnívoros que la configuracion de las vísceras, dientes y quijadas.

En verdad que nuestro estómago es harto sencilló y de mediana capacidad, como el de los carnívoros; preséntanos empero, dejando aparte un apéndice vermiforme, un intestino ciego mayor que en estos, si bien menos largo que en los frujívoros propiamente tales, como son los roedores. Si nos ofrecen los carnívoros intestinos cortos y estrechos, y anchísimos y largos los herbívoros, ocupan los del hombre un término medio.

(1) Los primeros hombres fueron tenidos por frujívoros; Heyne, *Opuscul. acad.*, tomo 1, páj. 366. Aun hoy día encuéntrase naciones frujívoras, segun Kempfer, *Amænit. exot.*, fascic. 4, relat. 9; Hasselquist, *Palest.*, páj. 501; Grose, *Voyage*, páj. 297; Adanson, *Relat.*, páj. 38; Pison, *Brasil*, lib. 1, páj. 12; Lery, *Navig.*, páj. 109; Venegas, *Californ.* Lo propio asegura Salustio de los Númidas, *Bell. Jugurht.*, etc.

Nuestros intestinos dan de seis á siete veces nuestra longitud, y lo propio podria decirse de los monos, puesto que los del cefo dan ocho veces su longitud, en otros monos seis, y cinco en los mas carnívoros. Los carnívoros tienen intestinos de dos, tres y cuatro veces su longitud. En los *chupa-sangre*, como el icneumon y el nóctulo, solo doblan su longitud los intestinos, por ser su alimento de fácil digestion y putrescible. En los leones, tigres y pante-ras, solo triplican su longitud, cuadruplicándola en el lobo, y dándola cinco veces en el perro y en el gato doméstico, si bien en el montaraz solo la triplican, efecto de no comer en tal estado tantas sustancias vegetales.

Los frujívoros y herbívoros empero ofrecen intestinos mucho mas largos en sus redobles, aun sin hablar del ancho ciego que presentan la mayor parte, ni del reforzado estómago, cuádruplo en los rumiantes, y quíntuplo en los cetáceos. Intestinos hay de liebre y conejo que dan hasta doce veces su longitud; no llegan á tanto los de la rata, á causa sin duda de que masca algunas veces carne: algunos empero de los camellos y dromedarios la dan de doce á quince veces; llega hasta veinte y dos en el toro, y á veinte y ocho en el morueco, siendo esta por decirlo así, la mayor estension conocida; así es que dichos animales son esencialmente herbívoros. Los de las aves son jeneralmente cortísimos, en razon de que, siendo mas granívoras, érales fuerza acudir á lo mas sustancioso en escaso bulto, por no declinar en pesadas: concediéndoles al efecto la natu-

raleza un buche propio para reblandecer las semillas, y una molleja muscular y ternillosa por dentro para molerlas y desmenuzarlas.

Los carnívoros ofrecen por lo regular vísceras membranosas, mientras que los herbívoros las tienen mas robustas y musculosas, y esto á causa de haberles sustancias de trabajosa elaboracion. Por tanto sentarémos por principio fisiológico, que es robusto en los herbívoros el sistema interior visceral, y débil el muscular esterno; muy al contrario de los carnívoros, que tienen débil el interior, y vigorosísimos los órganos de la vida exterior. Un leon es mil veces mas pujante que el buey y el caballo, no obstante ser estos mas corpulentos. Nota tambien Buffon que, por mucho que se cuide á un alazan durante largo viaje, nunca podrá resistir tanto las fatigas como un hombre á pie: síguese pues de ahí que, empleada como alimento, la carne da nueva pujanza á la vida exterior ó relativa.

Esta diversa conformacion de herbívoros y carnívoros indica claramente que no nos es dado en todo rigor llamarnos capaces de vivir únicamente de vegetales ó materias animales, como no dudaron afirmarlo filósofos mas sistemáticos que naturalistas (1).

Conteniendo las yerbas y los frutos poquísimos

(1) Broussonnet, *Mem. sur les dents*, nos llama *fitófagos* como 12 á 8, lo propio que Daubenton, *Mem. sur les indigest*; W. Hunter, *Hist. of Teeth*, 2.<sup>a</sup> edic., Lond., 1778, en 4.<sup>o</sup>, part. II, afirma que somos igualmente frujívoros que carnívoros. Helvecio, *De l'homme*, tomo 1, páj. 17, nos llama *carnívoros*. Buffon prueba que somos *omnívoros* por esencia; lo propio aseguran

sustancia en gran volúmen, hacíaese indispensable que los frujívoros y herbívoros pudiesen á la vez engullirlos en gran copia ; era precisa larga operacion, un desmenuzamiento cabal, para estraer de la mole de hebras vejetales las porcioncillas nutritivas: de ahí el que rumien ciertas especies, y el mas largo movimiento intestinal en los roedores, etc. Los carnívoros, al contrario, encontrando en pequeño volúmen un sinnúmero de partecillas nutritivas, no necesitaban por cierto tanto esplayamiento de órganos viscerales, antes por otra parte érales fuerza, para impedir la corrupcion de la carne y sangre, evacuar prontamente el residuo : de ahí es que el colon es en ellos menos abotagado y largo que en nosotros.

Los herbívoros engullen por cierto, á redobles, por necesidad, puesto que escasea el jugo alimenticio ; no así los carnívoros, á quienes por razon contraria, les es asequible, despues de copiosa comida, ayunar algunos dias.

El hombre, no obstante ser mas frujívoro ú herbívoro bajo los calurosos climas, y carnívoro en las estaciones y paises frios, puede con razon llamarse omnívoro, por mantenerse igualmente con vejetales y sustancias animales; así es que el decantado sistema pitagórico ú herbívoro, en cuya alabanza se hacen lenguas Cocoli, Hequet, Wallis, y Juan

Haller, *Elem. fisiol.*, lib. xix, secc. iii, páj. 189 ; Blumenbach, *Gen. hum. var. nat.*, secc. 1, páj. 48 ; Rousseau, *Discours sur l'inégal.*, not. 11 ; Alej. Monro, *Ess. on compar. anatomy*, páj. 17.

Jacobo Rousseau, no fuera bastante á conservarnos en nuestras frias rejiones, ni mucho menos en las del norte, como incontrastablemente prueban Buffon y otros célebres autores. El réjimen enteramente animal, por quien claman Tyson, Andry, Arbuthnot, Jano Planco, Helvecio, etc., no es nada á propósito para los climas cálidos: efectos suyos son las enfermedades agudas, pletóricas, biliosas, sin olvidar las disenterías, que tan caras cuestan todas ellas á los Ingleses, aferrados en comer tanta carne en sus colonias, bajo los trópicos, como bajo el frio y nubloso cielo de la Gran Bretaña (1).

Guíanos perfectamente en esta parte el instinto ú impulso de nuestros apetitos: hermanándose con la naturaleza y menos estragados por facticios gustos, prefieren los niños las frutas á la carne; despues de haber abusado de las sustancias animales, en verano sobre todo, recuérdannos aquel instinto las ardientes calenturas. Nosotros no tenemos las garras de los carnívoros, para destrozar la presa, ni la panza y falta de incisivos superiores, para sernos fuerza contentarnos con yèrbas: dijérimoslo empero casi todo, en tanto que los jugos gástricos del leon ó del águila nada pueden con el pan, y los cuatro estómagos de la mayor parte de los rumiantes no son bastantes á disolver la carne. Nótese por hecho singular que murieron de calentura inflama-

(1) Schreber, *Saeugthiere*, tomo 1, páj. 39, asegura existir muchos mas frujívoros que puramente carnívoros, así como hay muchos mas polígamos que monógamos.

toria algunos cerdos, á poco de alimentarlos con carne de su misma especie (1).

Rozándose el hombre con la especie de los monos, si miramos su mútua estructura, pudiendo si le place encaramarse por los árboles, manifestando en su desnudez que su comun padre debió haber visto la luz primera bajo los trópicos ó en rejiones cálidas; ello no puede menos de confesarse que es mas frujívoro ú herbívoro que carnívero. Córrase desde el norte al mediodía, y veráse ir prevaleciendo por grados el réjimen vegetal al animal. Devora el Inglés su *rosbif*, olvidándose del pan; no así el Francés, que ya usa mas ese precioso alimento, ni menos el Italiano, cuya ordinaria comida son sus macarrones, su *polenta* y escelentes legumbres. Horrorízanse los habitantes de la India meridional solo con ver la sangre de los animales y acercar la carne á su boca: nútrense solo de azucarados y delicadísimos frutos de palmeras, plátanos, etc., de arroz ó de leche. Unicamente en las heladas rejiones casi es fuerza alimentarse de carne, y allí es donde á proporcion se esplaya tambien el ferocísimo é irracional carácter de los salvajes (2).

(1) P. Petit, *De morib. antropophagorum*, lo probó.

(2) Dutertre, *Antill.*, páj. 147, y Charlevoix, *Nouvelle-France*, tomo III, páj. 179, aseguran perderse mucho las fuerzas, abandonando el alimento de carne, lo que está probado con los salvajes de América. Segun Teof. Lobb, *Ess. on diseases*, etc., de nada serviría en el norte el alimento vegetal. Cuando uno viaja al norte, trae consigo ambos alimentos, *Rec. de voyag. au nord*, tomó 1, *avertissement*. En la América septentrional, comen al-

Es de notar que sufren mudanza los excrementos y secreciones en el individuo que, acostumbrado á mas sustanciosos alimentos, antepone el régimen vegetal: varían por lo mismo notablemente los excrementos y orina del perro, segun se le da pan ó carne. Solo se encuentran carbonatos calizos por cálculos vejigales en los herbívoros, sin embargo de notarse no poco fosfato de cal en sus intestinos: al contrario de lo que acontece en los carnívoros y en el hombre, en cuya orina siempre se ven fosfatos calizos, y nunca carbonatos calcáreos. Vese tambien en los hombres que engullen mucha carne, como igualmente en los carnívoros, gran copia de úrea, y no menos ácido úrico y concreciones calcúlosas y artríticas: séguese pues que un régimen vegetal templado, si bien vigoriza menos, es sin embargo mas saludable (1).

guños carne cruda. Fil. Salv. Gily, *Saggio di stor. Amer.*, tomo 17, páj. 120. Pujati, *ibidem*, dice lo propio de los Merlacos; tambien los Samojedos, insiguiendo á Klingstædt, *Mem.*, 1762, en 8º.; Curtis, *Philos. trans*, tomo LXIV, parte II, páj. 381. Muy carnívoros son igualmente los salvajes en la América austral, si creemos á Winter. *Collect. de Hackluyt*, tomo III, páj. 751, y á Froger, *Voyages de Gennes, etc.*

(1) Christ. Gottl. Ludwig, *Dissert. de victu animali*, Lips, 1750, en 4º. Segun Buffon, impedirle al hombre reproducirse una vida puramente pitagórica; ello no obstante es innegable que naciones enteras, aunque flojas, por comer únicamente vegetales, no son por eso menos fecundas. Helvecio, *de l'homme*, tomo II, páj. 17, dice que somos por inclinacion mas carnívoros que frujívoros, lo que deberia concretarse á las frijidas comarcas.



Dícese de la carne, y en especial de la cecina, que escita al escorbuto en los marinos. Con todo, Lind prueba ser infundada tamaña acusacion, aunque sea cierto que contribuyan felizmente los vejetales á desterrar aquel achaque maligno. Y conformándose este autor con Monro y Wilson, trata por el contrario de otro escorbuto, hijo del uso harto continuo del régimen vegetal, que solo puede desvanecerse empleando para ello el animal. En efecto, las sustancias sobrado faltas de ázoe nunca pueden nutrirnos bastantemente; las yerbas por lo mismo debilitan en gran manera nuestra constitucion, y de ello resulta no pequeño declive hácia la descomposicion de los humores, mas no así el pan, que abriga ya sustancia animalizada, cual es el glúten. Preséntase casi sin fibrina la sangre, y entonces viene á mantenerse flúida aun fuera ya del cuerpo, aunque no tenga esto cabida en los animales puramente herbívoros, como son los toros. Quítase con el uso de la carne esa especie de escorbuto, á la manera que se disipan con remedios tónicos y sustancias animalizadas las estrangurrias y otras discrasias de las vísceras intestinales. Recuérdanos pues á cada paso nuestra constitucion un régimen mixto como el mas saludable. Menos desventajas ofrece en verdad la costumbre de comer pescado que la de comer carne, puesto que, por decirlo así, no animaliza ni nutre tanto; y así sucede que en todas relijiones se estila en los dias de penitencia, sin que de su uso aparezca otro inconveniente que el no despreciable de fomentar tenacísimas enfermedades en la piel,

excitando á mas de eso el sistema linfático: siendo sin embargo animal dicho alimento, es menos temible su uso frecuente en los climas frios que bajo los trópicos.

No contenta la pródiga naturaleza con brindarnos todos los entes para entresacar nuestro alimento; viendo que era nuestra morada toda la tierra, reyes además de todos los vivientes, permitiéndonos preferir los mas delicados, sabrosos y digeribles. Así es que en el reino vegetal, los frutos, las semillas, las féculas, los zumos melíficos, las almendras, etc., y en el animal, la leche, los huevos, el tuétano, la carne de los herbívoros y su jugo, son de todos modos los alimentos mas nutritivos, sabrosos y llenos de sustancias orgánicas. Nuestro cuerpo debia componerse de elementos mas sutiles que los de los irracionales. Aun mas; el cuadrúpedo padece ó devora su presa cruda y sin condimento, y su recio estómago disuelve con presteza los mas duros manjares: no así por lo regular en nosotros. Por mas que entre los salvajes y bajo destemplados climas sobre todo, fuerza un hambre canina á digerir carnes abundantes y crudas, grasas y sebos, el habitante de los trópicos, el hombre oriĝinal, no puede con ellas. Un Africano á lo mas podrá, aromatizando antes su estómago, disolver carne casi ya tostada y medio cortompida por los ardores del sol. De ordinario empero posee nuestra especie vísceras digeritivas mas delicadas que los cuadrúpedos; de ahí la costumbre de cocer y condimentar los alimentos, prueba incontestable de apacibilidad y civilizacion. Al pin-

tarnos Homero un hombre sanguinario y salvaje, llámale *crudívoro*, pues en efecto semejante costumbre trae consigo entrañas pujantes y apetitos correspondientes á osos y leones, al paso que un estómago endeble, que puede apenas con alimentos livianos y cocidos, demuestra por lo mismo un individuo delicado, sensible y racional. Sabido es en efecto el vigor y actividad que adquieren, por la endeblez de los órganos interiores, las funciones de la existencia exterior ó relativa; es innegable que un carácter pensativo daña, si no impide la digestión, y el hombre reflexivo y sabio á nadie debe estas prendas mas que á la escesa debilidad de sus vísceras. No hay mas que mirar la naturaleza: adelantase en el cuadrúpedo el hocico para agarrar la presa, y retrocede su cerebro; en el hombre, al contrario, ocupa este una ancha y noble frente, mientras aparecen cortas sus quijadas, puesto que en nosotros es antes que la conservacion el pensamiento, muy de otro modo que en los irracionales.

Debemos igualmente á la debilidad de nuestro sistema visceral ser los únicos entes que usan la sal, los condimentos y especias, para escitar mas eficazmente la potestad digestiva, lo propio que las bebidas espirituosas tónicas ó fermentadas, para promover el empuje de las funciones internas de la nutrición. De ahí el arte de la cocina en los pueblos finos y afeminados, funestísimo á la verdad, por ser la fuente de innumerables enfermedades, hijas del prurito gastronómico de avivar el gusto por medio de la escitacion. Mas adelante veremos cuántos acha-

ques se deben á sus encarecidos adelantamientos (1).

Si tendemos la vista sobre el abundante y fácil alimento que puede el hombre prometerse á favor del cultivo de las tierras, la cria de los ganados y la proteccion de un buen gobierno, no nos causará maravilla su extraordinaria propagacion. Los animales, cuando ya domésticos, casi siempre son capaces de enjendrar, mientras en su estado salvaje se ven espuestos á largas y frecuentes continencias, sin serles dada la procreacion mas que una ó dos veces al año. En medio de sus selvas y desiertos, arrastrando dura y trabajosa existencia, y siéndole fuerza contentarse con escasa comida, muéstrase el salvaje americano poco fecundo y amoroso, obligándole á ser casto la necesidad de robustecerse. Así pues, la facultad de reproducirse en todos tiempos es hija del alimento arreglado y abundante que se toma entre los pueblos civilizados (2).

#### ARTICULO SEGUNDO.

##### SOBRE ALGUNOS ALIMENTOS CORRIENTES EN DIVERSOS PUEBLOS.

El primitivo tronco de la especie humana debió criarse en caluroso clima, puesto que en nuestro estado natural somos incapaces de sufrir el rigor del frio, por nacer desnudos : son pues los trópicos la cuna del jénero humano, como tambien la patria de

(1) *¿ Vis numerare morbos ? Coquos numera, dice Séneca.*

(2) Prescindimos aquí de los efectos de la estacion erguida, que ya llevamos espuestos.

los monos. En esas opulentas comarcas derramó naturaleza sus dones; los árboles de aquellos países se ofrecen siempre cargados de agradables frutos, y brindanos la tierra con innumerables vejetales alimenticios: compruébalo el sinnúmero de vivientes herbívoros y frujívoros que allí se han propagado, y mas aun el portentoso abasto de comestibles vejetales que allí observaron los botánicos. Puéblanlas igualmente el hombre, los monos y los papagayos, y alimentan á los tres unos mismos frutos. Descansa el Indio al pie de la palma, encarámase por el tronco el mono, posa el papagayo en las hojas, y todos comen sus dátiles (1).

Dirán que por esencia es frujívoro el habitante de los trópicos, avasállale su conformacion, incítale su instinto, y nunca jamás le niega la tierra producciones vejetales. Es indudable que la carne puede en esas calurosas rejiones ser perniciosa al

(1) Los antiguos atribuyeron á nuestros primitivos padres la vida frujívora que pertenece tambien á los monos. (Lucrec., *De rer. nat.*, lib. vi, vers. 937; Estrabon, *Geogr.*, lib. xiii, páj. 885; Vitruvio, *Arquit.*, lib. ii, cap. i; Ateneo, *Deipnos.*, lib. i, páj. 12; Diod. Sic., *Bibliot.*, lib. i; Plutarco, *Moral.*, tomo ii, páj. 158; Pausanias, lib. viii, cap. i; Herodoto, *Hist.*, lib. iii, n.º 100; Plinio, *Hist. nat.*, lib. xv, cap. xxv; Isidoro, *Origin.*, lib. xvii, cap. vii; Porfir., *De abstinent.*, lib. ii; Aulo Gelio, *Noct. att.*, lib. v, cap. vi; Agatárquides, *Bibliot. de Focio*, cap. xxii). Adáptase á nuestra naturaleza en el medio día sobretodo. Car. Jacobo Saillant, *Ergo proprium hominis alimentum, vegetabilia*, Paris, 1771, en 4.º, atribuye no pocas enfermedades al uso de la carne, *κρεοφάγα*; y Daubenton, *Mém. sur les indig.*, páj. 27, dice que muchas naciones son aun frujívoras. (Véase lo que dice Rousseau, *Disc. sur l' inégalité*, nota 13).

hombre, por la corrupcion que enjendra, por la plétora é inflamacion que causa en la economía animal, y la diarrea é inflamacion de humores. Fataísimas son esas enfermedades á un sinnúmero de Europeos aferrados en seguir en las Indias un régimen ardoroso y carnívoro, adaptable tan solo en las frias rejiones de Europa. Guiados los niños por mejor instinto que el hombre ya maduro, desprecian por los frutos la carne, y cambiarían por grosellas, guindas y uvas la mas rica caza. Esos alimentos refrijerantes son muy necesarios en tiempos calurosos, y por admirable relacion con los entes creados, maduran cabalmente en dicha temporada, mientras los frutos que se conservan secos en el invierno solo se cojen á sus asomos; descollando la providencia con que en todos tiempos brinda la naturaleza su alimento á hombres y animales.

Ello es fuerza que las naciones hayan sido en su cuna crudívoras, puesto que muchos pueblos vivieron largo tiempo sin hacer uso del fuego: tales fueron los Fenices, por ejemplo, segun Sanconiaton, en Eusebio (1); los Ejipcios (2), los Persas (3), los Griegos (4), los Chinos (5), y otras naciones (6) en nuestros dias (7).

(1) *Præparat. evangel.*, páj. 34.

(2) Diod. Sic., *Bibliot.*, lib. I.

(3) Banier, *Expl. des fables*, tomo III, páj. 201.

(4) Diodoro, lib. V; Plutarco, *Moral.*, tomo II, páj. 86; Pausanias, *Viaj.*, lib. II, cap. XXIX.

(5) Martini, *Chin.*, tomo I, páj. 20.

(6) Vitruv., *Arquit.*, lib. II; Pompon. Mela, *Situs orb.*, p. 296.

(7) *Hist. génér. des Voyages*, tomo II, páj. 229; Hornio,

En las rejiones heladas, empero, donde no encontrara alimento vegetal, érale imposible al hombre mantenerse frujívoro, y hubo de ser cazador para poderse alimentar de sustancias animales. En cambio de sus fatigas y vida mas activa que la de los meridionales, proporcionábanle aquellas mas vigoroso y sólido alimento. Es en efecto indispensable denodada actividad en las rejiones del norte; ofrécese á cada paso mil urgencias; buen vestido, no peor hogar, viviendas impenetrables al frio, acópios de alimentos, combustibles, etc.: muy al contrario del mediodía, donde no necesita nada el Indio; pues ofrécele alimento la cercana higuera, convídale una fuentecita á apagar su sed, bríndale al reposo un lecho de hojarasca, y mira satisfechas todas sus necesidades. Debiendo por precision ser proporcionado el alimento á la reparacion de las fuerzas y al trabajo, síguese que en los paises frios y sobre estéril suelo, debe consumir mucho el hombre, al par que poquísimo en los calurosos y en fecundo territorio: debe pues ser carnívoro el primero, y frujívoro el segundo. Compárese el réjimen de vida de un Francés con el de un Inglés, y á buen seguro que salte á los ojos la diferencia. Es fama que con la comida de un Aleman pasaria un Español tres dias; nosotros podríamos llamarnos lobos en comparacion de los Indios (1), y con todo es aun

*Orig. amer.*, lib. I, cap. VIII; lib. II, cap. IX; Charlevoix, *Nouv. France*, tomo I, páj. 40, etc.; P. Gobien, *Histoire des îles Mariannes*, Paris, 1700, en 12º.

(1) Era de notar en los Americanos su sobriedad, y eran por

el Tártaro mas carnívoro que nosotros, pues engulle á cada comida muchas libras de carne á medio cocer. No tanto debería llamarse virtud como irresistible instinto la sobriedad en el mediodía, lo propio que la destemplanza podría llamarse antes necesidad que vicio en el norte. No es pues de estrañar que gane en robustez un habitante del norte á diez Indios, puesto que come diez veces mas que ellos. Con algunos miles de soldados europeos ó tártaros conquistaron las Indias un Alejandro, un Jenjis-Khan, y un Tamerlan. Tórnanse pues robustos, vigorosos é infatigables los habitantes del norte que mascan á dos carrillos, mientras, á efecto de su indispensable sobriedad, debilitanse y aparecen apocados y desidiosos los pueblos del mediodía. Si nos comparamos con nosotros mismos durante el invierno y el verano, á buen seguro que encontremos variaciones idénticas; gústanos en aquella estacion la carne, y sentimos mas pujanza en el estómago y mas actividad que en esta; derrite el calor las fuerzas, tórnanos flojos, indolentes, y apaga el apetito: solo respiramos entonces al tomar un sorbete ó frutos acuosos. Siguen á este estado los desordenados

lo mismo lánguidos, flojos, nada esforzados ni amorosos, admirando su templanza los mismos Españoles, no obstante su sobriedad, y comparándola á la continencia de los mas austeros ermitaños. ( Ramusio, *Collect.*, tomo III, páj. 304 y 306; Simon, *Conquista*, páj. 39; Hackluyt, *Collect.*, tomo III, páj. 468 y 508. ) Haciendo aspavientos decian los Caribes que un solo Español se zampaba en un dia la comida de diez. ( Herrera, *décad.* 1, lib. II, cap. XVI. )



gustos y el antojo en materias de apetito, hasta incitar á comer yeso, tierra, etc. Víctimas con frecuencia los negros de tamaño estragamiento de estómago, engullen tierra arcillosa que los enferma: con todo, no hay para que confundir esa irritacion con el hambre, que incita en ciertas partes á comer tierra. Contra aquel antojo desordenado es preciso, para apagarle, valerse de tónicos ó aromáticos: tan cierto es que el régimen alimenticio debe ir acorde con los climas, ó mejor diré, con las temperaturas.

Mirado el jénero humano en las cuatro partes del globo y en sus grandes troncos, saca su mas ordinario alimento de cuatro especies principales de graminéas, que, al parecer, estan en relacion con las naciones, é influyen en su carácter y sistema moral.

1º. Prefieren los Europeos el trigo, sustancial alimento, inestimable producto de una agricultura perfeccionada bajo la sombra de las leyes, escudo de la propiedad territorial, causa y efecto al propio tiempo de la civilizacion.

2º. Aliméntase de arroz el Asiático, sustancia no fermentada como el pan, fácil producto de insubistente cultivo, puede que el único practicable bajo despótica coyunda, y que de suyo tiene á la sociedad paralítica.

3º. En su árido y ardoroso suelo, va pasando el Africano con su alcuzcuz (*holcus spicatus*), ó el mijo (*panicum miliaceum*), á la verdad tosquísimas producciones de hombres indolentes sumidos en la insensatez.

4º. El primitivo Americano, por último, se sus-

tentaba con maiz, alimento mas tosco que sustancial, y cuya inmensa copia venia al parecer de molde para que roncasen en largo sueño é indolencia los que lo usaban ; subiendo aun de punto ese letargo con el uso de raices comestibles, tales como el manioque, la yuca, y las papas, por ser ya indudable que no menos que los climas influyen los alimentos en nuestra constitucion.

¿No podria acaso achacarse el imperfecto y débil estado en que se descubrió, aun á los Americanos mas adelantados, al escasillo jugo de sus alimentos vegetales, unido al lácio influjo de húmedo temple? Así es como los Españoles, bien conocidos por su sobriedad, comian aun mucho en comparacion de aquellos.

Si en vez del trigo y aun del arroz, quisiésemos usar los alimentos de América, fuerza nos seria tomarlos en mayor cantidad, para producir igual sustancia nutritiva que los primeros : y así sucede que son mas robustos los que usan del pan que los que comen únicamente arroz; estos en cambio son mas civilizados que los que solo comen maiz, si bien sobresalen estos muy poco á los negros salvajes, cuyo alimento se vincula en el alcuzcuz y el mijo, y permanecen en el último eslabon del jénero humano. De ahí es que, conforme son mas toscas y groseras las sustancias alimenticias, van al parecer entorpeciendo por grados los alcances, sumiendo á los que las usan en la suma insensatez (1).

(1) Los negros, por ejemplo, anteponen al maiz blanco y amarillo, sin embargo de ser mas productivo, el encaruado,

Si clavamos la vista en los gustos de cada pueblo, á buen seguro que veamos comprobados nuestros principios. Contestes nos dicen los viajeros que los habitantes mas cercanos á los polos paladean la grasa, el aceite de ballena, de marrajo, de oso y otros animales. Los Lapones, los Groenlandeses, los Islandeses (1), los salvajes de la América septentrional, los Iroqueses, Canadenses (2) y Kamtschadales se zampan con indecible gusto grasa de ballena, aceite rancio de pescado, etc.; tienen para ellos sabrosísimo gusto el sebo y la manteca rancia, diciéndolo con admirable presteza las sustancias mas indigestas, por escitar el frio su pujauza, mientras lo debilitan en extremo los calores bajo la zona tórrida. En los trópicos, por el contrario, aliméntase el hombre de livianos alimentos; de azúcar, por ejemplo, de helados frutos acuosos, etc. Tírese una línea desde el polo al ecuador, y encontraráse gradual declive en los gustos y manjares. Gústale al Groenlandés la grasa y la sangre; al Sueco y al Alemán la carne; el pan y algo tambien de carne al Francés; su *polenta*, macarrones y legumbres al Italiano; alguna cebada y arroz al Levantino; higos y goma arábica al Moro y al Abisinio. Para impedir que se les raje el cutis úntanselo en la zona tórrida,

mas duro á la verdad y desabrido: incontestable prueba de que los mas salvajes prefieren tambien los alimentos mas groseros.

(1) Pechlin, *Obs. phys. et med.*, páj. 58; Anderson, *Islande*, páj. 247. Deben á esa grasa su color amarillo.

(2) Denys, *Voyage*, cap. xxiii, páj. 362; Laffiteau, *Mœurs des sauvag.*, tomo II, páj. 91, etc.

y vese á los Hotentotes mugrientos de sebo y grasa, costumbre utilísima á los Africanos para suavizar su piel: por motivo correspondiente, báñanse con frecuencia los Orientales y otros pueblos del mediodía, por manera que en el norte es forzoso acudir al interior, y en el mediodía al exterior del cuerpo. Por las rejiones polares, concéntrase en el estómago todo el calor y la pujanza vital, y bajo el ecuador, en la circunferencia del cuerpo; pidiendo esta distribucion de la potencia animal, segun son los climas, mucha sustancia alimenticia entre los hielos, y eremítica abstinencia bajo ardoroso cielo. De ahí es que los habitantes del norte pueden olvidar su exterior por su interior, muy al contrario de los que moran en rejiones cálidas.

Debe pues ser carnívoro el hombre polar, y frujívoro el ecuatorial, como ya lo manifiestan los dientes y quijadas de un negro comparados con los del Tártaro. Tiene aquel dientes hermosos, lisos, anchos y cerrados, dilatadas quijadas, y músculos crotáfitos mas débiles que el Mogol. Este muestra, al contrario, dientes afilados y desunidos, recia quijada y fornidos músculos; todo en cierto modo señala en este un leon ó un oso, al paso que tales órganos solo indican en el negro cierto entronque con los monos, frujívoros todos. Son además sus caracteres muy parecidos á los de dichos animales (1).

(1) Por lo que atañe á los entomófagos ó comedores de insectos, es sabido que los Atenienses comian cigarras, *tettigonia plebeia*, Fabr. (*cicada*, L.), principalmente en estado de larvas; preferian, segun afirma Aristóteles, los machos antes de la có-

Siendo el hombre carnívoro, en opinion de algunos filósofos, y segun otros, frujívoro por naturaleza, es evidente que ninguno de ellos examinó los hechos que acabamos de esponer, de los cuales se saca por consecuencia ser en tal materia la diversidad mero efecto de los distintos climas. Si consideramos sin embargo el hombre de la naturaleza en su morada primitiva, si seguimos allí su instinto, verémosle mas afecto al réjimen vegetal que al animal, puesto que no tiene garras como los carnívoros, ni come tampoco carne cruda. En nuestras calenturas y enfermedades, que podrian llamarse la voz del instinto contra dañoso estado, anhelamos antes el réjimen refrigerante y vegetal que el animal, repugnándonos este é irritando nuestro estómago. Por apetito, y casi diríamos por instinto, prefiere

pula y las hembras cuajadas de huevos. Asábanlas y dábaseles el nombre de *Tettigometra*. Aun hoy dia, los Arabes, Sirios y Ejiptios no desprecian por cierto las langostas, singularmente el *gryllus migratorius*, ó las pasajeras, cuya plaga asuela con tanta frecuencia aquellos países. Platos harto comunes son en Oriente el jaquillo de Tartaria, *gryllus tataricus*, Fabr., el ejiptio, *gryllus ægyptius*, Fabr., el *gryllus gregarius* de Forskahl, y el *gryllus lineola*, Fabr.: cuécenlos algunos, y frienlos otros con aceite de sésamo. Créese comunmente que causa este alimento la enfermedad pedicular ó tiriasis. Véase al caso nuestra *memoria* inserta en el *Journ. complem.*, tomo xv, páj. 1.

Los Griegos asiáticos y jónicos, y tambien los Frigios, buscaban con ahinco el gusano *cossus*, no el *bombyx cossus*, L., y si la larva del gorgojo de las palmeras, *curculio palmarum*, Fabr. y Olivier. Es el gusano que roe la madera; aparece blanco, y es parda su cabeza: cómo aun hoy dia los Indios y Americanos.

la mujer los frutos á la carne. La lástima entrañable por otra parte para con un viviente que vemos destrozarse, aquel horror de los cadáveres y la sangre, brotando de lo mas hondo del corazón vírjen, parece no ser otra cosa mas que la voz del instinto, el alarido de la conciencia que rechaza tales alimentos. No cabe duda en que ese horror secreto es mucho mas poderoso en el meridional que en el Tártaro, sanguinario ya por costumbre; empero sobresale ahí una de tantas relaciones admirables de la naturaleza, que á todo se aviene. Fuera de esto es mucho mas desabrida y corruptible la carne en el mediodía que en el norte, mientras que para rehacer las fuerzas que á cada instante le roba el clima riguroso, necesita el septentrional casi viva carne y chorreante sangre.

Puesto que es necesaria la carne en los países frios, serán por tanto morada de cazadores ó pescadores, y por razón contraria, de labriegos las regiones cálidas ó templadas; poblaránse los territorios áridos y estériles, negados al cultivo, de pueblos pastores, á quienes sus mismos rebaños les darán leche en verano y carne en invierno, mientras en los climas sobremanera cálidos morarán rancherías salvajes, cuyo único anhelo son los frutos que ofrece la naturaleza en su sencillez primitiva.

No les es dado á las plantas nutritivas medrar al rededor de los polos; viérase el hombre en la precisión de ramonear el líquen á par de los renjíferos, y la corteza del pino y del abedul, como los Lapones en invierno, ó bien á desenterrar los bulbos de al-

gunos gamones y ornitógalos, á guisa de las ratas subterráneas de Siberia. Ya no se da el trigo mas allá de los 62° de latitud, y no pasan el maiz y el mijo de los 46; aun mas sienten el frio los *holcus* y *eleusinas*, lo propio que el arroz, y la mayor parte de las gramíneas glumas biflorales que nunca pasan la línea de los trópicos, el *dura*, por ejemplo, el *teff*, etc.

Por singular prevision, parece haber colocado la naturaleza en los climas templados los nutritivos dones de Cérés. La cebada vulgar, segun Plinio, crece espontáneamente en las orillas del Kur ó del Araxes, y al oriente de la Jeorjia, si creemos á Moisés de Corena (1); nacen tambien otras cebadas cerca del Tibet, en la grande Bucaria, segun afirma Marco Polo (2). Nuestro trigo parece oriundo de las Indias, en el pais de los Musicanos de que habla Estrabon (3); en 1782, encontró Andrés Michaux la espelta silvestre en una provincia de Persia llamada Hamadan (4). Las habichuelas son tambien oriundas de la India. La vid, que ya no produce mas allá de los 50°, crece sin cultivo en Armenia y Jeorjia, si damos crédito á Tournefort, Chardino, Guldenstædt, etc. Encontraremos igualmente nuestros animales domésticos oriundos de las rejiones templadas del Asia superior. Solariego el maiz en Méjico, sembráronlo los antiguos Toltecas con la batata

(1) *Georg.*, páj. 360.

(2) Ramusio, *Viaggi*, tomo II, fol. 10, a

(3) *Geogr.*, lib. xv, páj. 1017.

(4) Lamarck, *Encycl. meth., botan.*, tomo II, páj. 560.

(*convolvulus batatas*) en diversos territorios de América. Trajéronnos principalmente del Perú las papas, y del Asia Menor llevaron consigo los Sarracenos el alforfon, que aun les debe el nombre que conserva. Desde remotos tiempos debemos al Oriente el cerezo, el peral, el albaricoque y albérchigo, el granado, el limonero y la mayor parte de los árboles frutales; el olivo, el moral, el almendro, el nogal, el castaño y la encina de dulces y sabrosas bellotas (*quercus æsculus* y *bellota*), la higuera, etc.: y de ahí es que los mas de esos árboles no pueden medrar mas allá de los 40°.

La naturaleza por otra parte ha derramado en las rejiones frias, como benéfico recurso en los largos inviernos, frutos harinosos y secos, castañas y fabucos, nueces, avellanas, guisantes y habichuelas, como tambien nutritivas raices, mientras que bajo las ardientes zonas y en verano, deja brotar frutas agrillas, aguanosas y refrijerantes, guindas, por ejemplo, fresas, grosellas, melones, etc. Bajo el inflamado y árido sol de África, ofrécenos húmedas malváceas y portuláceas, los *hibiscus*, las verdolagas, las *ficoides*, y en especial las cucurbitáceas, etc.

Brindándonos la tierra en los climas templados con gran copia de *gramíneas cereales* y plantas leguminosas, diónos á conocer su jénero adecuado de agricultura; señaló á los trigos el campo, y al trébol y á la grama los prados. Los pueblos agricolas, y de consiguiente los mas adelantados en civilizacion y buen gobierno, no serán pues otros que los moradores de esas rejiones intermedias, donde die-



ron márgen á inmensos códigos la particion de las tierras y la propiedad de los frutos nacidos del trabajo: no por otra causa representaban los Griegos á Cérès lejisladora coronada de espigas y apoyada sobre la reja del arado. En la India empero y en los países mas ardorosos, donde la aridez del suelo desmedra nuestras gramíneas, y no podemos halagar la vista con el bellissimo y esmaltado tapiz de nuestros prados, es forzoso sembrar el arroz en campos inundados, ó confiar á la madre tierra el dura, el alcuzcuz, y el maiz, á quienes puede ser matante la sequía, pudiendo únicamente suplirlos los frutos de las palmeras, plátanos é higueras, no menos que las raices de la batata y la yuca. Pierde pues en arreglo el cultivo cuanto menos necesario se presenta, á causa de la natural fecundidad del suelo, y es de ver que cuanto menos firme aparezca la propiedad, corre mas riesgo de ser presa de sediento y despótico gobierno, á la manera que en las mas fértiles rejiones la confianza misma enjendra el hambre.

Es igualmente otro beneficio de la naturaleza el haber esta colocado en los climas templados é intermediarios la mayor parte de los animales y vejetales útiles al hombre, quien los traslada á los países mas lejanos. Hase visto ya que eran hijos suyos el trigo y demás cereales, la vid, los olorosos frutales, muchas umbelíferas, crucíferas y leguminosas, plantas todas alimenticias. Pertenécenle asimismo por su origen los mamíferos rumiantes y aves gallináceas, casi todos domesticados ya de largo tiempo; si esceptuamos pues el renjífero y el alce, con que

ha favorecido la Providencia á los habitantes polares, y el dromedario con el camello, nacidos para los desiertos arenales del África y la Arabia, vemos por do quier hijos de las templadas zonas: los bueyes y toros montaraces, el búfalo y el bisonte americano, el argalí y el carnero silvestre, primitivo tronco de nuestro ganado lanar, el *paseng* ó *ægagre*, padre de nuestras cabras; el ciervo y la gamuza, los solípedos, como el caballo y el asno; y fuera de estos, el jabalí y los cerdos, y la mayor parte, en fin, de los roedores, que ofrecen riquísima caza, como las liebres, los conejos, lirones, etc.

Preciso era que se multiplicasen los rumiantes donde con mayor abundancia crecen las gramíneas de que se mantienen, y que debian igualmente atraer las aves granívoras, y en especial las gallináceas. Al norte del Indostan, vaga aun salvaje por las montañas el gallo; el faisán es oriundo de las orillas del *Faso*, en la Mingrelia ó antigua Cólquida; el pavo real, del norte de la India, el pavo comun, de la Virginia; y sin embargo de encontrarse otras gallináceas bajo el cielo de los trópicos, como el hoco, en América, y la pintada, en Numidia; la perdiz y las codornices, los lagopos, urogallos, ortegas, francolines, etc., llegan hasta los hielos del norte, lo propio que los palomos y las alondras. Otro tanto puede decirse de otras aves granívoras, ya sedentarias, ya pasajeras, como las ribereñas, las grullas, cigüeñas, becadas, etc., y tambien de las palmípedas, como los ánsares, los patos, las cercetas, bernachos, etc., procedentes todas del norte.

En las rejiones intermedias es donde se complace la naturaleza en colocar los animales que pueden ayudar al hombre con su trabajo, alimentarle con su carne y leche, vestirle con su lana, etc. No ambiciona el habitante de las zonas cálidas mas que arroz y panizo; cuando los escasos pueblos de las rejiones polares buscan alimento en muchos animales marítimos, como las focas aceitosas, las aves acuátiles, y un sinnúmero de pescados que se multiplican en los rios de la Siberia, los esturiones, por ejemplo, los salmones, esperinques, y otras numerosísimas especies, que cuajan las orillas, y de las cuales llegan á servirse como de estiércol.

No solo es dañina la carne bajo los trópicos, si que tambien es poco sabrosa en muchos animales; encuéntrase la carne de vaca correosa y de pésimo gusto, y en razon de alimentarse otros cuadrúpedos de rapia é insectos, ofrecen carnes corrompidas, por manera que en África únicamente se arrojan los negros á comer los perros, la carne del elefante, las langostas y otras viandas enjutas y acecinadas.

Ofreciendo pues cada rejion de la tierra sus animales como sus vegetales, brinda á cada viviente con su adecuado alimento. Los pueblos marítimos son pescadores y piscívoros; cómense en algunos paises pantanosos peces pellejados y fangosos, como las anguilas y murenas, cuya carne pesada y dañina fué reprobada por los lejisladores en Egipto y Oriente. En algunas rejiones de África y en los paises hondos de Uangarah, en Nigricia, poblados de serpientes, cómenselas los naturales, lo propio

que las tortugas y lagartos. Como en los climas calurosos sean las mas de las aves insectívoras, de ahí nace que afrecen carne menos sabrosa que las especies granívoras de nuestras rejiones mas templadas. Las aves ribereñas, de largas piernas ó zancudas, y las nadadoras ó palmípedas, moran principalmente en los terrenos frios y acuáticos. Los mamíferos roedores, ratones, ardillas, marmotas, etc., buscan los sitios en que crecen los granos secos que se guardan en invierno, como los bosques de abetos en el norte, los de sabucos, avellanos y otros árboles amen-táceos. Algunos rumiantes de cuernos huecos y liviano talle, como las gacelas, vagan gustosos por los peñascos y las sierras de Asia y África, donde nos brindan con escelente caza y agradable presa. Gústale el potro al Tártaro, y al Islandés la ballena y la marsopa, mientras no codicia el Árabe mas que la leche de sus camellos y los dátiles de sus palmeras, y el Moro hambriento en sus desiertos devora las langostas, ó se contenta con la goma de sus acacias, ó con algunas pizcas de harina de alcuzcuz.

En el Asia meridional, constituye el arroz el primer alimento, abasteciendo esta gramínea la mayor parte del jénero humano, mas aun que el trigo. El negro y el Etíope se alimentan de mijo y dura (1), mientras cultiva el maiz el habitante de la América meridional; acuden á dátiles, higos y frutos del loto (2) los Africanos de blanca estirpe y los de las

(1) *Holcus bicolor*, Lineo, y *holcus sorghum*.

(2) *Ziziphus lotus*, Desfontaines.

playas del Mediterráneo; y aliméntanse los Malayos con el meollo de la palma de India y el fruto del árbol pan (1). Ictiófagos son casi todos los pueblos marítimos, que suelen ser numerosos. El trigo es el principal alimento de los Europeos, y su cultivo, que exige imperiosamente la particion de las tierras, continuos trabajos y propiedades fijas, fué el padre, si decirse puede, de la civilizacion. Los Esquimales subsisten de carne y pescado, lo mismo que los Samojedos y Kamtschadales. Nútrense de lacticiños los Cafres y Hotentotes, tribus trashumantes, así como los Árabes Beduinos. Los Mogoles y Calmucos engullen que es maravilla la carne de caballo chorreante aún ó escasamente manida, sorbiendo la leche de sus yeguas, y mezclándola á veces con sangre. Todos los salvajes de la América septentrional son cazadores. Los Ejiptos y Persas comen dátiles y sandías; frutos del sicómoro los Árabes y Levantinos; bigos los habitantes del Archipiélago; por último, muchos Europeos meridionales se sustentan con las castañas y las bellotas del *quercus bellota*. Los habitantes de California no codician mas que los frutos del nopal ó *cactus*, y de las palmeras *seje*; ni los Brasileños mas que los del *acajoba-manaana* (2); los Peruanos y Mejicanos la yuca, las batatas, etc.; los Abisinios las semillas del sésamo; y los Chinguleses el *cynosurus-coracanus*,

(1) *Artocarpus incisa*, Lineo, y tambien del taro, *arum esculentum*.

(2) *Anacardium occidentale*, Lineo, como igualmente de otros frutos de las palmas, los cocos, etc.

Lineo (1), etc. Compranse en África por ochenta reales ochocientas libras de mijo ú alcuzcuz, suficiente alimento anual para un esclavo, puesto que no cata otra cosa : puédese pues con ocho mil reales al año mantener cien esclavos, prueba innegable del cómodo abasto que ofrecen los países ardorosos. Fuera de esto, produce la tierra multitud de frutos y raices, y brinda con toda suerte de caza : no es pues extraño que aparezcan las rejiones meridionales mas pobladas que las del norte, donde todo se presenta yerto y estéril (2). Como sean necesarios en las zonas frias muchos y sólidos alimentos, deben tambien en consecuencia ser mucho mas caros.

El réjimen animal enardece y vigoriza el cuerpo, por donde sufren sin quejarse los pueblos del norte un frio intolerable para los otros habitantes de la tierra. Véseles apasionados por la grasa, el sebo y el aceite de pescado. Colocados á la par con los Americanos de los Estados-Unidos, nada encontraban los salvajes mas sabroso y delicado que las velas de sebo, dijiendo con indecible facilidad unas sustancias que costarian al meridional la vida. Adolece este de estómago lácio, y así se ve en la precision de entonarlo con pimientos, canela, jenjibre y nuez moscada, especificos aromáticos con que brinda la naturaleza á los habitantes de los países ardorosos, como si al parecer previese ya sus necesidades. Un Samojedo, ó un Ostíaco, que engulle el rancio y hediondo aceite del oso marino, que se

(1) *Eleusina*, Willd.

(2) Verdun de la Crenne, *Voyag.*, tomo 1, páj. 148.

zampa á gordas tajadas la correosa y maciza carne de marsopa, y bebe la sangre, humeante todavía, de las focas, dijere con facilidad estos alimentos, mientras el bracmin indiano puede apenas con los melíficos y sabrosos frutos, ó algun manjar lijero y aromático compuesto de arroz.

Por lo que tañe pues á los alimentos, es necesario considerar el jénero humano como dividido en tres distintas zonas. Frujívoro es el habitante de los trópicos, carnívoro (1) el de los polos, y combinado el réjimen de vida de los pueblos intermedios, declinando hácia uno ú otro lado, según deja sentirse el frio ú el calor, según es mas rigurosa ó templada la estacion, y otras circunstancias semejantes.

En muchos pueblos de los países mas ardorosos, préfiérese muy manida la carne, y casi ya en un principio de corrupcion, como mas sabrosa y digestible en tal estado. Gústales á los Siameses los huevos empollados; á los Japoneses y Chinos el jugo de pescado, de mariscos y de carnes casi corrompidas, á guisa del *garo* de los antiguos Romanos, precioso condimento compuesto de los intestinos de sardina deshechos en salmuera. Un Negro, un Cafre, un Abisinio, comen con gusto la carne

(1) Por resultado de muchos cálculos estadísticos hechos en Francia en 1812, dedúcese que en las ciudades consumen al año sus habitantes sesenta libras de carne por individuo, y solo veinte los campesinos. Asegúrase, al contrario, que cada Inglés consume doscientas veinte libras al año; su marina sin embargo consume sin comparacion mucha mayor cantidad que toda la agricultura francesa.

de serpiente ó de perro, casi ya corrompida y medio tostada al sol : desarróllanse al parecer los sabores con ese principio de corrupcion , segun es de notar en los quesos.

Ello es indudable que los alimentos groseros endurecen la piel y predisponen á enfermedades del cutis, al herpes y á la lepra, segun se ha observado en los pueblos cuyo alimento consistia en pescà salada y carne indijesta, lo que motivó á los legisladores de Oriente para vedar el cerdo y los peces pegajosos sin escamas que se encuentran en los sitios pantanosos, como las anguilas, la raya, etc. Nada tiene pues de estraño que, alimentándose de sustancias hediondas, adolezcan los Judíos polacos de la sarna, la roña y la plica. Al contrario, los lijeros alimentos, que pronto se cuecen, y fácilmente se transpiran, suavizan la piel, por manera que los ganados que pacen delicadas gramas y la esparcilla en nuestros prados, ofrecen mas hermoso pelaje que los que sobre estéril y cascajoso suelo ramonean arbustos duros, espinosos y salobres. No por otro motivo, ronzando el cardo, muestra el asno pelo mas duro y erizado que el caballo paciendo blanda yerba.

En la Europa septentrional, usan sus moradores muchas bebidas por lo regular calientes (1), como

(1) En tiempo de sus despóticos emperadores, vendiase agua caliente en las termopolias de Roma, y eran estas unas casas públicas asemejadas á nuestros cafés, y donde se encontraban tambien bebidas heladas. El uso del agua caliente empalidece el rostro, por manera que dice Marcial ( lib. vi, epigr. 86 ) :

*Et potet calidam qui mihi livet aquam.*



la leche, el té, la cerveza, el aguamiel, todas húmedas y mucilajinosas, adecuadas para facilitar la prolongacion de sus flojos y blandos cuerpos, á la manera que medran con presteza las plantas bien rociadas. Gústales igualmente las pastas y papillas, los sosos lacticinios y mantecas, ofreciéndonos por esta causa cuerpos corpulentos, toscos y pesados: así lo acreditan los Holandeses, los Suizos y los moradores de Bérgamo, que se alimentan de *polenta* y macarrones, de papillas de mijo y alcandía, á la manera, de los Heiduques y Válacos, individuos todos de lozana corpulencia. Aliméntese por el contrario

Relajando en demasia el aparato visceral, ocasiona el agua caliente, como el abuso del té, una vejez anticipada; no de otra suerte nace la flojedad de la carne del continuo uso de los baños calientes. Mezclado con ella el vino, escitaba mas prontamente la borrachera; aparecian los termópotas con el rostro macilento y verdoso, que puede decirse caracterizaba á los Rodios. Las bebidas calientes son con todo utilisimas contra los achaques convulsivos, los de los riñones y vejiga, y tambien contra la gota, mortal enemiga con frecuencia de los que se proponen en el uso del vino.

Bébenlo, por razon de cristianos, los Armenios, mientras sus vecinos los Persas, á fuer de sectarios de Mahoma, se contentan con el agua; siendo resultado de tan contrarias costumbres acosar á los primeros el mal de piedra, que no conocen los segundos, como asegura Chardino (*Voyage en Perse*, t. v, páj. 298). (Véase asimismo á Roberg, *De calidæ potu*; Gebauer, *De potu calido liber*; y Vallisnieri, *Oper.*, tomo II, páj. 468.)

Siendo el uso de bebidas calientes frequentísimo en la China, y ya habitual en Europa, entre Ingleses, Holandeses, y entre los septentrionales sobre todo, hácese muy importante el exámen de su influjo sobre la constitucion de esos pueblos, y con especialidad del té y el café.

á un hombre ó animal con parsimonia de sustancias secas, duras, ahumadas, saladas, especiadas, ó astringentes y tónicas; no se le permita mas que parca bebida, y si puede ser acre y espirituosa, al efecto de encojer las fibras: verásele á buen seguro con el tiempo, flaco, pequeño y de órganos cerrados. Notabilísimo es por cierto encontrar bajo unos mismos paralelos, pequeños y ardientes los habitantes de los países donde está en auge el vino, asomando de otra raza sus confinantes, cuya comun bebida son los lacticinios, la cerveza, etc.: salta en verdad á los ojos la diferencia entre un Flamenco y un habitante del Longüedoque y la Provenza, dando aun de barato los efectos del clima; los gozquillos y doguillos de Bolonia, que se criaban para modelos, por decirlo así, de miniatura, se quedaban enanos, solo con darles á beber aguardiente cuando tiernos, y bañarles con el mismo espíritu, para acortar sus fibras y atajar su medro.

Las bebidas corren tambien parejas con la diversidad de los climas. No hay rejion donde no apetezca el hombre los licores, cuyo efecto es amodorrar los sentidos y dar con dulcísimas ilusiones nueva y encantada existencia. La tristeza, el tedio y los desconsuelos abruman no pocas veces al individuo, acósanle las zozobras, las desazones y amarguras, ó la angustiosa identidad; el desvarío es en tal estado preferible á todos los consejos del sabio.

Cuando avistamos los pueblos disparados en demanda de la embriaguez é ilusiones, y, por decirlo de una vez, de la existencia irracional, mientras

que aun los poquísimos que se dedican á cultivar su razon yacen exánimes á menudo tras los desbar-nos sensuales, diríamos que la naturaleza antepone y pregona la vida animal sobre la del entendimiento. Considerando cierto filósofo la ignorancia en que nacíamos sumidos, el instinto que nos arrebatara por la existencia material, y el sinnúmero de quebrantos que, á par de los agasajos, planteó en la sociedad el uso de la razon; no pudo menos de exclamar que *el hombre que piensa es un animal dañino*: la prueba sin embargo de no ser desencajado este ejercicio de social intelijencia, ofrécela aquel deseo innato, aquella voz jeneral de ilustracion que resuena donde se ve mas apiñada la sociedad, donde hay mas hombres. La subsistencia es la mas imperiosa necesidad del jénero humano; síguense despues los deleites, fuente de nuestra civilizacion y conocimientos, y fecundo orijen de los vicios, de las desdichas y anticipado esterminio.

Si se abandonan algunos pueblos á la embriaguez, nadie les va en esto en zaga á los del norte. Siganse las distintas zonas desde la tórrida hasta el polo ártico, y veráse subir de punto, á proporcion del frio, la necesidad de bebidas espirituosas (1). En el me-

(1) Las rancherías bárbaras y salvajes se complacen en la embriaguez. Los antiguos Escitas recibian en piedras calientes el vapor del cáñamo abrasado. (Herodoto, lib. iv, cap. 69, 70 y 71; Maxim. Tirio, *Orat.* xiii, 16) Desde remotos tiempos embriagábanse con la cerveza y aguamiel los Celtas y Teutones, y aguardaban igual bien audanza en el paraíso, si creemos á Pelloutier. (*Histoire des Celtes*, lib. ii, cap. xviii; Tácito, *Mor.*

diodía de Europa y de la India , repútase por lo común la embriaguez vicio brutal y abominable, mientras es tenida en mérito y casi por virtud en el norte. Ello es hasta cierto punto positivo que para entornar las fibras, que de lo contrario llegarían á entorpecerse, son necesarias en los países frios las bebidas espirituosas. El sistema nervioso de sus habitantes necesita el vaiven de la embriaguez para dar nueva vida y movimiento al corazón , mientras en las rejiones calurosas encuéntrase aquel en tal estado de tirantez, que no haría esta mas que aumentarla de un modo harto peligroso.

Sapientísima es pues la ley de Mahoma, Zoroastro y otros lejisladores orientales en lo que atañe á la prohibicion de bebidas espirituosas, recomendadas á impulsos de muy diferentes principios por Odino, antiguo lejislador del Norte. Suavizan por el contrario los meridionales su activa sensibilidad y el empuje de su sistema nervioso con el uso de narcóticos, el opio sobretodo, que consumen en cantidad inmensa. Aun mas : han descubierto ciertas bebidas que exhalan por el alma dulcísimo ca-

*Germ.*, cap. xxii y xxiii). Engullen tambien que es gloria los Mogoles y Calmucos el *kumis*, ó sea, leche de yegua fermentada ; los Jucagres y Kamtschadales se valen para embriagarse de hongos venenosos, puestos en infusion dentro del agua ; con la raiz de cierta especie de pimienta, componen los isleños del mar del Sur zumo espirituoso, etc., etc.

Sabido es que se usan aun en Oriente el *asich* y el *bango*, y que á aquel se debe el nombre de *asesino*, puesto que beodos de *asich*, los hombres cometian asesinatos ; lo propio debe decirse del opio entre los Malayos y otros Asiáticos.

lor, animando, sin descerrajar empero su sensibilidad, los sentidos que desalentara el ardor del clima: tales son el té entre los habitantes del Asia meridional, y el café entre los de la occidental. Entre las naciones polares, como los Samojedos, los Kamtschadales, los Ostíacos, y aun los Moscovitas de los alrededores de Arcangel y Petzora, úsase cierto licor parecido á la cerveza, donde ponen en infusion hongos venenosos (1). Produce su bebida extraordinaria agitacion, báquico furor, móvil de zambras y asesinatos. Dura á veces tres dias, y desaparece acompañado de estremada postracion y vehementes vahidos. Asegúrase que la orina de esos embriagados conserva aun las espirituosas esencias, y es fama que la beben los domésticos, no quedándoles otro medio para desembarazarse por algun tiempo del uso de la razon.

Al empinar los Malayos alguna decoccion de opio, pónense furiosos y terribles; véseles dispararse con el puñal en la mano, hiriendo al primero que encuentran, y dando espantosos ahullidos, *amok*, *amok*: la compasion obliga á veces á matarlos. Dícenos Kempfer que le brindaron en Persia con un compuesto de opio que le ocasionó embriaguez en extremo voluptuosa, y como montase despues á caballo, creíase trasportado por los aires sobre el Pegaso, ciñéndole el arco iris, y respirando placer por todo su cuerpo. El bango y el tabaco embriagan asimismo; el uso de este último se ha jeneralizado es-

(1) *Agaricus muscarius*, segun Krascheninikoff, *Kamtschatka*, páj. 209.

traordinariamente en menos de dos siglos. Componen los Indios cierto vino con la savia de las palmas; del arroz extraen los Chinos una especie de cerveza, y otra del maiz los Americanos salvajes, etc.

El uso del vino es utilísimo en moderada dosis á los habitantes de las zonas templadas, puesto que entona mas y mas su sistema nervioso; usado con sobriedad, aguza el entendimiento y da nueva pujanza al alma, como lo acreditan los Griegos comparados con los Turcos sus vecinos. Ello es fuerza confesar que es dañino su abuso; encumbra empero los vuelos de la imaginacion, cuando le acompaña la templanza y no se aletarga á estilo de los musulmanes con el refuerzo del opio. Casi nos atreveríamos á decir que su precioso cultivo es una de las mayores causas de la civilizacion en Europa. Son en general tenidos por menos viciosos que los sobrios los pueblos dados al vino; los primeros son mas falsos y disimulados, y mas francos y denodados los segundos: constante y notabilísima diferencia entre los habitantes del norte y los del mediodía.

Es indudable que la pujanza ó flojedad de los distintos pueblos corre en razon de sus alimentos, ya varien estos por efecto del clima, ó bien respondan á su estado de civilizacion. Un Inglés, en efecto, ó un Europeo del norte, que engulle gordas tajadas de carne, será sin comparacion mas robusto que un Indio, cuyo alimento consista en arroz y dátiles; nunca una tribu ictiófaga de Nueva-Holanda podrá dar muestra del brio de los salvajes cazadores y carnívoros del Canadá. Una tribu errante, sin asomo

de agricultura ni propiedad territorial, no podrá jamás prometerse alimentos diarios y abundantes como las naciones á quienes no son desconocidos los dones de Cérès: no por otro motivo, ajenos del amor y de la reproducción, bajo el riguroso cielo de los polos y entre los áridos y desiertos arenales del África, veránse salvajes y hambrientas tribus condenadas á la esterilidad, aborto del desamparo: podría su continencia llamarse carestía.

Preciso será pues no apreciar mas que en lo justo el decantado esfuerzo y robustez de los bravos, que tanto encarecieron algunos filósofos llevados de la admiración que se granjea su vida independiente, libre y errante. Á buen seguro que los miembros esplayarian toda su pujanza fundamental, si fuese el alimento igualmente sustancioso y abundante; el hombre empero no puede componer un todo que se llame nacion ó pueblo, sin vivir de su trabajo: bástanles á duras penas la caza y la pesca á familias vagarosas por dilatados espacios, si no pueden contar con los vegetales nutritivos; ni aun los mas venturosos climas verán naciones florecientes y ricos barbechos, como no sacudan el aferrado yugo de los gobiernos despóticos, donde toda propiedad es presa de los tiranos.

Evidentísimos son estos principios, puesto que los naturales del norte en América son mas flojos que los Anglo-Americanos, ya se contrapongan meros individuos ó ejércitos cabales (1). Cuando el

(1) Volney. *Tabl. des Etats-Unis d' Amer.*, tomo 1, páj, 447.

descubrimiento del Nuevo Mundo , eran en extremo flojos sus habitantes , puesto que comian muy poco (1). Dice Herrera (2) que mas trabaja un Negro de Guinea que cuatro Americanos , y confirmalo Fray Bartolomé de las Casas , obispo de Chiapa (3). La flojedad de los Americanos era , segun Robertson (4), harto comun , y nacida de la constitucion de los individuos. Otro tanto puede decirse de los cazadores salvajes del Canadá (5). Los bravos de California y de la costa noroeste de América (6) son , segun La-Peyrouse , pequeños y flojos. Los naturales de la Tierra de Fuego son , en boca de Cook (7), menguados y contrahechos; los de las islas del mar del Sur, de la isla de Pascua (8) , de los Leprosos (9), y aun los de Otaiti , son asimismo endebles , no obstante su alta estatura (10); lo propio puede decirse de los Indios

(1) Hernandez Oviedo, *Somo*, etc. páj. 51; *Hist.*, lib. III, cap. vi; Torquemada, *Monarqu. ind.*, tomo I, páj. 580; Correal, *Viaj.*, tomo II, páj. 138; Lionel Waters, *New-Voyag.*, páj. 131; Simon, *Notice hist.*, páj. 41.

(2) *Hist. decad.*, tomo I, lib. IX, cap. V, páj. 297.

(3) *Obras*, páj. 4, verso.

(4) *Hist. d' Amerique*, tomo II, páj. 234.

(5) J. Long, *Voyage chez les sauvages d' Amér. sept.*, páj. 70; y Mackenzie, *Voyag. inter. de l' Amér. sept.*, tomo I, páj. 383, y tomo II, páj. 317.

(6) *Voyage*, tomo II, páj. 249 y 205; á *Chile*, tomo IV, páj. 36.

(7) *Segundo viaje*, tomo IV, páj. 33, etc.

(8) *Idem*, tomo III, páj. 207.

(9) *Idem*, tomo III, páj. 59.

(10) *Voyag. de Banks et Solander*, páj. 65.



del Archipiélago de los Amigos, de las islas de la Sociedad (1), de Nueva-Guinea (2) y Nueva-Zelandia (3); los experimentos de Peron practicados con el dinamómetro manifiestan ser mas flojos los Diemeneses que los habitantes de Nueva-Holanda, y estos por su parte mas que los isleños de Timor, á quienes aventajan en mucho en robustez los Franceses é Ingleses. Dedúcese de tamaña progresion cuánto destronca el ambiente húmedo y cálido, mientras entona por el contrario el frio templado, á proporcion que da nuevo calor á los órganos nutritivos. Nótese en efecto constantemente que los bajeles que frecuentan los mares del norte se abastecen al doble que los destinados á rejiones cálidas.

Afirman muchos autores, en especial Montesquieu y Pauw, ser mas prolíficos los hombres que se alimentan de pescado, bien por efecto de mayor cantidad, ó bien de la salubre y la materia fosfórica que contienen los animales marinos, de los cuales muchísimos son reputados afrodisíacos (4). Escita fuera de esto su uso cierta comezon y enfermedades procedentes de irritacion en el cutis, que no es de estrañar se comuniquen por último á los órganos jenitales (5). No por otra causa, dejando aun

(1) Labillardiere, *Voyage. á la recherche de La Peyrouse*, tomo II, páj. 176.

(2) Jac. Lemaire, *Navig. aux terres austr.*, páj. 642.

(3) Cook, *segundo viaje*, tomo I, páj. 250.

(4) Ateneo, *Deipnos.*, lib. VII, páj. 356, edic. Dalechamp; Dioscorid., *Mat. méd.*, lib. II, cap. XXVII; Pablo de Ejina, *De re medic.*, lib. III, cap. LXII; y Aécio, *Tetrabibl.*

(5) Lorry, *Morb. cutan.*, lib. II.

á parte las erupciones nacidas del uso de ciertos pescados y mariscos, amagan á los moradores de la Baja-Bretaña, á los Vizcaínos, y á todos los pueblos comarcanos del mar Báltico, la sarna, los hérpes y el escorbuto, lo propio que á los Escoceses del Lochaber, despues de sus abundantes pescas: sapientísima fué pues la prohibicion de los lejisladores de Oriente en lo que atañe á los peces blandujos y faltos de escamas (1). Al uso del pescado deben en verano peligrosas calenturas, y una lepra ó hérpes en invierno, los habitantes de las Órcadas é islas de Feroé, los Noruegos, segun afirma Stroem, los Islandeses, como dice Boates, y los Kamtschadales, si damos crédito á Steller. En efecto, dicha sustancia aumenta mas la linfa que no renueva la sangre; produce principios flegmáticos, siendo de ver que los ictiófagos son de constitucion lánguida y floja, que son blandísimas sus carnes, y estan además propensos á la indolencia, la anasarca, la elefancia, la lepra, las lombrices y el temperamento leucoflegmático. Muestran carácter afeminado y nada belicoso, menos pasiones y mas apocamiento que los demás hombres: de ningun modo convendria aquel réjimen á los trabajadores ni á los soldados, puesto que enjendra la flojedad (2); cúpole por tanto lugar esclusivo en los dias de penitencia y ayuno, y adóptase

(1) Moisés, *Levítico*, cap. xi; Plutarco; *Sympos.*, lib. viii, quest. viii; Herodoto, *Euterpe*.

(2) Columela, *De re rustica*, lib. viii, cap. xvi. Véase nuestro art. ICHTHYOPHAGIE, inserto en el *Dict. des sciences medie.*

también para los convalecientes, en razón de no alimentarse como la carne (1).

Cae pues de su mismo peso no ser aquel tan restaurante como esta; ni se diga tampoco ser los ictiófagos mas prolíficos que los demás pueblos (2), puesto que únicamente lo son en apariencia: dirán que viven en eterna cuaresma los pueblos inmediatos al mar, los que ciñen la Nueva-Holanda, los isleños y los moradores de la Siberia mas boreal, de la Islandia, la Groenlandia y Kamtschatká, donde se agonizaria de continuo sin la pesca. En todos tiempos se han alimentado de pescados (3) los habitantes de las playas del golfo Pérsico y del mar Rojo, los de las orillas del Araxes y de la parte marítima de las provincias de Kerman y Mekran, como igualmente los Babilonios; en Mascata, segun Ovington, se alimenta con peces á los ganados; lo propio que en Islandia el ganado vacuno, caballar, etc., segun afirman Horrebows y Zorgdraager. Abundan de

(1) Galeno, *De Aliment. facult.*, lib. III, cap. XXIX. Por esta causa, llamaban afeminados los Rodios á los que comían pescado (Eliano, *Variar. histor.*, lib. I); lo propio decían los Romanos, cuando su vigor primitivo (Columela, lib. VIII, cap. XVI); si es empero cierto lo que afirma Bacon de Verulam (*Histor. vit. et mortis*, en sus obras, Lond., 1740, fol., páj. 176), viven largo tiempo los ictiófagos (Hecquet, *Disp. de carême*, tomo I, páj. 202.), puesto que se nutren de simples sustancias (Cheyne, *Sapit. infirm. tuend.*, páj. 51.).

(2) Forster, *Observ. sur le 2<sup>e</sup>. Voyage de Cook*, tomo V, páj. 277, compruébalo con ejemplos.

(3) Herodoto, lib. III; Diodoro Sículo, lib. III, cap. XVI; Nearco, *Peripleo*; Estrabon, *Geogr.*, lib. XV y XVI, etc.

tal suerte los pescados en los rios de la Siberia y en los lagos de Suecia y Noruega, que sirven en vez de estiércol para abonar las tierras, tras de saciar con ellos completamente los animales terrestres: afortunado recobro en cierto modo de la esterilidad del suelo bajo tan rigurosos climas.

Los habitantes del norte deben al régimen animal hermosa y alta estatura al par de forzuda pujanza (1): los vegetales, al contrario, presentan á los meridionales blandos, endeble y mimados. Nótese asimismo que el uso de la carne y grasas da á la piel un viso pardo; mientras lo ofrece mas subido el régimen vegetal. Es indudable que el uso del aguardiente y demás licores espirituosos ataja los medros, acorta las fibras, es por lo comun contrario á la fecundidad, y predispone á una vejez anticipada.

#### ARTICULO TERCERO.

##### DEJENERACIONES Y ENFERMEDADES PECULIARES AL HOMBRE.

Si viviésemos sin apartarnos un ápice de nuestro natural estado ni estrellarnos con el instinto, árbítro, al parecer, de nuestra existencia, seríamos sobrios, contenidos y sanos, en razon de que los

(1) Ofrecian asimismo aventajada estatura los antiguos Jermános, Bretones, Galos y Burguiñones, en extremo carnívoros. ( Véase á Cesar, *Bell. gallic.*, lib. 1, cap. xxxix; Pomponio Mela, *de situ orb.*, lib. 111, cap. 111; Tácito, *Mor. German.*, cap. xxxv; Zimmermann, *Zool., geogr.*, páj. 79. ) Los descomunales Patagones son carnívoros.

irracionales que, mas que nosotros, obedecen el interior impulso de la naturaleza, casi nunca enferman, ó aciertan por sí mismos á curarse. La vida civilizada podria apellidarse doliente, y en verdad que, engolfados en su hervidero, andamos como á mancomunar nuestros apuros y reverterlos en los irracionales caseros.

Los temperamentos, ó llámense diversidades individuales, son efectos, á nuestro ver, del estado social y sus modificaciones, hijas de los distintos hábitos, mantenimientos y situaciones que trae consigo la civilizacion. En su estado bravío, sujetos siempre al influjo jeneral, no ofrecen los vejetales entre sí la menor diferencia: no de otra suerte los hombres salvajes, ó que mas se ahijan con la naturaleza, son todos parecidos, aun en rostro; arrollados en igual existencia, idénticos en sus dichas como en sus infortunios, y conservándose, por decirlo así, en un mismo nivel, son parecidos por esencia. Nótese de paso que se ven asimismo mas hombres iguales en pujanza en las repúblicas que bajo los gobiernos monárquicos, donde la humillacion y el desamparo de la mayor parte son el cimiento donde se entronizan el poderío y la opulencia.

Así es que no ofrecen los niños ni los viejos temperamento peculiar, pues unos y otros son esclavos de su edad respectiva.

Vese espuesto el hombre mas que los irracionales á mil enfermedades exantemáticas, como la peste, las viruelas, el sarampion y la escarlatina, las erup-

ciones miliares y petequiales, las hemorragias de la nariz y del útero, las almorranas, etc. Debe igualmente á la estension de su sistema nervioso el sin número de achaques de él nacidos; el histérico, la hipocondría, las irritaciones del cerebro y desórden del espíritu; la locura, por ejemplo, la mentecatez, la melancolía, la nostalgia, y pùede que la ninfomania, la satiriasis y las afecciones uterinas, inagotable oríjen de indisposiciones para las mujeres. Amágnanos asimismo la raquítis, las escrófulas, el cretinismo, el tifo venéreo, la lepra, la elefancia, la alopecia, etc. El cáncer, las hernias, la tiña, los hérpes, la amenorrea y las jaquecas, son enfermedades que únicamente se ceban con la naturaleza humana, rarisimas por lo menos entre los irracionales, cuando ninguna de las que amagan á estos deja de hacer presa en nosotros. Dirán que el hombre viene á ser el ente mas corruptible y enfermizo que goza de vida sobre el globo. Y no se crea que se concreten sus desdichas á lo que mira á su frágil cuerpo: mas miserable es sin comparacion su espíritu. Y ¿nos envanecerémos aun de una intelijencia que cede á leve indigestion, se apaga con el vino ú el opio, y á quien trastornan las pasiones, confunden el amor ó la venganza, aletargan las enfermedades, y que, aspirando á ser señora, ni un momento deja de ser esclava?

De la Léucosis, ó de los albinos, etc.

Obsérvese en la especie humana notable dejeneracion en los colores de la piel y de los pelos. El vi-

so de la piel reside en aquella redecilla mucosa que nos describe Malpighi, y se encuentra debajo la epidermis. Ese tejido reticular es blanco en el Europeo, negro en algunas castas africanas, de un amarillo verdoso en los Mogoles, etc., y empapado de un humor oleoso mas ó menos matizado, que baña los cabellos y las cejas, como lo restante de la superficie del cuerpo. Encuéntranse empero individuos de complexion lánguida, endeble y lacia, que, sin esa redecilla mucosa, no muestran mas que el color pálido y soso de la dermis, con pelos y cabellos blancos y suaves como la seda, presentándose encarnado el iris de sus ojos, é incapaz de aguantar los rayos de la luz. Vase aniquilando exánime su cuerpo; dirian que es fátuo su espíritu; vejetan mas que viven, y no ven mas que en el crepúsculo, pues los deslumbra el dia. Llamáseles en Europa *Descoloridos* ó *Cenicientos*, *Bedas*, *Chacrelases* ó *Caquerlaques*, en las Indias; *Albinos*, *Negros-blancos* y *Dondos*, en África; *Darienses*, en América (1). Este estado enfermizo, que por lo comun se trae ya de nacimiento, puede decirse incurable: echa hondas raices en la constitucion, y es algunas veces hereditario. Varones ó hembras, háseles visto poco dispuestos de ordinario á la propagacion; su piel es blanda, floja y arrugada, su carácter medroso é inhábil (2).

(1) Lorry, *Morb. cut.*, páj. 610, asegura no sentir los *Descoloridos* y *Albinos* las conmociones eléctricas, sin duda por lo mucho que traspiran.

(2) Buzzi, *Dissertazione sopra una varietà particolare d' uomini bianchi eliofobi*, Milan, 1784, en 4º.; Saussure, *Voyage*

Nótase asimismo tamaña dejeneracion en los cuadrúpedos, los conejos blancos, por ejemplo, y de ojos encarnados, y los palomos, etc., entre las aves. Hanse visto monos (1), ardillas, ratones, cochinitos de Indias, topos, martas, cabras, elefantes, cerdos, vacas y caballos blancos y de ojos encarnados, débil vista y flojo temperamento. Entre las aves, se han visto padecer la misma enfermedad algunos papagayos, cuervos, mirlos y canarios; las perdices, los pavos, gallinas, gorriones, etc. Échase de ver tambien en las plantas, puesto que las manchas de las flores y de las hojas vienen á ser una dejeneracion análoga. Algunas veces no ataca mas que en parte, y va como rociando á un mismo viviente, lo que produce notabilísima singularidad en los negros, presentándonos un mismo individuo salpicado de negro y blanco-mate.

Efecto es el encarnado de los ojos de no haber recibido ningun color la úvea, mostrándonos la re-

*dans les Alpes*, tomo iv, páj. 303; y Storr, *Alpenreise*; lo que se atribuye á la falta del tejido reticular de Malpighi; dicese lo propio de los monos blancos, segun Ricardo Clayton, *Mem. society of Manchester*, tomo iii, páj. 270; Is. Vossio, *De orig. Nili*, dice ser hijo ese albor de una especie de lepra. No les fueron desconocidos á los antiguos los *descoloridos*. Plinio, lib. vii, cap. 11; Ctesias, en Focio, *Myriabibl.*, páj. 144; Filostrates, *Vita Apollonii Tyanei*, lib. iii, cap. iii, etc.

(1) Ricardo Clayton, *Memoirs of the literary and philosophical society of Manchester*, tomo iii, Warrington, 1790, páj. 270, nota 1ª, escribe que un gobernador de Batavia vió en la isla de Java, en 1785, monos albinos ó dondos, á guisa de los hombres.



decilla de los vasos sanguíneos que la ciñen (1). El color del iris corre siempre en razon del de la piel y los cabellos; vese de mezclilla, azulado ú ceniciento en los rubios, mas ó menos pardo en los castaños, y negro en los morenos. En los pueblos del norte de Europa, el iris gris-azulado negrea al paso que se adelanta hácia el mediodía, puesto que á proporcion reciben colores mas subidos la piel y los cabellos. Tanto en el mediodía como en el norte, ofrécnos el iris negro las castas mogola, negra, americana y malaya, porque conservan siempre cabello negro y piel mas teñida que la de los Europeos;

(1) Blumenbach, *De oculis leucæthiopum et irid. motu*, en los *comment. soc. Gœtting.*, tomo VII, páj. 29, fig., el color de rosa del iris no es mas que un síntoma de enfermedad cutánea, páj. 35, y depende de falta de color en la epidermis; Aristóteles (*Problemas*, secc. x, páj. 416, edic. de Casaubon) conocia ya la mútua y constante relacion de la piel con el iris. Los perros, cuya piel nos ofrece distintos colores, muestran con frecuencia el iris matizado de diversos tiutes, como dice Mollinelli, *Comment. instit. Bononiens.*, tomo III, páj. 281. La lengua de las ovejas de muchos colores se presenta asimismo manchada. Aristóteles, *Generatio animal.*, lib. v, cap. v. (Véase la seccion III, art. IV.)

Cuando con la edad encañecen los cabellos, pónese asimismo pálida en el individuo la coroida; evidente prueba de admirable simpatía entre esas partes del cuerpo. (Véase Marco Mapo, *De oculi humani partibus et usu*, Argentorat., 1677, en 4º.) Acórtase en ese caso la vista, como sucede con los que muestran ojos naturalmente pardos ó poco subidos. Son mas sensibles á la luz, ni pueden aguantar sus rayos, observacion que hiciera ya Simon Porcio, *De coloribus oculorum*, Florent., 1550, en 4º, páj. 34.

siendo de notar que lo propio se advierte en sus hijos, aun en el tiempo mismo de su nacimiento.

Es fama que los Quimos son una variedad de hombres, cuya estatura no pasa de tres pies y medio, con largos brazos, traza de mono, y piel descolorida y arrugada : encuéntraseles en las montañas de la isla de Madagascar, donde se ocultan y defienden con denuedo. Sus mujeres casi no tienen pechos, y ambos sexos adolecen al par de escasísimas potencias. Este pueblo constituye, á mi ver, una degeneracion particular, que se acerca á la de los descoloridos, sin formar empero diversa casta (1).

Algunos viajeros hablan de ciertos *hombres rabudos* que se encuentran en las islas del océano Índico; ya hayan equivocado hombres con monos, ó bien sea su observacion defectuosa, ello es ciertísimo que solo en sus ojos pudieron existir tales rabos. Los monos mas parecidos al hombre, como el sátiro ú orangutan, el joco y los cefos, no presen-

(1) Legentil refuta, que no deja nada que desear, la tradicion sobre ese pueblo de enanos que poblarian el centro de la isla de Madagascar, si creyésemos al naturalista Commerson, quien anduvo sobrado crédulo por cierto ateniéndose á Flacourt. Contestes van con Legentil las relaciones de los modernos (Fressanges, *Annal. des voyages*, tomo II, páj. 25); véase igualmente á Rochon, *Viaje á Madagascar*, Paris, 1792, en 8º.

Ricci (jesuita), *Expedition apud sinas*, por Trigault, 1617, lib. I, cap. VIII, afirma que los Chinos, los Tonquineses y los Cochinchinos nacen todos con seis dedos á cada pie. Hay en verdad muchos observadores topos.

- tan cola, y menos les tocaba por cierto á los racionales (1).

Aunque organizado al parecer para vivir en rejiones cálidas, cúpole con todo al hombre una constitucion harto flexible y un tejido celular propio para connaturalizarse con todos los paises. Unicamente bajo los trópicos se multiplican los monos; cuando

(1) Dícenos Koeping que en las islas de Nicobar vió ciertos hombres con cola. Eran, dice, descomunales, feisimos y de color amarillo negruzco. Movian á su antojo colas parecidas á las de los gatos, bien que peladas. A buen seguro que veria Koeping algun enorme monazo, ó bien hombres cubiertos de pieles de animales de quienes arrastrase el rabo. Véase á Girtanner, Buffon, Blumenbach, Desbrosses, etc. Sin embargo de sus luces y talento, da Lord Monboddo crédito á la existencia de los hombres con cola (*Of the origin and progress of language*, Edimburgo, 1773, en 8º., tomo 1, pág. 134). Véase asimismo á Maupertuis (*OEuvres*, Lion, 1756, en 8º., tomo 11, páj. 143). Mongez, *Journal de physique*, tomo XXI, 1773, páj. 143, citanos á M. Lalande, quien dijo haber visto en Paris á un mozo sillero con cola ó rabadilla de tres á cuatro pulgadas de longitud, incomodísima por cierto al querer el jóven sentarse ó vestirse. Struys, *Voyages*, edic. Amsterd., 1681, en 4º., páj. 53, asegura haber visto en la parte meridional de la isla Formosa y la de Mindoro, hombres con cola, cuya longitud llegaba á un pie y dos pulgadas; Gmelin Carreri, *Voyages*, tomo V, páj. 65, dice haber visto lo mismo en la isla de Luzon.

Sospechosas son todas esas relaciones, y nunca los hombres con cola de los viajeros pasaron de monos, puesto que los orangutanes y otras especies que mas se rozan con la nuestra tampoco tienen rabo. De ahí deduce Aristóteles ser mas lascivas y poseer mas vigorosas piernas las especies que no tienen cola, por defraudar esta del jugo nutritivo á las partes inferiores del cuerpo.

el hombre, que es omnívoro, subsiste en todas partes, porque sabe guarecerse contra el frío ú las intemperies de la atmósfera por medio de los edificios que construye y las telas con que se arropa. El perro se ha hecho también cosmopolita en sus diversas castas, siguiendo al hombre, de quien es fiel compañero, así en las zonas heladas de los polos, como en las abrasadas playas del ecuador.

En los países cálidos, amagan principalmente al hombre las enfermedades biliosas y diarroicas, las calenturas ardientes y malignas, las erupciones cutáneas y achaques convulsivos : y en los fríos, es con mas frecuencia víctima de los catarros, inflamaciones, escorbutos y la plétora. Así es que en el mediodía, se anidan por lo regular los móviles morbosos en los aparatos nervioso y visceral, y en el norte, en los sistemas membranoso, sanguíneo, muscular y huesoso. Las rejiones húmedas, pobladas de naciones de temperamento linfático, enjendran diversas caquexias, la anasarca, la hidropesía, las calenturas cotidianas (1), catarrales, verminosas, pútridas, saburrales, etc., como también despeños, fluxiones serosas, obstrucción de las glándulas, flores blancas y otras dolencias humorales. Iguales azotes sufren los septentrionales que moran en países hondos, y los negros y meridionales que habitan en territorios húmedos.

(1) Boates, *Of Ireland*, art. xix ; Martin, *in Ins.*, páj. 180 y 273 ; Debes, *Faroe*, páj. 270 ; Cheyne, *Infirm. valet. tuend.*, páj. 40 ; Lorry, *De melanch.*, tomo 1. Domina sobre todo en el norte la constitucion catarral.

En los climas templados y entre los pueblos de complexion sanguínea, como los Franceses, Italianos, Griegos, Armenios, Persas, etc. (1), son mas que en ninguna otra parte temibles las inflamaciones, las perineumonias, hemorragias, los cólicos nefríticos, la gota, la tisis, el flujo hemorroidal, cefalalgias y sinocales, el asma, la apoplejía sanguínea, etc. (2).

Los temperamentos cálidos y biliosos, como los de los Tártaro-Mogoles, Caribes, Turcos, y otras castas humanas, especialmente cuando moran en territorios áridos y abrasados, adolecen por lo ordinario de calenturas biliosas, del frenesí y anjinas, de la hemoptisia, de la fiebre héctica, de la hepatitis (3), gastritis, de inflamaciones intestinales, del cólera-morbo, los tabardillos, y todas las enfermedades agudas. Favorecen su esplayamiento la edad viril, el verano y el suelo seco y ardoroso (4).

(1) Vitruv., *Arquit.*, lib. vii, dice ser muy sanguíneos y pleuróticos los pueblos del norte; Herm. Conrinjo, *Hab. Germ.*, cap. xix; Ellis, *Huds.*, páj. 135; Lineo, *Flor lapon.*, páj. 59 y siguientes; é *Iter Æland.*; Gmelin, *Flor sib.*, tomo 1.

(2) Atribuye Huxam constitucion inflamatoria á los septentrionales, páj. 63; Plempio, *Valetud. tog.*, páj. 80.; Baschtrom, *De scorbuto*, páj. 20; Anderson, *Island.*, tomo 11; Martens, *Spitzberg*, páj. 270; *Trois voyages au nord*, páj. 189, etc.

(3) Gulielm. Piso, *de aer. loc. et aq. Indiæ occident.*, 1658, en fol., parte 11; Sonnerat, *Voy. aux Ind.*, tomo 11, lib. 11, Boucio, *Medic. ind.*; Marcgrav., *Brasil.*, lib. 14; Lind, *Maladies des pays chauds*; miran los flújos disentericos como frequentisimos en las rejiones cálidas.

(4) Celio Aureliano, *Morb. acut.*, lib. 11; Areteo, *Morb.*

Entre las constituciones melancólicas (1) de los habitantes de la zona tórrida y de los países ardorosos, prevalecen un sinnúmero de enfermedades crónicas; la hipocondría, las obstrucciones del hígado y del bazo, el escorbuto, las úlceras, el cálculo urinario, las almorranas, la ictericia y los achaques histéricos y espasmódicos. En el mediodía del Asia es donde mas se enconan esos síntomas peculiares de la especie humana.

Muchos autores han observado hombres rumiantes, ó á quienes era dado hacerse subir del estómago los alimentos para desmenuzarlos; otros han visto individuos de nuestra especie cornudos y escamosos: tales singularidades empero, oíertas ó finjidas escrescencias mórbidas de la epidérmis, no son por cierto parte tan esencial de nuestra historia, que no puedan buenamente pasarse en olvido.

Adolecen las naciones pescadoras de enfermedades cutáneas, como la lepra, la elefancia, la sarna, etc., en especial bajo los climas ardorosos: sabios anduvieron pues los lejisladores de los Ejiptos, Hebreos, Lidios y otros meridionales, cuando prohi-

*acut.*, lib. 1; Paulo Ejino y Alej. Trall. Entre los negros principalmente, si creemos á Mltchell, *Trans. philos.*, *ib*, páj. 153; Pouppé Desportes, *Santo-Domingo*, tomo 1 y 11; Bajou, *Cayenna*, y d' Azille, *Malad.*; Jac. Lind, *Ess. sur les malad. des Europ. en pays chauds*, trad. fr., Paris, 1785, en 12º., 2 vol. Frecuentísimas y muy comunes son en los países meridionales las calenturas malignas y ardientes.

(1) Areteo, *Diuturn.*, lib. 11; Belon, *Obs.*, lib. 11; Prosp. Alpiuo, *Ægypt.*, lib. 14; Ludolfo, *Æthiop.*; Montano, *Amer.*, páj. 381; Dampier, *Voyages*, tomo 1; Celso, *Med.*, lib. 11.

bierten como dañino el excesivo uso de pescados. En las rejiones abrasadas, causa el régimen animal calenturas pútridas y malignas, disenterías y funestísimas erupciones, flujos y otras enfermedades correlativas. Por otra parte, el régimen puramente vegetal no podría, por sobrado estenuante, seguirse mucho tiempo en los terrenos frios, sin ocasionar la mayor disipacion y languidez. Las bebidas y manjares calientes no son tampoco nada naturales, puesto que ningun animal los usa, fuera de que se entorpece y amodorra con ellos la naturaleza.

Obsérvase asimismo que por lo regular son los habitantes del norte mas corpulentos que los meridionales. No faltan ejemplos de individuos que han llegado á desmedida corpulencia; aquel Inglés, por ejemplo, del condado de Lincoln, que pesaba quinientas ochenta y tres libras, llegando á diez pies su circunferencia, y tragando por dia diez y ocho libras de vaca, murió de veinte y nueve años, dejando siete hijos. Otro individuo pesaba seiscientas nueve libras, pudiendo siete personas de ordinaria corpulencia caber dentro de sus calzones y abotonarlos. Otro por último pesaba seiscientas cuarenta y nueve libras; no podia andar á pie, y tenian de ancho sus espaldas cincuenta y nueve pulgadas y seis lineas. No se encuentran en Francia, ni mucho menos en el mediodía, tan monstruosos racionales.

## ARTICULO CUARTO.

**PORQUE ES EL HOMBRE MAS ENFERMIZO Y CAPAZ AL MISMO TIEMPO DE MAS MODIFICACIONES QUE NINGUN OTRO ANIMAL. ENFERMEDADES QUE LE SON PECULIARES.**

Obsérvese ahora al hombre dueño de la tierra, y míresele cual ejerce el imperio del bien y del mal sobre todo lo criado. Por entre innumerables órganos echa un abultado cerebro mil ramificaciones de nervios, compartiendo, por decirlo así, la vida y preciosísima sensibilidad: todo corre en armonía, entroncándose en el centro de la racionalidad, en el maravilloso depósito del pensamiento, ó mejor, en el santuario do manda el alma, obedeciéndole con indecible rapidez todos los miembros.

Tiéndase luego la vista por esa delicadísima estructura, esa organización móvil y flexible que se conmueve ó vibra al mas leve impulso; por esa piel desnuda en extremo sensible al mas liviano roce; por esas manos, portentosa muestra de habilidad y finísimo tacto; por esos órganos, en fin, de los demás sentidos, que, sin ofrecernos la pujanza patente en muchos irracionales, son sin embargo mas cabales y sutiles, y guardan entre sí mas perfecto equilibrio.

El inapreciable don del pensamiento y de la imaginación; la facultad de descubrir perspicazmente las causas de las cosas y de poder comunicar nues-



tros conceptos y arranques por medio de la palabra, por el no menos elocuente lenguaje del acento y las miradas, como tambien por la escritura; esa dilatada niñez, que, con su flexible organizacion, nos permite doblarla si se quiere, acostumbrarla á todo, é instruirla; ese vínculo necesario de la sociedad robustecido por el cariño de entrambos sexos y el pueril desvalimiento: todo se auna para trasladar á nuestros descendientes el patrimonio de la esperiencia y de las luces de todos los siglos.

Débil el hombre por naturaleza, y sin armas ni vestidos, sin fuerzas ni abrigo, érale preciso ser omnívoro y ciudadano á mas del mundo entero; necesitaba echar el resto de la industria y sacar adecuada utilidad del fuego, las ropas y el albergue, del cultivo, la pesca y la apacibilidad de sus animales caseros, y por último, de esos frágiles leños que atraviesan los mares: por lo dicho es el hombre singularísimo; todo le constituye el mas extraordinario de los vivientes que pueblan el universo.

En efecto, el irracional no vive mas que para saciar su estómago y torpes sentidos, vive por sus músculos y miembros; alárgase por lo mismo su hocico en busca del pasto, arquease, como á fuer de un mandato que le obliga á mirar ese suelo como su único dominio, en la indolente y material existencia que le abruma: todo en él nos dice que vive únicamente por instinto, para enhilar dias tras dias, sumido siempre en el mas completo egoismo. Racional empero el hombre, ve algo mas que sus sentidos; columbra un porvenir; agólpanse en su

celebro en las especies que ante todo se encaminan á la necesidad de su subsistencia y la de su familia: y no hay para que extrañar que el hombre, débil por naturaleza y falto de todo, se desvele y acuda al raciocinio, á la industria, y aun á veces á la maldad y al engaño, para guarecerse contra los vaivenes de la vida. Vive pues mas en su cerebro ú en los órganos de relacion exterior que en los de la nutricion y de las visceras; es en consecuencia mas vidrioso que forzado, equilibra racionalmente su sanidad, y sus facultades son muy diversas de las del bruto.

Preséntase por lo mismo sumamente nervioso y sensible á las menores impresiones. No es tanto el puñal que hiere su pecho como la acalorada impresion que recibe su cerebro y pone de antemano en convulsion todo su sistema, quien le arranca dolientes ayes. El irracional solo siente el golpe, sin que le aterre antes nuestra imaginacion ardiente: es para él el porvenir un punto imperceptible, y como nunca vió, ni en fantasma, la muerte, no la teme.

El irracional, que vive antojadizamente por su cuerpo, está mas equilibrado que nuestra especie en lo que atañe á la salud; su potencia vital, regularmente compartida entre sus miembros, coordina uniformemente sus funciones; nada le aguija ni turba; apréstale el amanecer la comida, y á faltarle, anda en su busca sin desazonarse ni adolecer de zozobras: muere sin asomo de sospecha. Concediéndole la naturaleza intestinos pujantes, que sin dificultad dijieren los alimentos mas crudos y nada condimentados, cuando nuestro delicado estómago requiere

manjares sabrosos y bien cocidos. Solo come el irracional en cuanto lo requiere la urgencia; incitado empero nuestro paladar por el arte dañino de los cocineros, nos incita con frecuencia á abitarnos de alimentos, y nos hace no pocas veces perecer víctimas de la destemplanza (1).

Síguense de esta humana complexión un sinnúmero de males y predisposiciones achacosas, importantísimas para nuestro objeto, puesto que nos facilitarán el conocimiento de nuestra naturaleza, señalándonos al propio tiempo el mas seguro sendero de curacion.

Viviendo en lo que mira á los órganos de relacion mucho mas que los brutos, subordinado al sistema nervioso cerebro-espinal, gozando una existencia exterior, dilatadísima y exorbitante, dotado de lisa piel y finísimo tacto que rápidamente conmueve por simpatía todo el sistema de la vida animal; vese el hombre mucho mas espuesto que los irracionales á las calenturas y ataques de nervios; en razon de que el denodado impulso de la vida exterior ocasiona la proporcional debilidad de las vísceras nutritivas (vida orgánica de Bichat), las cuales dominan á los brutos, manteniéndolos sanos y robustos.

Concrétese el hombre á gozar la existencia casi física y maquina de los irracionales: veréisle sano y materialmente fuerte; indolente empero, insen-

(1) Hieron Rorarii, *Quod animalia bruta ratione utantur melius homine*, lib. II, Paris, 1648, en 8°. No por otra razon venso libres los brutos de las enfermedades hereditarias. Stahl., *Theor. medica vera*, tomo II.

sible y lelo; vejetando, comiendo, bebiendo y durmiendo á guisa de verdadero fátuo, ó cual si habitase un terrenal paraíso, donde se cebarán sus carnes en ocioso embeleso. No bien hubo catado el hombre el fruto del árbol de la ciencia, dice Stahl (1), cuando en pos de la sabiduría penetró la muerte en la tierra. Llama aquel esclarecido médico á la razón humana *el verdadero pecado orijinal*, fuente de donde nacen casi todas las innumerables dolencias que acosan á nuestra especie en el regazo de la sociedad; esto mismo movió á Juan Jacobo Rousseau á esclamar que si nos quiere la naturaleza sanos, el hombre que medita es un animal dañino.

Con todo, no habiendo esos célebres autores deslindado las causas de las enfermedades forzosamente resultantes de nuestro estado social y del tristísimo patrimonio de la existencia que llevamos; no nos parece ocioso tratar de resolver este importante problema patológico.

Si está fuera de duda que somos mas enfermizos cuanto mas civilizados, fuerza es confesar que nuestro estado de perfección repugna á la naturaleza. Dignísima es de ilustrarse esta cuestion incidente, puesto que, al parecer, se acusa de inconsecuencia al Autor mismo de la naturaleza; ya que nos quiere sanos en la irracionalidad, y enfermizos en la ilustración. Unicamente deja remontar el vuelo de la razón á un precio, como en compensación, carísimo; obliganos á perfeccionar la sociedad, sin la cual

(1) *De frequentia morborum in corpore humano præ brutis.*

no nos fuera dado subsistir, en las rejiones frias sobre todo, y castíganos así por lo visto con la mayor injusticia.

Ello es que debemos reconocer en los designios de la naturaleza mas nobles y elevados fines, puesto que su providencia obra por un igual sobre todos los vivientes. En verdad que no ha nacido el hombre únicamente para su especie, ni mucho menos para sepultarse en individual egoismo; debe tambien descollar nuestra existencia como parte del inmenso todo. Siendo debilísimos los irracionales y las plantas para subyugar al hombre, y ejerciendo este por lo contrario el imperio de vida y muerte sobre aquellos, debia la naturaleza ofrecernos un contrapeso, por manera que encontrásemos en nosotros mismos un dique contra la inmensa estension de nuestros brios.

El hambre es el primero; la inevitable lucha de las naciones, las sangrientas refriegas, la peste y el tifo consiguientes á la reunion de innumerable muchedumbre; tales son los jeneralísimos azotes que nos hostigan. No obstante ser hija de la naturaleza esa especie de necesidad de reunirse en tribus, pueblos ó naciones, estaba sin embargo en el orden que nos cupiese, con ese estado favorabilísimo á la propagacion y al universal imperio que debiéramos ejercer sobre la tierra, otro empuje que al propio tiempo se encaminase á la destruccion parcial, una dosis de muerte para equilibrar el imperio de la vida que en su encumbrado auje volcaria todos los vivientes y la animal economía. ¿No vemos acaso en la socie-

dad de las abejas, millares de individuos, hembras en sus órganos, empero neutros en la jeneracion, y á quienes defraudó naturaleza los placeres de la cópula? ¿no les ha condenado á perpétuo trabajo, á guisa de esclavos, para alimentar únicamente los frutos de la prodijiosa fecundidad de su reina? prueba incontestable de que la naturaleza sabe con frecuencia sacrificar peculiares intereses para llevar á cabo sus planes jenerales. Es innegable que cuanto mas se estrecha el vínculo social, mas á proporcion deben sacrificarle los hombres sus derechos, y aun su libertad individual, debiendo siempre ceder el interés del miembro al del cuerpo entero.

Conviene pues sentar por principio jeneral que es forzoso que el hombre se sacrifique á veces voluntariamente por el bien comun; obedeciendo con esto el grande impulso de la naturaleza, y cumpliendo el deber mas heroico. Así que, en toda sociedad, parto de la naturaleza, como esencial á nuestra especie, dirán que son las dolencias, y si se apura, los vicios, medios necesarios para desempeñar los fines que entabló quien estableciera ese dilatado eslabonamiento de vivientes con imprescindible apoyo y dependencia.

Pero, por lo tocante á los individuos, esles á cada uno peculiar el amor propio, símbolo de la conservacion, resplandeciendo así el mútuo equilibrio de las especies, embelesante efecto de tan admirable combinacion.

Rey entre los demás entes, necesitaba el hombre

mayor maña y mas escelso espíritu ; siendo patente que la noble prerogativa de su mas entretejida y sensibilísima organizacion, inevitable oríjen al propio tiempo de la mayor parte de sus dolencias, es con todo el mas firme apoyo de la sociedad.

No es pues otra cosa delinear el cuadro de las humanas dolencias que pintar las consecuencias de la sociedad , puesto que van siguiendo sus medros, sus mudanzas, y, por decirlo así, su destino. Váyase subiendo desde el estado errante y salvaje á la vida pastoril; sígase desde el sencillo colono , y deteniéndose en todos los grados de la sociedad, lléguese á la jerarquía mas eminente, á la suma cumbre del edificio social, y veránse seguir siempre en aumento las enfermedades y diversos achaques, azote de nuestra especie. Como de antemano es ya el hombre en su natural estado, y á efecto de su sensible organizacion y delicada fibra, mas enfermizo que ninguno de los demás vivientes que mira bajo sus plantas ; no de otra suerte, cuanto mas elevada sea en el mundo social su alcurnia, nadando en el lujo , en los placeres, y aun en los escesos que medran á la sombra de la opulencia , verásele mas flojo , endeble y mimado que al hombre rústico , á quien robustece la precision del trabajo, sin anonadarle como al otro los halagüeños alicientes de la afeminacion. Desmorónase por lo mismo y se destruye cuanto mas se encumbra la sociedad humana, á impulsos de las mismas causas que constituyen al racional mas enfermizo que al bruto : de ahí es que propenden todos á encumbrarse para reemplazarle.

zar las víctimas de la opulencia. Existen pues para todas las jerarquías, como para todas las condiciones, ciertas clases de males, consecuencia del clima como del gobierno á que vivimos sujetos : necesario aunque secreto eslabonamiento mal conocido por cierto de Ramazzini (1), Stahl (2), Tissot (3), y de cuantos solo en parte observaron los achaques acarreados á los individuos que viven en voluntaria sujecion social.

Si no es nuestra especie mas que una serie continuada de enfermedades que nos acompañan desde la cuna al sepulcro, segun afirma Hipócrates, en verdad que nos es funestísimo el don de la existencia. Ello es indudable empero que nos quejamos mas que padecemos, y si nos crió naturaleza sensibles á los padecimientos, diónos en contrapeso, como para guardar indispensable equilibrio, desmedida capacidad para los logros y placeres. No conoce un árbol el dolor, mas tampoco el placer, y si bien brotan de la sociedad muchísimos males á par de bienes volanderos, fuerza es con todo confesar que la tan decantada condicion salvaje vese mas que ninguna otra espuesta á durísimas privaciones. Cortísimo es por lo mismo entre ellos el número de los recién-nacidos; vense bárbaramente abandonados los ancianos, los enfermos, las hembras y los niños, á quienes no es dado alimentar por falta de subsistencias. No por otra causa espiran con frecuen-

(1) *De morbis artificum.*

(2) *De morbis aulicis.*

(3) *Des maladies des gens du monde.*



cia de hambre y de frío, ó á impulsos de la intemperie, ó faltos en fin de todo. Unicamente los individuos forzudos contrarestan tamaños quebrantos; aniquílese sin embargo por grados su existencia, en razon de la pujanza que ha de emplear en la caza, en la pesca, etc. Es indudable que al lado de las errantes y miserabilísimas rancherías que vagan por los páramos de la América septentrional (1), prosperan que es maravilla los habitantes civilizados de los Estados-Unidos; multiplícanse prodijiosamente,

(1) No se crea sin embargo que sean los salvajes mas enfermos que el hombre social, pues, por lo contrario, observa Benjamin Rush (*Medical inquiries and observat.*, Filadelfia, 1789, en 8º., tomo 1) que no padecen los hijos de los salvajes denticion ni lombrices; que no se encuentran entre ellos jorobados ni raquiticos, ni los desmaman hasta cumplidos sus dos años; que confian á la naturaleza la curacion de sus llagas; pero que al paso que se van engolfando en la civilizacion, vense acosados de mayor número de dolencias. Cullen enumera seis-cientas doce enfermedades ó sintomas dependientes de los nervios, desconocidas todas de los salvajes. Es de notar por último que si les azotan menos achaques, toman sin embargo con frecuencia en ellos mas mortifero aspecto, á causa de su existencia errante y precaria, y de las privaciones é intemperies, que les rodean.

Adolecen con frecuencia en el norte de la tísis ó consuncion, la pleuresía, el asma y la parálisis (Charlevoix, *Nouv.-Fr.*, tomo III; Lafiteau, *Mœurs des sauvages*, tomo II, páj. 460; Lapotherie, tomo II, páj. 37.); en el mediodía, hacen estragos el cólera-mórbo, las inflamaciones intestinales, etc. Padecen tambien otras enfermedades oriünadas de las fatigas y excesivos trabajos de la caza y de la guerra. Acaba con ellos el cansancio, y con el hombre social la destemplanza. Aun mas; esta destemplanza daña-ünicamente por lo regular á los ricos, cuando á

y pasan mas dichosa , tranquila , larga y menos doliente existencia que sus vecinos. Bastaria este hecho para decidir la cuestion y evidenciar que nos crió la naturaleza para la vida social , es decir , al hombre para el hombre , si bien sea no menos cierto por otra parte que da en mil escollos cuanto mas se engolfa en la civilizacion.

Admirablemente equilibrado en sus facultades , segun ya hemos visto , consérvase el irracional por lo regular muy sano en su condicion bravia , debiéndolo fundamentalmente á la natural robuztez de su aparato digestivo. El amor no es en él un veneno , puesto que únicamente le ajita en la estacion del zelo. De ahí es que las castas salvajes de cuadrúpedos , aves , etc. , solo se muestran propensas á úlceras en la piel , sarna y disposiciones herpéticas ; cubiertas de pelos , plumas ú otros tegumentos sólidos , apenas ajan su parte exterior las enfermedades. Sanas en lo interior , solo deben temer los fracasos externos , las contusiones y heridas , ó la pérdida de algun miembro. Vense en verdad espuestas á alimentar animalillos voraces , ya exteriores , como los piojos , ya interiores , como distintos gusanos. Guíalas de ordinario el instinto , y buena prueba es de ello el vómito que en sus desazones saben provocarse los perros , los lobos y otros muchos carnívoros glotones.

aquellos los tratan por un igual las privaciones. A vista de observaciones individualizadas , cree Robertson (*Hist. d' Amér.* , t. II , páj. 90) ser mas corta la vida en los salvajes que entre los pueblos civilizados.

Pero conforme van domesticándose, empiezan ya á adolecer la mayor parte de las especies de las enfermedades resultantes de un jénero de vida contrario al órden natural. Acosa por esto á los cerdos la lepra orijinada en parte de las hidátides (1). Los carneros, á mas de la morrilla, especie de erupcion virulenta, vense espuestos á hidropesías enquistadas y á enfermedades del hígado, á lombrices (2) y á otros achaques nacidos de la hidátide del cerebro (3). Otros animales son víctimas de la oftalmía, los caballos del muermo, especie de tisis pulmonar; los bueyes y otras especies de los contagios epizooticos, como el antraz gangrenoso; y por último, los carnívoros estan espuestos á la hidrofobia, etc. Vense tambien perros raquíticos, y los zarceros de piernas torcidas son, en sentir de Buffon, una degeneracion de esta especie.

¡Qué riquísimo es el hombre en males, dejando aun apàrte los ya citados, á que tambien está sujeto! Ofrecense ante todo las calenturas esenciales, que aparecen cual patrimonio de la humanidad, puesto que, dejando aparte el azote epizootico, que consume en abrasada fiebre á los ganados, rarísima es la vez que se ceba en los irracionales ningun achaque febril, ya continuo ú intermitente. El hombre debe su extraordinaria disposicion pirética ó febril á su misma movilidad, á esa esponjosa vidrio-

(1) Los *cysticercus cellulosæ*, Rudolphi, como tambien el *cysticercus finna* de Zeder, etc.

(2) *Distoma hepatica*, R.

(3) *Cœnurus cerebralis*, R.

sidad de su sistema nervioso, cuyo móvil simpático se ve tan fácilmente agitado á impulsos de liviana alteracion en su aparato dijestivo, en términos que una dijestion algo trabajosa imita á veces un ataque de ardorosa calentura, acompañada de calofríos. Así es que todos nuestros órganos se estremecen á efecto de mútua *armonía*, á la menor impresion física ó moral, que ni siquiera conmovéria al perro, animal sumamente irritable. Al térase al menor impulso el sistema nervioso en la mujer y el hombre de delicada fibra. Síguese de ahí que nuestra especie es, mas que otra alguna, ocasionada á epidemias y perniciosos miasmas, como la peste, la fiebre amarilla, y los tifus, dando aun de aumento el desabrigo y esponjosidad de la piel, causa de ser entre nosotros tan vivísimas, jenerales y dañinas las erupciones exantemáticas y flegmasías cutáneas.

En efecto, las viruelas, el sarampion, los tabardillos, la miliar, la escarlatina, y todas esas flegmasías cutáneas mas ó menos peligrosas, pertenecen esclusivamente á nuestra especie, en razon de que, mas que los irracionales, gozamos de tersa piel y de excelente y finísimo tacto universal. Vense por lo mismo mas espuestas á exantemas las partes del cuerpo, que, á la manera del rostro, son mas sensibles y recargadas de entronques nerviosos; y no por otra causa muéstrase privativa de la humana especie esa disposicion al cáncer en lo mas delicado de nuestro cuerpo; la boca, por ejemplo, los órganos jenitales, las glándulas mamilares, etc.: dichos órganos se presentan sobrado obtusos en los irra-

cionales, para adolecer de iguales destemples:

No son empero la piel y el entretejido inmediato al cutis los únicos puntos achacosos por su estrechada sensibilidad, pues tambien participa de tan viciosa actividad nuestro sistema linfático. ¿No son tambien efectos suyos la propension á los lamparones, la lepra y la elefancia, así como el mas ó menos rápido medro de la ponzoña venérea y el pian de los negros? Ningun animal ofrece á buen seguro mas rematado desconcierto de los flúidos linfáticos. La misma causa que aguija nuestra sensibilidad y aumenta el empuje vital, encona al par nuestras indisposiciones, lo pestífero de los miasmas, y la acrimonia ó intensa alteracion de los flúidos: debe pues inferirse por último resultado, ser mas enfermizo el hombre por su predominio con los irracionales; y ajitándose con mayor violencia sus sólidos y líquidos, no es maravilla que se desconcierten mucho mas que los de los animales.

Fuera de estos móviles perniciosos, fuerza nos será desentrañar otros no menos funestísimos en la incontinencia y destemplanza. Sin embargo que bastante voraces los brutos, rarísima vez comen mas de lo que exige la necesidad incontrastable, puesto que se sacian casi siempre de un mismo alimento. Mas caprichoso y mimado en el hombre el apetito, avivado por los condimentos, las especias, la sal, y mas aun por el arte de cocina en todos sus inventos halagüeños; auxiliado por la fácil digestion de sustancias cocidas, y llevado á lo sumo en los aparatos gastronómicos de los pudientes; contribuye

en gran manera á hacer el cuerpo humano mas ple-  
tórico que el de los animales bravíos, dejando aun  
á parte el ningun ejercicio y poquísima traspira-  
cion de este comparado con los de aquellos. De ahí  
es que solo en nuestra especie y en las de los ani-  
males que ceba, se ve esa enorme corpulencia, esa  
excesiva polisarcia, esa gordura exorbitante del re-  
daño, del tejido celular, etc., obstruyendo el movi-  
miento orgánico, y motivando dañosas estagnacio-  
nes, ya en la circulacion de la sangre, ó en la de la  
linfa, inacabable origen de accidentes mortíferos.

Preséntase á mas la apoplejía como privativa de  
nuestra especie, y eso, con ser tan noble el ademan  
del hombre, con su cabeza erguida, que hace que  
la sangre no se acumule tanto en nuestro cerebro  
como en el de los cuadrúpedos, en razon de tener  
estos menos abultado el encéfalo y mas subdividi-  
das las arterias que con él se entroncan en hileras  
de vasos (1), al pie del cráneo, para que no se pre-  
cipite tan violenta la sangre; organizacion que no  
se encuentra en el hombre. Con todo, agólpase mas  
la sangre en nuestra cabeza y abultado cerebro que  
entre los irracionales. El uso incesante que hace el  
hombre de su raciocinio agolpa sobre aquel órgano  
la sangre y la actividad vital; y ved ahí porque los  
hombres de mas talento son los mas propensos á  
ser víctimas de la apoplejía: hiéreseles, segun es  
lengua, por sus mismos filos. Resultados son de igual  
principio las modorras soñolientas, los yertos ale-

(1) *Rete mirabile arteriosum*, de Galeno.

targamientos y la parálisis, consecuencias nacidas no pocas veces de derrames que comprimen distintos nervios.

Ya esplicamos en su lugar cuánto contribuye nuestra noble posicion de pie á abocar en las mujeres la menstruacion, y en los hombres las almorranas, las hernias, y conjestiones en el escroto, etc. Obsérvese además un abundante derrame de sangre, efecto sin duda de comida sustanciosa, puesto que los pueblos polares, como los Lapones, quienes, en invierno sobretodo, adolecen de penuria, rara vez ven á sus mujeres con el menstuo. Los demás flujos sanguíneos, la epístaxis en los jóvenes, las hemoptisias y hematémeses, y las calenturas sinocales ó anjioténicas, son con frecuencia efecto de la plétora sanguínea escesiva, hija por su parte de alimentos sobrado sustanciosos. En la edad madura, cuando el sistema venoso se va granjeando mayor empuje, sobrevienen aquellos estancos de sangre denegrida en los meandres ó revueltas de la rejion abdominal, las venas mesentéricas y otras ramificaciones dependientes de la vena porta. Fomentados mas aun por la vida indolente y sedentaria de los opulentos, tales estancos vienen con el tiempo á enjendrar dolencias hipocóndricas é histéricas que nublan sus dias en la vejez: de ahí es que su casi único remedio consiste en el ejercicio, en la sobriedad y templanza; y dígase despues si es ó no evidéntísimo nuestro aserto (1).

(1) El hombre vive asimismo, mas que ningun otro animal, espuesto á las concreciones de la piedra en la vejiga y riñones.

Dado aun que nos viésemos libres de los predichos males, ¿quién, en los embates de las pasiones, pone al hombre á salvo de sí mismo y le escuda contra sus propios escesos, al mirar esos esquisitos manjares, esa gastronómica tentacion, que aviva el apetito en daño nuestro? No hacemos caso de las malas, ó por lo menos costosas dijestiones, que enjendran dañosos jugos; ¿y no son ellas acaso el semillero de las caquexias, principio á su vez de gravísimas enfermedades de entrañas, y de las mas terribles calenturas gástricas y adinámicas? ¿Qué funestísimos no son los efectos de la embriaguez, los resultados de ese encharque de licores incendiarios para la economía animal! ¿Ignoramos acaso la experiencia de todos los siglos, que con razon llama madre de mil dolencias al arte de la cocina? *Os lamentais por vuestros males*, decia Séneca á los voluptuosos Romanos de su siglo, *decid mas bien por vuestros cocineros*, porque ellos los enjendran todos. Mas hombres ha muerto la gula que el acero, *plus gula quam gladius*, segun dicen los preceptos del Sabio; si necesarios son en el dia los médicos, hija es esa necesidad de la gastronomía que tanto está en auje, añaden los moralistas. Volvamos un tantillo la vista hácia ese rebenchimiento de carne,

¿Será ello efecto de escasear en el hombre mas que en los otros vivientes los conductos de la orina; ó mas bien, será consecuencia del abuso de licores fermentados y espirituosos desconocidos á los irracionales? Ello es indudable que no se cuentan tantas victimas de tales dolencias en las naciones donde menos se usan espirituosas bebidas.



pescado, vejetales de toda suerte y manjares que desentrañamos del corazon del Asia ó América; y menguado ha de ser quien no deslinde mil causas de indigestion que, por no hallar dispuesto el estómago, orijinan movimientos orgánicos irregulares, y enferman casi siempre al individuo que se levanta de opíparo banquete.

Otro funestísimo efecto de tan estimulantes alimentos consiste en inflamar desatinadamente la sensualidad é incitarnos á los escesos de la concupiscencia no menos temibles por cierto. Júzguese ahora cuáles puedan ser las consecuencias de esas bacanales, donde se derraman á raudales los alicientes mas halagüeños al apetito, donde menudean los desfuegos mas estremados, en que se cifra el destronque de la sanidad. No siempre la pujanza juvenil y descollante alcanza á contrastar tales escesos; efectos suyos son la gota y un sinnúmero de dolencias desconocidas á los irracionales, mas moderados en esta parte que nosotros. Quéjese pues en hora buena el hombre de su destino y de las lágrimas que á la humanidad desentrañan las enfermedades; sor-dos á sus quejas, podríamos responderle ¡Insensato!... tú mismo has llamado la tempestad y desenfrenado contra tí los vientos.

¿Debe empero culpársenos siempre, esclamarán esos sectarios del placer, cuando la naturaleza misma ha encendido en nuestros pechos esa hoguera de las pasiones?... mírese esa organizacion nerviosa, esa capacidad inapeable de disfrutar y padecer, y dígase si es ó no irregular que nos arrojemós á los

placeres, patrimonio de un viviente sensible. Sigamos pues la irracional filosofía, el epicureísmo mas completo, ó mejor, el principio de Arístipo, que cifró en los placeres sensuales el único bien á que podemos aspirar en el mundo; lejos de nosotros esos consejos que nos dictan tristísima privacion y templanza, y abracemos la estatua de la locura, madre de la felicidad é inefables delicias.

Esos báquicos alaridos nada tienen en sí de racional y justo, si al propio tiempo no se prueba que la naturaleza anhela nuestra pronta destruccion; lo que en verdad haria devanear en balde al mas caviloso. Hase probado ya que no podia alumbrarnos la Providencia con la antorcha del raciocinio, sin concedernos la libertad del albedrío, la facultad del bien y del mal, el imperio del abuso, indispensable á la perfeccion del ente racional. Reconociendo empero nosotros cuán dañinos son los abusos de la concupiscencia, debemos deducir que nos quiso la naturaleza sabios, héroes para vencernos, sin que fuese su intento aherrojarnos por decirlo así, como á los animales con su instinto. Admirables son de consiguiente los designios del Criador en lo que á nosotros tañe, puesto que en el cumplimiento de nuestros deberes hizo estribar nuestra mas noble y cabal dignidad y escelencia.

Debe pues darse desde luego por sentado, que en tanto atesora el hombre mas cabal entendimiento y delicada fibra, en cuanto es mas enfermizo que los irracionales; de ahí procede ser nuestra especie casi la única que vive propensa á los mas temibles vai-

venes de nervios. No vemos, por ejemplo, animales locos, maniáticos é lipocóndricos. Si no pierden el uso de razon, es porque no la tienen; no por otra causa anda en comun adajio que no hay gran talento sin su grano de locura. Así es que la hipocondría, el histérico, la melancolía y demás achaques consecuentes á la estremada flojedad del nervio gran simpático orijinan suma travesura, y hacen sobremanera sensible el sistema nervioso de la vida exterior ó dominio cerebral. De ahí es que los individuos, á quienes, ya naturalmente, ó á efecto de sus desmedidos trabajos intelectuales, atacan tales dolencias, se ofrecen por lo mismo mas vivos de ordinario, mas sensibles y espasmódicos, al paso que va siendo mas costosa su dijestion y mas apocadas sus entrañas. En una palabra, quien goza mas vida exterior vive menos por su interior, y el medio mas á propósito para restablecer el equilibrio de la salud es acercarse á la vida de los irracionales, es vejetar únicamente y orillar toda sensibilidad y cavilacion.

Otra prueba incontrastable de cuánto se ha sobrepuesto en nuestra especie la sensibilidad del sistema cerebral á la vida interna ó de reparacion, es lo que vemos acontecer con la fiebre lento-nerviosa de Huxham, bien sea en los niños raquíticos, ó en los adultos, á quienes aniquilan sordamente sus desmedidos trabajos de cuerpo ú de espíritu.

Visto todo lo espuesto, caerá igualmente de su mismo peso pertenecernos mas que á los irracionales los desbarros de la sensibilidad; los antojos, por ejemplo, de las embarazadas y de las muchachas.

chas opiladas ; los espasmos que, impidiendo las escreciones ó secreciones, causarán, ya la amenorrea, ya la menorrajia ; la destemplanza , que, unida á voluptuosa imaginacion , orijinar á la satiriasis y erotomania; el sistema nervioso, que, contrayendo hábitos advenedizos, dará márjen á siniestros achaques de paroxismos, epilepsia, fiebres intermitentes, etc. , sin que para ello aparezca causa ninguna material. Una imaginacion ardiente influirá no poco en la salud de los vivientes endebles, y llamará de antemano las enfermedades por el terror, que puede llamarse su preludio , ya que sobresaltándoles con el espectáculo de los padecimientos y espasmos del prójimo , les acarreará viciosos remedos, contajios convulsivos, y entusiasmos políticos ó religiosos, en razon de que en su mayor medro esterno, apropiase la humana sensibilidad los individuos mas endebles sobre todo , como los niños y mujeres. Si es no pocas veces un azote esa nerviosa comunicacion, puede tambien llamarse el mas poderoso vínculo de la compasion y hermandad que estrecha á los hombres entre sí, y hace que no formen mas que un cuerpo, y que se den mutuamente amiga mano, aun en la misma guerra, pasado el trance sangriento : ¡nobilísima prerogativa del hombre, que le constituye el viviente mas jeneroso y sensible, porque, mas que otro alguno, siente el infortunio y los dolores!... No parece sino que esa misma compasion en su mayor auje es la que nos encamina al cadalso, por si pudiésemos alijerar al reo el peso de los tormentos.

Prescindiendo aun de los dolores del parto, originados en jeneral de nuestra noble posicion recta y de la abultada cabeza del recién-nacido, segun ya llevamos espuesto, consecuencias son tambien de lo endeble de nuestra dilatada niñez muchas enfermedades desconocidas á los irracionales. Esa pueril debilidad, sin embargo, y la enorme preponderancia además del sistema nervioso cerebral, desde nuestros primeros años, son utilísimas á la educacion, á los progresos de las luces, á la docilidad con que nos acostumbramos á los usos sociales, á ese espíritu, en fin, que deslinda el hombre de los brutos. Estos permanecen sumidos en nativo desmedro, en intelectual aletargamiento que ataja todo adelanto; y cuando adultos, nada les incita mas que el apetito y el placer de la propagacion. Necesitaba el hombre mas larga niñez, porque debia esplayarse en dilatada esfera; érale fuerza encumbrarse á mayor altura para empuñar el cetro de la tierra.

---

## APÉNDICE.

DE LAS ENFERMEDADES QUE ATACAN PÉCULIARMENTE  
A LA HUMANA ESPECIE EN CADA CLIMA, Y ENTRE  
LAS DISTINTAS NACIONES DEL GLOBO.

---

Llámanse endémicas las dolencias que azotan con especialidad á algun pueblo, y cuyo origen se encuentra casi siempre en la naturaleza misma del suelo que habita, ó ya en los alimentos que usa, en las cualidades del aire que respira, ó bien en sus costumbres, ó en otras causas mal conocidas, que fomentan diversos achaques. Las enfermedades endémicas se arraigan en una nacion, al paso que las epidemias le son estrañas, ó le vienen por contagio. Las esporádicas son enfermedades desparramadas, y que atacan como á salto de mata, sin llegar nunca á hacerse jenerales como aquellas.

Aunque la mayor parte de las enfermedades endémicas procedan del aire, los alimentos, las aguas y otras muchas circunstancias locales de cada pais, encuéntranse sin embargo otras nacidas de mas ocultas causas, ó llámense concurso de distintas influencias; la plica, por ejemplo, de Polonia, la cal-

vez y epilepsia, harto frecuentes en las islas del Archipiélago, la tarántula, etc. Difícil por cierto sería señalar la causa de no cojerles á los perros la rabia en Méjico ni en Manila, sin embargo de verificarse con tal frecuencia en las playas de Coromandel (1); decir porqué no se propaga la peste del Egipto á las Indias orientales, y á Tonquin sobre todo y la China, mientras se dirige casi siempre hácia el occidente; explicar por último porqué no reinan en San Petersburgo y las islas de Feroé fiebres intermitentes, y está exenta la Escocia de cuartanas, si ya no es que se descubra la causa en la sequedad y fortaleza del aire que corre por estas últimas regiones.

Digno es tambien de observarse que, modificado en cierto modo el clima por el cultivo, experimentan asombrosa mudanza las dolencias endémicas de sus habitantes; así que, á medida que se cortan de raíz los antiquísimos bosques de la Pensilvania, desaparecen las fiebres inflamatorias, antes tan comunes, sucediendo empero en su lugar las intermitentes húmedas (2). No por otra causa, el clima, en otro tiempo mas frio y húmedo de las Galias y la Jermânia, pobladas de selvas y de moradores trashumantes y casi salvajes, daría márgen á muy diversos achaques endémicos de los que en la actualidad estamos viendo.

Indudable es y jeneralmente probado que en los

(1) Legentil, *Voyag.*, tomo 1, páj. 684.

(2) Benjamin Rush, *Medical inquiries and observ.*, Filadelfia, 1789, en 8º., divis. 2.

países pantanosos donde aguas encharcadas exhalan miasmas hediondos, origina el gas hidrógeno carbonado de los marjales calenturas intermitentes, y en especial tercianas ó cuartanas mas ó menos rebeldes. Pero esas endemias son unas ó menos peligrosas segun el calor del clima ó de la estacion : las tercianas, por ejemplo, pueden presentarse benignas por la primavera, continuas en verano, malignas hácia el equinoccio en el otoño, y crónicas por último en invierno, robándoles este su violencia, segun ya lo observó Lancisi : no hay que admirarse pues si lo que es simple terciana bajo el frio cielo de Amsterdam, se trueca en fiebre gastro-intestinal intermitente ó remitente, y perniciosa alguna vez y de maligno tipo, en el abrasado clima de Batavia.

Atribúyense tambien ciertas endemias á la naturaleza de los alimentos y bebidas. Así es que casi todos los pueblos marítimos ictiófagos viven propensos á enfermedades de la piel, por el uso en especial de peces cenagosos, de hedionda y pegajosa sustancia : por esta causa prohibió Moisés á los Judíos el uso de peces blandos y sin espinas. Y no se crea que sean las ardorosas rejiones las únicas donde se observan tales dolencias, como, por ejemplo, las islas de los archipiélagos índicos, Mindanao, las de los Ladrones, la Sonda, las Antillas, Bahamá, las Barbudas, etc. : encuéntranse tambien en mas frios países, en las Hébridas, Islandia, Noruega y las orillas del mar Báltico. Así es que los habitantes de la Frisia, Escocia, Irlanda, la Baja-Bretaña, Vizcaya, Bolonia, y todos los pueblos donde es



comun alimento el pescado, adolecen de diversas erupciones de sarna, de los herpes, y aun de la lepra. No ignoramos sin embargo que con frecuencia nacen tales erupciones del uso de ciertos pescados, en el desove sobre todo, como las lijas, las rayas y los mariscos; iguales achaques provoca en los mares de Indias el uso del *diodonte*, del *tetraodonte*, y otros peces semejantes; en el norte, propagan estas dolencias el abuso del escabeche y otras perniciosas preparaciones de pescados del mar Caspio y de los rios del Asia superior. Es de notar con todo lo que dice Labillardiere (1) de los habitantes de la tierra de Diemen, á quienes no hostiga ninguna enfermedad cutánea, sin embargo de ser ictiólagos.

Ciertos alimentos vegetales provocan asimismo achaques endémicos: el tosco pan, por ejemplo, llamado *gut fur nickel* (*bueno para el diablo*), que usan los habitantes de Westfalia, y el alforfon de que se alimentan los pobres habitantes de Solonia, unido á su desaseo, hacen brotar varios herpes y dolores articulares; así como las pegajosas sustancias de la polenta, macarrones, las papillas de mijo y las castañas tiernas, en las rejiones donde se vincula en ellas la saciedad, producen obstrucciones glandulosas y otras enfermedades endémicas. El abuso de la sidra asimismo y de los vinos ácidos del Rin provoca en algunos territorios de Alemania disposiciones artríticas y cólicos. Forster y otros viajeros atribuyen las úlceras fagedénicas, de que

(1) Véase *Rech. de La Peyrouse*, tomo II, páj. 72.

adolecen los naturales de las islas del mar del Sur á las bebidas acres que preparan con las raíces de una especie de pimienta. Los empastes y la leuco-flegmasia de los pueblos que se alimentan de lacti-cinios, manteca y queso, como los de la Frisia, de los Alpes, y de todos los territorios donde abunda el ganado, son, mas bien que enfermedades endémicas, achaques nacidos del régimen de dichos pueblos: por último, los flujos disintéricos y diarroicos, funestísimos bajo los ardientes climas de los trópicos, son de ordinario forzosa consecuencia del abuso de las frutas, de los manjares crudos y bebidas espirituosas, antes que efecto de influjos locales, ya que es dado libertarse con frecuencia de tales dolencias, solo con evitar los excesos que las motivan.

La naturaleza del territorio modifica la constitucion humana, predisponiéndola á uno ú mas jéneros de males, ó librándola de otros opuestos. Esta materia está perfectamente desentrañada en el *Tra-tado de los aires; las aguas y los territorios* de Hipócrates. Ofrecenos al tosco habitante de las orillas del Paso espuesto á las caquexias del sistema linfático, ni mas ni menos que al Saurómata de la Pálude Meótida. Preséntanos en contraposicion el apacible y apocado Asiático y el robusto y denodado Europeo, el grueso y afeminado morador de los fértiles valles y el enjuto y nervioso serrano. Es tambien de notar que los territorios hondos y húmedos, donde se estanca al parecer el aire, y solo soplan una que otra vez los torpes y ardorosos vientos de

peniente y mediodía (1), como en Holanda, ocasionan perniciosos miasmas y dolencias pútridas y exantemáticas; los cuerpos desalentados adolecen por último de vahidos, sorderas, oftalmías húmedas, dispneas, tos, letargos y apoplejías; y por último de catarros y fluxiones funestísimas.

Lo contrario se advierte en las situaciones secas y boreales y en los territorios elevados, donde soplan los aires sutiles del norte y levante, como en la alta Auvernia, en Marsella, Mompeller y Grenoble, cuyos moradores ofrecen tisis inflamatorias, hemorragias activas, y una ardiente propension á las enfermedades agudas, flegmasías, perineumonias, reumatismos, oftalmías secas, etc.: no por otra causa son muy comunes en los países frios y montañosos las enfermedades de pecho.

Tan diversas situaciones de los países originan tambien contrapuestos achaques endémicos, puesto que en los sitios hondos y cenagosos, yacen los cuerpos en un estado de flaqueza habitual; estando lácio el vientre, hállase dispuesto á las diarreas, siendo además las dolencias de carácter crónico, é imperfectas las crisis; nótanse asimismo distiutas propensiones á la degeneracion de los humores, triste y achacoso estado, prematura vejez, sentidos lánguidos y embotados en la mayor parte de sus habitantes. Los territorios elevados, áridos, frios y ventilados ponen el cuerpo en un estado de tirantez que le constituye pujante, robusto y brioso,

(1) El *plumbeus auster* de Horacio. Véase á Levinio Lemnio, *Natur. miracul.*, lib. III.

que comprime el vientre, mientras vigoriza la cabeza y partes superiores, disminuye la secreción de la leche, y dispone antes al vómito que á los flujos, etc. Por esta razon sanan mas fácilmente en Mompeller los que tienen úlceras en las piernas, y en Paris los que en la cabeza.

Por consecuencia de tales disposiciones endémicas, miranse con frecuencia libres los estranjeros de las dolencias que azotan á los habitantes de algun pais, ó por la inversa, lo que desde largo tiempo se presenta como manantial de salud para estos, es origen de enfermedades para el advenedizo; así es que el agua del Sena, nada dañosa para el Parisiense acostumbrado á beberla, motiva diarreas en los estranjeros. El habitante de las gargantas del *Vallés* se despeja, respirando el ambiente sutil y enjuto de las montañas que las ciñen, mientras que el impetuoso montañés se ve espuesto á menos hemorragias y agudos achaques, bajando á los valles, donde el aire es mas pesado y nebuloso.

De ahí es que no todas las dolencias asoman y se desenvuelven igualmente en todas las rejiones, pareciéndose en esto á las plantas. La calentura miliar, tan frecuente en Normandía, es desconocida en otras provincias; las aftas, tan comunes en Holanda, son casi desconocidas en Viena; los carbuncos gangrenosos, que tanto hostigan en el mediodía de la Francia, son rarísimos en el norte. Dase la mano con esta particularidad el doblarse en cierto modo la índole de cada pais, modificando el tipo de las dolencias de la humana especie; por eso será

mas intensa la pleuresía en los sitios montañosos que en los hondos valles. De ahí es que no obstante todo el esmero con que describieron las enfermedades Baglivi, Huxham, Stoll, Pringle, Haen, Piquer, Grant, etc., ofrecen nuestros climas ciertas variedades que aquellos autores no observaran. Demuestra todo lo antedicho cuán importante es conocer la topografía de las naciones para juzgar con acierto acerca de los achaques endémicos ó solariegos, y aun de las epidemias que vemos asolar ciertos países.

#### ARTICULO PRIMERO.

DE LAS PRINCIPALES ENFERMEDADES ENDEMICAS DE CADA PUEBLO.

DE LOS EUROPEOS.

No es nuestro intento, á imitacion de Leon-Ludw. Finke, ofrecer para todo el jénero humano una jeografía jeneral de medicina práctica, sino bosquejar sucintamente las diversas enfermedades que dominan en cada nacion en jeneral; sin olvidar las causas á que se atribuyen, si ya no es que sean desconocidas. Tampoco mendigarémos en el particular el testimonio de los viajeros que, como Prospero Alpino, Kempfer, Boncio, Pison, Cleghorn, Lind, Hillary, Chalmers, Pouppé-Desportes, Bajon, etc., atrasados en conocimientos médicos y fisicos, solo algunas veces pueden darnos débiles resplandores. Ese estudio de los climas aclara y rectifica las no

pocas veces concisas y harto escasas especies que sacamos del erudito tratado de Hipócrates.

Si empezamos por el extremo septentrional de Europa, amagan á los Laponés, en sentir de Schæffer y Lineo, las perineumonías, las cefalalgias, y aun mas las oftalmías, la fluxion legañosa, consecuencia del humo y del polvo, y tambien el esfacelo de los miembros orijinado del frio. Causanles á veces la leche de los renjíferos y las carnes abumadas la enfermedad llamada *pyrosis*, y á mas violentos cólicos seguidos de abundante salivacion, llamada *ullem* ú *hotme*. Hostíganles asimismo las lombrices, y son muy propensos á convulsiones espasmódicas: sonles sin embargo desconocidas la peste, las calenturas agudas y fiebres intermitentes.

Los habitantes de Noruega, Suecia y de parte de la Finlandia, Rusia, Dinamarca, Pomerania, Curlandia, Livonia, etc., son muy propensos á la diátesis escorbútica, la cual se declara por manchas, hinchazon de encías, úlceras en las piernas y flojedad jeneral. Nótanse asimismo calenturas intermitentes, la parálisis, la gota, las hidropesías y reumatismos, segun es el territorio mas ó menos húmedo y frio, pues es indudable que los parajes enjutos de Islandia son, al par de las montañas de Noruega, en extremo saludables, envejeciendo muchísimo sus moradores. Lo mismo podria decirse de las islas Órcadas y Shetland, prescindiendo sin embargo de algunos casos de escorbuto y achaques de pecho. Horrebow y otros autores atribuyen al uso del salmon, no pocas veces corrompido, una

especie de lepra llamada *spitaelska*, ó sea un herpes, que se nota en la isla de Feroé y en algunas costas de Islandia.

Refiérennos Olao Magno, Crantz, Crœmer, Ziegler, Peucer, etc., increíbles historias de aquellos pueblos septentrionales descendientes de los Cimbrios y Escandinavos: arrebatálos sin duda su fantasía con aprensiones supersticiosas, patrañas y trances peregrinos. Estos achaques se deben en gran parte á que, en derredor del mar Báltico, va acompañada la diátesis escorbútica de arranques melancólicos, aprensiones lóbregas, licantropía, etc. Aun hoy dia ofrecen los montañeses de Escocia singulares ejemplos de soñadores. Un ambiente húmedo y denso, junto con pesadas sustancias alimenticias, contribuye al parecer no poco en Dinamarca á subir de punto ese estado de cacoquimia atrabiliar, que arrebatá con tal frecuencia al suicidio y á aquellos ahumados duendes, que tan al vivo retrata Shakespear en su Hamlet.

Los Moscovitas, los Cosacos y Tártaros del Kazan, habitan países mas sanos, puesto que, á no contar los sabañones y las dolencias de pecho nacidas del frio, acósanles poquísimos achaques, viven largo tiempo, y comen muchísimo, efecto á veces de hambronería durante las heladas. Nótanse sin embargo en algunos territorios reumatismos, calenturas miliare y frecuentes almorranas, lo propio que hidropesías y fiebres intermitentes, en las pantanosas márgenes del Volga, del Don y el Dnieper, segun afirma Pallas.

Sabido es que la plica aparece con carácter solario en Polonia, Lituania, Transilvania y Silesia, y hasta algunas veces en Alsacia, Suiza, Brígaw y los Países-Bajos: vense con especialidad espuestos á ella los Judíos, las personas desaseadas, y los que se dan con demasía á los licores. Este achaque trae, al parecer, su origen de la Tartaria en Ucrania, de donde, segun Erndtel, Rzaczinsky, Bachström, Juch, y otros autores, se derramó por las rejiones confinantes. Acompañale no pocas veces, segun Stabel, indisposicion jeneral del sistema linfático. Dominan igualmente en dichos paises, en union con tan asquerosa dolencia, las úlceras, los tubérculos cirrosos, la disentería, etc. Tampoco es desconocida entre los desaseados alfaquies de las Indias (1).

Obsérvanse con frecuencia en Hungría dolores articulares y artríticos, como tambien una especie de anjina llamada *strint* (*garrote*) y dañosas fiebres llamadas de Hungría, á las que acompañan alguna vez erupciones miliare, cefalaljías, desvelos y cardialjías. Nótase asimismo en aquel pais esa especie de astenia ó espontánea debilidad, acompañada de modorra, y nacida del uso de malos alimentos, dejando aun aparte esa tirantez articular que se atribuye al uso de vinos acres, y se cura por el de los álcalis, en opinion de Schenck y Van-Swieten. En Bohemia y Transilvania es donde con mas furor se

(1) Dellon, *Voyag.*, tomo 1, páj. 132. Su cabellera alcanza siete pies de largo.



ceba dicha enfermedad, seguida de marasmo y úlceras fistulosas, y no pocas veces escorbúticas.

Ofrécense bastantes fiebres agudas, frenesí y disenterías en Tracia, Macedonia y la Turquía europea; nadie ignora que la peste azota con frecuencia á Constantinopla, esplayándose entre los Turcos que usan baños calientes, cuyo efecto es reblandecer la piel en sumo grado. Á la verdad, como no beben vino ni licores espirituosos, dan muestras de constitucion mas apática que los Europeos que viven bajo el mismo cielo : de ahí es que los Turcos adolecen de atonía, como sucede en todo imperio despótico.

La Alemania ofrece muchísimos achaques endémicos ó solariegos; en Prusia es harto frecuente el escorbuto; en Westfalia las perineumonías, la sarna, *el die varen* de Schenck (1), que, en 1596, se extendió por la Frisia, la Güeldres, etc. Consiste esta enfermedad en tumores articulares, seguidos de maligna úlcera enjendradora de gusanos. Amagan tambien en esas rejiones, especialmente en los contornos de Leipzick, tabardillos, erupciones petequiales, resultado de humedad hedionda, sobre todo en las preñadas; en Misnia, por otra parte, complicaúse tales dolencias con las viruelas, el sarampion y las demás flegmasías. La Silesia, donde se observan bastantes obstrucciones del hígado, la Suabia igualmente, la Franconia, el Austria, vense á menudo acosadas de la gota, la tisis, y calenturas

(1) *Observ. med.*, lib. vi, paj. 919.

ardientes ; estos pueblos ofrecen complexion mas fofa que los de la Pomerania , del ducado de Brunswick , de Meklenburgo , de Juliers y Hese , mucho mas linfáticos por cierto. Sabido es que la *corea* (1) era en otro tiempo endémica en la Suabia y la Selva Negra , en cuyos habitantes se notan aun hoy dia ciertos achaques convulsivos. En Westfalia es muy comun y endémica la gota vaga ó anómala , en sentir de Neuhaus. Las diarreas mucosas , los catarros , las disenterías y las calenturas adeno-meníngeas son muy comunes en los territorios mas húmedos de Alemania ; pero las tísis son mas frecuentes en la baja Austria , donde , segun Hofer (2) , las determina el uso inmoderado de vinos acedos.

Pocas rejiones se ven tan espuestas como la Holanda á los achaques endémicos abortados por el suelo pantanoso ; así es que sus moradores son enfermizos y de corta vida ; muere en jeneral por cada veinte y cuatro un individuo , siendo con todo eso extraordinaria la fecundidad. Amagan á los niños las aftas y las anjinas , y son contadas las mujeres que no adolecen de flores blancas. La tos y los catarros acompañan á las fiebres intermitentes , y estas van seguidas de edemas , de anasarca é hidropesías. Las tísis y las vómicas que se notan en aquel pais son hijas del ambiente húmedo y nubloso ; el abuso de lacticinios , queso , etc. es igualmente causa de corrupcion y obstrucciones gástricas , y oríjen tambien del cálculo de los riñones y vejiga. Por

(1) Horstio , *Epistol. med.* , secc vii.

(2) Hercul. medicus , lib. i , cap. iii.

otra parte, el escorbuto asuela aquel pais; las aguas encharcadas que allí se usan vuelcan el sistema digestivo, ocasionan obstrucciones, y embotan, por decirlo así, las vísceras; de ahí los flujos de vientre, las úlceras, estrangurrias, etc.

Nótanse asimismo en Inglaterra muchas dolencias endémicas. La raquítis (*rickets*) penetró en sus comarcas occidentales á mediados del siglo XVI. Diezina sus habitantes la sudatoria miliar, y azótalos sin descanso la consuncion nerviosa tan bien descrita por Morton: complicanse aun con el asma y la tisis tuberculosa, enfermedades frequentísimas en aquel pais. Obsérvanse tambien la estrangurria y un sinnúmero de disposiciones melancólicas que arrebatan al suicidio, sobre todo en las lóbregas y frias estaciones del otoño é invierno; multiplicanse entonces la tos, las flores blancas, las disenterias malignas y fiebres de acceso ú paroxismo, con la atrabilis inglesa, conocida en Europa con el nombre de *spleen*; síguela no pocas veces mortal marasmo.

Como si su situacion política y los vaivenes ejecutivos de sus intereses mercantiles alimentasen, en union con el nubloso cielo de su isla, aquel desbarro, ofrécese entre ellos muchos locos y entes orijinales y heteróclitos, ya en materias de relijion, ya en opiniones sociales. En Cheshire y otros territorios septentrionales, reinan, segun Leigh, mas que en los meridionales, el escorbuto, la raquítis, las escrúfulas, los diviesos; en Lancaster, vense propensas las mujeres á una especie de opilacion

orijinada por la supresion del mensturio, y seguida de tisis. Los condados de Essex, Cambridge y Lincoln no son nada sanos, á causa de sus marjales; las fiebres intermitentes que menudean, acompañadas de las disenterías, como tambien las adinámicas en otoño, acarrean la muerte á muchísimos mas en número que los recién-nacidos. El Stafford, en sentir de Plot, y algunos territorios de Irlanda, en opinion de Boates, son en gran manera enfermizos; y segun Rogers, reinan alrededor de Cork calenturas petequiales harto funestas. No obstante, ven-se en aquel pais territorios sanos, como lo es jeneralmente la Escocia, que nos ofrece muchos centenarios. Hoffmann supone que los paises donde se quema comunmente la hornaguera son menos enfermizos que los otros.

No menores diferencias endémicas se advierten en Francia, y pueden repararse en los habitantes de cada provincia diversos caracteres fisicos y morales. Fácil seria reconocer aun hoy dia en los Borboneses los *Eduos* de César, los *Senones* en los alrededores de Sens, y los *Aquitianos*, *Arvernos*, *Allobrojes*, *Pictones*, *Belgas*, etc., en los Gascones, Auverñeses, Saboyardos, Potevinos y Flamencos, quienes conservan aun rastros de sus ascendientes, por encontrarse tambien en los territorios que habitan la mayor parte de sus primitivas cualidades. En todo caso no iríamos á buscar muy lejos esas diversidades de los achaques hijos del influjo del clima, puesto que, sin salir de Paris, vemos el arrabal de *San Marcelo*, por donde se encajona el

Bievre, mas infestado de fiebres intermitentes y otras enfermedades, que la montaña de Santa Jeneveva y otros barrios de la capital. Para cefirnros sin embargo á las investigaciones principales, notarémos que se muestra enconada en Picardía la sudatoria miliar, acompañada no pocas veces de fiebre nerviosa lenta; que en Douay y Flandes, orijinan los marjales obstrucciones, calenturas de acceso, hidropesías, escorbuto, y aun tambien disposiciones atrabiliarias; que azotan á la Normandía y al Cotentin, segun Lepecq de la Cloture, achaques catarrales y flegmasías con diversas erupciones; que en el Vexin, hácia la primavera, se nota algunas veces una nictalopia endémica. La Lorena, especialmente en la parte que perteneci6 en otro tiempo á Alemania, ofrece bastantes dolencias catarrales, perineumonías y supresiones de traspiracion, efecto del ambiente frio y húmedo (1). En Barrois, se suele adolecer del mal de piedra, atribuyéndose á la naturaleza del agua. La Champaña, llamada *Piojosa*, y cuyo suelo es comunmente cretoso, presenta varios ejemplos de dolencias cutáneas, debidas al desaseo y la miseria. El Orleanés, la Soloña y el Romorentin adolecen con frecuencia de una gangrena seca con necrosis, y de entorpecimiento de miembros que se atribuye al uso del centeno atizonado. Dícese ser debidas tambien al alforfon varias obstrucciones caquécticas que allí se notan; y es fama que las mujeres son en aquellos territorios mas li-

(1) Carol. Piso, *De morb. a serosa colluvie*; Pont. Montic. 1618, en 4º.

vianas que en otras comarcas, sin embargo de llamarse *bobos* á sus habitantes : no cabe duda en que la estremada humedad del suelo agrava toda obstruccion y calentura, segun se echa de ver en las cercanías de Vendoma. Los alimentos asquerosos y salados, la falta de aseo y el abuso de licores mantienen ciertas enfermedades de la piel en las costas de Bretaña ; no de otra causa provienen igualmente las tísis que allí se presentan.

Regada por el Loira y el Indre, la Turena, pais de *papimania*, de que dijo el Tasso :

La terra molle e lieta e dilettoza

Simili á se gli abitator produce.

*Gerusalem . liberata*, canto 1, ottav. 62.

vese espuesta, lo propio que el Poitú y la Percha, á la raquialjia, llamada cólico de Poitú, y que, segun Clitois, fué desde sus principios endémica en el pais. Hacia la Rochela y los saladares de Aunis y Brouage, reinan un sinnúmero de fiebres, disenterías, la anasarca y otras dolencias otoñales, acompañadas del hidrocele, del sarcocoele, infiltraciones, etc. De iguales achaques adolecen los moradores de las islas cercanas, Olean, Aix y Ré, lo propio que Bella-Isla, Noirmoutier, etc. Obsérvanse sin embargo en estas, hinchazones peculiares de glándulas complicadas condestemples catarrales.

Hacia Berri y el Borbonés, encontraremos la miliar privativa de sus territorios, y acompañada no pocas veces de fiebres inflamatorias, erupciones petequiales, etc. Dominan en Borgoña y Chalons-sur-

Saône, obstrucciones é ictericias ; ofrécese por otra parte pústulas malignas ; y se ha observado que en los sitios donde enrian en abundancia el cáñamo se fomentan mas fácilmente los carbuncos, sin embargo de no ser esta su única causa orijinaria. En ciertas poblaciones de la Alsacia y del Franco-Condado, vense sus habitantes propensos á tombrices.

La Alta-Auvernia, que se ve libre de calenturas intermitentes, suele padecer dolencias de pecho, y mas aun el Vivarés y las Cevenas, semilleros de hombres ardientes, impetuosos y airables, sobre estéril y cascajoso suelo. Estas disposiciones físicas de los cuerpos se echan de ver todavía en la antigua Gاليا narbonense, en Nimes, Mompeller, Tolosa, etc., el Langüedoque y la Gascuña ; porque los moradores de los territorios ventilados suelen adolecer de aohaques de pecho determinados por el tránsito repentino del calor al frio, y tambien de hemoptisias, asinas, tos y tísis inflamatoria (1). Los moradores de las playas del Mediterráneo cuajadas de marjales muestran rostro amarillento ; véseles lánguidos, dolientes con frecuencia de infiltraciones, en el escroto sobre todo, observándose entre ellos diversas enfermedades cutáneas, hérpes, y aun la lepra, como es de notar en Martignes, poblacion de la Provenza. En los sitios húmedos del Langüedoque, asoman los niños propensos á una especie de *trismo* de las mandíbulas, á las culebrillas de entre

(1) Véase Hautessierk, *Recueil de mém. des hopit. milit.*, etc.

cuero y carne, conocidas tambien en el norte de Europa, si damos crédito á Ettmuller. Aparecen igualmente en la Provenza bubones gangrenosos, como tambien achaques de pecho; en las orillas del mar nótanse algunas veces calenturas soporosas, atáxicas y siempre malignas, que con especialidad se dejan ver en Aguas-Muertas. Era en otro tiempo cosa de observar la corcova en Aquitania.

Iguales dolencias ofrecen á corta diferencia la Suiza y los territorios montañosos de la Saboya y el Piamonte. Sus ardorosas y húmedas gargantas, cuyos moradores viven de lacticinios, orijinan calenturas biliosas ó gástricas, anjinas gangrenosas, el *pénfigo* y la escarlatina, que se estienden á manera de epidemias. Los sitios hondos ofrecen calenturas mucosas y lombriceñas; como quiera, el mas verdadero y elocuente elogio de su patria y de las montañas es la nostalgia, que en los paises estranjeros embarga á los Suizos y montañeses. Los territorios de Vaud, Faucigny, Mauriena, y con especialidad el Vallés, preséntannos el cretinismo, la papera, los atascamientos y obstrucciones glandulosas acompañadas de caquexia, hidropesía y lelez: durante los ardores del verano asoman en sus profundas cañadas la insolacion, el frenesí, etc.

Tambien en Italia varian las dolencias segun los sitios. Así es que los arrozales del Piamonte enjendran muchas calenturas intermitentes, erupciones petequiales, la miliar sobre todo, descrita por Allioni, que corre las llanuras de la antigua Lombardia, acompañada de cierto estado mas ó menos soño-



liento. Obsérvanse en el Bergamasco muchas pape-  
 ras, y en el Milanésado la pelagra y varias hipocon-  
 drias; el Mantuano ofrece las enfermedades de suelo  
 pantanoso, que se multiplican en las lagunas de  
 Venecia, en los marjales de Pisa, de Cesena, y sin-  
 gularmente en otoño en la *aria cattiva* (el ambiente  
 dañino) de las lagunas pontinas de la Romaña; en  
 este pais sobre todo se esplayan calenturas atáxicas  
 ó malignísimas (1). Adviértense asimismo en los es-  
 tados de Venecia bastantes almorranas, varices, y  
 aun lobanillos.

Notables son aun hoy dia las fiebres semi-tercia-  
 nas, frecuentísimas entre los Romanos en tiempo  
 de Galeno (2), dejenerando la mayor parte en tisis  
 ó hidropesías, especialmente en los eclesiásticos es-  
 merados en los manjares. La rejion empero mas  
 seca y sana de Italia es la Toscana ó Etruria, y con  
 todo eso acosan en ella, sobre todo á los niños, mu-  
 chas convulsiones epilépticas. La Calabria, el Abruzzo  
 y la Pulla son de suyo paises secos, adoleciendo sus  
 moradores de pleuresía, de calenturas ardientes y de  
 singulares achaques espasmódicos, en otro tiempo  
 atribuidos á la picadura de la araña tarántula. El ta-  
 rantulismo, análogo á la danza *San Guy*, va acom-  
 pañado, en opinion de Baglivio (3), de manías y  
 otras nevroses, entre los pueblos enjutos y ardoro-

(1) Lancis, *De noxiis palud. effluviis*; Torti, Ramazzini, etc.

(2) *De morb. vulgarib.*, lib. 1, *Comment.* 2.

(3) Apesar de ser periódica en esos paises esta enfermedad,  
 viven con todo libres de su azote los extranjeros. Kæhler.,  
*Comment. de rebus in med. gestis*, tomo VIII, páj. 6.

sos del Apenino; *genus acre virum Marsos* (1). Advuértense en Nápoles manchas encarnadas en la piel, ó sea, una especie de fiebre urticaria, la *hidrou*, etc.

Si damos de barato los achaques melancólicos, comunísimos siempre en Sicilia y Morea, ó sea la antigua Grecia, poquísimas dolencias peculiares encontraremos en dichas rejiones: nótanse con todo en Beocia algunas leucoflegmasías. Ya en tiempo de Hipócrates, era la alferecía sobrado frecuente en las islas del Archipiélago: los isleños de Micena son calvos los mas á sus veinte años (2); los habitantes de Délos empalidecen y encanecen de resultas de un edema que les asoma en la parte superior del cuerpo (3). Todavía hostiga á los Griegos la lepra ordinaria y tuberculosa, con tal maestría descrita por Areteo, ya afeando su barba (*mentagra*), ya causando la alopecia ó pelona, bien que distinta de la elefancia de los Árabes. Notábanse á mas muchos gotosos, especialmente en la Ática. Curiosísimo en verdad seria saber los jéneros de dolencias que motivaban la educacion y penosa vida de los Espartanos.

Ofrecennos tambien sus endémicas España y Portugal; sabido es que son harto frecuentes en Galicia y Vizcaya la sarna y tiña. Thierry ha descrito (4)

(1) Virgil., *Georg.* II, vers. 167.

(2) Plinio, *Hist. nat.*, lib. II, cap. xxxvii; Eustates, *Ad Dionis.*, vers. 526; Tournefort, *Voyag.*, tomo I, carta VI.

(3) Esquines, in *Epist. Philocrati*.

(4) *Journ. méd.*, tomo II, páj. 337.

el *mal de la rosa*, ó especie de lepra escorbútica sobrado comun en las húmedas gargantas de las montañas de Asturias. Nótanse asimismo un sinnúmero de escrófulas, y tampoco es desconocida la lepra ordinaria.

En ambas Castillas, y con especialidad en Madrid, obsérvase ese cólico raquíaljico, sabiamente descrito por Luzuriaga, conocido bajo el nombre de *entrepana*, y sumamente fatal para los extranjeros. Valencia, país aguanoso, produce multitud de ascitis, ó hidropesías del vientre, y leucoflegmasías: acosan á casi todas las mujeres flores blancas y el flujo sanguíneo, largo tiempo despues del parto. No sucede lo propio en la arenosa Andalucía, donde son de advertir muchos achaques melancólicos: es fama que ciertos vientos de levante ocasionan el frenesí, los suicidios y asesinatos (1). La hipochondría flatulenta es generalmente comunísima en España, lo propio que las almorranas, y la hemorragia en las mujeres. Tambien en Portugal son conocidas las lepras, y adviértense en algunos territorios que baña el Duero calenturas mas ó menos funestas. Los Algarbes y el Alentejo, todo el mediodía de la Península, así como las islas de Mallorca, Menorca é Ibiza, ofrecen muchos achaques espasmódicos, nevroses, agudísimas fiebres gástricas y otras enfermedades de los trópicos, en sentir de Cleghorn; notándose tambien en Castilla la Nueva gran número de calenturas atáxicas y dañinas La tisis era frecuentísima en otro tiempo en Portugal.

(1) Bourgoing, *Voyage*, tomo II, páj. 264, Paris, 1788, en 8º

## ARTICULO SEGUNDO.

## ACHAQUES ENDEMICOS DEL ASIA, AFRICA Y AMERICA.

Imposible parece, á falta de noticias, y casi inútil, esponer en este lugar los jéneros de dolencias peculiares á esas dilatadas rejiones del globo, á la manera que lo acabamos de hacer con las de Europa: harto harémos con presentar las principales, sin que dejemos empero de observar hasta qué punto modifica una misma enfermedad la índole de los diferentes climas. La sífilis (1), por ejemplo, nada peligrosa entre los trópicos, donde la amainan en extremo el sudor incesante y el réjimen vegetal, se encona en los países septentrionales. Espláyase en algunas rejiones por bubones; en los sitios húmedos, por medio de úlceras y corrimientos; en Nápoles, por tumores gomosos, exóstoses, etc. Á quien atentamente considera que cada rejion puede favorecer ó enfrenar el medro de distintos órganos de sus moradores, cebándose con mas ó menos fuerza las enfermedades en nuestro sistema económico, no le maravillarán por cierto tan diferentes como extraordinarios efectos.

§ I. *Del Asia.*

El páramo boreal y encumbrado de la Tártaria nos ofrece grande variedad de pueblos, mogoles unos, y

(1) Aparecieron las viruelas en tiempo de Mohometo, y el tífouéreo en el de Cristoval Colon.

calinucos otros; viviendo todos á guisa de rancherías salvajes y errantes. Rarísimas son allí, al parecer, las enfermedades, y menos notables por cierto las endémicas, en razon de que sus tribus mudan continuamente de aires, corriendo distintos países: dícese sin embargo que á efecto de relajacion, dimanada de vida ociosa y errante, acosan á los Kirguizes, y con especialidad á los Baskires (1), los edemas, las obstrucciones, la polisarcia y las hernias. Algunos Siberianos se ven asimismo propensos á cierta flojedad de los párpados superiores, que los constituye así que nacen temporalmente ciegos, á la manera de algunos cuadrúpedos. Agréganse á estas dolencias las oftalmías orijinadas del polvo y arenilla negruzca de aquellos páramos, y las enfermedades determinadas en ciertos parajes por las aguas salobres.

Los Tataro-Uzbeques y demás mahometanos disfrutan de mejor salud á la sombra de su mayor civilizacion. Débese sin duda al frio el ser muy rebelde en aquel pais la enfermedad venérea. Nótese en los pueblos hiperbóreos de corta estatura y fibra muscular en extremo tendida, efecto del helado ambiente, vivísima propension á los achaques espasmódicos, al terror, á la hipocondría, al histérico y á toda suerte de delirios, como se echa de ver en los Samojedos y Kamtschadales, Jacutes, Buretos, etc., agravando las supersticiones sus dolencias; nada tiene pues de estraño que les veamos abortar (2) fa-

(1) Pallas, *Voyage au Nord*, tomo 1, páj. 499 y 616, etc.

(2) Pallas, *Voyage au Nord*, passim, y Christ. Got. Heine, *Comm. Gætting.*, 1778 y 79, tomo 1.

náticos, epilépticos y supuestos brujos. Notabilísimo es tal desbarro en las jóvenes katschinzkianas, quienes aparecen locas al llegarles el tiempo del menstruo.

Adviértense en el Asia austral la mayor parte de las endémicas de los países ardorosos; el predominio hepático, el encendimiento de la bilis y del sistema nervioso, oríjen de la propension á las nevroses, como también á las dolencias biliosas. No por otra causa, dejando aun á parte la peste y no pocos achaques del sistema linfático, como la lepra y elefancia, dominan en el Asia Menor las dolencias espasmódicas, las almorranas, la parálisis, la melancolía, los flujos celiaco y disentérico, el cólera morbo sobre todo, la ascítis en ciertos parajes, un sinnúmero de estremadas debilidades y flojedad de las primeras vias. Obsérvanse en Armenia cataratas y otros males de ojos, efecto de la humareda en que viven los habitantes para ahuyentar sus nubes de mosquitos. Orijinan igualmente los vinos muchas dolencias artríticas desconocidas en Persia, donde su uso es prohibido por el islamismo: y así es rarísimo en toda el Asia el cálculo en los riñones y vejiga.

La melancolía familiar á los Árabes Beduinos, con la elefancia, el ponzoñoso *impetigo* ó sarpullido (1), peculiar en el golfo Pérsico, con otras enfermedades de la piel, propias de los ictiófagos de aquellos países; los diviesos que en mitad del ve-

(1) *Albaras* de Avicena.

rano se declaran en los confines de Basora (1), como los bubones en Alepo (2); las sofocaciones, las hepatitis y las calenturas atáxicas, determinadas, ya por el *samiel*, abrasado viento de la Arabia, ya en verano, hácia Ormuz (3), por el ardoroso ambiente del monzon del oeste; los funestísimos efectos de viento húmedo y cálido, hácia Bender-Abasi; el vómito bilioso, llamado *mordexin*, que, á manera de cólico-volvo (4), atormenta en Goa, y se cura con aplicar á las plantas el cauterio actual; la fisconia (5), las hernias y las dañinas diarreas y disenterias de las costas de Malabar y Coromandel, ocasionadas no pocas veces por el abuso de frutas y las supresiones de traspiracion; los cólicos espasmódicos en Bengala y Siam, el flujo hepático y sanguinolento de Java; unido á la hemoptisia catarral de los que duermen al descampado (6); el peligrosísimo cólera-morbo de Batavia, el mal de Siam, lo propio que las sinocales pútridas que allí con furor se ceban, como en Formosa, Timor y Ceilan (7); los frenesíes calenturientos, frequentísimos bajo la zona tórrida; el cólico espasmódico del Japon, atribuido, en sentir de Kempfer, Tunbergo, etc., á la cerveza de arroz; todas estas dolencias se hallan mas ó menos derrama-

(1) Thevenot, *Voyag. au Levant*, páj. 313.

(2) *Mem. soc. med.*, 1777, páj. 314.

(3) Olivier, *Voyag. dans l'emp. ottoman*, tomo 11.

(4) Dellon, *Voyag. Ind. orient.*, Paris, 1689, tomo 1.

(5) Linschot, *Voyag.*, páj. 44.

(6) Boncio, *Med. Javan.*

(7) Knox, Roberto Pocrival, *Voyag.*

das por toda el Asia meridional, las islas de la Sonda, Filipinas, Molucas, etc. Además de las sobredichas, échanse de ver otras lesiones atañentes al sistema linfático, y así es que se observa un sinnúmero de edemas en los países bajos y pantanosos. Durante la estacion lluviosa sobre todo, adviértense en Ceilan una multitud de ascítes y timpanítes. Dejando aun á parte los síntomas de escorbuto (1), nótanse entre Goa y Mozambique hinchazones de piernas, hidroceles y anasarca, debidas á la mala índole de sus aguas. La *perical*, así llamada por Kempfer, y que nos ofrece la hinchazon de piernas de los Chinguleses, de muchos Malabares, y de los Japoneses de Omere y de otros sitios aguanosos, consiste en una especie de edema ó leucoflegmasia, que dejenera alguna vez en verdadera elefancia, en cuanto presenta tubérculos y tumores frios, úlceras y grietas. No es otra la enfermedad que observaron en las Barbudas James Hendy, Town, é Hillary. En Mindanao y sus cercanas islas, encontró tambien Dampier (2) los mismos leprosos. No se distingue, al parecer, de esta dolencia el *curap* (3), especie de hérpes lechoso de las islas Molucas, diferente empero de lo que llaman los Holandeses *viruelas de Amboina*, ó buches de Molucas, propios de dichas islas, y que consisten en tumores gomosos, que, abriéndose en úlceras, despiden materia corrosiva (4), sin que se

(1) Pyrard, *Voyag.*, tomo 11, páj. 127.

(2) *Voyage autour du monde*, tomo 1, páj. 314.

(3) Forrest, *Voyag. Nouv-Guinée*.

(4) Boncio, *Medic. Indor.*, lib. 14.



comunique por union venérea. Atribúyese al ambiente húmedo ú salobre y á los malos alimentos, y cúrase por medio de mercuriales y sudoríficos. Según Cleyer, la elefancia, en Java y la China, orijina en los hijos de los dolientes cierta propension á la raquíitis (1). Puede que á causa del relente frio de las noches y de dormir al descampado se declaren en varios parajes de Indias, en la China, el Japon, Siam, Malabar, etc., las oftalmías, las fluxiones legañas y cegueras nacidas de cataratas que allí reinan.

El largo catálogo de las nevroses se lee con especialidad bajo las rejiones de los trópicos: atribúyense á los ardores de aquellos paises durante el dia y al siempre frio relente (2) de las noches que ataja la respiracion, las diversas especies de tétanos, el de los recién-nacidos, y particularmente el traumático, el trismo y las perlesías, las convulsiones, como el beriberi, la alferecía, el histérico y la hipcondría, y por último muchos achaques espasmódicos seguidos de languidez y postracion. El priapismo, la ninfomanía, la catalépsis, la pica, etc., sin pertenecer esclusivamente á ciertos sitios, puesto que reinan en casi todos los climas ecuatoriales, las han en estos últimos hasta con los niños y mujeres (3). Entre tales pueblos, hállase el sistema ner-

(1) *Ephemer. nat. cur.*, dec. 2, año 1683.

(2) Así es que el beriberi, el opistótonos, los calambres, sobrevienen con mayor frecuencia durante la noche y despues del coito, si se espone uno al aire frio.

(3) Paxman, *Obs. ex med. Ind.*, páj. 14; Ovington, *Voyag.*, tomo II, páj. 57; Fr. Balfour, *Asiat. researches*, tomo VIII, p. 1.

vioso en tirantez incesante, por causa del calor intenso, del reposo que destronca la contractilidad muscular, y de la flojedad del aparato digestivo, en razon de aventarse, por decirlo así, al exterior (1) la pujanza vital. Son asimismo de notar ciertos achaques peculiares, como una erisipela, que se manifiesta entre los Chinos que trabajan el charol (2), y una especie de *pénfigo* entre los Asiáticos que se asolanan demasiado.

## § II. *Del Africa.*

Cébanse igualmente en la ardorosa África muchas de las sobredichas enfermedades, si bien es verdad que las modifican bajo diversas formas la distinta especie de hombres y algunas condiciones peculiares al clima. El clásico y antiguo Egipto ofrece crecidísimas dolencias. Hase disputado si fué ó no allí solariega la peste; ello es sin embargo cierto que se apaga, elevándose el sol al trópico de Cáncer, en junio, que es la época de los mas fuertes calores, tiempo en que crece el Nilo y soplan los vientos septentrionales ó etésios. Empero ¿ninguna causa enjendran para tan terrible azote los corrompidos marjales, el légamo del Bajo-Egipto ú de la Delta, las encharcadas aguas de Alejandría, Damietta, Roseta, y aun las de las playas de Berbería? Mas peligrosa es aun la peste de esta última rejion que la que procede de menos ardorosos climas, como la Sirja. Aun-

(1) Véanse Bajon, Hillary, Blaue, Boncio, Titsing, Carey, etc.

(2) *Mémoires sur les Chinois*, por Duhalde.

que cálidos, son á la verdad mas sanos los parajes secos, sin embargo de enjendrar el frenesí, la tifomanía, la alferecía y la melancolía atrabiliar que acosa á los anacoretas del Said y de los desiertos de la Tebaide, sobre todo, cuando, entre Pascua y Ascension, soplan durante cincuenta dias los vientos abrasadores de la Libia, que en otro tiempo apocaron las huestes de Alejandro Magno. Alzando estos vientos ardientes torbellinos de menudísima arena, son, al parecer, la causa de las tan frecuentes como funestas oftalmías que plagan el Egipto, como tambien de encontrarse un sinnúmero de ciegos en el Cairo, siendo casi señalado el habitante que disfruta cabal la vista: Es de notar que, reinando la peste, se arrinconan al parecer las demás dolencias, y en particular las fiebres intermitentes (1). Segun testimonio de Próspero Alpino y los médicos franceses que han visitado el Egipto, atormentan á sus moradores, á mas de las enfermedades recién nombradas, varios achaques catarrales, la tisis, y con especialidad obstrucciones viscerales y tumores cirrosos; tambien es comun entre ellos la dispepsia; vense sus cuerpos macilentos y apocados, y de ahí nace su disposicion saburral. El retroceso del sudor ocasiona dolencias artríticas y reumatismales, fluxiones, etc. Nótase además en el Cairo el cálculo en los riñones y vejiga, ni le son tampoco desconocidas la diarrea y disenterías, que se ceban sobre todo en los extranjeros. Por último, la flojedad del

(1) Perry, *Voyage*, páj. 259.

clima y el desmedido uso de baños producen hérpes y una gordura no pocas veces enfisemática y precursora de la hidropesía. Esta hinchazon estremada en los niños y mujeres era ya conocida en tiempo de Juvenal, quien viajó por aquella rejion.

Son en Egipto comunísimas las enfermedades cutáneas, fomentadas por el desaseo y asquerosas sabbandijas; la sarna, por ejemplo, y varias erupciones erisipelosas, la lepra y la elefancia de los Árabes, especialmente en los lugares marítimos (1). No muy lejos de Alejandría y Alepo (2), hácia Arjel, segun Shaw, y en Berbería, segun Desfontaines y Poirét, reinan el hidrocele y el pneumocele, lo propio que en los demás territorios pantanosos de aquella porcion del globo (3).

No prueban mas que achaque elefantiaco las gruesas piernas de los isleños de Santo Tomás, que, en sentir de Buffon, constituian una variedad de la especie humana. Mungo-Park (4) observó en varias rejiones de Bambara, á lo largo del Nijer, paperas y frecuente hinchazon de las glándulas sub-maxilar

(1) Próspero Alpino, *Med. Egypt.*, lib. 1, cap. 1v; Fryers, *Travels*, páj. 53; Bruce, *sources du Nil*, tomo iv, páj. 556.

(2) Dapper, *De Africa*, páj. 127; Russel, *Of Aleppo*, etc.; Radzivil, *Viaje á la Arabia*, páj. 153.

(3) El tarbo ejipcio y el boast de los habitantes de Angola, en sentir de Dapper (*Africa, Voyag.*; Perry, *Egypt.*), no son otra cosa que ulceraciones y vivísimos dolores seguidos de estacelos fatales á las articulaciones: no son sin embargo, á lo que parece, mas que efectos de la elefancia en su mas alto punto de malignidad.

(4) *Voyage int. de l'Afrique*, tomo 1, páj. 29.

res. Hase notado que es muy corta la existencia de los negros en Zangüebar, el Congo, la costa de Guinea, y las orillas del Gambia y el Senegal, donde es húmedo el aire y pantanoso el suelo: pocos llegan á pasar de los cincuenta años. Tambien suele ser frecuente en Mozambique una calentura atáxica y soporosa, acompañada de delirio, conocida por los Portugueses con el nombre de *febra maldita* (1).

Los Moros, que habitan países mas sanos, adolecen con todo de tenaces disenterías y calenturas intermitentes. Singularísimo es por cierto que desaparezcan estas, lo propio que las hidropesías, infiltraciones, etc. (2), al soplar en los mas húmedos parajes de África el seco y abrasado viento nombrado *harmatan*, que, viniendo del nordeste, atraviesa el desierto de Zahara, acompañado de rojizo vapor, ó mas bien de menudísima é inflamada arena, esterilizando al paso las plantas y la tierra, abriendo grietas en los labios, causando oftalmías, y produciendo al propio tiempo saludabilísimos efectos, reentonando los sólidos y vigorizando los cuerpos.

Las rejiones mas internas se ven acosadas de exantemas, lepras, alferecías, porfiadas disenterías, espasmos de quijadas y otras nevroses, como se echa de ver en Senaar (3) y hácia el centro de África (4), en Guinea y Marruecos, si creemos á Boyle (5). Ad-

(1) Lapeyre, *Mém. soc. méd.*, 1777 y 78, páj. 318.

(2) Mungo Park, *Voyage inter. d' Afrique*, tomo 1, páj. 30.

(3) Bruce, *Voyag. aux sources du Nil*, tomo IV, páj. 555.

(4) Mungo-Park, *Voyage int. d' Afriq.*, tomo II.

(5) *History of the air*, páj. 151.

viértese en Túnez una especie de tarantulismo llamado *janon* (1). Los achaques tetánicos y la lepra (2) son muy comunes en Madagascar y Mascareña (3).

La ictericia y las caquexias biliosas causadas por el calor son tan comunes en Loango, en Bengala y la costa de Angola (4), que ha llegado á dudarse si era ó no efecto de ictericia negra y derrame de la bilis (5) el color de los negros, puesto que en todas sus enfermedades toma no pequeña parte (6) aquel humor, sin embargo de ser entre ellos rarísima la fiebre amarilla (*typhus icterode*.)

De Etiopia y Abisinia dícese ser oriundas las viruelas, el sarampion, y puede que tambien otras flegmasías cutáneas, que son allí endémicas, y se propagaron con las conquistas de los Árabes.

El *pian* y los *yawes*, dolencias muy parecidas entre sí, deben igualmente su oríjen al África, vinculándose empero en los países de negros, y limitándose tambien á los mismos, aun en las colonias americanas de Europeos, donde fueron trasporta-

(1) Saint-Gervais, *Mem. histor.*; Chenier, *Rech. sur les Maures*.

(2) Conzier, *Journ. méd.*, 1757.

(3) Flacourt, *Hist. Madagasc.*; Vandermonde, *Journ. méd.*

(4) Merolla, *Africa*; Dapper, *Hist. Afric.*, Labat, *Viaj.*, tomo IV, etc.; J. K. Tuckey, *to river Zaire*, Lond., 1818, en 4º, y Edw. Bowdich, *of Ashantee*, Lond., 1819, en 4º, etc.

(5) P. Barrera, *sur la couleur des nègres*, Perpiñan, 1741, en 4º.

(6) Georg. Albert Stubner, *De nigrit. adfectionib.*, Wittemberg, 1699, en 4º; Dazille, *Observ. sur les malad. des nègres*, etc., Paris, 1776, en 8º.

dos los negros. No son los habitantes de las orillas del mar Rojo (1) los únicos á quienes acosan los dracúnculos, *filaria medinensis*; péganse principalmente á los negros en todos los sitios pantanosos de África (2). Es de notar asimismo en Angola cierta enfermedad del ano, causada, segun se cree, por una especie de gusano.

Asegúrase que los moradores de los desiertos de África, quienes, como en Etiopia, se alimentan de langostas, segun afirma Drake, se ven espuestos á la tiríasis, y son los mas víctimas de esta enfermedad á sus cuarenta años. Las oftalmías son asimismo sobrado frecuentes entre los Jagas y los naturales de Loango; el continuo polvo obliga de tal suerte á parpadear á los Abisinios, que llegan á ser bisojos, segun testimonio de Battel, quien además afirma que ven distintamente de noche, contradiciendo en esto á Hillary (3), que sostiene ser la ceguera nocturna natural á todos los pueblos de la zona tórrida.

En jeneral, las costas occidentales de África son mas cálidas y malsanas que las orientales, en razon de que, soplando los vientos de levante, inflámanse por grados al penetrar en aquel continente. No por otra causa son los Cafres por lo regular mas sanos y robustos que los negros, y por tanto disfrutaban mas larga vida, como tambien los Abisinios, Etiópes y Malgaches del interior de Madagascar.

(1) Plutarco, *Sympos.*, cap. ix.

(2) Ludolfo, *Hist. Æthiop.*; H. Welsch, *De vena medinensi.*

(3) *Diseases indigenous in the West India Islands*, 2.<sup>a</sup> edic., páj. 299.

§ III. *De la América.*

Abarcando aquel dilatadísimo hemisferio muchísimos y diversos climas, ofrécenos por lo mismo un sinnúmero de diferencias tocantes á achaques endémicos. En sus confines septentrionales, como la tierra del Labrador, la bahía de Hudson, y en sus costas occidentales, como en Nootka-Sound, solo se echan de ver las dolencias dimanadas del frío excesivo. Tan embotada yace, al parecer, la sensibilidad en estos pueblos, que los habitantes de Nootka se divierten aun con los cortes hondos y anchurosos que se abren en las carnes (1). Los Franceses establecidos en el Canadá y la Gaspesia adquieren por último la constitucion que nos ofrecen en Europa los Suecos; cébase en ellos el escorbuto, lo mismo que las viruelas, y alguna que otra vez toma entre ellos tan maligno aspecto el venéreo, que ha dejado columbrar otra enfermedad capaz de corromper los miembros, como en la pujanza del esfacelo. La sífilis ó el venéreo es muy comun entre los Illineses y hácia el Misisipi; por lo demás mantiénnense los salvajes casi absolutamente sanos, si prescindimos de las pleuresías (2) y reumatismos (3), únicos males que les aquejan.

Adviértense en los Estados-Unidos repetidas calenturas intermitentes, debidas principalmente á los

(1) Meares, *Voyag. Nord. Ouest*, y Krusenstern, *Voyag.*, etc.

(2) La Hontan, *Nouv. voyag. Amér. sept.*, tomo II, páj. 144.

(3) Benjamin Rush, *Med. inquir.*, y Sam. Mitchill, etc.



*swamps* ó marjales (1). La suma variacion del barómetro y el ambiente húmedo, recio y siempre desigual producen en Filadelfia muchos achaques catarrales, tisis, flegmasías del pulmon y la pleura, etc. Son tambien comunes en Virginia y Maryland las atrofas ó consunciones: en Carolina, los pasmos, segun afirma Lionel Chalmers, y una postracion nacida del ambiente húmedo y ardoroso, segun Colden; pero el Conecticut, mas frio y seco, es tambien mucho mas sano. La Luisiana es bastante cálida para dar cabida al opistótonos (2) y otros muchos achaques espasmódicos (3).

El reino de Méjico, ó mas jeneralmente, toda la América equinoccial, mas húmeda en iguales latitudes que el África, y menos ardorosa al resguardo de sus sombríos bosques, no se ve por cierto mas exenta de enfermedades. Hacia Veracruz sobre todo y las playas cenagosas de Nueva-España, es donde desde remotos tiempos ha dominado la fiebre amarilla, en razon de que, en sentir de Humboldt, aun antes de la llegada de Cortés conocieran los Mejicanos esta enfermedad, á la cual llamaban *matlazahuatl*, y que se estendió á manera de peste. En 1691, llamósela en la isla Barbuda *fiebre de Kendal*; en 1725, cébose en Méjico, segun afirma Clavijero (4); estendióse despues con perniciosísima rapidéz por todas las colonias españolas, invadió Nueva

(1) Kalm, *Nord Amer. Resa*, tomo 1. ☞

(2) Dumont, *Voyage Louisiane*, tomo 1, páj. 11.

(3) *Journ. méd.*, 1759, nov.

(4) *Storia di Messico*, tomo 1, páj. 117.

York, Santo Domingo, Portobelo y Nueva-Cartajena, donde es conocida con el nombre de *vómito prieto* (1). Hanla descrito en distintos países Hillary, Lining, Makittrick, Lind, Luzuriaga, Rush, Valentin, Jackson, Gilbert, Dalmas, etc.: con todo, únicamente puede llamarse solariega donde sube á veinte el termómetro en las playas pantanosas, hácia el otoño sobre todo; cébase con mayor saña en los Europeos, y muéstrase benigna con los negros. Sabidos son los estragos que ha causado en algunos puertos de España é Italia (2). Es de notar ser comunísima tambien la hidropesía en una de las costas que ciñen á Méjico.

Es tan lluvioso el cielo en el istmo de Panamá, segun Dampier (3), que son continuas allí las fiebres, precisando á afeitarse la cabeza, como preservativo de la escesiva humedad (4). Obsérvanse en las Antillas muchos flujos disentéricos (5). Los cólicos y calenturas agudas son comunísimos en Jamaica, y seguidos de perlesías durante la estacion de las lluvias; y es tan mortífero aquel clima, que cada siete años se renueva su poblacion de negros. En Curazao, postra el calor en términos, que defrauda de dos á tres grados de su temple al cuerpo.

(1) D. Antonio de Ulloa, *Viajes á América*, tomo II.

(2) Humboldt, *Voyages*, parte III, páj. 750 y siguientes, Paris, 1810, en fol.; Tomassini, *Della febre gialla*, etc.

(3) *Voyage autour du monde*, tomo I, páj. 271.

(4) Idem, tomo I, páj. 200.

(5) Hillary, *Of Barbados*; Jackson y Gillespie, *Méd. journ.*, tomo VI.

Azotan allí las fiebres ardientes, á los Europeos en especial (1), como asimismo lo notó en Santo Domingo Pouppé Desportes. Debemos á Russel (2) el haber observado en Jamaica cierto tumor cirroso del cuello, acompañado de escrecencias fungosas del pericráneo, consistiendo, al parecer, en una especie de lamparones, nacidos del *pian* de los negros, y que se curan con enjuagues y agua del mar bebida á pasto.

Dejarémos á un lado las demás enfermedades que van espuestas ya y acosan á los negros, el *yaw*, por ejemplo, y la ictericia, seguida no pocas veces de inflamacion crónica del hígado. El uso de ciertos peces cojidos en las playas de Bahamá ocasiona á veces dolores articulares muy agudos, á los cuales suceden barros y la escamadura de la epidermis. Pasando bajo los trópicos, sienten la mayor parte de los Europeos cierto delirio febril llamado calentura, nacido del calor, y que desaparece con el vómito: llegando empero á las colonias, sobrecójeles á poco una estremada atonía ó postracion. El abuso de licores y frutas, el cansancio y los deleites debilitan el sistema visceral, disponiéndolo á obstrucciones, de donde resultan diarreas mucosas, y disenterías, durante la estacion lluviosa, efecto del retroceso de la traspiracion (3). Las criollas sobre todo se ven espuestas á las flores blancas (4), á la

(1) Titsing, *on Curac.*

(2) *De usu aque marinæ*, páj. 133.

(3) Guill. Pison, *Med. Indor.*, cap. ix; Boucio, *Med.*

(4) Pison, cap. vi; Bajon, *Mém. hist. de la Guyane française*, tomo 1, páj. 34.

caquexia, al antojo en los alimentos, á los dolores de estómago, á la anasarca, al edema en los pies, á la ascitis, etc. (1), á causa sin duda de la suma flojedad de todos sus órganos.

No por otra causa son comunísimas las predichas enfermedades en la porción de América situada bajo la línea equinoccial, como es de ver en la Guayana, país á la verdad humedísimo. El retroceso de la traspiracion causa en Surinam tenaces cólicos, que dejeneran alguna vez en alferecías y perlesias (2). Quizás sea el mismo cólico de estómago que notó Pison en el Brasil, y cuyos síntomas son una jeneral postracion, malamente atribuida á la caída del cartilago xifoide. Habla asimismo Zacuto Lusitano de un vivo dolor en el ano, que se atribuye á cierto gusano, y cúrase en el Brasil con aplicar el jugo del limon, preservativo contra el esfacelo. No otro es el *bicho del trasero*, de que habla Pison, consecuencia de los pujos llamados *persas* (3), y resultado crónico de las disenterías: afirmase que lo trasportaron de Angola los negros (4). La diarrea descrita por Feuillée (5), y endémica en Chile, trae asimismo su origen del recto. Los Brasileños adolecen de varias ulceraciones en los pies, llamadas *bichos*, y causadas por las niguas, especie de pulgas que pican

(1) Labat, *Viajes*; Chevalier, *Malad. d'Amérique*; Presontaine, *Maison rustique Cayenne*; Poissonnier Desperrieres, etc.

(2) Fermin, *Surinam*, tomo 1.

(3) Lamettrie, *Instit. med.*, n.º. 109.

(4) Dellon, *Voyages aux Indes orientales*, tomo 1.

(5) *Observ.*, tomo 11; Molina, *Historia de Chile*, etc.

entró carne y cueto (1). Las garrapatas que tanta guerra mueven á los negros en las llanadas de la Martinica, pertenecen al *ixodes nigra* de Latr. Ulloa observó por otra parte no ser desconocido en Nueva Cartajena el dracúnculo, *filaria*, puede que á causa de haberlo trasportado los negros, como lo practicaran con otras enfermedades de África.

Es fama que del nuevo continente vino la enfermedad venérea, y por cierto que nadie negará ser endémica en el Perú (2), y comunísima en el Brasil, donde la llaman *mia*, y harto conocida en las colonias españolas bajo el nombre de *las bubas*; hácela empero menos peligrosa que en nuestras frias rejiones el calor unido al régimen alimenticio casi puramente vegetal. Es de notar que hay islas en el mar del Sur, donde sin auxilio de la medicina ha desaparecido esta enfermedad, que trasportaran consigo los Europeos (3); en Tonga-Tabu, por ejemplo, donde aseguró Cook que existía (4). Tampoco son desconocidas en América las dolencias cutáneas. Hablamos ya de la elefancia de las Barbudas, descrita por James Hendy, y tocamos al paso lo que es tenido en el Paraguay por muy ponzoñoso sarpullido (5), el cual se parece á los síntomas del

(1) *Pulex penetrans*, Lineo; Marcgrave, *Brasil hist. nat.*, páj. 249.

(2) Dutertre, *Hist. des îles Antilles*, tomo II, tratado V, cap. II.

(3) Labillardiere, *Voyag. rech. de La Peyrouse*, tomo II, páj. 176.

(4) *Troisième voyage autour du monde*, tomo II, en 4º.

(5) *Lepra ichthyosis* de Sauvages.

*empigo* de los Portugueses del Brasil (1). Á dicha clase pertenecen sin duda los hérpes leprosos que tanto atropellan á los isleños del Océano Pacífico (2), y que dejeneran en anchas úlceras, blancas y callosas en su orilla, las que vierten materia rojiza y clara. Obsérvanse igualmente, bien sea en las islas ó en el continente, por do quier donde se presenta húmedo el suelo, bajo aquellas ardientes zonas, no pocas hidropesías y sarcocoles. Es indudable, como ya lo observa Rouppe (3), que á los gotosos y enfermizos les prueban esos climas, cesándoles en ellos las fluxiones catarrales y otras que les atormentaran en Europa. Sanísimas situaciones ofrecen tambien los encumbrados páramos de los Andes y las Cordilleras, donde se ven muchos centenarios, que en vano buscaríamos en las profundas cañadas, donde es mas cálido el ambiente y temprana la puerbertad.

Por último, las enfermedades mas derramadas por aquellos ardientes climas son las espasmódicas. Antes de secarse sus lagunas, diezmaba atrozmente el tétano á los niños negros de la Guayana. En el Perú, reina con frecuencia un espasmo holotónico ó universal (4), que se advierte asimismo á la menor herida, en Santo Domingo, y en jeneral bajo los trópicos. Ingeniosa es en el particular la reflexion de un sabio viajero, que observa haberse no pocas

(1) Pison, *Med. Brasil.*, cap. xviii.

(2) Cook, *Tercer viaje*, tomo II, en 4º.

(3) *Morb. navigant.*, páj. 61.

(4) Feuillée, *Journal du Pérou*, páj. 474.

veces tomado por efecto del veneno de las flechas ó azagayas de los salvajes los achaques tetánicos que siguen de ordinario á las heridas, y pueden por sí solos dar la muerte (1). Lo que quizás indujo á error fué la circunstancia de obrar sobre la contractilidad muscular, á causa de su influencia en el sistema nervioso, los venenos *voorara*, *bohon-upas*, *tieute*, *ticunas*, etc., con que solian los bravos emponzoñar sus flechas.

Fácil es de todo lo dicho deducir que las enfermedades territoriales guardan relacion con el ambiente, el agua, la tierra, los grados de calor, y sobre todo con los alimentos y costumbres peculiares á cada pueblo: hay empero sin duda enlaces recónditos de circunstancias que dan nacimiento á otros achaques endémicos. Ved ahí pues el objeto del médico naturalista. Es la humana especie un inmenso cuerpo cuyos miembros son desiguales en salud, en vibraciones y afectos. Por el solo hecho de resistir mas que nosotros al calor los negros, vense menos espuestos á la fiebre amarilla, que se abalanza á los temples entonados, para así derramar en los cuerpos toda su funesta pujanza. Con toda verdad puede decirse que la casta mogola ofrece en sus enfermedades muy otras modificaciones de las que se notan en la casta caucásica. Adviértese igualmente en las rejiones donde viven mezcladas las castas, como los Malayos con los negros, estos con los Americanos, etc., que no producen las mismas cir-

(1) Labillardiere, *Voyages*, tomo II, páj. 258.

cunstancias iguales enfermedades en unos que en otros.

Si únicamente bajo ese punto de vista contemplamos las diferentes naciones, parecerános columbrarlas como al través de fúnebre é inmenso velo que cubre nuestro globo. Con todo, el jénero humano sabe alejar de sí aquellas causas locales de destruccion; engrandécese cada dia mas al sabio impulso de la ilustracion y del encumbramiento de su industria; y apoyándose en las leyes de la hijiene, ofrécele este arte una mano bienhechora que le saca del atolladero de las enfermedades : no parece sino que, á ejemplo de la fábula de Hércules, enséñale divino soplo á domeñar á fuerza de sudores los monstruos que amagan su esterminio sobre la tierra.

FIN DEL TOMO SEGUNDO.



---

## INDICE DEL TOMO SEGUNDO.

---

### CONTINUACION DEL LIBRO SEGUNDO.

	páj.
<i>Quinta casta.</i> De los Negros.	5
<i>Sexta casta.</i> Negruzca : Hotentotes y Papúes.	16
SECCION TERCERA. Historia natural de la especie negra en particular.	29
ARTICULO PRIMERO. De la esclavitud de la especie humana en jeneral.	56
ARTICULO SEGUNDO. Del tráfico de negros y de su abolicion.	69
ARTICULO TERCERO. De la conformacion particular del negro ; comparacion de este con el hombre blanco y el orangutan.	88
ARTICULO CUARTO. De las enfermedades y dejeneraciones orgánicas de los negros.	109
ARTICULO QUINTO. De las negras.	121
ARTICULO SEXTO. De las mezclas de las castas, ó mestizos de castas diversas.	139
1º. <i>De los criollos.</i>	<i>Id.</i>
2º. <i>De los mulatos y mestizos, ó de las castas.</i>	145

### LIBRO TERCERO.

SECCION PRIMERA. Consideraciones sobre las estirpes humanas.	155
ARTICULO PRIMERO. Orijen y causas de las variedades humanas.	<i>id.</i>
ARTICULO SEGUNDO. Influjo de los climas sobre el hombre.	165
ARTICULO TERCERO. De los cretines y del cretinismo.	185
ARTICULO CUARTO. De la estatura humana.	193

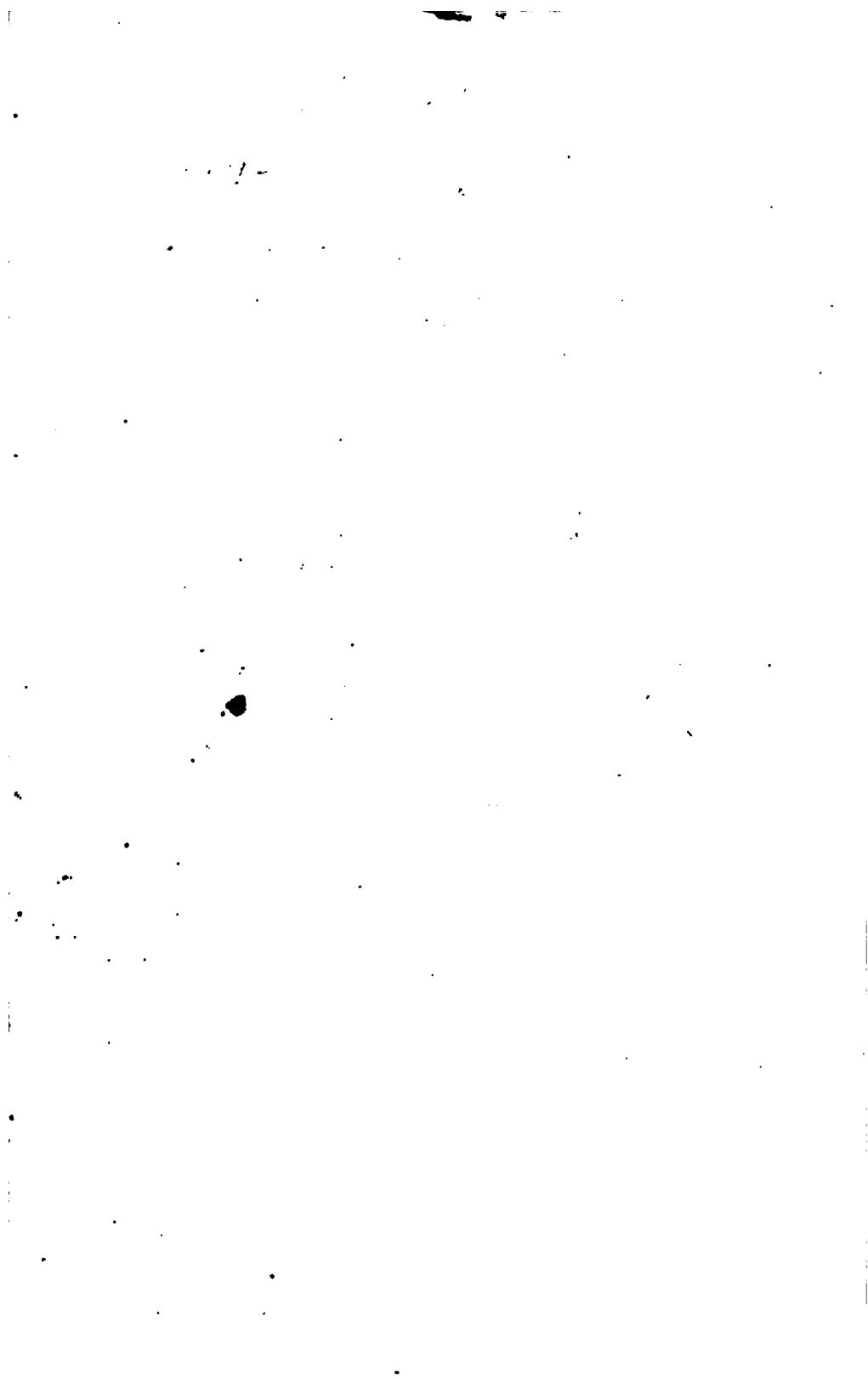
INDICE.

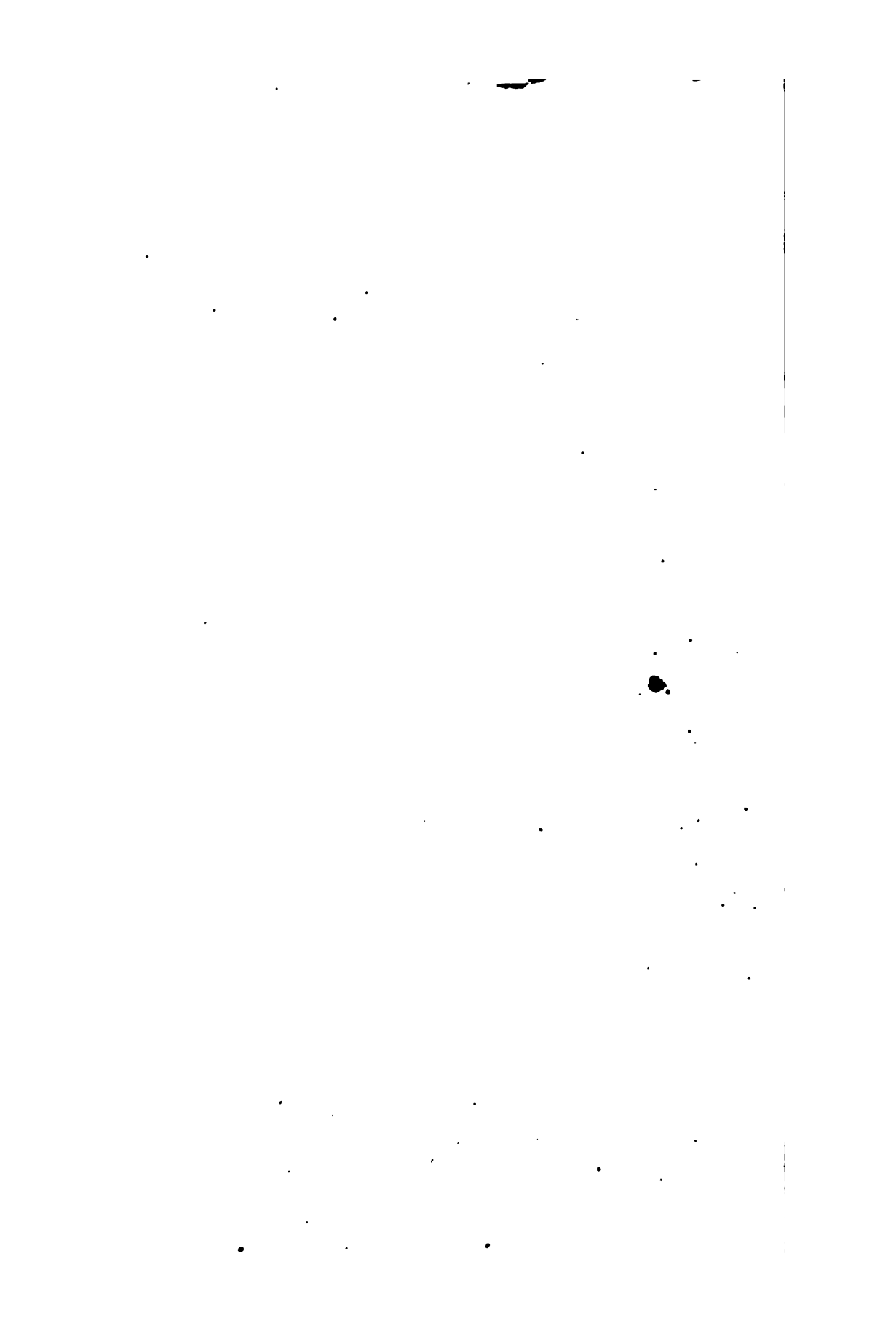
	páj.
I. De los gigantes.	193
II. De los enanos.	211
ARTICULO QUINTO. De las variedades de la estatura y de sus efectos.	216
SECCION SEGUNDA. ARTICULO PRIMERO. Alimentos del hombre, y sus efectos segun la diversidad de climas.	229
ARTICULO SEGUNDO. Sobre algunos alimentos corrientes en diversos pueblos.	244
ARTICULO TERCERO. Dejeneraciones y enfermedades peculiares al hombre.	276
De la léucosis, ó de los Albinos, etc.	278
Quimos y hombres rabudos.	282
ARTICULO CUARTO. Porqué es el hombre mas enfermizo y capaz al mismo tiempo de mas modificaciones que ningun otro animal. Enfermedades que le son peculiares.	288

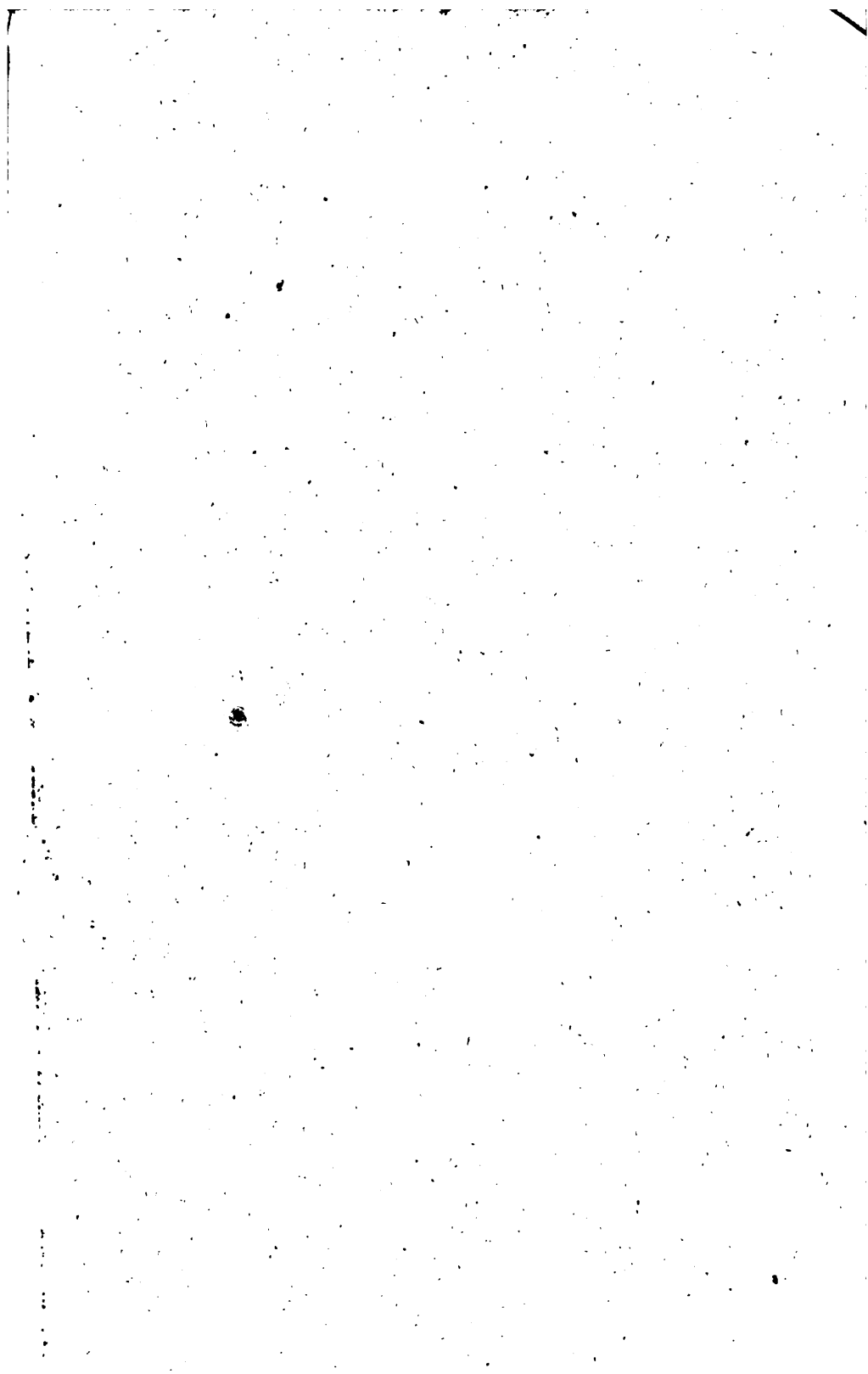
APÉNDICE.

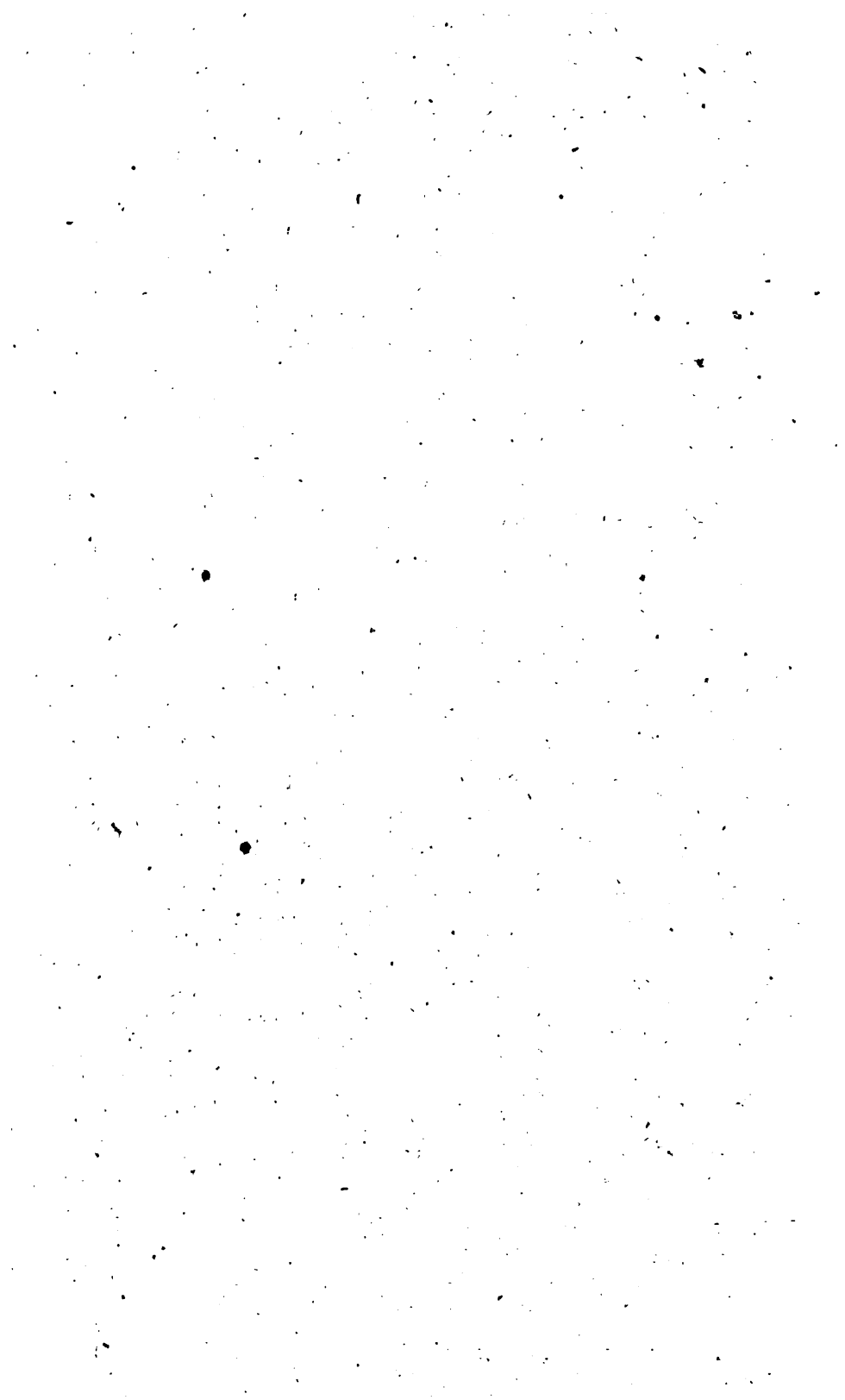
De las enfermedades que atacan peculiarmente á la humana especie en cada clima, y entre las distintas naciones del globo.	310
ARTICULO PRIMERO. De las principales enfermedades endémicas de cada pueblo. — De los Europeos.	317
ARTICULO SEGUNDO. Achaques endémicos del Asia, Africa y América.	332
§ I. Del Asia.	id.
§ II. Del Africa.	338
§ III. De América.	344

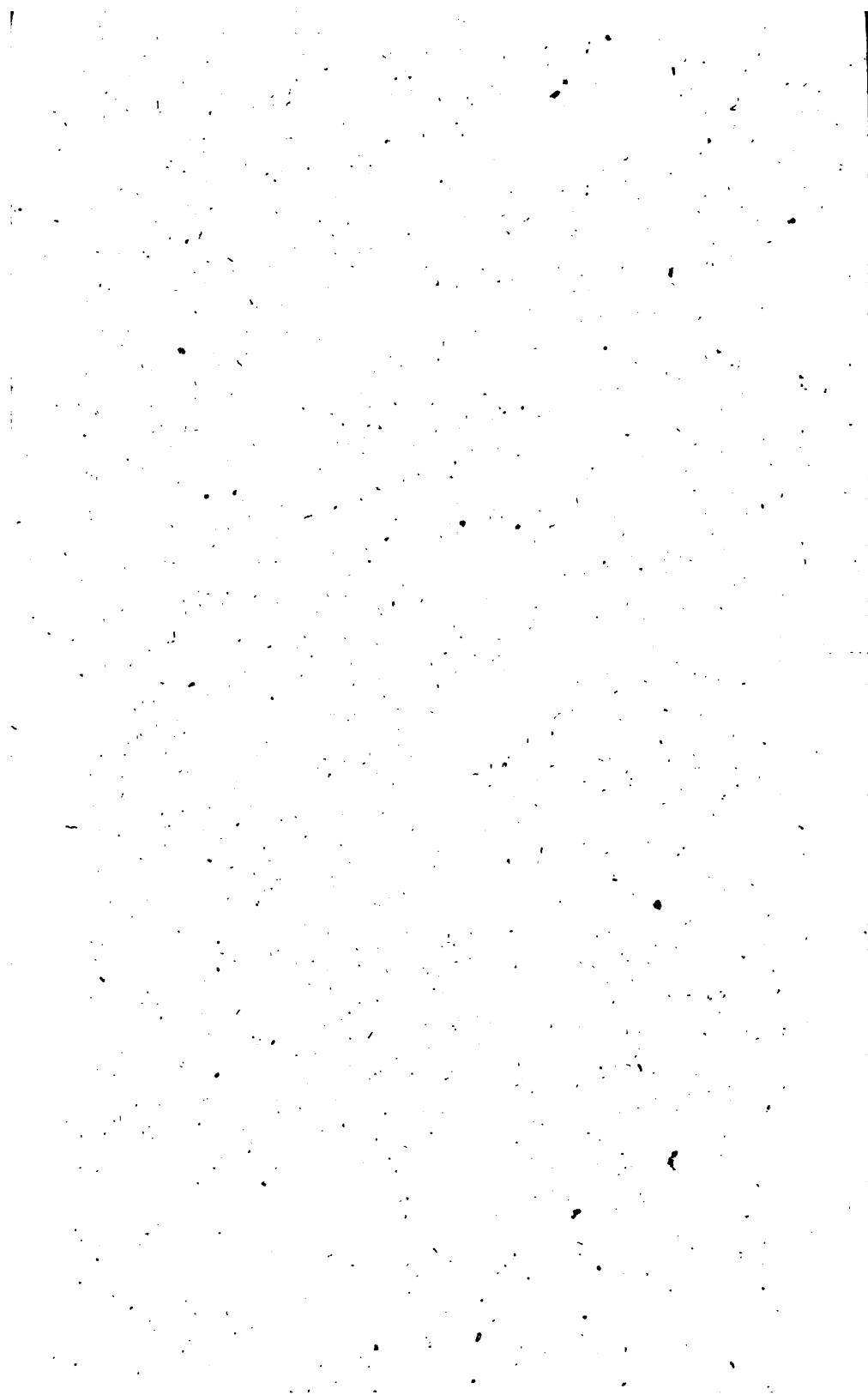
---















UX 000 501 689

